Digitized by the Internet Archive
in 2016 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/versaillesimmort02moni

Duflos sculp

Versaliarum Consecrata Memoria

VERSAILLES
IMMORTALISÉ,
OU
LES MERVEILLES PARLANTES DE VERSAILLES.

EN NEUF TOMES IN-QUARTO.

COMPOSÉ EN VERS LIBRES FRANCOIS,

Par M. JEAN-BAPTISTE DE MONICART, *Premier Président des Tresoriers de France de la Generalité de Mets.*

AVEC UNE TRADUCTION EN PROSE LATINE,

Par le Sieur ROMAIN LE TESTU, *de Roüen, Maître ès Arts en l'Université de Paris.*

TOME SECOND,

DEDIÉ A MONSEIGNEUR

LE DUC D'ORLEANS,

REGENT DU ROYAUME.

A PARIS,

Chez { ETIENNE GANEAU, Libraire, rue Saint Jacques; vis-à-vis la Fontaine de S. Severin.
ET
JACQUES QUILLAU, Imprimeur-Libraire-Juré de l'Université, rue Galande.

MDCCXX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.

VERSALIARUM
CONSECRATA MEMORIA,

SEU

ΘΑΥΜΑΤΑ LOQUACIA CASTELLI VERSALIENSIS.

OPUS NOVEM IN TOMOS DISTRIBUTUM, in 4°.

METRIS LIBERIS GALLICÈ SCRIPTUM

A DD. JOANNE-BAPTISTA DE MONICART,

Metis Fisci Regii Quæstoribus Præposito.

ACCESSIT LATINA, EADEMQUE SOLUTA METRORUM VERSIO,

Operâ & studio ROMANI LE TESTU, *Rothomagi, in præclarâ Artium Facultate Universitatis Studii Parisiensis Magistri.*

TOMUS SECUNDUS.

DICATUS SERENISSIMO PRINCIPI

PHILIPPO

DUCI AURELIANENSIUM,

AUGUSTISSIMO REGNI GALLICI

REGENTI.

PARISIIS,

Apud { STEPHANUM GANEAU, Bibliopolam, viâ Jacobæâ, adversùs Fontem Sancti Severini.
ET
JACOBUM QUILLAU, Typographum & Bibliopolam Juratum Universitatis, viâ vulgò dictâ *Galande*.

MDCCXX.

CUM APPROBATIONE ET PRIVILEGIO REGIS.

A SON ALTESSE ROYALE

MONSEIGNEUR

LE DUC D'ORLEANS,

REGENT DE FRANCE.

GRAND Prince, ainſi qu'un autre Atlas;
Tu portes une charge, & d'un poids plus immenſe,
Que celui que ce Prince avoit deſſus ſes bras;
Il ſoutenoit le Ciel, & ſans autre embarras,
Que de prêter ſon dos, & la forte puiſſance,

Qu'un Geant, comme il fut, avoit par excellence;
Mais le ſoin de conduire un grand nombre d'Etats,
Et le poids de cette Regence,
Que de plein droit, ici, te donne ta Naiſſance,
Cauſent beaucoup de peine, & bien plus de fracas,
Et ſont d'une autre conſequence;
Car l'eſprit du Roy Maure alors n'agiſſoit pas,
Et le tien attentif à relever la France,
Que des temps moins heureux avoient miſe ſi bas,
Travaille nuit & jour, ſans repos, ſans relâche,
Tant ton noble cœur prend à tâche
A reparer bien-tôt un deſordre ſi grand.
Heureux LOUIS! heureux Pupile!
De voir un Prince de ton Sang,
Te tenir lieu de Pere, & qu'un pareil REGENT,
En étude, en ſcience, univerſel, habile,
Ait de ton vaſte Etat l'entier Gouvernement:
Emploi très-épineux, délicat, difficile
Dans ſon fâcheux commencement,
Sur-tout quand on s'applique au rétabliſſement
D'un Royaume épuiſé, ſans reſſource, & debile,
Ainſi qu'il ſe trouvoit à ton avenement,
A ta reſpectable Couronne!
Beni donc le Ciel, qui te donne
Un fidele, & ſi ferme appui;
Car, en tous tes beſoins, tu peux compter ſur lui,
Tant pour le Cabinet, que pour le miniſtere,

Dont il ſoutient lui ſeul le ſyſtême aujourd'hui
Par ſon incomparable, & profond ſçavoir faire.
Si même nos Voiſins, jaloux de ton bonheur,
Seligueient dans le tems que l'on te voit Mineur,
Pour violer la Paix, par une injuſte Guerre,
Et pour attaquer tes Etats;
Ce Prince, qui parut, dès ſa grande jeuneſſe,
Intrepide & ſi brave aux Sieges, aux Combats,
Que l'Hiſtoire n'obmettra pas,
Fera bien autrement éclater ſa proueſſe,
Et ſa haute capacité
A dreſſer, à conduire, à camper une Armée,
Poſſedant ſur cela l'adreſſe conſommée
D'un Ceſar, dont l'antiquité
Vantoit tant autrefois la haute Renommée;
Quand il aura, ſur-tout, la pleine liberté
De voir à point executé
Ce que ſon ame alors, à combattre animée,
Aura ſagement projetté;
Mais, GRAND PRINCE, la verité
Que je cite de Toi, me tranſporte, & m'écarte,
Et m'éloigne un peu trop des routes de ma carte;
Cette Epitre n'ayant pour but,
Que de mettre à tes pieds mes Merveilles Parlantes;
J'aurois à deſirer, que mon travail te plût;
Oui, j'en adreſſe au Ciel mes prieres ardentes;
Car, ſans tes bontez bien-faiſantes,

Il n'eſt point pour mes Vers, d'abri ni de ſalut;
Et cet Oeuvre chetif ſeroit mis au rebut:
Mais lorſque tu ſeras, noble & genereux Prince,
Plus certainement informé,
Que je conçus ce travail mince,
Pendant les longs quatre ans que je fus enfermé
Dans le Château mal ſain de l'affreuſe Baſtille,
(Sans même avoir commis l'ombre de peccadille)
Tu voudras m'honorer de ta protection,
Qui me ſera d'un bon auſpice.
Sois donc à mon eſpoir propice,
Car c'eſt toute ma paſſion.
Ton indulgence humaine animera ma Lyre;
A publier de Toi, ce qu'il en faudra dire;
Et dès qu'en cette Cour, comme ailleurs, on s'attend
Que dans ton poſte de Regent,
Tu feras de grands coups de Maître,
(Ainſi que le donne à connoître
Ton vigoureux commencement,)
Je n'épargnerai point, ni mes ſoins, ni mes veilles,
Pour chanter d'un ton haut, ces nouvelles Merveilles,
Qui ſeront bien d'un autre prix,
Que celles que je vante en mes foibles Ecrits.

J. B. DE MONICART.

AD SERENISSIMUM PRINCIPEM

PHILIPPUM

DUCEM AURELIANENSIUM,

IMPERII GALLICI

REGENTEM AUGUSTISSIMUM.

NON *secus atque Atlas*, PRINCEPS AUGUSTISSIME, *gestas onus; verùm cujus multò pondus gravius est molis pondere quam dorso Rex ille suffulciebat. Cœlum, fateor, portabat Atlas, ad quod torquendum, citra curam & sollicitudinem, negotiique molestiam, satis erant Gigantei ipsius humeri, vigor-*

que corporis quo Gigantibus aliis antecellebat. At multò magis anguntTe, & curis edacioribus afficiunt multarum administratio Provinciarum & Regni procuratio, ad quam merito & optimo jure venire Te jussit, quo natus es, locus amplissimus. Rex enim ille Mauritaniæ, dum cœlum torqueret, non angebatur animo; at mens tua semper ad id intenta ut Gallorum res difficillimas, iniquissimisque temporibus adeò miserè afflictas, brevi restituat, noctu diuque agit indefessa, & periculosæ plenum opus aleæ audax & sapiens aggreditur. Non etenim amat quiescere mens tam generosi Principis, nisi popularium felicitas reviviscat.

O Rex optime, Populorum amor & deliciæ Ludovice XV! O te felicem & fortunatum pupillum, qui patrem habes repertum in PHILIPPO, *qui ab eodem sanguine genus ducit, & omni doctrinarum genere cumulatissimus, fortis & prudens, solerti manu tenet solus Imperii tui vastissimi clavum & tractat gubernacula. Hujus certè muneris spinosa semper ardua, difficilia operosaque sunt initia; præsertim illi qui ad id unum incumbit, ut vastissimo Regno felicitatem restituat, quod exhaustum, absque salutis spe, prope interierat.*

Hæc erat Imperii Gallici facies, Rex optime, cùm felici omine Galliarum solio potitus es.

Age ergo, Rex optime, & rependе Deo immortali grates, quòd tam fidum, tamque solidum tibi columen addiderit; Quantavis enim urgeat necessitas, præsto erit PHILIPPUS *seu deliberare, seu ministerium exequi necessum fuerit, cujus hodie sublime systema solus sustinet. Adeo alta mens ipsius nullam parem agnoscit!*

Si finitimi populi felicitati tuæ invidentes, dum adoleſcis, junctis viribus, tranquillæ pacis otia perturbaturi, tuum invadere Regnum aggrederentur; qui vel etiam juvenis adeo magnanimus in prœliis viſus eſt, ut & in obſidionibus intrepidus quarum olim meminerit hiſtoria: longè magis ejus erumperet animi magnitudo & ſolertia, tum in dirigendis & ducendis exercitibus, tum in faciendis caſtris; præſertim ſi liberâ manu, bellicoſæ mentis, prudentia decreta exequeretur: Quarum artium uſum experientiamque potuiſſet ipſi Cæſar invidere, cujus famam tantopere veteres Hiſtorici commendarunt.

Verum enim verò, SERENISSIME PRINCEPS, *animum meum abſtrahunt, meque paulò nimis jubent à propoſito divagari, Virtutes eximiæ quas de Te verè prædico. Hujus Epiſtolæ non in alium exitum ſpectavi, niſi ut ad pedes tuos* ΘΑΥΜΑΤΑ *hæc loquacia Caſtelli Verſalienſis abjicerem, & id aſſequerer ut Tibi labor meus acceptus eſſet. Id unum votis ardentibus poſco Deum Immortalem: niſi enim labor meus in benevolentiâ tuâ & humanitate, niſi in tuo nitatur ſuffragio, vix ad alium quemquam ſcripta mea miſera atque miſeranda poſſint confugere. Spes eſt mihi tamen,* PRINCEPS AUGUSTISSIME, *futurum ut, cùm Te certiorem fecero meum hoc Opus conceptum, inchoatum & abſolutum fuiſſe in* * *carcere regio, qui me quatuor annos ſceleris purum detinuit, tuâ me proſequaris benevolentiâ, quâ quis auſit omen ſperare feliciùs? Ratas igitur fac ſpes meas, & humanitate quâ nemini non carus es excitata chelis mea*

* Carcer ille regius vulgò dicitur *la Baſtille*.

nomen tuum ad aſtra feret ; cùmque in hac aula ut & apud exteras gentes præconcepta ſit opinio , Te magna & pulchra facturum, Regni felicitatem procurando, quemadmodum ex incœptis cuivis in facili eſt judicare ; neque curis , neque vigiliis parcam , ut audaci cantu ΘΑΥΜΑΤΑ *tua celebrem , his multò præſtantiora quæ jejunis hiſce meis verſibus commendantur.*

APPARTEMENT
DE LA REYNE
AU CHASTEAU DE VERSAILLES.

LA CHAMBRE DE LA REYNE.

TU vois que j'ai, Paſſant, ma principale iſſue
Par le beau Sallon de la Paix ;
De meubles, de bijoux, de richeſſes, d'attraits,
Je ſuis ſi pleinement pourvûe,
Que le plus habile Ecrivain
Qui voudroit en détail décrire mon éloge,
Ou celui, (s'il oſoit en former le deſſein),
De la Princeſſe que je loge, *
Y trouveroit ſans doute un ouvrage ſans fin :
A modique ſçavoir, il eſt de la prudence
De laiſſer au plus grand à prendre un ſi haut ton,
Et de garder plutôt un modeſte ſilence,
Pour ne pas s'attirer le ſort de Phaeton.
DE SEVE a peint Phébus au milieu du Plafond

* *La Ducheſſe de Bourgogne en 1712.*

D'une tendre couleur aux yeux toute brillante :
Dans le même Tableau ce Peintre repreſente
Sous les traits délicats & fins
De divers objets feminins ;
Le grand monde terreſtre & ſes quatre parties,
Et les Heures du jour au ſujet aſſorties.
Au milieu du Plafond paroît
L'Europe dépeinte & placée,
Qu'aux deux jeunes Enfans près d'elle on reconnoît ;
Ils tiennent l'un le Caducée,
L'autre un livre, des fruits & des feſtons de fleurs ;
Ici l'Aurore au lieu de répandre des pleurs,
(Ou ſa douce roſée, ainſi qu'eſt ſa coutume,)
Remplit de fleurs les airs qu'elle embaume & parfume ;
Elle eſt derriere le Soleil,
Un Enfant en ſplendeur à lui preſque pareil,
(Qu'à voir aîlé, blondin, en poſture animée,
Avec une torche allumée,
Qu'on pourroit prendre pour l'Amour,)
Figure l'Etoile du jour.
C'eſt Rhodopé, Paſſant, que tu vois en peinture,
Qui de ma cheminée eſt la noble parure,
Et qui va te parler de ſon hiſtoire à fond.
Le troiſiéme Tableau de mon même Plafond,
Que ce dernier regarde en face,
Figure la Reine Didon ; *
Elle eſt ici dépeinte avec beaucoup de grace ;
En ſuperbes habillemens,
Aſſiſe & paroît obſédée,
Et rêvant à donner quelques commandemens
Pour tous les embelliſſemens

* *Tome 6.*

De Cartage par elle en Afrique fondée.
Vers les fenêtres, Nicotrix,
(Qui va parler) remplit un Tableau de grand prix.
Dans celui vis-à-vis eſt peinte Cleopâtre,
Dont Marc Antoine fut autrefois tant idolâtre;
Cette Reine d'Egypte auprès de ſon amant,
Ainſi que tu la vois, paroît aſſiſe à table;
C'eſt ce repas ſi remarquable,
Dans lequel prodigalement,
Son eſprit vain la fit réſoudre
De manger une perle, & qu'elle fit diſſoudre; *
(Aucune autre en valeur ne pouvoit l'égaler,)
Le tout pour le plaiſir, Paſſant, de l'avaler.
Comme ce lieu fut fait pour une Souveraine,
On m'appelle depuis, LA CHAMBRE DE LA REYNE.

* *Voyez Cleopâtre, tome 8.*

ΘΑΥΜΑΤΩΝ LOQUACIUM

CASTELLI VERSALIENSIS.

Tomus alter.

REGINÆ CUBICULUM IN ÆDIBUS VERSALICIS.

VIDES, viator amantiſſime, Pacis Aulam ad me primarium aditum præbere, meque tam copioſâ ſupellectili, tamque multis monilibus, gemmis & variis ornamentis inſtructam eſſe, ut infinitæ molis opus aggrederetur, quiſquis etiam ſi ſcriptor audiret perfectiſſimus, aut meum encomium, aut Principis (a) feminæ laudes quam hoſpitio excipio digno præſumeret ſtilo deſcribere.

In medio meo laqueari Phœbum exhibuit Pictor celeberrimus DE SEVE; in eâdem Tabella mulieribus ornatas indumentis, quatuor orbis partes, & diei duodecim horas expreſſit.

Haſce inter varias figuras poſita eſt Europa quam tibi notam faciunt

(a) *Adelais è Sabaudiâ Duciſſa Burgundia.*

hi duo pueri juxta positi, quorum alter caduceum, alter librum fructus encarposque floreos manibus gestat. Aurora hic depicta pone Phæbum, nedum pro solito lacrymarum rorem amœnissimum effundat, flores mittit & spargit in aëra quem variis suavissimisque suffit odoribus. Tenellus hicce puer lumine splendescens, quem credas Cupidinem, quòd alatus est flavus & alacri staturâ, quòdque facem accensam manibus gerit, hîc luciferum astrum denotat. Princeps hæc mulier in anteriore camini mei parte depicta, tamque superbis induta vestibus, exprimit Reginam Rhodopen quæ tecum mox, curiose dilectissime, colloquetur. In tertiâ laquearis mei tabellâ depicta est Dido Regina, venustissimâ facie, pretiosissimisque vestibus adornata; sedet, & cogitare videtur quid præscriptura sit de Carthagine ædificandâ quam tunc temporis in Africâ condebat.

Tabella juxta fenestras meas posita Nicotricen exhibet, quæ tibi suam enarrabit historiam.

Tabella adversus posita Cleopatram (*a*) exprimit Ægypti Reginam mensæ cum proco Marco Antonio accumbentem. In hocce convivio Cleopatra dicitur unionem hausisse pretii inæstimabilis; cùm vulgò Regum uxores hospitio soleam excipere hîc, vocor Reginæ Cubiculum. Vale.

(a) *Vide Cleopatram, tome 8.*

Blanchar pinxit

Simono excudit

Les Heures du Jour
Plafond de la Chambre de la Reine

Horæ Diei
Laquear in Cubiculo Reginæ

LES HEURES DU JOUR,

TABLEAU DU PLAFOND

DE LA CHAMBRE DE LA REINE,

AU CHASTEAU DE VERSAILLES.

TU nous vois, Curieux, douze filles aîlées,
Les unes au travail ardentes & zelées,
Attellent à ce Char les chevaux du Soleil,
Dont nous avons l'honneur d'être les palfrenieres,
Vigilantes & matinieres,
Puiſque nous precedons tous les jours ſon réveil,
Avec exacte diligence,
Comme il eſt de la bienſéance.
Les autres en volant ſe tiennent par la main,
Suivant toujours de près leur maître ſouverain :
A ces marques exterieures
Et d'horloges de ſable & de ces aîlerons,
Qu'en main & ſur le dos on voit que nous portons ;
On connoît aiſément que nous ſommes les heures
Qui partagent par tout & la nuit & le jour,
En nous relayant tour à tour ;
Themis Déeſſe & protectrice
Du bon droit & de la juſtice,
Nous porta jadis dans ſes flancs,
C'eſt-à-dire, Paſſant, qu'elle fut notre mere,
Comme Jupiter notre pere ;
Ainſi nous avons là d'aſſez nobles parens :
Ecoute quelques noms qu'on donne
A cinq d'entre nous ſeulement ;

Car juſqu'à ce jourd'hui, perſonne
Ne s'eſt mêlé du ſupplément
Qu'on reſerve à l'Academie ;
Dircé, Carpo, Thalote, Irene & Eunomie,
Chacun de ces cinq noms a ſon ſymbole en ſoy,
Signifiant juſtice & paix, & bonne loy,
Parceque, cher Mortel, ſuivant les juſtes gloſes,
Nous entretenons ces trois choſes,
Quand du temps & de nous on regle bien l'emploi ;
Carpo veut dire fruit, & le nom de Thalote
Dans ſon ſens naturel dénote
Proprement le mot de fleurir,
Pour mieux par là faire connoître
Que le temps ſeul peut concourir
A faire éclore, à faire naître
Les plantes, les fleurs & les fruits.
On parle à tous momens de nous par tout pays,
Et nous changeons de même inceſſamment de gîte.
Nous faiſons dans les airs grand bruit,
En plein jour & pendant la nuit,
Et l'on trouve ſouvent que nous paſſons trop vîte,
Ou bien que notre marche eſt trop lente & languit ;
Celui qu'on voit en joye ordinairement dit ;
Que chacune de nous eſt heureuſe & benite,
Et que notre durée eſt courte & trop petite ;
Au contraire, celui qui ſouffre nous maudit,
Il trouve en notre cours trop peu de diligence,
Et ſouhaite ardemment de nous tenir d'avance :
Lorſqu'on veut bien nous ménager,
Chacune de nous eſt propice
A celui qui ſçait s'arranger,
Et s'accommode au temps plutôt qu'à ſon caprice :

L'un trouve l'heure du berger,
L'autre celle de faire à propos ſon office,
Et c'eſt à nous enfin, Paſſant, à diriger
Tout travail & tout exercice,
Soit des vertus comme du vice;
Les plus grands Rois nous font la cour,
Notre arrivée ou notre approche,
S'annoncent en muſique & par des ſons de cloche,
Et par les inſtrumens même au bruit du tambour,
Et lorſque l'air eſt le moins ſombre,
Et qu'Apollon darde ſes traits,
Celle de nous qu'atteint ſon ombre,
Eſt pour les bons & les mauvais,
Et tire ſon nom de ſon nombre;
Ce ne ſont pas les noms des cinq mots precedens
Que nous ont donné les Sçavans;
Car la terminaiſon de ce nombre eſt commune,
Et celle qui vient ſeule à l'horloge, aux cadrans,
Eſt vulgairement nommée, une;
Nous ſuivons cette ſœur deux à deux, trois à trois,
Plus encor ou moins à la fois,
Et quoique la troupe ſoit grande,
On ne donne qu'un nom à la nombreuſe bande:
Quand DE SEVE l'aîné dans ſon riche deſſein
Nous fait tenir pluſieurs enſemble par la main,
Il montre adroitement par un trait de génie,
Que nous venons en compagnie;
Quoiqu'il ne faſſe voir ici que douze ſœurs,
Nous en avons autant ailleurs,
Et nous ſommes ainſi vingt-quatre;
Mais loin de vouloir rien rabattre
De ſon art & de ſon ſçavoir,

Je dirai qu'il a fait en cela ſon devoir ;
Car nos autres douze compagnes,
Et qu'il ne peut te faire voir,
Courent à preſent les campagnes
Et les Villes de ceux qui ſont dans le dortoir.
Notre fonction ordinaire
N'eſt que de nous montrer où le Soleil éclaire,
Et celles-là fuyant la lumiere & le bruit,
Ne font leur emploi que la nuit ;
LOUIS ſçait ſe ſervir de notre double claſſe,
Mais d'un ménagement habile & ſans pareil,
Etant reglé dans tout comme l'aſtre vermeil,
Qu'aucun autre des Cieux n'égale & ne ſurpaſſe ;
Il nous meſure, il nous compaſſe,
Pour les temps de prier, des repas, du Conſeil,
De ſon rare loiſir, du coucher, du réveil,
Et ſoit au Camp ou dans Verſailles,
Avec même juſteſſe il repoſe, il travaille ;
Et comme à ce Roy glorieux
On donne le Soleil pour ſa digne Deviſe,
Il ne faut pas que je déguiſe
Que ſous un ſens myſterieux,
LOUIS eſt le ſujet de la peinture exquiſe
Qui fait l'ornement de ces lieux ;
Mais Phébus va partir. Adieu cher Curieux.

HORÆ DIEI,

TABELLA IN LAQUEATO

REGINÆ CUBICULI TABULATO,

IN ÆDIBUS VERSALICIS.

NOs hîc, Curioſe amiciſſime, puellas duodecim conſpicis, quarum alati ſunt humeri. Aliæ ex nobis ſolis equos huicce jungunt currui; aliæ commiſſis manibus volitando cohærent & ſemper Deum luminis quam proximè ſequuntur. Vigilamus omnes & manè ſurgimus, penſiſque noſtris ante & poſt ipſum experrectum defungimur. Cùm præ manibus habeamus clepſydras, quivis ſtatim facilè intelligit nos eſſe Horas Diei; quarum aliæ aliarum vices alternis excipimus. Jupiter nos è Themide ſuſcepit Deâ Juſtitiæ. Veteres quinque ex nobis propriis nominibus appellaverunt, ſcilicet Dircen, Carpon, Thaloten, Eunomian & Irenen; quibus hæc nomina meritò ſunt impoſita, ſi quidem juſtitiam, pacem, bonam legem, fructus, floreſque ſignificant; ut intelligatur, non niſi temporis ope & ſucceſſu, plantas, flores, fructuſque naſci, in auras prodire & emori. Nulla eſt orbis regio quæ de nobis quovis inſtanti non loquatur. Per noctis ſilentium, per lucis ſerenitatem magnum in aëra ſtridorem (*a*) emittimus, & aliis videmur ire celerius, aliis ſegnius procedere. Si quis tamen prudenter nobis utitur, huic, cùm ſibi conſulit, favemus. Blandiuntur nobis Reges invictiſſimi & nos alliciunt. Quibuſdam in regionibus ſub noſtrum acceſſum aut adventum, ſonum inter inſtrumentorum tubarum cymbalorum & campanarum excipimur. Cùm radios ſol immittit, quam è nobis hujuſce planetæ umbra obtegit; ea nomen ſibi ſumit à numero notæ arythmeticæ (*b*) quam denotat. Una vulgò vocatur ſi notam unam obtegit. Iſtam è noſtris ſororibus binæ ternæque ſequimur. Qui plures è nobis manibus ſe invicem tenentes pictor exhibuit, ingenioſè demonſtravit nos nunquam ſolas venire. Ad hoc accedit, quòd licet nos numero tantùm duodecim hîc expreſſerit, totidem alias ſorores habemus ſub Hemiſpherio oppoſito. Sic ſumus viginti & quatuor; ubi ſol lucet, ibi tantum adſunt quas vides; reliquæ partes ſuas implent ubi nox regnat. De cætero cùm à Sole ſibi lemma Ludovicus ſumpſerit, monitum te volo in hacce laquearis mei exquiſitiſſimâ picturâ Regem hunc magnificentiſſimum ſub allegorico ſenſu exhiberi; at modo Phœbus profiſcitur. Vale, Curioſe dilectiſſime.

(a) *Intellige ſtrepitum nolarum ſeu campanarum.* (b) *Intellige Solare Horologium.*

RHODOPE' REINE D'EGYPTE,

TABLEAU SUR LA CHEMINE'E DE LA CHAMBRE DE LA REINE, AU CHASTEAU DE VERSAILLES.

CHANT PREMIER.

PLACE'E où je ſuis, Curieux,
Et dans la Chambre d'une Reine;
Je te croi d'un eſprit aſſez judicieux,
Pour penſer que j'en vaux la peine:
Et tu peux même auſſi connoître par tes yeux,
Qu'on remarque en moi l'air de quelque Souveraine.
DE SEVE dans ſon art & tendre & gracieux,
N'a peint que des objets dont le ſujet convienne
A la majeſté de ces lieux:
Il me fait voir ici dans un état ſplendide,
Ayant mon regard occupé
Sur cette haute pyramide,
Dont le tien doit être frappé
En conſiderant RHODOPE'.
C'eſt moi-même & mon nom, quoiqu'en ſi digne place,
Et d'un riche accompagnement,
Je ne fus, entre nous, originairement,
Que d'un état commun & native de Thrace.
La Guerre en mon Pays entraînant ſes malheurs,
M'y fit reſſentir ſes rigueurs,
Et je me vis dès mon jeune âge,
Emmenée à douze ans pour être en eſclavage:
Eſope mon voiſin, & de Thrace, eut ſa part

De Seve pinx.

M. J. Renard Sculp.

Rhodope Reine d'Egypte jettant les yeux Sur la pyramide qu'elle avoit fait elever.

Rhodope Ægypti Regina oculos in pyramidem conjiciens quam Struendam Curaverat.

De ces durs revers de fortune ;
Notre captivité fut enſemble commune.
Nous nous trouvâmes par hazard
Au ſervice d'un même maître ;
Quelque temps après que j'y fus,
Il arriva que Caraxus,
Et frere de Saphô, (qui s'eſt tant fait connoître
Par ſes celebres attributs,)
Me rachetta de ſervitude,
Et comme j'étois jeune & qu'en naiſſans attrais
Il me vit ſi pourvûe & belle de tout biais,
Son cœur facilement prit la douce habitude
De me donner ſes ſoins ; & moi par gratitude,
Et pour l'indemniſer des frais
Dont cet homme avoit fait la genereuſe avance,
Pour moyenner ma délivrance,
Je répondis alors volontiers à ſes feux.
Mes beautez redoublans par la ſuite en croiſſance,
Et devenant brillante & de belle apparence,
J'eus bientôt nombre d'amoureux
Et des plus hauts hupez, nuit & jour à mes trouſſes,
A qui je partageois mes faveurs les plus douces,
Et qu'ils achettoient à haut prix ;
(Car c'étoit ſur ce pied que je les avois mis,)
Autrement j'étois peu traitable,
Et ſans certains accords préfix
On n'étoit point de mes amis.
Menant un train de vie à celui-là ſemblable,
Qui n'étoit pas au fond, je l'avoue, honorable ;
(Mais la neceſſité fait chercher des abris
Contre un état trop miſerable,)
J'amaſſai de grands biens enſuite à Naucratis,

Ville ancienne d'Egypte, alors conſiderable,
Les Rois même y tenant leur Cour.
Je fis valoir dans ce ſéjour
Mes beaux taléns & mon merite;
J'y gardois cependant une fine conduite,
En tenant mon commerce & couvert & ſi ſourd,
Que je l'ôtois du trop grand jour.
Le bruit courut jadis que de ces biens immenſes,
Gagnez par moi dans ce métier,
(Et que j'avois mis à quartier,)
J'en fis d'incroyables dépenſes,
Et que c'eſt moi qui fit bâtir
Dans ce même Royaume une des Pyramides
Des plus fameuſes & ſolides:
Mais on s'eſt voulu divertir
En m'imputant telle entrepriſe,
Ou plutôt, pour mieux dire, on fit une mépriſe
Dans le calcul de l'âge & du rang où j'étois,
Quand je fis élever cet ouvrage autrefois;
Il eſt de moi, Paſſant, & la choſe eſt bien ſure,
Mais c'étoit dans un autre temps
Que je fis un projet de pareille nature,
Et je te l'apprendrai par mes diſcours ſuivans.
Continuant ainſi mon lucratif commerce,
A la ſourdine & ſans traverſe,
J'eus envie une fois d'aller prendre le bain,
Et celui des eaux de riviere,
Etant ſuivant l'épreuve & l'uſage ordinaire,
Crû le plus propre & le plus ſain,
On me porta dans ma littiere
Sur les bords du fleuve voiſin,
Et qui couloit au pié des murs de notre Ville.

M'étant fait dépouiller de chemiſe & d'habits,
(Suivant la mode du Pays,)
On les mit ſur le ſable à l'air dans une pile,
Avec mes ſouliers au-deſſus,
Des plus mignons qui ſe ſoient vûs :
Comme j'étois fort jeune & d'une humeur eſpiegle,
Et que j'avois au bain autour de moi mes gens
Qui m'amuſoient toujours de leurs récits plaiſans.
Dans ce même intervalle, un Aigle,
(C'eſt dont ſe voit l'eſpece en Egypte à milliers,)
Fond, croyant trouver une proye
Deſſus mon tas d'habits, & prend un des ſouliers
Mignons brodez par tout d'or, d'argent & de ſoye.
Admire, Paſſant, le hazard
Qu'eut mon ſoulier dans ſon voyage ;
Le Roy ſe promenoit alors ſur le rempart,
Et ſuivi d'un grand équipage ;
Il étoit à cheval, & cet Aigle en volant
Lâche en l'air le ſoulier galant,
Qui tombe devant lui ſur l'arçon de ſa ſelle :
Ce Monarque trouva l'avanture nouvelle ;
Il prend auſſitôt le ſoulier,
Il en admire le modele ;
Car dans ſa petiteſſe il étoit ſingulier ;
Et pour connoître la femelle,
Qui par cette meſure avoit le pied mignon,
(Et n'étoit pas, à voir, celui d'une guenon,
Et celui moins encor de ces femmes ſalopes,
Ayant laide chauſſure & des pieds de Cyclopes,)
Ce Roy veut que le lendemain,
Et même dès le grand matin,
On faſſe la recherche, & par toute la Ville,

De celle à qui ſont ces ſouliers,
Ordonnant à deux Ecuyers
De n'en faire l'eſſai dans chaque domicile
Qu'aux filles d'apparence & d'un âge nubile ;
(Car de plus jeunes conſtamment
Les auroient chauſſez aiſément,)
Ce n'étoit pas alors d'elles dont le bon Sire
Avoit volonté de s'inſtruire,
Puiſqu'il avoit en tête un bizare deſſein ;
Qu'il ne faut pas encor, cher Curieux, te dire.
Le ſoir au retour de mon bain,
La nouvelle en courut & fut bientôt publique,
Et comme très ſouvent le commun peuple explique
Les bruits de Ville de travers,
J'en appris par mon domeſtique
Les rapports en des ſens divers ;
Mais la voix la plus generale,
Diſoit que le ſoulier en retombant des Cieux
Avoit bleſſé le Prince aux yeux,
Et dont l'un reſſentoit une atteinte fatale ;
Qu'en ſa colere ſans égale,
Il avoit dit que ſans pitié,
Il feroit net couper le pié
A la Dame dont la chauſſure
Lui cauſoit pareille bleſſure ;
Ce rapport meritant quelque reflexion,
J'eus aſſez de ſujet d'y faire attention,
Prévoyant que ſur moi tomberoit l'influence
D'une telle indignation,
Malgré même mon innocence,
Si de ce ſoulier, mien, on avoit connoiſſance ;
C'eſt pourquoi par précaution,

Je dis à tous mes gens de garder le ſilence,
Leur défendant de publier
Que l'aigle avoit pris mon ſoulier,
(La choſe par bonheur n'étant pas encor ſçûe.)
Le lendemain au point du jour,
Suivant l'ordonnance reçue,
Les Officiers du Roy vont faire la revûe,
Eſſayant le ſoulier aux filles tour à tour,
Dans les grandes maiſons, ſans paſſer une rue.
La viſite fit du fracas,
Car chacun ne comprenoit pas
A quel deſſein elle étoit faite;
Les Officiers ayant ſur cela leur leçon,
En tenoient la cauſe ſecrette;
Mais le plus plaiſant fut qu'ils entroient ſans façon
Dans la chambre où dormoit une jeune fillette,
Ou d'une autre levée aſſiſe à ſa toilette,
A qui l'on diſoit, ſans pourquoi:
Allons, Mademoiſelle, à bas de votre couche,
Où vous dormiez comme une ſouche,
Eſſayez ce ſoulier, c'eſt de la part du Roy,
Et c'eſt ce qui ſurprenoit celles
Qui n'avoient rien appris des publiques nouvelles;
Car du ſoir au matin, le temps étoit trop bref
Pour avoir eu celui d'en ſçavoir le grief.
Comme j'avois maiſon d'aſſez grande apparence,
Et que ces gens du Prince avec ſoin demandoient
Dans chaque grand Hôtel, où les filles logeoient:
Ils entrent dans le mien; mon cœur ſaiſi de tranſe
Palpite, & d'effroi j'en pâlis,
Et je ne ſçai même où j'en ſuis;
Il me ſemble déja qu'on me retranche un membre,

Et qu'au courroux du Roy, mon pié
Doit dans ce moment même être sacrifié.
Enfin les voila dans ma chambre ;
Ils me disent pour compliment
Qu'il faut que sans retardement,
A mon pied le soulier s'essaye,
Et que Psammiticus le veut absolument ;
(C'étoit le nom du Roy,) je répond froidement,
Que je doute beaucoup que la chose soit vraye,
Et qu'ils viennent apparemment
Exprès par divertissement,
Et pour me donner une baye :
Mais comme ils insistoient avec empressement,
Je leur dis qu'aux deux pieds il me reste une playe,
Et qu'on m'a saigné fraîchement ;
Que je ne puis presentement
Essayer pareille chaussure.
Eux se doutant de l'imposture,
Me disent d'un ton haut, que sans tant de narré,
On me le fera faire ou de force ou de gré ;
J'avois, cher Curieux, alors martel en tête,
Et mon corps frissonnoit devant ces inhumains,
M'imaginant que dans leurs mains
La hache fatale étoit prête,
Et que dès qu'ils verroient le soulier à mon point,
Le moule de ma jambe alloit être disjoint.
Ah ! que j'eusse ressenti d'aise,
D'être dans ces momens comme Berthe * au grand pié,
Ou que le mien plutôt fût plus grand de moitié,
Un bon pied plat, enfin, & d'un porteur de chaise ;
Il fallut pourtant y venir,

* *C'étoit une Reine de France.*

Et

Et quoi qu'au lit l'épreuve en fut ſur le champ faite,
J'avouai franchement la dette,
Car je n'en pus diſconvenir,
Puiſque mon pied étoit la forme ſi parfaite
D'un ſoulier qu'ils voyoient devoir m'appartenir :
D'autant plus que j'avois, par ma faute indiſcrette,
Laiſſé l'autre ſoulier deſſus une tablette
Qu'ils virent, & qui fit d'abord tout découvrir.
Ayant ainſi trouvé la paire,
Ils reſſortent, contens d'avoir fait leur affaire ;
Comme j'avois toujours la hache dans l'eſprit,
Je m'étois renfoncée auſſi-tôt dans mon lit,
Craignant qu'après avoir découvert l'encloüure,
On ne fît à mon pied la funeſte entamure.
Bien conſolée encor d'avoir quelque répit,
J'avois cependant peine à croire
Qu'un Roy ſi plein de dons, de l'eſprit & du corps,
Et galant comme étoit Pſammiticus alors,
S'abaiſſeroit à faire une action ſi noire,
Qui terniroit trop ſa memoire,
En affligeant ainſi de ce tragique ſort,
Une fille ſur tout qui n'avoit point de tort,
Et dont il pouvoit voir clairement l'innocence ;
Dans un cas au-deſſus de toute prévoyance.
Tu peux t'imaginer, Paſſant,
Que dans un état ſi preſſant,
Et ſur le point d'ouir prononcer ma Sentence,
Je ne faiſois pas de bon ſang.
Malgré cette frayeur il me reſtoit pourtant
Un certain rayon d'eſperance,
Et dans mon cœur je me flatois,
Que ſi ce Prince aimable & jeune & ſi courtois,

M'avoit peut-être un moment vûe,
Avant qu'on me traitât ainſi,
Et que mon pied mignard, (heureux augure auſſi,
D'autres charmes priſez dont la Dame eſt pourvûe,)
Fût de la ſorte racourci,
Il ſentiroit ſon ame émue,
Comme un regret mortel au cœur
De cauſer un ſi grand dommage
A fille de vingt ans (car c'étoit là mon âge)
Dont d'ailleurs le merite avoit quelque valeur.
Ma beauté, dans le fond, étoit ſi raviſſante
Que j'en étois éblouiſſante,
Homme ou Dame, à me voir, inclinoient à m'aimer:
Ainſi loin de trop m'allarmer,
Je preſſentois que ſa colere,
A mon premier abord pourroit ſe déſarmer,
Et c'eſt-là comme d'ordinaire
Une belle repaît ſon ame de chimere,
Et croit qu'elle doit tout charmer;
Mais tel eſpoir enfin, & quoiqu'imaginaire,
Ne laiſſoit pas de m'animer,
Et d'être un lenitif à mon angoiſſe amere.
Environ deux heures après
Qu'on m'eut rendu cette viſite,
Ce Monarque m'envoye un grand Seigneur exprès
Accompagné de groſſe ſuite,
Qui me dit avoir ordre, & de la part du Roy,
De m'emmener hors de chez moi,
Et qu'il faut ſans retard, qu'au moment je le ſuive:
Je trouvai, cher Paſſant, cette annonce bien vive,
Et mon cœur entre nous en fut ſaiſi d'effroi;
Comme à ſortir du lit je paroiſſois retive

Et que je demandois le temps de me vêtir,
Pour pouvoir m'ajuſter avec la bien-ſéance,
Dont une fille d'apparence,
(Ainſi que moi,) ſe ſert quand elle doit ſortir:
Sur tout ſi c'eſt encor pour paroître en preſence
D'un Prince de cette importance;
Mais loin d'y vouloir conſentir,
Il me dit qu'il falloit en toute diligence
Me couvrir à la négligence
D'un deshabillé ſimple & le premier venu,
Pour ne pas ſortir à corps nu.
Je fus enfin ſi fort preſſée,
Que je parts jambe nuë & ſans être chauſſée,
Dans ma robe de chambre, en chemiſe, & bien plus,
Sans autre vêtement deſſus;
Enfin dans le même équipage
De Dame qui va voir le matin ſon ménage,
Ou qui s'étant levée eſt de la ſorte exprès,
Et va dans ſon jardin pour y prendre le frais.
Quand je fus dans ma cour, j'y trouve la litiere
Dont le Roy ſe ſervoit aux jours de grands apprêts;
Elle étoit magnifique & ſuperbe à peu-près,
Comme un Caroſſe neuf que LOUIS a fait faire
Pour conduire dans ſon Palais
A leur audience ordinaire
Les Nobles Meſſagers de Paix,
Et duquel le Batave eut l'étrenne premiere,*
A ſa pompeuſe entrée, après la longue Guerre,
Dont l'art ſeul de LOUIS amortit tout ſujets.
Il n'eſt plus, Paſſant, neceſſaire,
Après telle comparaiſon,

* *En 1714 les Ambaſſadeurs de Hollande firent leur Entrée dans ce Caroſſe neuf.*

De te dépeindre la ſtructure
De cette Royale voiture,
Puiſque c'eſt dire avec raiſon,
Que les beaux ornemens de ſa riche parure,
Surpaſſoient dans leur prix celui de la Toiſon
Qu'autrefois emporta Jaſon.
Cette belle Litiere étant devant ma porte,
(On l'avoit ammenée exprès pour mon tranſport,)
Celui qui me menoit m'y fit monter d'abord,
M'y laiſſe ſeule enſuite & ſe joint à l'eſcorte
Qui me ſuivoit, ſuperbe & forte,
Et compoſée alors des premiers courtiſans,
De Pages à cheval, de Soldats & de Gardes,
Portant leurs Etendards, Javelots, Hallebardes,
Et d'un grand nombre d'autres gens,
Les principaux d'entre eux, les Chefs & les Exempts,
A cheval comme à pié cottoyent ma portiere,
Et les autres marchoient & devant & derriere.

CHANT SECOND.

Tous les paſſans & mes voiſins
Qui ne ſçavoient pour quels deſſeins
On m'enlevoit alors à pareille heure indue,
Au ſaut du lit, à demi nue,
Groſſiſſoient comme des eſſains
Sur les routes de chaque rue,
Et ſuivoient la Litiere en nombreuſe cohue.
Il faut faire, Paſſant, une digreſſion,
Pour t'exprimer l'état de mon inquiétude;
Car fais, je te conjure, un peu reflexion,
Sur le ſujet que j'eus d'être en incertitude

De mon bon ou mauvais deſtin :
J'augurois cependant qu'il me ſeroit propice,
Et que tous ces apprêts tendoient à bonne fin ;
Hé, diſois-je en moi-même, eſt-ce ainſi qu'au ſuplice
On voudroit me mener avec un ſi grand train,
Je n'en voi pas le moindre indice,
Et j'en tire un de mon bonheur
Par cet incomparable honneur
Que le Roy ne fait à perſonne
Qu'à celle qui partage avec lui la Couronne :
(Il n'avoit point d'épouſe alors,)
Je n'étois donc ainſi ni dedans ni dehors,
Et mon cœur ſe formoit differente penſée,
Et j'étois décontenancée
De me voir en voiture en ſi grand appareil,
Sans compagnie & ſans conſeil.
Nous arrivons enfin au Palais magnifique
Où réſidoit le Prince avec ſa groſſe Cour ;
J'entends à mon abord battre aux champs le tambour ;
Ce que l'on ne met en pratique
Que quand le Roy revient, ou ſort de ſon ſéjour ;
On ouvre la portiere, un Seigneur ſe preſente
Qui me donne auſſi-tôt la main à la deſcente,
Et pour mieux épargner mes pas,
On me dit de m'aſſeoir dans un fauteuil à bras ;
(C'étoit celui du Prince même,)
Il étoit, cher Paſſant, d'une richeſſe extréme,
Et ſoutenu de deux porteurs,
Vêtus auſſi de la livrée ;
C'eſt de cette façon que je fis mon entrée
Au milieu des plus grands Seigneurs,
Qui le long des degrez étoient rangez en haye,

Pendant qu'en haut on me portoit ;
Je n'étois ni triſte ni guaye,
En ſecret néanmoins mon petit cœur battoit,
Et pour te l'avouer, pourtant, il me flattoit
D'une apparence plus certaine
De mon bonheur prochain que d'une triſte peine :
Mais quel fut mon étonnement,
Lorſque m'ayant menée au même appartement
Qu'on nommoit celui de la Reine,
On me campe au milieu de la chambre du lit,
Dont plus de cent Dames titrées,
Et magnifiquement parées,
Rempliſſoient le vaſte circuit.
Les hommes de ma ſuite après ſe retirent ;
Les Dames ſeulement près de moi demeurerent,
Chacunes d'elles tour à tour
Viennent me ſaluer & me faire leur cour
Dans une poſture ſoumiſe,
Prenant ma robe par le bas,
Pour en baiſer le bord, mais je ne voulus pas,
N'ayant deſſous que ma chemiſe
Et de ſimples mules ſans bas :
M'appercevant alors ſi négligemment miſe,
Les voila ; cher Mortel, à faire des hélas,
Dans la peur qu'elles ont que je n'en ſois malade ;
On fait dans la chambre bon feu,
On me mene au lit de parade,
Où l'on me met coucher à mon aiſe au milieu ;
On me change de linge, on m'eſſuye, on me frotte,
On me mitonne, on me dorlotte,
Et pour un premier réveillon,
Une Dame de cour me preſente un bouillon,

Et l'eſſai devant moi s'en fait à l'ordinaire,
Suivant la royale maniere;
Je l'avallai d'un trait en ayant bon beſoin,
Depuis que la frayeur m'avoit tant pourſuivie,
Je triomphois alors & me ſentois ravie
De me voir revenir, comme on dit, de ſi loin,
Et de ce qu'on prenoit pour moi ce charmant ſoin,
(Car je ne m'étois de ma vie
Vûe avec tant d'égards & de reſpects ſervie;)
Après quelque temps de repos,
Une des Dames dit qu'il étoit à propos
Que je me place à ma toilette,
Dont tous les ſuperbes apprêts
Etoient d'avance en ordre & prêts;
Une femme de chambre adroite
Et dont la main legere alloit comme un éclair,
Me coëfe habilement & fort juſte à mon air:
Une autre Dame enſuite apporte
Un coffret de bijoux de differente ſorte
Et de diamans précieux,
Dont je pris les plus beaux qu'on mit dans mes cheveux,
Je voi venir après tailleurs & couturieres,
Qui m'offrent douze habits de diverſes manieres
Faits à la mode de ces lieux,
Si chargez d'or, d'argent, de fines broderies
Et des plus riches pierreries,
Que ſur leur maſſe roide ils ſe ſoutenoient droits,
On m'en fit prendre un à mon choix,
Dont le fond de l'étoffe étoit de couleur bleuë,
Convenant mieux, ſuivant mon gré,
A mon tein blanc & vif comme à mon blond cendré;
Mais il avoit ſi longue & ſi peſante queuë,

Que pour la porter un moment,
Il falloit neceſſairement
Deux ſuivantes des plus robuſtes;
Il nous ſurvint un embarras,
Je manquois de ſouliers, & l'on n'en trouvoit pas
Parmi ceux qu'on m'offrit qui puſſent m'être juſtes:
On me voyoit un pied petit & ſi mignon,
Que le plus court d'entre eux étoit pour moi trop long;
Comme j'étois pourtant toute parée & prête,
Ainſi qu'une Reine eſt pour un grand jour de fête,
Celles qui me ſervoient en avoient du chagrin,
Parceque ce défaut retardoit leur deſſein;
Mais au moment de cette criſe,
Me voila pour le coup au dernier point ſurpriſe.
Le Prince entre portant mes ſouliers à ſa main,
Me ſalue & m'approche & me baiſe ſoudain,
A la bouche, au front, à la joüe:
Rhodopé, me dit-il, je ſuis charmé de vous,
Vous voyez à vos pieds un Roy qui s'y dévoue,
(Car en diſant ces mots il tenoit mes genoux,)
Vos yeux m'ont frappé de leurs coups,
Et j'en ſens mon ame ſaiſie,
Et je viens de gouter les plus doux des momens,
Vous voyant à ma fantaiſie,
Avec votre bon air & tous vos agrémens,
Depuis une heure au moins par une jalouſie,*
Dont le jour dérobé donne ſur ce lieu ci;
Ne vous formez donc plus d'allarmes, de ſouci,
Car j'ai ſçû votre inquiétude,
Pſammiticus enfin n'a pas l'humeur ſi rude
Ni le cœur même aſſez cruel,

* *Fenêtre à treillage.*

Pour

Pour mutiler en vous un chef-d'œuvre du Ciel :
Ne craignez rien ici, votre terreur fut vaine,
Et loin de vous vouloir du mal,
Je vous ai fait venir par mon ordre verbal,
Pour vous declarer haut mon Epouſe & ma Reine.
Le Soulier, l'Aigle, un ſonge à qui j'ajoûte foi,
M'ont préſagé le cours de votre deſtinée ;
Et mon ame déterminée
Par les avis des Cieux qui m'inſpirent leur Loi,
Veut ſans aucun retard, que dès cette journée,
L'hymen vous uniſſe avec moi.
Je fais cas de votre conquête
Plus que d'un Royaume nouveau ;
Et je veux, en public, en celebrer la fête ;
Et mettre vos attraits dans le jour le plus beau ;
A l'égard de votre chauſſure,
Dont j'admire la mignature,
Puiſque c'eſt le Roy des oiſeaux
Qui m'a donné la connoiſſance
Qu'entre vos talens ſans égaux ;
Vous avez celui-là, dit-on, par excellence,
Il faut qu'un Roy lui-même en ait l'experience ;
En chauſſant les originaux
Et deux pieds qu'on voit être & jolis & ſi beaux,
Et dont la forme courte avec grace ſe cambre ;
Ainſi, repoſez-vous deſſus ce canapé,
Et ſouffrez, belle Rhodopé,
Qu'un Roy ſoit aujourd'hui votre Valet de chambre.
J'avois lors, Curieux, mon eſprit ſi confus
De me voir en grandeur brillante & ſi ſubite,
Et d'être ainſi la favorite
De l'aveugle fortune & de Pſammiticus,

Que pour n'être pas déferrée,
Hors des gonds, étourdie ou plutôt égarée,
Il fut beſoin que j'euſſe un ferme jugement
Et la cervelle bien timbrée
Pour n'en pas reſſentir le prompt ébranlement.
Dans un pareil accablement
De plaiſir & de joye à meſure ſi pleine,
Que le bruyant conflit de leur trop grand excès,
Avoit peine à trouver accès
Dans mon idée aſſez ſereine;
Qui trouvoit à douter dans de ſi hauts ſuccès
De leur certitude incertaine.
La force de la voix me défaillant alors,
J'eus recours, Curieux, aux plus touchans dehors;
Un rouge de pudeur me ſervit d'interprete,
Pour faire entendre la diſete
Où j'étois de plus grands efforts,
Et m'éloignant toujours de m'aſſeoir ſur le ſiege;
Dont ce Roy m'accordoit l'inſigne privilege,
Je me proſterne devant lui,
Embraſſant à mon tour ſes genoux & ſa robe;
Mais mon trop humble état lui faiſant de l'ennui,
Il me releve, & dit: Croyez-vous qu'aujourd'hui
A mon devoir je me dérobe;
Non, c'eſt un doux honneur qu'on ne me peut ravir,
Et je veux Rhodopé, malgré-vous vous ſervir.
Ce Prince à ce diſcours me tranſporte & m'embraſſe,
Et ſur ce lit galant m'oblige à prendre place;
On met auprès du Roy ſix paires de ſouliers,
Qu'à la hâte avoient faits la nuit des Cordonniers,
Sur celui qu'il avoit, par la rare avanture;
Rien n'égaloit, Paſſant, leur ſuperbe facture,

On ne voyoit dans leur contour
Que perles, que rubis, diamans & brodure,
Mes chiffres & des lacs d'amour
Paroiſſoient relevez d'une fine brochure;
Jamais ſouliers n'ont été vûs
De tant de richeſſes pourvûs,
Et ce Prince avoit peur que leur maſſe abondante,
Par un poids trop peſant ne me fût fatigante;
Mais leur travail étoit ſi fin, de ſi bon air,
Que leur riche fardeau me paroiſſoit leger.
Après m'avoir chauſſée, il prend des jarretieres;
Dont le fond étoit tricolor,
Et rempli d'ornemens de pareilles matieres,
D'émeraudes, de perles, d'or;
Il voulut de ſes mains me les noüer encor;
Mais ſans paſſer pourtant par reſpect les frontieres,
Faiſant voir par un tel égard,
Que l'eſtime à l'amour avoit l'entiere part.
Pour abreger, enfin, le fil de mon hiſtoire,
Dont la ſcene à mes yeux me faiſoit peine à croire,
Je fus menée au Temple où ſe fit notre hymen,
Sans aucune recherche, où le moindre examen
De tout ce qui pouvoit regarder ma perſonne;
Ainſi, cher Curieux, la qualité mignonne
D'un joli pied & bien petit,
Fut de mon grand bonheur la baſe & la colonne;
Un Roy d'Egypte enfin que ce charme éblouit,
Me donna comme épouſe une place en ſon lit,
Et comme Reine encor la moitié de ſon trône.
Un exemple ſi rare & qui paroît dans moi,
Fait voir que la Fortune en faiſant ſon emploi,
Folâtre, badine & ſe joue,

Dans les bizares tours qu'elle donne à ſa roue ;
Qu'il ne faut qu'un coup d'œil, certain je ne ſçai quoi ;
Un agrément, un trait qu'on voit dans une fille,
Qui la rend revenante, agréable & gentille,
Pour lui procurer au moment
Un utile établiſſement.
Pour revenir aux Pyramides,
Ce n'eſt qu'après le cours de mes bonheurs rapides,
Que je fis moi-même élever
Celle que mon regard ici ſemble obſerver ;
On l'a dit de ce monde une des ſept Merveilles,
Et perſonne en hauteur n'a vû de ſes pareilles,
Et j'y fis travailler ſix cens mille Ouvriers,
Sans ceſſer un ſeul jour, pendant vingt ans entiers.
Adieu. Mon heureuſe avanture
Eſt dans ſes incidens d'un tiſſu ſi charmant,
Qu'on peut goûter également
Et ſon récit & la lecture.

RHODOPE ÆGYPTI REGINA,

TABELLA IN ANTERIORE CAMINI PARTE CUBICULI REGINÆ POSITA,

IN ÆDIBUS VERSALICIS.

QUI me, Viator, inſpicis in Reginæ cubiculo poſitam, regiis honoribus me quoque dignam eſſe meritò exiſtimes, ſiquidem in vultu meo & oris habitu Principis mulieris auguſtam majeſtatem datur cernere. DE SEVE Pictor in arte ſua delicatiſſimus & venuſtiſſimus nihil hîc expreſſit quod loci dignitati non conveniat. Me in hac telâ exhibuit ſuperbis ornatam veſtibus, obtutumque figentem in altiſſimam hancce Pyramidem. Rhodope vocor, & quanquam hîc tot & tam ſummis excolor honoribus ; tamen genere ſatis obſcuro nata ſum in Thraciâ. Rex Ægyptiorum cùm genti noſtræ bellum intuliſſet, abducta ſum, & in ſervitutem redacta, vix annos nata duodecim. Ingenioſiſſimus ille

fabulator Æsopus popularis & vicinus meus in eandem adductus est miseriam, & sorte evenit ut apud herum eumdem serviremus.

Non ita multò post me Charaxus celeberrimæ Sapphus frater maximâ pecuniâ redemit, cumque juventute florerem & pulchritudine, mecumque Gratiæ crescere viderentur, non amavit me modò, sed & deperiit Charaxus, cujus vota volens cumulavi, cùm ut gratam ipsi me præberem, tum ut summam ingentem pecuniæ tali consuetudine compensarem, quam, ut me in libertatem assereret, impenderat.

At cùm pulchrior in dies evaderem, forma fieret elegantior, vultûs mei decor fulgorem & scintillas longè lateque spargeret; à procis permultis, iisque nobilissimis brevi expetita sum, quos alternis, auri vim ingentem pacta, in torum admittebam. Non inficiabor parùm honestatis fuisse in tali vitæ instituto; verùm, amantissime Viator, quid ad miseram conditionem arcendam & effugiendam non suadet triste durissimumque telum necessitas?

Post, me Naucratim contuli in antiquissimam urbem Ægypti, in quâ Reges habitare consueverant, ibique immensas opes meretricio quæstu corrasi.

Quadam die fortè volui lavare me in flumine, igitur in lecticâ vehendam me curavi ad littus fluminis quod tunc muros urbis præterfluebat; cùm nudassem me & indusium etiam pro more civitatis exuissem, famulæ vestes meas acervatim in arenâ congesserunt, & super acervum calceos meos per-exiguos, & auro solerter intertexto rigentes posuerunt.

In aquâ lavabam me & circumdabat ancillarum grex quæ lepidissimis fabulis animum meum oblectabant, cùm subitò transiens aquila, scindit nubes, & in vestium mearum acervum delabitur, alterumque è calceis meis rostro subripit.

Mirare, Curiose dilectissime, quæ fuerit hujusce calcei fortuna.

Sors voluit ut tunc temporis in mœnibus Rex Ægypti nomine Psammiticus equitaret. Aquila volando calceum emisit qui cecidit in arculum Ephippii equi quo Rex vehebatur. Attonitus Princeps quod præ manibus haberet calceum è cœlo deciduum, hunc tollit, examinat & miratur, (adeo venustus erat & exiguus.)

Tum cupidus sciendi cujusnam puellæ aut mulieris è civitate calceus esset, postero die jubet ut summo mane eâ de re inquiratur per totam urbem; quâ de causâ duos Equites scutarios mittit, jussos eo calceare puellas omnes nobiles & puberes, & observare cui calceus fuisset maximè conveniens; impuberes enim puellæ calceo potuissent uti commodiùs (adeo exiguus erat.)

Cùm sub vesperam è balneo rediissem, sparsus est in vulgus eventi rumor, & fuit in ore omnium. Verùm enim verò cùm sæpe sæpiùs urbanos rumores plebecula malam in partem distorqueat, à pedissequo accepi, vulgari sermone conclamatum esse, Regis oculum calceo è cœlis deciduo fuisse vehementer offensum; Regem iratum edixisse ut pes amputaretur cujus foret calceus. Multas statim animo sententias volvi, & anxia familiæ præcepi ut negaret, meum fuisse calceum. Postridie diluculo scutarii Regis Equites domos nobilissimas intraverunt, & apud puellas quascum-

que lectissimas tentaverunt calceum meum experiri. Superbas ædes tunc incolebam : domum meam ingressi sunt, & ad meum usque cubiculum, cùm adhuc in lecto quiescerem, penetravêre. Timore subito correpta, & pavore perfusa inhorrui, verita ne venissent jussi mihi pedem amputare ; at dixerunt se à Psammitico venire ut calcei periculum in me facerent. Tali jusso perculsam esse me simulavi, ipsisque negavi facultatem experimentum in me faciendi, causata scalpellum utrique pedum meorum, recens adhibitum fuisse, & in pedibus remanere cicatricem doloris acutissimi, per quam non liceret rem periclitari. Dum Regis exequi mandata vehementius arderent, prope lectum meum, in axiculo, calceum alterum adverterunt illius similem cujus in me volebant experimentum facere ; sicque res fuit abundè declarata ; nec inficias ire potui. Discedunt à me lætissimi quòd Principis jussum implevissent, & extemplo rem totam illi quomodo gesta fuerat exposuerunt.

Vix effluxerat hora cùm Princeps ad me nobilissimum virum ex aulâ misit numeroso stipatum comitatu. In lecto quiescebam adhuc, cùm vir ille nobilis qui ad ædes usque meas penetraverat me sic est adlocutus : Surge, propera, Puella lectissima, jussus sum à Principe te in regiam indesinenter ducere ut cum ipso colloquaris. Non sivit me pedibus calceos imponere neque solitis indui vestibus. Mihi tantummodo licuit indusio cubicularem togam super imponere. Deduxit me vir nobilis & ante fores ædium Regis lecticam reperi magnificentissimam quâque diebus solennibus utebatur. Qui me ducebat nobilis aulicus, in lecticâ collocavit, deinde verò in equum ascendit, & numeroso præfuit comitatui qui lecticam omni ex parte circumcingebat.

Hinc facilè judices, Viator amantissime, quot animo sententiæ obversarentur. Sic enim dicebam intra me : Rex cùm me propriâ lecticâ vehi jubet, afficit honore soli Reginæ debito (nondum juvenis ille Princeps nupserat) neque fieri potest ut Puellam ad se tam superbo jubeat adduci comitatu, quam velit aut dare ad supplicium, aut altero pede minuere. Sicque super sorte meâ incerta animi, neque vultu mœstitiam neque præferebam hilaritatem. Tandem ad regiam lectica pervenit, nec prius ingredior quàm tympanorum sonitu meus adventus indicatur, & arma sumit omne Satellitium. Aperitur lecticæ scandula, mihique manum offert primarius Regis Eques scutarius, ut descendam, meque sedere jubet in cathedrâ complicatili & gestatoriâ Psammitici ; sic per scalas majores vecta sum in quibus Magnates & Primarios aulæ viros ex utraque parte dispositos vidi qui me modestè curvati salutarunt. Cathedralitii verò Ministri deduxerunt in ædes ampliissimas & superbissimas vulgò dictas ædes Reginæ & in medio cubiculo posuerunt, in quo congregatas reperi centum pluresque matronas ex aulâ commendatissimas. Cùm à me discessissent Magnates & Aulici qui huc usque secuti fuerant ; hæc feminarum turba pretiosissimis ornata vestibus blandè me salutavit, officiosisque verbis recreavit. Omnes togæ meæ limbum adhibitâ summâ reverentiâ labris deosculatæ sunt. Cumque advertissent me sub togâ nihil habere præter indusiúm & cothurnos, & nudam esse pedibus citò in lecto immensi pretii posuerunt, ubi cùm horæ spatium quievissem,

urbanè rogata ſum & invitata ut ad mundum muliebrem me conferrem.

Non defuerunt ſolertiſſimæ puellæ, quæ comam meam concinnarent, & venuſtiſſimum in modum adornarent. Acceſſit Matrona nobilis quæ mihi arculam obtulit gemmis & monilibus inæſtimabilibus refertam, quibus capilli mei fuerunt intertexti. Deinde acceſſerunt Sartores utriuſque ſexûs qui veſtes duodecim diverſas obtulerunt adeo rigidas auro, argento, gemmis bacciſque, ut unaquæque veſtis proprio pondere ſuffulta ſtare potuiſſet, è quibus unam elegi coloris cærulei quo præ cæteris maximè delectabar.

Verùm enimverò poſtquam mihi veſtes impoſitæ fuerunt, non nihil impeditæ ſunt Matronæ quæ mihi famulabantur : mihi namque calceis opus erat, nulluſque, licèt multos inter, in hoc Reginæ veſtiario reperiebatur qui pedi tam exiguo, tamque delicato eſſet conveniens.

At ſolvit impedimentum adveniens Pſammiticus, qui cùm intravit cubiculum, duos meos calceos præ manibus tenebat ; ſalutavit me, & acceſſit propius, & os ſuum ori meo, fronti geniſque modeſtiſſimè junxit, & hunc mecum poſito genu ſermonem habuit :

Rhodope irretivit animum meum juventus tua & forma elegantior. Ad pedes tuos provolutum vides Principem qui ſe tibi totum vovet. Vividiſſimis oculorum tuorum telis perfoſſum eſt & ſauciatum cor meum, exultatque præ gaudio quod ex hoc vulnere percipit. Jam ab horâ quam ſuaviſſimis motibus concuſſus ſum ex quo te per clathratam feneſtram quæ huicce cubiculo imminet conſpicio & miror ! depone igitur, obſtetor te, timorem & ſollicitudinem, huc ego te accivi, ut uxorem meam & Reginam coram hujuſce Regni viris Magnatibus & Aulicis declararem. Calceus, Aquila, ſomnium quo nocte proximâ ſtimulatus fui, cuique fidem maximam adhibeo, mihi fuerunt omina, & indicarunt quàm felix futura eſſet tua conditio, meque ad id impulerunt ut nullâ morâ interpoſitâ te mihi jungam connubio ſtabili. Obtinuiſſe te mihi gratius eſt quàm novum imperium. Cumque mihi Rex avium notum fecerit naturam tibi multa inter alia, eaque ſumma dona pedes perexiguos largitam fuiſſe, æquum eſt ut iis calceos Rex imponat. Quæ cùm ita ſint, amantiſſima Rhodope, quieſce in hoc biſſellio, & patere ut Rex hodie tibi pro ſervo cubiculario famuletur.

Adeo confuſus eſt animus meus, Curioſe dilectiſſime, quòd tam auguſta eſſet ſortis meæ mutatio, quòdque me deperiret Pſammiticus, ut ad tantam lætitiam percipiendam mihi tota mentis contentione opus fuerit. Animi ſenſus expreſſit rubeus in vultu pudor & pro me loqui viſus eſt; cùm viciſſim genua Regis amplecti voluiſſem, levavit me, & dixit: Credis ſcilicet, dilectiſſima Rhodope, me defuturum officio, & ab illo propter dignitatem avocari ? erras toto cælo, nec tali honore quiſquam me ſpoliabit. Te vel etiam reluctantem venerabor & ſummis afficiam honoribus. Tum amplexus eſt me & ſedere juſſit.

Adlata ſunt ad eum ſex calceorum paria, quæ per noctem, ad exemplar illius quem emiſerat aquila, facienda curaverat. Horum artificio nihil pulchrius ; erant enim auro intertexti, Bacciſque gemmis & carbunculis referti ; nodiſque & litteris nominis mei interſertis conſpicui. Tandem

cùm pedibus meis calceos impoſuiſſet, & ſuris tibiales faſcias tricolore venuſtiſſimas, in templum manu me duxit, ubi ſolenni connubio juncti ſuimus, præſentibus & ad id convocatis omnibus viris regni Principibus. Sic, Viator amantiſſime, facta ſum Ægypti Regina.

Exemplum adeo rarum ſat oſtendit fortunam vices ſuas obeundo ludere, nec-non vel minimam in puellis venuſtatem, ut ictum oculi, lineamentum, oris habitum, uno verbo certum quoddam neſcio quid quod adridere ſolet, homines eò adducere ut eas ament & uxores ſibi percupiant.

Quod ad Pyramidem ſpectat quam in hacce tabellâ conſpicis, quæque dicta eſt unum è ſeptem orbis mirabilibus; falſum eſt me hanc ſtruxiſſe antequam ad Pſammitici ſolium vocata fuiſſem, ut vulgaverunt Scriptores non pauci qui ante nuptias meretricio quæſtu ſat magnas opes congeſſiſſe me affirmaverunt, ut tam immenſis ſumptibus impendendis par eſſem. Hanc Regina ſtruendam curavi & per annos viginti, ad eam ædificandam operariorum ſexties centena millia conduxi Vale, Curioſe amantiſſime, tam jucunda eſt ſortis meæ immutationum varietas, ut audientibus legentibuſque perplaceat.

De Seve pinxit

Dupuit excudit

Nitocris Reine d'Assyrie faisant Construire un pont Sur l'Euphrate.

Nitocris Assyriæ Regina ponte jungens ripas Euphratis.

NITOCRIS REINE D'ASSYRIE,

TABLEAU AU-DESSUS DES FENESTRES DE LA CHAMBRE DE LA REINE, AU CHASTEAU DE VERSAILLES.

IL faut être, Paſſant, un Tableau de grand prix,
Pour remplir la place honorable
Que j'ai dans ce lieu reſpectable ;
Mais tu n'en ſeras plus ſurpris,
Quand par moi tu ſçauras que j'étois NITOCRIS,
Cette Reine de Babilone,
Et l'Epouſe du Roy Nabuchodonoſor,
Duquel j'occupai ſeule & dignement le trône,
Après que ce Prince fut mort.
Le pinceau du ſçavant DE SEVE
Me peint en poſture à tes yeux
D'une femme habile qui rêve,
En s'attachant à voir des bâtimens fameux,
Et l'ouvrage hardi de ce Pont qu'on acheve ;
C'eſt celui que je fis bâtir
Sur les eaux du rapide Euphrate,
Entrepriſe au fond délicate,
Mais dont, à mon honneur, la fin m'a fait ſortir ;
J'eus encor le ſuccès d'un travail difficile,
Lorſque je détournai ſon cours
Pour le faire couler au-tour de cette Ville,
Expedient qui fut pour moi d'un grand ſecours ;
Car j'arrêtai par là les conquêtes des Medes,
Dont les progrès bien-tôt devinrent lents & tiedes.
Je conçus un deſſein enſuite aſſez nouveau,

Cher Curieux, qui fut d'élever mon tombeau ....
Sur une porte de la Ville,
Où par l'inſcription ſubtile
Que je fis en vivant placer au même endroit,
Je flatois, pour railler, celui qui l'ouvriroit,
D'y trouver des tréſors immenſes.
L'hiſtoire apprend qu'après ma mort,
Darius alleché par telles eſperances,
Arrivant ſur les lieux, le fit ouvrir d'abord,
Mais qu'il y vit au lieu du prétendu tréſor,
Cette Sentence remarquable
Ecrite au fond du monument
Par mon ordre de même, ainſi qu'en mon vivant,
En très gros caractere & ſur du cuivre en table.

Sentence miſe dans un Tombeau.

O ! Mortel indiſcret, inhumain, outrageant,
Dans ta démarche reprochable,
Ah ! ſi de l'or & de l'argent
Tu n'avois pas été toujours inſatiable,
Tu n'euſſes point ainſi pour chercher des tréſors,
Violé les tombeaux des morts.
Voilà ma courte hiſtoire, au vrai, que je rapporte,
Et qui me donnera, Paſſant, dans l'avenir,
Le renom d'une femme forte.
Adieu, car je voi bien qu'il eſt temps de finir,
Ta curioſité, ſans doute, ailleurs te porte.

NITOCRIS ASSYRIÆ REGINA,

TABELLA SUPRA FENESTRAS CUBICULI REGINÆ POSITA,

IN ÆDIBUS VERSALICIS.

NEMO, cariſſime Viator, non agnoſcit in me celebratam illam Babylonicorum Reginam nomine Nitocrin, conjugem Nabuchodonozoris, cujus ſola poſt ipſius mortem ſolium occupavi.

DE SEVE Pictor ſolertiſſimus hîc exhibuit me ut feminam principem, variis intentam cogitationibus, quæque obtutum figit in ſuperbas ædes, & vaſtiſſimum huncce pontem qui perficitur. Scilicet hoc ponte utramque Euphratis ripam conjunxi fluminis rapidiſſimi, cujus eo diverti curſum ut præter Babylonis muros flueret; qua quidem ratione Medorum victorias retardavi. Deinde mihi tumulum ſtruendum curavi & ædificari juſſi ſupra unam è portis ejuſdem civitatis; effecique ut rumor diſſeminaretur immenſas opes in hoc à me coacervatas fuiſſe. Poſtquam eſſe deſiiſſem, Perſarum Rex Darius hac ſpe inflammatus aperiri juſſit tumulum in quo ſequentem ſententiam reperit, quam vivens laminæ cypriæ inciſam in hoc reponi juſſeram.

Sententia in tumulo repoſita.

O mortalis quiſquis es, qui humanitatem omnem exuiſti, cujuſque inconſideratio meos lædit cineres; niſi te ſemper tenuiſſet ſacra divitiarum fames, non ſic mortuorum violaſſes tumulum, ut opes conquireres.

Ecce habes, Viator cariſſime, Nitocris brevem, fateor, ſed veram hiſtoriam quæ apud poſteros me ut fortem mulierem commendabit. Vale, ſuſpicor adeſſe tempus quò te dimittam, teque aliò volare quò fert laudabilis cognoſcendi cupiditas.

LA SALLE DE LA REINE,

OU LA SECONDE PIECE,

EN ENTRANT PAR LE SALLON DE LA PAIX,

DANS LE CHASTEAU DE VERSAILLES.

ON me compte la Piece, en ſon rang, la deuxiéme
De ces logemens ſpacieux,
Et ſi les autres ont des meubles précieux,
Je ſuis dans ma maniere aſſez faite de même.
CORNEILLE en ce Plafond a fait de toutes parts
Des Peintures d'un pinceau tendre,
Pleines d'alluſions qu'il faut te faire entendre.
Les Sciences & les beaux Arts
Marquez par des Amours, des Femmes, des Génies,
Accompagnent Mercure au Tableau du milieu,
Repreſentans aux yeux ſous leur allegorie
Le grand Art Poetique & la Géometrie,
Et d'autres occupans l'eſpace de ce lieu,
Environnent auſſi le Tableau de ce Dieu.
Tu vois quatre Tableaux dont la vive peinture,
Allegoriquement figure,
Sous des ingenieux objets,
Et la Vigilance & l'Etude,
Pour mieux inſinuer que ſans cette habitude,
L'eſprit dans le ſçavoir fait de rares progrès :
Ils expoſent au jour pluſieurs femmes illuſtres,
Dont la memoire, au moins, a déja cinq cens luſtres,

Corneille pinxit *Magd. Horthemels Sponsa C. Cochin Sculp.*

Le Plafond de la Salle de la Reine. *Laquear in aula Reginæ.*

Et dont l'ancienne hiſtoire amplement a parlé,
Leſquelles même ont excellé,
Les unes au travail de la Tapiſſerie
Ou de la fine Broderie,
Les autres à peindre, à brocher
Aux inſtrumens divers qu'elles ſçavoient toucher,
Et principalement à jouer de la lyre,
En Bâtimens fameux qu'elles firent conſtruire,
Ainſi que fit Semiramis,
Qui de jardins en l'air & ſi bien affermis,
Projettoit les beaux plans & ſçavoit les conduire.

AULA REGINÆ,

SEU SECUNDA PARS IPSIUS ÆDIUM,

INGREDIENDO PER AULAM PACIS,

In Castello Versaliensi.

Sum ego, cariſſime Viator, ſecunda pars harumce pulcherrimarum Reginæ ædium, & alia cubicula ſtructuræ, pretioſæque ſupellectilis ſimilitudine lætor exæquare.

Corneille Pictor eximius laquear meum coloribus adornavit, nobilitavitque picturis ordinem ad plurima dicentibus quæ tibi nunc exponere geſtio.

Doctrinas omnes & artes ingenuas hîc referunt teneri Amores, Mulieres & Genii qui Mercurium in centri Tabellâ comitantur, quem facilè noſcas Arti Poeticæ Geometriæque præpoſitum.

Ejuſdem mei laquearis quatuor aliæ Tabellæ Vigilantiam exhibent & Studium ſeu Meditationem ſub diverſis mulierum ſpeciebus, quas hîc pictas vides & quarum meminit Hiſtoria vetuſtiſſima : aliæ periſtromata texendo, ſericos pannos acu pingendo ; aliæ fides præſertimque lyram ſollicitando, nomen ſuum commendaverunt ; aut ædificia ſtruendo, ut Semiramis quæ penſiles hortos ſtruebat, & alias ædes quas numeris omnibus abſolvere & ad ſummam uſque perfectionem dirigere noverat.

PENELOPE,

TABLEAU DANS LA SALLE DE LA REINE,

VIS-A-VIS LES FENESTRES,

DANS LE CHASTEAU DE VERSAILLES.

L'OISIVETE', Paſſant, comme ont dit nos ayeux,
Etant la mere de tout vice,
Se combat par quelque exercice;
Et les parens judicieux,
Comme les meres des familles,
Doivent avoir grand ſoin, par la même raiſon,
D'occuper ſans ceſſe leurs filles,
Pour les aſſujettir à garder la maiſon;
L'ouvrage honnête étant un vrai contrepoiſon
Qui défend de celui que cette vie oiſive
Influe imperceptiblement
Dans le cœur d'une fille à l'ouvrage retive,
Et qui par ſon temperamment
Eſt pareſſeuſe & lente & trop contemplative;
La même inaction dans la perſonne vive,
Porte un pareil venin qui malheureuſement
Eſt toujours de ſon goût & lui paroît charmant.
Pour empêcher ainſi que ce danger n'arrive,
Il leur faut un louable & doux amuſement,
Qui puiſſe retenir les paſſions en bride,
Et remplir à propos ce trop dangereux vuide,
Où d'abord ce poiſon mortel
Entre & ſert d'aliment au penchant naturel,
Qui nous porte ſans ceſſe à faire
Ce que les bonnes mœurs ont toujours en contraire.

Corneille pinxit

Maria Horthemel Sculpsit

Penelope femme d'Ulysse S'occupe au milieu des dames de sa maison, pour fuir les mauvaises Suittes de l'oisivetté pendant l'absence de Son epoux.

Penelope Ulyssis conjux ad laborem et opus intendit animum cum omni familia ut absente conjuge fugiat funestam atii propaginem.

der fünften
mburg.

Million Mark
vertheilt sind.
fahr, auf Versen-
r Feuersgefahr.
Rechnung dem
rlegen; so dafs
n seiner genug-
zeugung hat.
en Versicherten
e zu begegnen,
s an seiner Ent-
r Billigkeit und
rechtigt ist.
e- und Flufsge-
- Ordnung un-
ten gleich allen

Ce travail touche auſſi les Dames en hauts rangs,
Autant que les communes gens;
Reine, Princeſſe enfin, qu'elle ſoit femme ou fille,
S'occupent volontiers aux ouvrages d'aiguille,
Au roüet, à peindre, à tourner,
A la lecture, à la muſique,
Utile emploi du temps & louable pratique,
La plus propre à les détourner
Du péril où la vie oiſeuſe
Fait tomber la plus ſage & la plus ſcrupuleuſe.
Tu t'imagines, Curieux,
Que ce diſcours ſi ſérieux
Dont je compoſe mon exorde,
A pour but de toucher ma corde,
Et de m'attirer de ta part
Une gratieuſe louange
Sur ce travail où je me range,
Auquel même à tes yeux je m'applique avec art;
Les raiſons cy-deſſus n'ont pas la moindre part
Aux grands & petits points que mon aiguille arrange;
Si tu le crois, tu prens le change;
Il faut donc t'avouer ſans fard,
Que j'ai dans ce travail une autre vûe étrange,
Puiſque c'eſt pour garder mon honneur & la foi
Qu'un Epoux couronné doit attendre de moi;
Cet aveu te fait voir que je ſuis une Reine,
Et que CORNEILLE auſſi n'a pas perdu ſa peine,
Quand ſon pinceau conſacre à la poſterité
Le renom immortel de ma fidelité,
Qui comme un brave athlete a paru dans la lice,
Pour combattre l'amour & ſon noir artifice,
Et pour ſauver ma pureté.

Tu vois donc Penelope & la femme d'Uliſſe,
Ce Capitaine ſi vanté
Dans les temps de l'antiquité,
Autant par ſa grande proueſſe
Que par ſon eſprit fin & ſa délicateſſe;
Tu ſeras informé par ſon propre récit*
De tout ce que ce Prince fit
Pendant & même après le long Siege de Troye.
Son départ imprévû pour ce fameux deſſein,
(Que les Grecs méditoient déja de longue main,)
Fut alors un vrai rabat-joye
Pour une jeune femme à treize ans comme moi;
Qui n'en avoit que douze en épouſant ce Roi.
Semblable donc à tourterelle
Qui n'avoit plus de tourtereau,
Il me fallut conduire un ménage nouveau,
Avec un jeune fils encor à la mamelle,
Et que je nouriſſois avec ſoin de mon lait;
Ce fut ce Prince aimé, docile & ſi parfait,
Et qu'on appelloit Thelemaque;
Un tel départ pour moi fut une rude attaque,
La ſuite me cauſa des regrets bien cuiſans,
Puiſque ce cher Epoux ne revint dans Ithaque
Qu'au bout du terme de vingt ans;
Sur ce pied au retour il en avoit quarante,
Et moi par conſequent quelque peu plus de trente.
Pendant un ſi long cours de triſteſſe & d'ennuis,
Je donnai tous mes ſoins pour élever mon fils
En mere louable & prudente;
Mais après les dix ans de ce ſiege finis,
J'eſſuyai, Curieux, une rude tourmente,

* *Voy. tome 4.*

Car

Car les Generaux Grecs, comme Uliſſe partis
Pour cette expedition lente,
Etoient tous revenus déja dans leurs Pays,
Et ce Prince, à la fin de cette longue guerre;
Etoit, pour mon malheur, le ſeul reſté derriere;
Et l'on me confirmoit alors de mille endroits,
Que de mes jours, hélas, je ne le reverrois,
Et qu'enfin ſur les eaux il avoit fait naufrage;
Et qu'il étoit péri comme ſon équipage.
A ce bruit ſi fort confirmé,
Mon cœur eut tout ſujet de s'en voir allarmé,
Et comme à vingt-trois ans on me regardoit veuve;
Et valant une fille neuve,
Les plus grands Princes mes voiſins,
Formerent ſur moi des deſſeins,
Eſperant par un mariage
Joindre Ithaque à leur heritage,
Ce qui convenoit fort à de chetifs Seigneurs,
Dont les territoires, d'ailleurs,
Etoient de petite étendue.
Se trouvant donc, au moins, cinquante prétendans,
Avoir cette conquête en vûe;
Ils viennent tous en même temps
Fondre chez moi comme une nue;
Jamais Dame ne vit une telle recrue
De jeunes Galans à la fois,
Ou Souverains ou fils de Rois.
Selon notre ancienne maniere,
Et la coutume hoſpitaliere,
On les reçut dans mon Palais,
Avec leur train & leurs valets:
Tu peux juger quelle dépenſe

Me coûtoit cette bien-ſéance,
Et j'eus pendant ſept ans ce beau charivari
Dans l'abſence de mon mari ;
Ce n'étoit tous les jours que feſtins, que bombance,
Chaſſe, Tournois, Spectacles, Jeux,
Que ces Seigneurs faiſoient entre eux.
Je n'avois garde d'y paroître,
Car je portois alors le deuil,
Comme ſi mon époux étoit dans le cercueil ;
Quoique je me flataſſe, au fond, qu'il pourroit être
Que mon mari n'étoit point mort ;
Et dans l'incertitude ainſi de ce rapport,
Mon ame n'étoit pas encor déterminée
A m'engager ſi-tôt au ſecond hymenée.
Cependant, Curieux, la troupe de rivaux
Tenoit conſtamment pied à boule,
Plumans dans mon Palais le chapon & la poule,
Et voulans, diſoient-ils, me ronger juſqu'aux os,
Et juſqu'au terme enfin de l'heure deſirée,
Que je me ſerois declarée
Pour choiſir entre eux un époux.
Ne me voyant pas la plus forte,
Contre une ſi groſſe cohorte
Qui ſe rendoit ainſi la maîtreſſe chez nous,
Y mettant nuit & jour tout ſans deſſus deſſous ;
Je tâchois de paroître accorte,
Et comme on dit, de filer doux,
Pour ne les pas mettre en courroux.
Mais ces gens perdoient patience,
Et ſe voyant à bout de leur perſeverance,
Ils crioient tous à haute voix
Que je n'avois pour eux que de l'indifference,

Et qu'enfin je les décevois ;
Me menaçant de plus, même avec insolence ;
(Pour me forcer à faire avec eux une fin,)
De mettre mon Palais en cendre,
Et de tuer mon fils à mes yeux, de leur main.
Il fallut donc y condescendre,
Etant une mere trop tendre,
Pour réduire un enfant à ce sort inhumain :
Néanmoins résolue à soutenir le rôle
D'honnête femme jusqu'au bout,
Et pour pousser encor le temps avec l'épaule,
Je leur fis un parti qui parut de leur goût,
Et qui me tenoit lieu de prétexte & de voile,
Pour couvrir le dessein secret que j'avois pris.
Je leur dis donc à tous que j'avois entrepris
Et mis sur le mêtier une piece de toile,
Et qu'aussi-tôt l'ouvrage fait,
Je me rendrois à leur souhait ;
Mais outre la lenteur dont j'usois par finesse,
Pour allonger d'autant ce travail de ma piece,
Je leur jouai d'un autre tour,
En défaisant la nuit partie avec adresse
Du travail peu hâté que j'avois fait le jour ;
J'eus par cette fine maniere
Le répit d'une année entiere ;
Et sans la noire trahison
Que me fit une chambriere,
Abandonnée & garçoniere,
Qui se prostituoit à cette garnison,
(Dont les excès crians diffamoient ma maison,)
J'aurois eu plus ample carriere,
Et moyen de tirer le temps court en longueur ;

Les Princes informez de ma ſupercherie,
En firent de concert une grande rumeur,
Juſqu'à me dire avec hauteur
Qu'ils ne ſe plaiſoient point à telle raillerie,
Et que ſans nul retard, & dès le lendemain,
Je choiſiſſe un d'entre eux pour lui donner ma main.
Ulyſſe * en ſon récit pourra te faire entendre
Les moyens que je pris pour pouvoir m'en défendre,
Ou du moins pour gagner un jour ou deux de temps;
En propoſant à mes galans
L'Exercice de l'arc, avec grande promeſſe
Que celui d'eux qui tireroit
Avec plus de force & d'adreſſe,
Dans tous les anneaux qu'on tendroit,
Dès ce ſoir-là m'épouſeroit.
Et comme ſecondé de Pallas la Déeſſe,
Il vint aſſez à temps pour empêcher ce nœud,
Qui ne ſe fût pas fait alors de mon aveu;
Et puiſqu'il dit le reſte encor de mon hiſtoire,
Je n'en veux pas charger doublement ta memoire:
Je dirai ſeulement qu'enſuite des vingt ans
De cette abſence ſi fatale,
Nous nous vîmes rejoints en époux, en amans
Dans notre couche conjugale,
Et qu'au gré general des Ecrivains ſçavans,
Je paſſerai toujours, ſuivant leurs ſentimens,
Pour l'Epouſe la plus loyale
Qui parut dans les anciens temps.

* Tome 4.

PENELOPE,

TABELLA IN AULA REGINÆ ADVERSUS FENESTRAS;

IN CASTELLO VERSALIENSI.

OTIUM, amiciſſime Viator, cùm vitiorum omne genus pariat (juxta vulgare adagium;) labore profligandum eſt & exercitatione. Quapropter patribus, matribuſque familias gnaviter in hoc incumbendum eſt, ut indeſinenter filias ſuas exerceant ut eò diſcant domi frequentiùs commorari. Honeſtum enim opus, quaſi antidotum, venenum arcet, quod in moroſæ puellæ, ſegniſve mulieris animum vita hæc otioſa ſolet immittere. Neque velim exiſtimes otium minus exitioſum eſſe virgini aut feminæ cujus ſolers eſt ingenium.

Itaque ad laborem adducas non minus Matronas nobiles, quam feminas infimæ conditionis.

Acum libenter tractant Reginæ, Matronæ, & quævis aliæ mulieres, pingunt, ſtudent, cantant, ſollicitant fides, tornant, nentque aut lanam, aut quodvis aliud.

Non tamen, Curioſe amantiſſime, me in hacce Tabella acum tractantem conſpicis ut vincam otium:

Nobilior me cauſa movet;

Scilicet ſervandus pudor, ſervandaque conjugi Regi fides.

Ex hac confeſſione facilè conjicis eſſe me Reginam hîc à Pictore CORNEILLE exhibitam, eâ mente ut opus ſuum ad nepotes uſque tardiſſimos tranſeundo commendet immortalitati fidem meam conjugalem quâ adverſus illegitimum amorem luctata ſum & teterrimas ipſius fraudes eluſi, pudicum ut pectus conſervarem, impollutaque caſtitas nullis procorum blandimentis ſuccumberet.

Ulyſſis conjugem agnoſce Græcorum Ducis laudatiſſimi, cùm ob egregia facinora, tum propter ingenii miram aſtutiam; ab ipſo doceberis quanta quamque multa per famoſam illam Trojæ obſidionem egregiè fecerit.

Cùm ad tam diuturnum bellum profectus eſt, tuum eſt judicare quo mœrore confecta fuerim relicta conjux, annos nata tredecim, cum filio Telemacho quem tunc lactabam. Nonniſi poſt annos viginti vir Ithacam in patriam ſuam rediit. Tunc erat Ulyſſes quadraginta annorum, ego verò trium & triginta.

Per tam diuturnam abſentiam quantis ſollicitudinibus & angoribus conflictata ſum! enixa ſum filium educare & inſtituere ut matrem honeſtam & prudentem decet; at cùm poſt decem annos, poſt obſeſſam expugnata fuiſſet Troja, finiſque bello fuiſſet impoſitus, quam multis curis diſcruciata ſum!

In regiones ſuas redierant Græci Principes atque omnes Imperatores ; Ulyſſes meus unus poſt illos remoratus fuerat mihique nemo non aſſerebat, conjugem meum in mari naufragium paſſum fuiſſe, neque unquam in conſpectum meum rediturum. Quam altum dolorem injecerunt ſenſibus meis triſtia hæc nuncia !

Tunc temporis annos duntaxat tres ſupra viginti numerabam, & (conjuge licet orbata) puellæ nubilis, & amore digniſſimæ laudem obtinebam. Quæ me ſors angebat ; ea multis Regis Principibuſque vicinis mei procandæ locum fecit. Sperabant ſcilicet ſe mecum nubendo Ithacam regnum meum cum ſuis hærediis eſſe juncturos.

Cùm ergo quinquaginta ad minimum me deperirent, Ithacam omnes eodem ferè tempore advenerunt, meque officiosè inviſerunt. (Non fuit, ut arbitror, mulier vel lectiſſima quæ tam multis procis unquam ambitioſa fuerit.) Illos omnes cum familiâ & inſtrumentis (pro jure hoſpitii quod tunc vigebat) in ædibus meis excepi. Conjice, Viator dilectiſſime, quot ſumptibus, quot curis hæ mihi conſtarent ſalutationes ; hoc tamen mœrore confecta ſum per totum extremum ſeptennium quod maritus abfuit.

Singulis diebus celebrabantur inter procos meos convivia, choreæ, venatorii curſus, pugnæ ludicræ feſtivique ludi, quibus intereſſe abhorrebat animus, cùm eſſem vidua & pullata, prætereaque tacitè mecum exiſtimarem è vivis non exceſſiſſe meum Ulyſſem, forſque futurum ut oculis ipſum denuò conſpicerem, quæ quidem ſpes licèt incerta, animum meum ab altero connubio deterrebat.

Verum, Curioſe amiciſſime, dimoveri non poterat à propoſito procorum turba, quæ mente obſtinatâ voluit in ædibus meis mihi gravis eſſe & ad anguſtias redigere me, donec ex ipſis aliquem in ſponſum elegiſſem.

Hos excludere non auſa ſum, neque apertè negare me alicujus ex ipſis futuram eſſe, ſed blandioribus verbis eos deliniebam, ne exacerbarem animos, prævalebant enim in ædibus meis vires ipſorum.

At cùm moleſtiam ipſis afferret expectatio, clamarentque, ſe mihi faſtidioſos eſſe & deſpicatiſſimos, à me illudi & vana ſpe lactari ; mihique minas injicerent ſe palatio meo ignem admoturos eſſe, aut filium Telemachum neci daturos ; ad ſtratagema confugi quod tamen probaverunt, quodque rei in longius ducendæ, meque expediendi mihi copiam fecit.

Ab omnibus igitur tantùm moræ mihi pepigi, quantùm telæ quam tum præ manibus habebam abſolvendæ ſufficeret ; ipſiſque pollicita ſum futurum ut, cùm eſſet abſoluta, alicui ipſorum nuberem.

Verum enim verò præterquam quod ſegnis erat labor meus, neque multum progrediebatur ; quidquid interdiu texueram, nocte retexebam : ſic differendo per annum ſolidum nullis turbata ſum procorum ſollicitationibus.

Et certè rem optatum in tempus produxiſſem ni me prodidiſſet una è filiabus domeſticis, quæ quidem uni è Principibus meis procis qui-cum conſueverat artem meam retexit.

Tum Principum turba in me exorta eſt, & exaſperatis animis apertè

conqueſta de meis fraudibus. Quin ! ſuperbiſſimis verbis edici mihi juſſit ut intra diei unius ſpatium aliquem ex ſe ipſis eligere & in thalami partem vocare ſtatuerem.

Ulyſſes (a) ubi tecum colloquetur, Viator amantiſſime, docebit te quibus artibus inexpugnabilis tunc facta fuerit mea pudicitia, & quomodo rem in unius aut alterius diei ſpatium diſtulerim : me ſcilicet procis arcûs certamen propoſuiſſe, & promiſiſſe futurum ut eâdem ipsâ die Principi nuberem, qui rectius & ſolertius per tenſos annulos ſagittas contorſiſſet. Te docebit etiam, ut ipſe ſatis opportunè advenerit, ut litem dirimeret, nec non cætera omnia quæ ſpectant ad meam hiſtoriam.

Hîc tantummodò dicam tibi, me & Ulyſſem poſt annos viginti reducem tam arctâ unione vixiſſe conjunctos, quam devinciri ſolent amatores & amaſiæ, ſponſi & ſponſæ qui ſe mutuo amore proſequuntur ; meque (juxta vulgarem famam, autorumque veriſſimorum ſcripta) ſponſam audiiſſe vetuſtiſſimæ ætatis facilè fideliſſimam.

(a) *Vide Ulyſſem, tom. 4.*

SAPPHÔ,

TABLEAU SUR LA CHEMINE'E DE LA SALLE DE LA REINE,

AU CHASTEAU DE VERSAILLES.

CE n'eſt pas ſans ſujet qu'ici j'ai bonne place,
Et que CORNEILLE en ce Tableau
Me met encor en main la Lyre du Parnaſſe,
Puiſque je ſuis la celebre SAPPHÔ
Qu'on honora du nom de la dixiéme Muſe;
Il faut par mon hiſtoire un peu que je t'amuſe,
Le détail en étant curieux à ſçavoir;
Et mon renom vaut bien la peine,
Et de m'entendre & de me voir.
J'étois fille de Grece, & née à Mytilene,
Ville de l'Iſle de Leſbos;
J'eus à la fois l'eſprit, la beauté, la jeuneſſe,
Et dans le goût d'amour grande délicateſſe;
(Le cœur avec tels dons aime peu le repos,)
Et dès que je connus auſſi que j'étois fille,
Que l'amour me ſerroit de près
Et me faiſoit ſentir la pointe de ſes traits,
Je ne fis plus mouvoir celle de mon aiguille
Sur la tapiſſerie & ſur la canetille,
Et je laiſſai d'abord cet ouvrage en relais;
Loin de perdre le temps à pareille vetille,
Je voulus l'employer à de plus hauts projets,
Comme à faire valoir mon eſprit, mes attraits
Par des ouvrages de ma tête,
Et par une riche conquête
De quelque Amant bien haut huppé:

Mon

Corneille pinxit

Fombaune Sculp.

Sappho chantant ses vers et jouant de la lyre en presence des Muses.

Sappho coram Musis carmina hea recitans chelin que Sollicitans manu.

Mon cœur de cet eſpoir étoit ſi fort frappé,
Que je fuyois le mariage,
Quoiqu'il s'en preſentât même avec avantage ;
La compoſition des Vers
Me devint, bien que jeune, encor ſi familiere,
Que j'en fis une fourmiliere,
Et l'on en vit dans l'Univers
Courir mes volumes divers ;
Et comme mon génie étoit une miniere,
Et même inépuiſable en fertiles rameaux,
Je produiſois au jour mille ouvrages nouveaux,
Et j'écrivois d'un ſtile engageant & ſi tendre,
Qu'à le lire d'abord, ſans me voir, ſans m'entendre,
Il penetroit le cœur & la moële des os,
Et l'ame en reſſentoit de ſi preſſans aſſauts,
Que chacun ſe laiſſant amuſer & ſurprendre,
Ne pouvoit alors ſe défendre
Du penchant à m'aimer, du deſir de me voir ;
Ma chambre étoit comme un parloir,
Remplie & d'hommes & de femmes
Depuis le matin juſqu'au ſoir.
Pour diſſiper des feux qui me portoient dommage ;
J'embraſſai le parti du ſacré mariage,
Et je pris pour époux un habitant d'Andros,
(Autre Iſle dans la Grece, & proche de Lesbos ;)
J'en eus une fille très belle,
Qui porta le nom de Cleis ;
Je fus pendant l'hymen retenue & fidele,
Contre ma pente naturelle,
Et la coutume du Pays,
Où toute Dame eſt peu cruelle ;
Mais la mort ayant pris aſſez-tôt mon époux,

Moi me trouvant encor & belle & jeune veuve,
Cupidon de nouveau me fit ſentir ſes coups;
Je brûlai d'une flamme neuve,
Pour un jeune & très beau garçon,
Qui s'appelloit alors Phaon:
Ah! que je fus trompée, hélas! dans mes avances,
Ainſi que dans mes eſperances;
Car au lieu qu'autrefois mes premieres amours
Avoient dans leurs ſuccès un ſi rapide cours,
Je vis dans ces derniers (ah! quelle difference,)
Que leur marche alloit à rebours,
Et je n'eus de Phaon que de l'indifference;
Je mis en œuvre tous les tours,
Dont un ſincere amant emprunte l'aſſiſtance,
Quand il aime avec violence;
Ce jeune homme eut de moi mille billets galans,
Accompagnez de vers, de chanſons, de preſens;
(Car au fond il n'étoit pas riche,)
Je le courois par tout comme un cerf ſuit la biche;
J'allois le ſoir crottée en magdelon friquet*
Paſſer devant ſa porte & baiſer le loquet:
Souvent au temps de neige & de pluye on m'a vûe
Auprès de ſon logis faire le pied de grue,
Pour l'attendre quand il rentroit,
Ou pour lui dire un mot & jouir de ſa vûe;
Dont la mienne n'étoit jamais aſſez repue,
Même en plein jour lorſqu'il ſortoit,
J'allois à ſa rencontre au milieu de la rue,
Comme ſi le hazard alors m'y conduiſoit;
Et ma peine ainſi priſe, avoit pour toute iſſuë
Un ſalut de l'ingrat, indifferend & froid,

* *On appelle ainſi à Paris une maitreſſe de ſoldat.*

Qui de moi, par dédain, exprès ſe détournoit ;
Si-tôt que du plus loin il m'avoit apperçûe ;
Je ſerois trop honteuſe enfin, cher Curieux,
Si je t'embarraſſois du récit ennuyeux
De tant d'efforts tentez & des démarches baſſes
Que j'ai faites pour le toucher
Et pour avoir ſes bonnes graces ;
Et mon ſexe indigné pourroit me reprocher
Que je lui fis affront, que je fus une bête
De me jetter ainſi lâchement à la tête
D'un homme dédaigneux, qui payoit de mépris
Tant d'avances, de ſoins qu'à l'excès j'avois pris.
O vous ! Dames d'ici, plus ſages & plus fieres
Que je ne la fus de mon temps,
Et qui ſans rechercher comme moi des amans
Par tant d'actions minaudieres,
Ni prendre d'indignes devans,
Sçavez gagner leurs cœurs par d'honnêtes manieres,
(Quand leur flamme a pour but des objets bien-ſeans,)
Sans vous declarer les premieres,
(Conduite baſſe & propre à des avanturieres,)
Et qui les attirez ſouvent par pur hazard,
Sans que votre cœur y conſente,
Ni qu'à faire conquête il ait la moindre pente:
(Vos modeſtes attraits, naturels & ſans art,
Ayant toujours la ſeule part
A cette paſſion naiſſante
Qu'inſpire dans les cœurs leur nature engageante:)
Vous, Dames, dis-je enfin, plaignez mon triſte ſort,
Dans un folâtre amour, & dont la violence
Obſeda mon eſprit juſqu'à l'extravagance
De m'avancer ma propre mort.

Voyant donc peu d'eſpoir pour ma flamme indiſcrette,
Et que je ne pourrois, Paſſant, faire l'emplette
Ni du cœur de Phaon ni de ſon amitié ;
Que mon reſte d'appas ſeichoit deſſus le pié ;
Que j'étois laide alors, hâvre, pâle, défaite,
Et maigre comme une ſquelette ;
Il me prend tout à coup un deſeſpoir amer,
Qui fait qu'à corps perdu je me jette à la mer
Où je trouvai ma ſépulture :
Voila, Mortel, mon avanture,
Et de quelle façon finit
La ſçavante Sapphô, dont le nom & l'eſprit,
Seront toujours citez dans la race future.

SAPPHO,

TABELLA IN ANTERIORE CAMINI PARTE POSITA,

IN CUBICULO REGINÆ,

IN ÆDIBUS VERSALICIS.

NON ſine causâ, Viator amantiſſime, mea hæc effigies in auguſtiſſimis hiſce locis poſita cernitur ; nec immeritò Chelyn Parnaſſiam pollice ſollicitantem exhibuit me Pictor eximius CORNEILLE ; ſum etenim Sappho celeberrima Poetria quæ decimum olim inter muſas locum obtinui. Geſtio meam hiſtoriam enarrare tibi, quæ certè curioſa eſt ; inſuper tanta fuit fama mea, ut nemo me videre atque audire meritò dedignetur.

In Græcia nata ſum Mitylenis in Inſula Leſbo. Ingenio ſimul & juventute & pulchritudine florui ; ad hæc artis amatoriæ ſequendæ nemo mihi ſtudio aut ſagacitate antecelluit.

Puellas tranquillo eſſe animo parum ſinunt hæ dotes : non ergo priùs puellam eſſe me ſenſi, & telorum amoris acumine læſam & ſauciam, quàm abjeci ſolita puellularum exercitia, & acum tractare deſii. Nobilius quid animo meditata ſum, ſcilicet ingenium, artes meas & veneres commendare, aut carmen aliquod edendo in lucem, aut procos maximi nominis laqueis meis irretiendo.

Ad hanc ſpem tam obſtinatâ mente nitebar, ut nuptias fugerem, quamvis mihi nubere permulti nobiles viri peroptarent. Poeticam ſecuta ſum, & tantæ ubertatis & plenitudinis fuit ingenium meum, ut in ſingulis Orbis univerſi partibus, hominum in ora frequentiùs venirent à me conſcripta plurima Poemata. Accedebat eò quod tam tenerum tam alliciens erat meum ſcribendi genus, ut pectus intimum & oſſium medullas ſubiret & titillaret una carminum meorum lectio, adeò ut videndi me & depereundi ardore nemo non flagraret; & in meas ædes, primarii viri, matronæ lectiſſimæ, eruditorumque virorum agmina confluerent.

Verum enim verò ut ignes averterem, quibus fama mea lædi poterat, animum converti ad nuptias; & maritum habui Cerſylam, ditiſſimum virum ex Andro Græciæ Inſula propè Leſbum, ex quo filiam ſuſcepi pulcherrimam Clio nomine.

Dum conſtitit connubium, illicitos amores minimè ſecuta ſum, adverſantibus licet meâ propenſione, & regionis noſtræ conſuetudine, ubi mulieres conjugatæ procorum animos exaſperare nunquam voluiſſent.

At cùm maturius ſponſum mihi ſæva mors eripuiſſet, juventuteque adhuc florerem; viduam licèt Cupido me rurſus inſecutus eſt & ſauciavit. Deperii juvenem, Phaonem nomine. Sed eheu! Viator cariſſime, quàm turpiter ſpes illa lactavit me & deluſit! cùm enim antea feliciter mihi ceſſiſſet ardor meus, & ex amatorum parte moram nullam paſſa fuiſſem aut repulſam; tunc infelix ſenſi Phaonis ingratum & dedignantem animum, nihilque votis meis non obſtare. Quid omiſi, quid intentatum reliqui, ut pectus ipſius ad commiſerationem excitarem! quoties ad ipſum miſi ſchedulas amatorias, cantilenas, carmina! quoties rem ipſius anguſtiſſimam donis adauxi pretioſiſſimis! ceu vera ſecutuleia greſſibus ipſius nunquam non inſiſtebam, & veſperè defeſſa licèt, & luto infecta ad ædes ipſius currebam, ut malleolo darem oſcula quo fores pulſabantur. Sæpè viſa ſum per nivem & pluviam propè domum ipſius excubias agere & ſpeculari donec rediret eo animo ut cum ipſo colloquerer, aut ſaltem cor meum ipſius conſpectu recrearetur. Quin! vel in triviis ad occurſum ipſius ſæpe-numerò properabam quaſi caſus eò me duxiſſet. Perfidus verò tot labores invitus coactâ ſalutatione penſabat, & nonnunquam faciem à me faſtidioſus avertebat.

Vetat pudor, Curioſe dilectiſſime, tuas aures obtundere me, funeſtam narrationem perſequendo eorum omnium quæ tentavi, & ad quæ ſubmiſſo, fracto, humilique animo deſcendebam ut cum ipſo gratiam inirem; & certè mihi non immeritò muliebris ſexus injuriam exprobrare poſſet à me ſibi illatam, cùm ſic me projicerem homini faſtidioſo, qui curas omnes & repræſentationes deſpicabatur, quibus impendendis ego nullomodo parcebam ut ingrati pectus commoverem.

Cùm ergo ardoris explendi, & Phaonis alliciendi ſpes aut mihi nulla, aut ferè nulla ſupereſſet, evaneſcerent vultûs & corporis mei veneres; fierem in dies horridior & pallida; (areſcebam enim propter conceptum nimis violentum ignem:) doloris impatientiâ, votique deſpera-

tione, me ipſam in mare de improviſo, perdite præcipitavi ſub fluctibus ſepeliendam.

Jam tenes, Mortalis amantiſſime, qui fuerint Sapphus poetriæ caſus & exitus, cujus apud poſteros ſemper nomen celebrabitur & ingenium.

Corneille pinxit

Magd. Horthemels Sponsa C. Cochin Sculp.

Aspasie femme illustre qui dispute au milieu des Philosophes les plus Sages de la Grece.

Aspasia mulier nobilissima, quæ coram Sapientissimis Græciæ Philosophis argumentatur.

ASPASIE,

TABLEAU DE LA SALLE DE LA REINE, VIS-A-VIS LA CHEMINE'E, DANS LE CHASTEAU DE VERSAILLES.

CHANT PREMIER.

TU me vois ici, Curieux,
Dans un entretien ſérieux,
Avec des gens barbus, qui ſelon l'apparence,
Le ſont d'étude & de ſcience,
Et ton deſir viſiblement
Te pouſſe à vouloir me connoître,
Comme à ſçavoir preſentement
Quelle Dame enfin je puis être,
Qui dans l'âge ſi propre au divertiſſement,
Soutenu de beautez & d'un air ſi charmant,
Vient à tes yeux ainſi paroître,
Et de pair avec des Docteurs,
Qui ſemblent les admirateurs
Des talens diſtinguez que j'eus de toute eſpece,
Et de corps & d'eſprit, dès ma tendre jeuneſſe:
J'étois fille d'Axiochus,
Bourgeois de Milet, Ville en Grece;
Et comme j'attendois de ſa part peu d'écus,
Et voyant peu d'eſpoir de faire de fortune,
Que par le ſeul ſecours de ma jeune beauté,
Qui dans ce temps, ſans vanité,
Ne ſembloit pas être commune,
(Car on pouvoit me dire une piquante brune,)

Je mis en œuvre ſon pouvoir,
Ainſi que mon eſprit que je fis bien valoir ;
J'avois une cadette aſſez aimable & blonde,
Mais d'une humeur moins vive, unie, & ſimple & ronde,
Et de qui les attentions
Etoient de ſe regler deſſus mes actions,
De bonne ou mauvaiſe conduite,
Comme te l'apprendra la ſuite.
Mettant bas l'une & l'autre, & ſcrupule & rigueurs ;
Nous prodiguons chacune, aux plus huppez Seigneurs,
(Après quelque courte pourſuite
De leur part pour gagner des cœurs,)
Les prémices de nos faveurs ;
C'étoient gens mariez, opulens & d'élite,
Tels amans ſont d'un grand merite,
Pour couvrir les exterieurs
D'une intrigue d'amour, lucrative & tacite ;
D'ordinaire ils ſont plus diſcrets
Que ces jeunes gens, ces coquets,
Dont la langue eſt une gazette,
Et l'amour paſſager une pure amuſette,
Expoſée à mille revers,
Par autant d'obſtacles divers ;
Outre que n'ayant pas leur maiſon encor faite,
Et n'étant poſſeſſeurs ni maîtres de leurs biens,
Ils n'ont pas les libres moyens
De fournir à cette dépenſe,
Qui de l'amour galant fait les plus forts liens,
Son ciment & ſa ſubſiſtance,
C'étoit-là la maxime alors que j'obſervois,
Et pour m'en être même écartée une fois,
Au lieu de m'attacher aux amans neceſſaires,

Je

Je penſai gâter mes affaires.
Le fils d'un Grand de Perſe, & fait nouvellement
Colonel, par faveur, d'un nouveau Regiment,
Au fait d'amour encor novice,
Vint à m'aimer éperdument ;
Il négligea pour moi ſa gloire & le ſervice,
Et ce jeune & folâtre amant,
De ſa bourſe d'abord me fit un ſacrifice,
Et m'en rendit dépoſitrice ;
Il crut par un don ſi charmant,
Qu'il me rendroit bientôt à ſes déſirs propice ;
Mais quoique je paruſſe alors lui donner beau,
Je tronquois mes faveurs & les tenois en bride,
Car j'étois ſur l'éclat ſcrupuleuſe & timide,
Et je voulois apprendre un peu l'air du bureau,
Avant que mon poiſſon pût nager en pleine eau ;
Bien m'en prit d'être enfin & retenue & ſage,
Et d'avoir fait, ſur tout, un profitable uſage
Du dépôt précieux ou plutôt du preſent
De ſes dix mille écus comptant,
C'étoit à quoi montoit la ſomme
Que m'avoit remis ce jeune homme,
Qui pendant quelques jours s'abſente & diſparoît,
Sans que je ſçache, en mon endroit,
En avoir donné d'autre cauſe
Que des détours & des delais
A remplir ſi-tôt ſes ſouhaits,
Dont mon cœur, à ſon gré, moderoit trop la doſe :
Dans le temps que je fis quelque reflexion
Sur cette diſparution,
Si taciturne & ſi ſubite,
Il me ſurvient une viſite

A quoi je m'attendois fort peu ;
Car une Dame alors qui n'étoit pas du lieu,
Et qui me parut étrangere
A ſon abord, à ſa maniere,
Accompagnée auſſi d'un ſuperbe Officier,
Vint me dire en particulier,
Qu'il falloit rendre ſans remiſe
La ſomme que ſon fils m'avoit ainſi remiſe,
Et que c'étoit l'argent du Roy
Qu'il avoit apporté chez moi,
Et deſtiné de plus à faire ſa campagne ;
En même temps elle accompagne
Ses diſcours de quelques ſoupirs,
Se plaignant qu'il étoit plongé dans la débauche,
Qu'il empruntoit encor ſans ceſſe à droit à gauche
Pour ſatisfaire à ſes plaiſirs ;
Je me trouvai fort intriguée,
Ne ſçachant que répondre à ſemblables propos,
Et même en béguayant, je lâchois quelques mots,
Comme interdite, extravaguée,
Et tantôt bas & tantôt hauts,
Et ſans répondre juſte à la choſe alleguée ;
Mais la perſonne fatiguée
D'un pénible voyage, & fait ſur des chevaux,
(Car c'étoit une femme en Perſe diſtinguée,)
Redouble ſur moi ſes aſſauts,
Me diſant par conſeil, en reproches fort gros,
Qu'avant l'affaire divulguée,
Je devois rendre ſans délai
Cette ſomme conſiderable,
Dont le trop long refus me ſeroit dommageable :
Je lui réponds qu'il étoit vrai

Que ſon fils m'avoit mis pareille ſomme en garde,
Et même malgré moi ; que je n'avois eu garde
De la prendre à d'autre deſſein :
Que ſans retard le lendemain
Elle lui ſeroit rembourſée,
Même encor avec l'interêt :
J'étois ſûre du fait, mon argent étoit prêt,
Et la ſomme en étoit placée
Chez un mien confident, Caiſſier,
D'un acredité Financier,
Qui même eût vendu ſa chemiſe,
Pour me tirer de telle criſe.
Cette Dame revint me voir le jour ſuivant ;
Je lui rendis tout ſon argent,
Dont elle parut ſi contente,
Que d'une façon obligeante
Elle me fit preſent du tiers
De la ſomme reſtituée,
Et par là je fis voir que j'avois peu les airs
D'une fille proſtituée :
La choſe ſe paſſa de la ſorte, ſans bruit ;
Mais le grand Roy de Perſe en fut pourtant inſtruit,
Et trouva ma conduite & franche & genereuſe :
Je me crus ainſi fort heureuſe,
D'être ſortie à mon honneur
De ce pas dont l'éclat eût fait trop de rumeur ;
Mais avec mil écus je me mis en ménage ;
Je me meublai ſuperbement,
Et j'étois magnifique en mon habillement :
Je me donnai valets, train, un bon équipage ;
Ma mere alors dans ſon veuvage,
Et très commode auſſi d'ailleurs ;

(Ainſi qu'accoûtumée & faite
A nous faciliter notre intrigue ſecrette,
Sans nous faire jamais de reproches cenſeurs,)
Fermoit les yeux à tout, y trouvant des douceurs
Dont prive l'extréme diſette
Que nous avions ſoufferte avec tous ſes malheurs;
Ainſi ſa qualité de mere
Nous tenoit alors lieu de tutrice honoraire
Et notre négoce à couvert
Sous un manteau ſi legitime,
Etoit ſans critique ſouffert;
Et quoique le Public y pût voir aſſez clair,
Il étoit indulgent à ne pas croire un crime,
Qui n'en ſembloit pas avoir l'air,
Et dans le general on gardoit de concert
Quelque reſte d'égard pour nous, & de l'eſtime
Qu'arrachoient aux voiſins les honnêtes dehors
Que nous affections par d'habiles reſſorts,
Si bien jouez, que ma cabale
Se maintenoit par tout ſans bruit & ſans ſcandale.
Les deux ſœurs, Curieux, étoient faites autour;
La taille de chacune, ainſi qu'on la demande,
Etoit, pour briller au grand jour,
Entre la moyenne & la grande:
J'avois les yeux noirs, vifs, perçans,
Dont les coups adroits & puiſſans
Ne faiſoient quartier à perſonne:
M'aimer, me voir, n'étoient que les mêmes momens;
Ma ſœur les avoit bleus; ils étoient languiſſans,
On y reconnoiſſoit qu'elle étoit franche & bonne,
Et même avec leurs airs doucereux, inſolens,
Ils ſembloient demander l'aumône,

Et nul cœur n'auroit pû, ſans inhumanité,
Leur refuſer la charité ;
Qu'ainſi que moi, pourtant, cette agréable blonde,
N'auroit pas acceptée alors de tout le monde.
De t'aller dire ici nos beautez en détail,
Ce ſeroit un trop long & trop commun travail ;
Suffit de t'aſſurer, Paſſant, que la nature
Nous avoit toutes deux faites en mignature,
Que l'yvoire, les lys, les roſes, le corail,
Et l'embonpoint, étoient la charmante parure,
Naturelle, ſans fard & pure,
Qui forme un doux viſage, un grand front, un beau tein,
Bouche petite & fraîche, & bras rond, & blanc ſein ;
Avec ces agrémens qui ſont des avantages
D'un grand merite au ſexe à la fleur de ſes ans.
Nous avions des habillemens
Magnifiques, de tous étages,
Et de chaque ſaiſon des ans,
D'une façon nouvelle & ſi bien entendue,
Que dès qu'on nous voyoit aux publics promenoirs,
Sur-tout à la fraîcheur les ſoirs,
(Où nous allions toujours nous expoſer en vûe,)
Le grand monde aſſemblé nous ſuivoit en cohue
Pour voir nos habits de plus près,
Qu'on trouvoit ſi galans, ſi propres, ſi bien faits,
Que les Dames, d'abord, en aimant la méthode,
Se faiſoient habiller ſuivant la même mode ;
Il ſuffiſoit enfin qu'Aſpaſie & ſa ſœur
Portaſſent un ruban de certaine couleur,
Une étoffe, une garniture,
L'Ouvrier auſſi-tôt, le Marchand, le Tailleur,
Trouvoient pratique & preſſe, & leur beſogne ſûre ;

Car chaque Dame ſe piquoit
De prendre une mode nouvelle,
Dont nous inventions le modele,
Et de ſe mettre après comme on nous remarquoit;
Outre la Grece encor, chaque Cour de l'Aſie
Se regloit en habits ſur notre fantaiſie;
On traçoit leurs deſſeins galans
Sur des Tableaux, ſur des Ecrans,
Et l'on les envoyoit même à la bourgeoiſie
Par des meſſagers diligens,
Tant on ſuivoit par tout avec empreſſemens
L'air & le bon goût d'Aſpaſie.
Nous n'avions en public jamais à nos côtez
De coquêts ni de petits maîtres,
(Tous animaux fous, éventez,
Et ſur tout en amour fort indiſcrets & traîtres,)
Et nous nous tenions ſous le bras;
Homme ni femme enfin n'accompagnoient nos pas,
On ne pouvoit ainſi par ces prudes manieres
Trouver à mordre deſſus nous,
Ni nous traiter de garçonnieres:
Nos tenans, bien maſquez, n'en étoient point jaloux,
Remarquant à plaiſir par telle retenue
Que nous n'avions qu'eux ſeuls en vûe.

CHANT SECOND.

PLus mes biens s'accroiſſoient, plus mon ambition
Prenoit des forces dans mon ame;
Je brûlois du deſir de me voir grande Dame,
Ou d'avoir au moins quelque nom;
Car être toujours fille, eſt ſituation

Qui forme de nos jours une ennuyeuſe trame :
Je prends donc le deſſein de choiſir un mari,
Qui ne le ſeroit qu'en peinture,
Et dont le noble état me ſerviroit d'abri,
Pour ſuivre en ſûreté mon penchant favori,
Et me feroit faire figure ;
Mais pour m'en donner un il falloit l'acheter,
Quelque argent qu'il m'en dût coûter,
Afin qu'étant toujours deſſous ma dépendance,
Il eût pour moi la complaiſance
De me laiſſer conduire à ma guiſe & façon,
Sans être ſur le pied de me donner leçon,
Ou d'un controlleur haiſſable,
(Regal pour notre ſexe aſſez déſagréable.)
Je le pris donc âgé, veuf, aſſez idiot
En rêſolution, chez moi bien imprimée,
Que quoique fort voiſin du pot,
Il n'en auroit que la fumée :
J'en avois par avance un bon pretexte en main,
Qui me conduiſit à ma fin.
Après que la cérémonie
Qu'on fait pour marier au Temple, fut finie,
On retourna chez moi ſans éclat & ſans bruit,
Même ſans autre compagnie
Qu'une couple d'amis que ma mere choiſit :
De la table on nous met au lit,
Pendant que la petite troupe
Que nous avions priée au feſtin nuptial,
Continue à vuider la coupe,
Et de s'emplir à fonds des débris du régal.
A peine ſuis-je au lit placée,
Fort indifferente & glacée,

Auprès de mon caduque époux,
(Qui, par parentheſe, étoit roux,)
Qu'il me montre à l'inſtant au nez une odeur fade,
Comme celle, à peu-près de ces forts Ramequins
Que l'on mange à la carbonnade;
Je faillis de dégoût d'en devenir malade;
Mais ſentant qu'il avoit aux pieds des brodequins,
Que chaque jambe encor étoit enveloppée
De linge & de haillons, comme eſt une poupée,
Et que c'étoit ainſi la ſource apparemment
D'où s'exhaloit plus haut cet odorat d'onguent:
J'appelle à haute voix ma mere,
Qui vient vîte; elle avoit en main une lumiere,
Suivie encor exprès des autres conviez;
Je feins un mal de cœur, une foibleſſe lente,
Que m'a cauſée au lit une odeur dégoûtante;
Je découvre les draps auſſi-tôt par les pieds;
Lui du nombre des gens qui ſont aſſez ſinceres,
Avoue avoir alors aux jambes des ulceres
Que lui cauſoit l'âge avancé,
Et qu'auſſi ce vieux mal, dans ce grand jour d'affaires,
N'avoit pû, par malheur, être de lui penſé.
A cet aveu ſi franc, j'entre d'abord en tranſe,
Je ſorts du lit en diligence,
Et je me laiſſe aller d'effroi ſur mes genoux;
Je frappe dans mes mains, je crie & me demene,
Et je dis au confus époux:
Seigneur, c'eſt ſe mocquer de nous,
Et vous deviez plutôt nous épargner la peine
D'une cérémonie embaraſſante & vaine:
Je vous prends mes parens, amis, à témoins tous,
Si fille comme moi, jeune bien faite & ſaine,

Peut

Peut jamais ſe réſoudre à s'approcher de vous,
Qui n'inſpirez que des dégoûts,
Par un vieux corps qui ſe cangrenne,
Preſque à demi mangé des loups, *
Et qui dans ſon maillot a l'air d'une momie :
Que t'ais-je fait, hélas ! ô fortune ennemie,
Pour m'avoir engagée à ce funeſte hymen,
Et d'où je ne puis plus, ô regret trop ſenſible !
Retirer ma foi ni ma main :
Au reſte je vous jure, & ſoyez-en certain,
Qu'il m'eſt tout-à-fait impoſſible
D'habiter avec vous ; faiſons donc lit à part,
Il vaut mieux que ce ſoit aujourd'hui que plus tard ;
Vous trouverez chez moi logement & la table,
Avec un honnête entretien,
Et vous ne manquerez de rien.
Ma cabale trouva ma plainte pardonnable ;
Et mon offre auſſi raiſonnable,
Et l'on fit entendre raiſon
A mon époux honteux & ſot comme un oiſon :
Je le fis lever au plus vîte,
Pour aller prendre un autre gîte,
Dans un coin reculé de ma vaſte maiſon,
Et tout ſe fit d'intelligence
Entre ma ſœur, ma mere & moi ;
Car nous ſçavions déja d'avance
Ce mal dont le nom ſeul imprime de l'effroi ;
Mais pour me ſatisfaire il me falloit un homme,
Deuſſai-je à ſon achat y mettre bonne ſomme,
Dont je ne plaignois pas le coût,
Pourvû que je parvinſſe à tenir le bon bout.

* *Ulceres.*

Me voyant donc Dame damée
Par le nœud d'un hymen de bonne renommée,
Je me fis nommer telle, & gros comme le bras,
Et mon train redoublé fit *flores* & fracas,
Et ſous pareille couverture,
Mes petits commerces ſecrets
Continuoient leur même allure.
Je fus veuve ſix mois, après
Cette eſpece de mariage
Avec ce noble perſonnage :
Depuis ſa mort, pour mieux mettre en crédit
Mon nom, mes beautez, mon eſprit,
Et pour me montrer grande amie
Et des Etudes & des Arts,
Dans ma propre maiſon je tins Academie,
Où les Sçavans de toutes parts
Venoient ouvrir des conferences
Sur toutes ſortes de ſciences,
Dont mon génie étoit inſtruit
Par lecture frequente & la longue habitude,
Que mon commerce (fait ſans bruit,)
Me donnoit avec gens de haut rang & d'étude,
Et c'eſt à cette occaſion
Que l'habile Peintre CORNEILLE,
(Dans ce riche deſſein, & ſans confuſion,)
Me fait voir comme une merveille,
Placée au milieu des Sçavans,
Où je forme & ſoutiens les plus fins argumens ;
Ce n'eſt pas ſans ſujet qu'ici chacun m'admire ;
Car les fameux Docteurs, comme les ignorans,
Trouvoient dans mes raiſonnemens
De quoi ſe polir & s'inſtruire.

Le renommé Socrate, au bruit de mon ſçavoir,
Vint d'Athéne exprès pour me voir,
Et quand je m'établis dans cette même Ville,
Ma preſence à coup ſûr n'y fut pas inutile,
Ma ſcience profonde y fit un grand éclat,
Et rien n'en bornoit l'étendue,
Puiſque dans tous les cas des affaires d'Etat,
Je m'y trouvois lors entendue,
Comme à peu-près le ſont ici,
D'Argenſon, Deſmarets, la Vrilliere & Torcy;
Et les principaux Chefs de cette République,
Qu'on y vit briller de mon temps,
Ne devoient leur fortune & leurs avancemens
Qu'à mes inſtructions de fine politique,
De morale & de réthorique,
Que leurs longs entretiens, avec moi très frequens,
Leur firent, au beſoin, après mettre en pratique,
Et quand tels congrès ſe tenoient
Sur les bancs toujours pleins de ma celebre école,
Non ſeulement alors ces ſages y venoient
Pour profiter de ma parole,
Mais même encor ils amenoient
Avec eux leurs amis, leurs enfans & leurs femmes,
Qui s'étonnerent tous, cher Paſſant, dans leurs ames,
De voir dans une femme un prodigieux flux
De ſolides diſcours & de haute éloquence,
Qui rendoient muets & confus
Les gens les plus de conſequence,
Sur leſquels j'avois le deſſus
Dans les queſtions d'importance.
Mes conſultations eurent tant de ſuccès,
Que par la ſuite Pericles,

Ce fameux General & premier Capitaine
De la République d'Athene,
Fut charmé de mon art & pris dans mes filets;
Car ſon amour pour moi parvint à tels excès,
Que ſans ſcrupule il fut bigame,
Répudiant ſa propre femme,
A laquelle il fit prendre un autre pour mari;
Cela fit du charivari;
Mais ayant dans ſes mains l'autorité ſuprême,
Et ſe trouvant alors abſolu comme un Roy,
(Bien qu'il n'eût pas le diadême,)
Il ſe mit au-deſſus des bruits & de la loi,
Et ſacrifia tout pour moi.
C'eſt à ce coup, Paſſant, que je vis ma fortune
Pouſſée à ſon plus haut degré,
Car j'étois de naiſſance aſſez baſſe & commune,
Et de plus même encor, tout bien conſideré,
On peut dire qu'après ma premiere conduite,
Et le train relâché qu'en ſecret je menois,
Il falloit du deſtin être la favorite,
Pour avoir le bonheur d'épouſer par la ſuite
Un homme qui m'aimoit, fameux par ſes hauts faits;
Pendant que dura ſa puiſſance,
On ne voyoit dans mon Palais
Qu'une profuſion de biens & que bombance,
Nombre de chars, chevaux, de pages, de valets:
On y repreſentoit, & ſouvent à grands frais,
Et même avec magnificence,
Comedie, Opera, Ballets.
Je me vis dans ce temps la premiere d'Athene,
Et j'y faiſois claquer mon fouet,
En m'y donnant des airs de Reine;

Mais comme tout au monde eſt enfin le jouet
De la fortune & de ſa roue,
Que pendant qu'elle en tire un pauvre de la boue,
(Qui s'y devoit attendre peu,)
L'autre élevé par elle, en même temps échoue.
Pericles ſe ſentit des effets de ſon jeu,
Son ſort heureux changea de face,
Et de ſa charge on le démit
Pour en mettre un autre en ſa place;
Et comme le proverbe dit,
Qu'un malheur ne vient pas ſans l'autre,
On ne vit point d'état plus triſte que le nôtre;
Car dans le temps que d'un côté
Pericles étoit culbuté,
Le peuple Athenien m'accuſa d'Atheiſme,
Et de ne point croire à ſes Dieux:
Il eſt vrai, j'abhorrois tous ceux du Paganiſme,
Et je n'en crus au cœur qu'un ſeul maître en tous lieux:
Socrate m'inſpira ce louable ſophiſme,
Et comme il paroiſſoit au public odieux;
Il fut réſolu de me faire
Mon procès extraordinaire,
Et pour y travailler on prit, ſuivant les loix,
Quinze cens Juges à la fois;
On ne parloit pas moins, Paſſant, que de me pendre,
Ou de mettre mon corps en cendre;
Pericles mon époux en étoit aux abois,
Comme il brûloit pour moi de l'amour le plus tendre;
Il ſollicita tant, il verſa tant de pleurs,
Que le peuple touché de nos communs malheurs,
Se déſiſta de l'entrepriſe
Et laiſſa l'affaire indéciſe;

Cependant mon mari revint encor ſur l'eau,
Après les fatales traverſes
De nos avantures diverſes,
Et reçut un pouvoir nouveau;
Mais atteint de la peſte il fut mis au tombeau.
Reſtant ainſi veuve fort riche,
J'eus juſqu'à mon trépas, l'appui du Magiſtrat;
Mais pendant que mon corps gardoit le célibat,
Mon eſprit éclairé ne reſta pas en friche,
Il reprit auſſi-tôt ſes premiers erremens,
Et mon Academie étoit ſans ceſſe ouverte,
Aux Curieux comme aux Sçavans,
Qui remarquoient toujours dans mes enſeignemens
Quelque nouvelle découverte
Que produiſoit le fond de ma cervelle experte,
Et dont il ne ſortoit que des fruits excellens:
Enfin ſans vanité ma mort fut une perte,
J'en ſçavois beaucoup plus que mille ſots pedans,
Qui gâtent les eſprits par leurs faux documens,
Et dans leſquels eux-mêmes d'ordinaire
S'embrouillent tous les jours ſans y comprendre rien:
Ma fine méthode au contraire,
Etoit comprehenſible & claire,
Il n'étoit ſi groſſier qui ne l'entendît bien;
Et même depuis mon veuvage,
Un nommé Lyſicles, homme de bas étage,
(Et de profeſſion revendeur de bétail,)
Fut un beau fruit de mon travail,
Et mon ſage conſeil lui fut ſi fort utile,
Que de ſa condition vile,
Il parvint à tenir, & ſeul, le gouvernail
De cette floriſſante Ville,

Et tout cela, Paſſant, arriva de mon bail.
Par la mention que Plutarque
Fait dans ſes écrits Grecs à mon ſujet, il marque,
D'un ſtile, à mon égard, aſſez irreverent,
Que ſous le pretexte apparent
De tenir cette Academie,
(Où le concours alors du ſexe differend,
Se trouvoit tous les jours ſi grand,)
J'avois pour ſeule vûe une autre œconomie,
Et que par cet adroit détour
J'y tenois en ſecret une école d'amour
Avec bon nombre d'écolieres
Que je dreſſois à mes manieres;
Que c'étoit pourquoi nuit & jour
Chacun m'y faiſoit tant la cour,
Et qu'auſſi dans la même vûe
On y vit venir Pericles,
Qui faiſoit choix (dans la recrue
Des belles que j'avois exprès)
De celle qui flattoit le but de ſes ſouhaits.
N'en déplaiſe à l'auteur, il fait une bévûe
De m'eſtimer ſi diſſolue,
Et tels rapports ne ſont pas vrais,
Puiſque je n'étois point ni ſimple ni ſi grue,
Même encor moins ſi dépourvûe
De jeuneſſe, d'apas, d'agrémens & d'attraits,
Pour me faire valoir par ces détours abjets;
La ſuite prouve aſſez que ce grand Capitaine
Etoit perſuadé que j'en valois la peine,
Et qu'en m'éxaminant par tous mes bons côtez,
Je damois le pion aux Dames de la Ville,
(Euſſent-elles été cent mille,)

Par mon esprit brillant & mes vives beautez :
Au reste il m'épousa, ce qui suffit pour dire,
Que ce faux allegué n'est que pure satire ;
Et que chacun enfin, intereſſé pour soi,
S'est rabbatu sur le controlle,
Envieux de me voir jouer un si beau rolle,
Qui réduisoit ainsi mes jaloux sous ma loi,
Et qui n'ont pû jamais en faire autant que moi.
Adieu, Passant, par courtoisie,
Souviens-toi quelquefois de la belle Aspasie.

ASPASIA,

TABELLA IN AULA REGINÆ,

ADVERSUS CAMINUM POSITA,

IN ÆDIBUS VERSALICIS.

HIc me, Curioſe dilectiſſime, conſpicis ſeriò cum barbatis viris colloquentem, quos viros doctos, & ſtudioſos eſſe meritò conjicias. Mihi videris tacito me cognoſcendi deſiderio flagrare, quæ hac ætate exhibita, quæ voluptates & oblectamenta ſequitur, pulchritudine inſuper & oris habitu blandiſſimo commendata, cum viris doctis ſedeo qui corporis & animi raris dotibus obſtupere videntur, quibus à tenerrimis annis ornata vixi.

Pater mihi fuit Axiochus civis Mileſius ; cùm res ipſius eſſet anguſta & modica, nec ulla mihi ſpes eſſet adaugendi peculii, niſi veneres meas naſcentes & raras admodum lucro apponerem ; (ſubnigri etenim quamvis eram coloris, puella dici poteram titillans & alliciens :) nihil non tentavi, ut quibus me donis natura ditaverat ; ex iis fructum aliquem perciperem. Soror mea natu minor flavis fuit crinibus, & digna quæ amaretur. De cætero fuit indole minus ſagaci, quâ de causâ meos mores & meum vivendi genus ſeu melius ſeu deterius ſequebatur.

Utraque conſcientiam ſimul & acerbitates removimus, amorumque primitias apud procos & nobiles & ditiſſimos effudimus. Res nobis erat cum viris duntaxat conjugatis qui pro ſolito prudentiores ſunt juvenibus hiſce loquacibus qui, paternum expectantes hæredium, non habent unde profundant amaſiis.

Hunc ritum ſervabam, cumque unâ duntaxat vice ab hoc diſceſſiſſem mihi

mihi fere nocui. Juvenis quidam filius primarii viri in aulâ Perſicâ commendatiſſimi cum recens agmini fuiſſet præpoſitus ; me deperiit, & meæ fidei marſupium omne commiſit ; aut potius mihi dono dedit. Exiſtimabat me nihil ſibi poſt tale donum eſſe negaturam, attamen ego verecundius agere cum illo non deſtiti, & ipſius amori favere nunquam volui, niſi prius apud me conſtitiſſet tacitos fore noſtros ignes, & extra non erupturos. Verum enim vero è facto ſubſecuto cognoſces, Viator amantiſſime, utiliſſimam mihi fuiſſe meam cum ipſo modeſtiam. Mater enim ipſius cùm reſciviſſet filium laqueis meis irretitum, & aliam in regionem tacitè profectum eſſe, me convenit, mihique dixit pecuniam omnem quam filius mecum impenderat, ex ærario regio profectam eſſe, filioque ad militares uſus per annum numeratam. Statim ipſi reddidi triginta librarum millia quæ juvenis mihi commiſerat ; ipſa vero mihi fidem meam lætiori vultu gratulata, decem millia librarum largita eſt. Sic me prudenter, tacite, nec ſine fructu è tali negotio expedivi.

Cum rem igitur meretriciis hiſce quæſtibus adauxiſſem, domum conduxi & ſuperbiſſimè inſtruxi. Comparavi mihi eſſedum & numeroſam familiam. Mater noſtra, extincto patre, noſtris indulgebat amoribus, & quaſi cinis, tacitos ignes noſtros & fovebat & obtegebat ; ſicque famam noſtram lædi vetabat à vicinis qui nos à matris oculis non diſcedentes reverebantur.

Eleganti formâ mihi & ſorori nulla ætatis noſtræ mulier antecelluit ; ſtatura corporis erat utrique media, ad proceram tamen magis accedebat. Nigris eram oculis, vividis, acutis, neminem non ferientibus. Videre me & amare, unum erat & idem. Soror cæruleos habebat oculos, quorum è contuitu ſincera, & felici indole nata judicabatur.

Prolixius eſſet colloquium, ſi tibi ſingulatim hic exponerem eximia dona quibus natura nos ornaverat ; ſi dicerem ebur, corrallium, roſas & lilia, ſuccum & ſanguinem innata & blandiſſima fuiſſe ornamenta, quæ vultum venuſtum, os altius & ſtrictius, candidulos dentes, ſuavem colorem, frontem magnam lacertos rotundulos, niveumque ſinum in nobis formabant.

Nativas haſce veneres honeſtabant indumenta maximi pretii, quæ pro variis anni tempeſtatibus ſæpe-numero mutabamus. Veſtes novæ nunquam nobilis deerant, & tam mirum in modum illas conficiendas curabamus, ut in ambulacris publicis omnes ad nos advolarent, & ponè ſequerentur, ut propius veſtimenta noſtra cernerent adeo venuſta, & tam concinne diſpoſita, ut ex iis matronæ lectiſſimæ, vel etiam extraneæ, exemplum ſibi ſumerent.

In umbellis nullus pictor par ſororum in hortis regiis deambulans non exhibebat. Hos hortos frequentabamus ſolæ, nec patiebamur ad nos accedere juvenes imprudentes & inconſideratos qui matronas non adeunt, niſi ut eas ſibi favere injiciant opinionem, & inſolenter prædicent. Uno verbo nullum comitem cujuſvis ſexûs admittebamus ; ſicque maledicis & invidis non eramus obnoxiæ, neque de nobis conqueri poterant proci noſtri divites, occulti & fucoſi, quibus nos ſibi ſolis favere teſtabatur tam prudens, tamque moderatum vitæ inſtitutum.

Quo fiebam ditior, eo magis mihi pectus tumebat superbiâ. Virginem simulare, nec esse, me tæduit. (misera enim est talis conditio, & eo tristior quo diutius perseverat.) Ut igitur dignum aliquem locum obtinerem, meque populares magis revererentur, nubendi consilium in animum induxi meum, non vero quidem, sed adumbrato marito, qui meos illicitos amores tegeret, & à me procorum ignes usque foveri sineret. Eâ mente nobili viro nupsi, sed egenti & ætate provecto, cui satis esset, interdictâ mecum omni consuetudine, victum, vestitum, & cubiculum in ædibus meis habere.

Ipsissimâ nuptiarum nocte separatim quievimus. Causabar ego ipsius ulceroſas esse tibias, & expectandam esse morbi sanationem. Tunc familiam adauxi numero & instrumentis; verùm post sex menses sponsum mihi mors eripuit, qui viduam me & pulchram & venustam reliquit.

Ne quis ergo famæ meæ labem inureret, ingenium commendare volui, & liberalibus studui disciplinis. In ædes meas admittebam quamdam aut Academiam, aut virorum doctorum societatem qui de rebus & argumentis omnibus dissererent. Hac de causâ, Viator amantissime, CORNEILLE Pictor egregius me in hac eximiâ Tabellâ, barbatos inter doctissimosque viros sedentem exhibuit, quorum animos & corda rapere videor; nec immerito quidem. Artium mearum & sublimis ingenii fama Socratem Athenis accivit, eò duntaxat ut me videret; cumque postea Mileto discessissem, Athenis habitandi causâ, non ibi fui nullius pretii; Athenienses enim consulebant me super negotiis publicis.

Eximii reipublicæ duces qui tunc temporis ibi floruere fortunas suas omnes, & provectionem ad saluberrima mea præcepta & consilia referre debuerunt. Denique tam felix fuit consiliorum meorum exitus, ut, Pericles celeberrimus Imperator in Athenienſium Reipublicæ ducem electus, meo ingenio adeo commotus fuerit, ut legitimâ uxore repudiata me duxerit.

Existimare potes, curioſe amantissime, me ad hos honores provectam, quasi reginam me gessisse. Nihil enim Pericli regium, nisi nomen, deerat. Verum enim vero sors mea paulo-post immutata est; magistratu Pericles motus est, coactusque vitam privatam vivere.

Ducem alium Athenienses elegerunt, cumque civium gratiâ Pericles excidisset, fictum est in me Atheismi crimen, quia revera Ethnicos ritus aversabar, & deos numero plures nolebam admittere; (hos sensus in animum meum Socrates injecerat.) Cumque in Athenienſium Republicâ maxime displicerent, causa extra ordinem adversus me informata est, delectique mille & quingenti judices, qui me, re inspectâ juxta leges damnarent. Spargebatur rumor me vivam esse comburendam. Parum abfuit quin præ dolore Pericles moreretur. At judices adeo sollicitavit, ut, habitâ meritorum ipsius ratione, lis in judicio remaneret. Sic tranquillum spiritum tantisper mihi ducere licuit. Paucos post menses Pericles pulchrè & egregiè gestis commendatus iterum summæ Reipublicæ Præpositus fuit, sed non ita multo post pestis lue correptus devixit.

Iterum igitur vidua remansi, sed ditissima, meque Respublica ex eo semper tutata fuit & reverita, Lysicleſque vir humili genere natus,

qui in Periclis locum obtinendum electus fuit, uni mihi suam debuit provectionem.

Me falso criminatur Plutarchus in Græcis suis operibus, ubi dicit, me meretriciæ scholæ doctorum Academiam prætendisse, & lectas virgines artes edocuisse quas ante secuta fueram; ipsarumque corporibus Periclem sæpe numero illusisse. Quam temerè, quam falsò dixerit nemo non videt; pulchrior enim eram atque venustior, quàm ut Pericli scorta in meum locum adducerem.

Me commendaverunt & ditaverunt meæ dotes; possumque gloriari me ad excessum usque personam sustinuisse magnificentissimam. Vale, Viator amantissime.

L'ANTICHAMBRE
DE L'APPARTEMENT DE LA REINE,
Au Chasteau de Versailles.

LA Salle de la Garde est ma proche voisine,
Mon lieu dans son contour étant très spacieux,
A le nom d'Antichambre auquel on le destine,
Et quoiqu'assez souvent on y soupe, on y dîne,
Il n'en est pas moins précieux.
Au milieu du Plafond qu'a peint COYPEL le Pere,
On voit Mars en posture, & redoutable & fiere,
Par la Victoire couronné,
Et sur son char assis, & par des loups traîné:
Des Femmes près de lui de differente sorte,
Accompagnent ce Dieu pour lui servir d'escorte,
Sous ces figurez attributs
Sont les militaires Vertus;
Voy que de plusieurs Renommées
Dans leur vole agile animées,
Ce Dieu guerrier est devancé;
La Bellone de même aux dangers aguerrie,
Et qui porte ce Casque en sa tête enfoncé,

Tenant le foudre en main, pourſuit dans ſa furie
Ces differens monſtres épars,
Qu'on voit fuir devant le Dieu Mars.
Autour de ce Plafond, comme ſur ſa corniche,
Six grands bas reliefs ſont poſez
En figure feinte & poſtiche,
Et ſemblant aux regards de bronze compoſez;
Ce ſont autant de faits de pluſieurs grandes Reines,
Qui valoient dans leur temps les meilleurs Capitaines,
Et qui dans les hazards guerriers,
Avec courage & gloire ont cueilli des lauriers.
Au-deſſus de la cheminée
Eſt dépeint un objet de même deſtinée,
Et c'eſt le modele éclatant
Et l'effet renommé d'une valeur parfaite.
Dans Rodogune à ſa toilette,
Laquelle ayant appris avec étonnement
La mort de ſon époux tué traîtreuſement,
Comme de ſes ſujets la révolte indiſcrette,
Néglige ſa coëfure & tout ajuſtement,
Qu'en ſon tranſport elle rejette,
Pour prendre avec fureur les armes au moment,
Et courir elle-même au-devant des rebelles,
Qui par l'action de valeur
D'un ſi redoutable vainqueur,
Se virent tous contraints à devenir fideles.
Dans le ſujet pareil qui paroît expoſé
A cet autre bout oppoſé,
COYPEL a dépeint Hypſicrate
Epouſe du Roy Mithridate;
On la voit d'un air aguéri
Auprès du Prince ſon mari,

Et que ſuit l'un & l'autre une nombreuſe armée ;
On la repreſente à cheval
Comme au temps qu'étant animée
D'une chaſte tendreſſe & d'amour conjugal,
Et loin de lui ne pouvant vivre,
Elle voulut par tout à la guerre le ſuivre.
A l'égard de ces deux ſujets,
Dont tu vois les divers objets
Au-deſſus de chaque fenêtre ;
Clelie eſt le premier que l'on y fait paroître,
Et tu la connoîtras dans ſes récits ſuivans :
L'autre eſt cette Reine Artemiſe
Qui fait la guerre aux Grecs, nombreux en combattans,
Et qui pour achever ſa hardie entrepriſe,
Les combat, les défait, en ſe ſervant exprès
Des Vaiſſeaux que lui prête à cet effet Xerxes.
Zenobie eſt cette derniere
Que tu vois d'une main guerriere,
Attaquer en perſonne, & d'une mâle ardeur,
Aurelien Empereur,
Pour diſputer le prix de l'Empire du monde ;
Entrepriſe admirable, & qui fut ſans ſeconde.

CONCLAVE ÆDIUM REGINÆ,

IN CASTELLO VERSALIENSI.

AULA excubiarum mihi vicina eſt, curioſe dilectiſſime ; quanquam Conclave mihi nomen eſt & ſæpiſſime locum præbeo, ubi prandeant & cœnent Rex & Regina, non ideo ſpernenda aut negligenda ſum. Etenim commendat me penicillus Pictoris eximii nomine COYPEL (patris intellige) qui laquear & lacunaria mea ſolus ornavit.

In medio meo laqueari Mars cernitur audaci corporis & oris habitu, à Victoriâ lauro præcinctus, curru vectus qui à lupis trahitur.

Hunc deum comitantur plurimæ mulieres diverſæ conditionis, &c.

ipſius currum cingunt ex utroque latere, ſub quarum ſpecie militares virtutes exhibentur.

Dei currum antecedunt complures Famæ alatæ.

Quæ tuis obtutibus ſe ſe offert, caput armatam galeâ, manibus fulmen geſtantem ; hæc dea Bellona eſt quæ complura monſtra inſequitur, quorum unum quodque fugam ad Martis aſpectum capeſcit.

Femina princeps ſupra caminum picta Rodogunam exhibet quæ, audito mariti exceſſu perfide occiſi, mundum muliebrem, & criſpaturam abjecit, ut iret ad arma, & copiis ſuis præeſſet, eâ mente ut rebellantes ſubditos domaret & ſubigeret, qui ad ipſius aſpectum arma depoſuerunt.

In aliâ hacce Tabellâ adverſus poſitâ Pictor eximius COYPEL Hypſicratem exhibuit uxorem Mithridatis, equo vectam, & regi aſſidentem in pugnis omnibus quas ille committebat ; hos ſequi videtur numeroſus exercitus.

Quod attinet ad duas alias Tabellas quæ videntur ſpatium implere feneſtras inter relictum ; prima Clæliam exprimit, quam mox ex ipſius colloquio noſces, curioſe amantiſſime ; altera Arthemiſiam Reginam Græcis bellum inferentem, pugnantem, & eos debellantem navali adjutam præſidio, quod à Xerxe Perſarum Rege popoſcerat.

Alia denique Tabella Reginam Zenobiam exhibet, quæ in certamine ipſum Aurelianum Imperatorem aggreditur, de orbis univerſi imperio propugnando : quod quidem ſuſceptum, apud veteres miraculum viſum eſt. Vale, Viator amantiſſime.

Vignon pinx.

Magd. Horthemel Sponsa C. Cochin Sculp.

Harpalice delivrant Son pere Lycurge qui avoit eté fait prisonnier par les Gettes .

Harpalice Lycurgum patrem a Getis in bello captum liberans .

HARPALICE,

TABLEAU DE L'ANTICHAMBRE DE LA REINE,

AU-DESSUS DES FENESTRES,

DANS LE CHASTEAU DE VERSAILLES.

UNE fille en chemin comme moi réſolue,
A la tête de ces ſoldats,
Eſt digne d'arrêter ta vûe,
Et te porte à ſçavoir où s'adreſſent mes pas;
Je vais, cher Curieux, te rendre cet office,
Après t'avoir appris mon nom;
Je portois celui d'Harpalice,
D'une Royale extraction:
Lycurgue étoit mon pere, & dans Lacedemone,
Jadis, pendant huit mois, il porta la Couronne
Appartenante à ſon neveu;
Il ne tenoit qu'à lui de ſe mettre en ſon lieu;
Mais ce Prince avoit l'ame & trop juſte & trop pure,
Pour faire à ce pupile une ſi lâche injure;
C'eſt lui qui fut l'auteur de ces celebres Loix,
Qu'on a tant vû fleurir dans la Grece autrefois;
Mais la Regle en laquelle on me vit élevée,
Et notre ſexe comme moi
Ne ſeroit pas, en France, à coup ſûr approuvée,
Et telle mode depravée
Feroit à la pudeur injure & trop d'effroi,
Quoi qu'on n'en eût chez nous pourtant aucun effroi;
Car on y pratiquoit, par la longue habitude,
(Sans y croire le moindre mal,)

Des manieres qu'ailleurs on nomme turpitude ;
Telle donc que je fus ſortant d'un tronc Royal,
On me dreſſa dès ma jeuneſſe
A des exercices de corps,
Et dont preſentement les hommes les plus forts,
Auroient peine à ſouffrir l'épreuve & la rudeſſe,
A la Courſe, au Palet, à bien lancer un dard,
A manier l'épée & le traître poignard,
Combattre à coups de poing, à l'Eſcrime, à la Lutte,
Où l'un contraignoit l'autre à faire la culbutte.
Obſerve qu'en luttant on étoit à corps nû,
Que l'on frottoit exprès d'un baume fort connû,
Gras & huileux, afin qu'en pareille entrepriſe,
L'un ſur l'autre n'eût point de priſe,
Soit que le jeu ſe fît entre fille & garçon,
L'un & l'autre en public en prenoient la leçon,
Sans qu'alors on trouvât cette mode trop brute ;
Car une fille, diſoit-on,
Qui s'exerce de cette ſorte,
En devient plus ſaine & plus forte,
Pour porter à terme un enfant,
Et ſouffrir moins de mal à ſon accouchement ;
Nous allions même encor par troupes ainſi nues,
Récitant des chanſons & danſant dans les rues,
Aux fêtes, aux proceſſions,
Sans qu'on fît deſſus nous d'autres attentions,
Quoique filles déja bien drues ;
Puiſque dans tels états, que j'avoue indécens,
Nous paſſions bien ſouvent quinze ans :
Les Rois à ces cérémonies,
Comme le Magiſtrat, le peuple, étoient preſens,
Et l'on ne croyoit point de mal dans ces manies,

Et rien ne s'y paſſoit éloigné du reſpect
Qu'on doit d'ordinaire à des filles,
(Et comme nous ſur-tout des meilleures familles:)
C'étoit-là, cher Ami, un curieux aſpect,
Et de jolis poiſſons ſortans de leurs coquilles;
Mais en uſage, enfin, dans notre Pays Grec,
Une autre mode encor, que je ne puis te taire,
(Preſqu'autant extraordinaire,)
Etoit celle de notre hymen,
On n'alloit point au Temple y preſenter la main,
Pour confirmer cette alliance;
On ne faiſoit Contrat, ni nôce, ni feſtin,
Le ſeul pere & la mere en avoient connoiſſance;
(J'entends par ces mots ceux de la fille, Paſſant;)
Du côté de l'époux, aucun ami, parent,
N'en ſçavoit pas la moindre choſe;
Je vais t'en dire après la cauſe.
Ce nouveau mari donc devoit être diſcret,
Quand il vouloit coucher avec ſon épouſée,
Cela ſe faiſoit en ſecret
Par quelque démarche ruſée,
Sans que ſervante ni valet
Pût en démêler la fuſée,
Ni s'appercevoir jour ou nuit
Qu'il vînt trouver ſa femme au lit,
Laquelle à l'uſage ordinaire
Reſtoit logée ainſi dans la maiſon du pere,
Juſqu'au temps venu qu'il parût
Marque certaine de groſſeſſe,
Pour laquelle l'hymen étoit l'unique but;
Il falloit alors qu'on le ſçût,
Puis on renouvelloit en public la promeſſe

Dans le Temple & devant l'autel,
De n'être qu'un corps & qu'une ame,
Et l'époux emmenoit ſa femme,
Pour faire ſa demeure au logis paternel;
Je dis chez le pere de l'homme,
Qui n'en tiroit aucune ſomme
Pour la dot, comme on fait ailleurs.
Voici, Curieux, l'avantage
Qu'on diſoit provenir d'un pareil mariage;
Qu'alors les deux partis reſſentoient plus d'ardeurs
L'un pour l'autre par cette gêne;
Car on eſtime ici, comme on le crut chez nous,
Qu'on trouve un plaiſir bien plus doux,
Quand il nous coûte un peu de peine;
Au lieu que ceux qu'on laiſſe en liberté ſi pleine
De goûter leurs amours ſans obſtacle ou jaloux,
Sont dégoutez & bientôt ſaouls
De boire trop ſouvent à la même fontaine,
Lorſque ces autres ſi contraints,
Sont du cœur & du corps enſemble plus étraints,
Et que de ces plaiſirs pris à la dérobée,
Et dont la jouiſſance eſt comme prohibée
Ils ne ſe trouvent point ni rebutez ni pleins,
Reſtans toujours dans eux, au moment qu'ils ſe quittent,
Des aiguillons qui les excitent
Et leur inſpirent un déſir
De ſe revoir, qui fait leur unique plaiſir.
On prétendoit de plus, que par un tel uſage,
Il en venoit plutôt des fruits du mariage;
Et comme j'en ai fait l'eſſai,
Je te puis aſſurer qu'il n'eſt rien de plus vrai;
Et que cette mode tacite

A par certaine face un assez bon merite ;
Car dans ces momens précieux,
Où chacun doit sentir qu'on le retient en bride,
L'empressement est plus avide,
Ils s'en aiment plus fort, ils s'en connoissent mieux,
Leurs cœurs sont plus ouverts, plus francs à se répandre,
A se communiquer ce qu'ils ont dans l'esprit,
Et cet épanchement fait qu'au temps qui le suit,
Et qu'ils sont hors de page & d'état de dépendre
De cette espece d'interdit ;
Ils sentent l'un pour l'autre une amitié plus tendre ;
Et jusqu'à l'âge décrépit.
Passe encor pour cette coutume,
Plus pure dans sa qualité
Que l'indécente nudité,
Et dont j'eus, étant fille, autrefois plus d'un rhume ;
Mais écoute une mode & d'un autre volume.
Quand un époux à Sparte étoit sur ses vieux ans,
Et qu'il n'avoit pas eu d'enfans
D'une femme encor jeune & verte,
Il croyoit que ce fût un dommage, une perte
De voir sa terre en friche, & sans fruit si long-temps,
Et pour remedier à cet affront extrême,
Et qu'on croyoit commun par rapport au système
De mon pere auteur de la loi,
L'époux alloit de bonne foi,
(Le mien, Passant, en fit de même,)
Inviter un ami gracieux, beau, bien fait ;
De venir voir sa femme & d'occuper sa place,
Afin que sa moitié pût avoir de sa race,
Et qu'on crût en public que c'étoit de son fait :
On faisoit ce commerce alors de bonne grace,

Et l'ami gardoit le ſecret
Avec d'autant plus de franchiſe,
Qu'il pouvoit ſe trouver un jour en même criſe;
Ce prêt n'arrivant pas, Curieux, frequemment,
Se contractoit ſecrettement,
On tâchoit que le domeſtique
Ne fût pas informé d'un tel engagement;
Pour n'en point rendre ainſi la démarche publique;
Enſuite cet époux regardoit comme ſien
Le fruit venant du crû de ſon concitoyen;
Cette loy, je l'avoue, eſt fort biſarre & cloche,
Et c'eſt plus dans ſa forme, au fond, qu'en ſes effets;
Je puis en alleguer des témoignages vrais,
Sans qu'on m'en faſſe aucun reproche,
Nos Statuts étant ainſi faits;
Elle empêchoit enfin des abus plus mauvais,
Dont la police la plus fine
Ne peut amortir la racine;
Il n'étoit point, peut-être, ici bas de pays
Après notre Lacedemone,
Où notre ſexe fût plus fidele aux maris;
On n'avoit dans ce cas à mordre ſur perſonne;
Comme on ſe connoiſſoit chacun de longue main,
Et que par le nœud clandeſtin
De notre furtif hymenée,
L'amour alors formé ſe plaiſoit au deſtin,
A quoi la femme auſſi ſe trouvoit reſignée;
Elle étoit par là détournée
De tout dégoût & de dédain
Pour un mari, tel qu'il pût être,
Et qu'elle regardoit toujours comme ſon maître,
Ne ſuivant que ſa volonté;

Quand il ſe trouvoit affronté
Par un hymen ainſi ſterile ;
A cet égard, Paſſant, elle étoit fort docile,
Ne témoignant jamais dans ſemblables momens,
Aucuns déſirs trop prompts, aucuns empreſſemens
De cet emprunt ſi volontaire,
Que faiſoit d'un ſecond un mari de nos temps,
Et pour avoir le nom de pere.
Si par hazard l'époux tiroit trop en longueur
Cette démarche un peu contrainte,
Il n'oyoit de ſa part jamais aucune plainte,
En uſant avec lui de la même douceur,
Et lui reſtant fidele & de corps & de cœur,
Sans prendre une conduite à ſon honneur contraire.
Un étranger depuis demandant à mon pere,
Pourquoi lui qui paſſoit pour un grand Magiſtrat,
Et qui donnoit chez nous des loix en Potentat,
N'en établiſſoit pas une pour l'adultere ;
Il répondit qu'à Sparte on n'en avoit que faire ;
Qu'il n'étoit dans ce lieu nul exemple ni bruit
Que jamais une femme eût commis ce délit :
Mais, dit l'étranger par ripoſte,
En cas que la faute ſe fît,
Il faudroit bien, Seigneur, qu'une loy la punît.
Ah ! vous verrez courir une tortue en poſte,
Lui repliqua Lycurgue, avant que dans ce cas
Tombe une de nos Spartiennes ;
Ce que l'autre admira faiſant de grands hélas ;
Et diſant, à regret, que ſes concitoyennes
Avoient peu de ſcrupule à franchir un tel pas ;
Et que Lacedemone étoit donc bien heureuſe,
D'avoir ſexe, en ſon ſein, d'une foi ſi pieuſe.

Mais pour revenir au ſujet,
Sur quoi VIGNON exprès a formé la peinture
Où tu me vois dans la poſture
D'un partiſan de guerre ayant quelque projet
Qui l'oblige, ſans doute, à cette prompte allure
Que te déſigne mon portrait :
Voici quelle eſt mon avanture.
Mon pere un jour fut par hazard
Fait priſonnier du peuple Gette, *
(Sauvage, inhumain & pillard ;)
Comme on apportoit du retard
A pouvoir l'affranchir de la cruelle aſſiette
Où cet honorable vieillard
Souffroit une grande diſette :
Je pris la réſolution
D'inventer quelque ſtratagême,
Pour le faire ſortir d'eſclavage moi-même,
Et tu me vois dans l'action
D'en faire l'execution.
Je pris un nombre de forts hommes,
A qui je donnai quelques ſommes,
Pour m'eſcorter pendant la nuit ;
Je fus droit aux Gettes ſans bruit,
Et marchant à la tête en brave Capitaine,
J'entre avec ardeur dans le Camp,
Où ces peuples alors dormoient tranquillement ;
Je ne voulus pas faire une entrepriſe vaine ;
Je force la garde au moment,
Et je retire, enfin, mon pere de la chaîne :
Coup hardi pour mon ſexe, & qui m'a merité
L'honneur d'être tranſmiſe à la poſterité,

* *Près de la Mer noire, derriere Conſtantinople.*

Et d'avoir dans ce lieu cette honorable place,
D'où je puis voir ſouvent le Grand LOUIS en face.
Adieu ; dans mon récit j'excede mon devoir,
Et je t'en aurai dit, peut-être,
Plus que tu n'en voulois ſçavoir ;
Mais c'eſt par le déſir de te faire paroître
Nos uſages anciens comme dans un miroir ;
Au reſte, j'en ſuis un d'un modele exemplaire,
Pour cette pieté d'un enfant vers ſon pere.

HARPALICE,

TABELLA IN CONCLAVI AULÆ REGINÆ SUPRA FENESTRAS POSITA IN ÆDIBUS VERSALICIS.

PUELLA qualis ego ſum, Curioſe dilectiſſime, pedeſtri inceſſu, militum agmini præpoſita, ardorem in te excitat noſcendi quodnam ſit meum conſilium : id modo è colloquio meo percipies.

Harpalice vocor Lycurgi filia, qui per menſes octo Spartæ interrex imperitavit. Solio etenim potiri debebat nepos ipſius pupillus. Hæ leges olim famoſæ à patre meo ſancitæ fuerunt quas tantopere venditavit Græcia, ubi prorſus inſolens erat puellæ inſtituendæ modus, & ab hodierno modo, & pudore, & decoro quod ſexus exquirit, maximè alienus.

A primis annis ad aſperrima corporis exercitia directa ſum, ſcilicet ad rudiarum Paleſtram & Pugilatum, Curſum, Saltum & Diſcum, præterea ad movendos gladios & pugiones, contorquendaque ſpicula, denique ad luctationem ; quo quidem in exercitio puella nudabat corpus & ungebat oleo, ut manus colluctantium effugeret, & cutis prehendendæ poteſtatem quam minimam faceret.

Sic in ludis publicis nudi colluctabantur juvenis mas & puella ; neque tamen utriuſque pudendorum quemquam pudebat. Contra verò vigebat opinio, puellam inde ſanam magis & robuſtiorem fieri, ſic ut poſt connubium felicior eſſet hujus prægnatio, partus lætior.

Sæpenumero media inter ſupplicantium agmina, dum ſolennia fierent, puellarum ætate nubili nudus procedebat chorus coram Regibus, Magiſtratibus & plebe citra cujuſquam offenſionem, & illæsâ virginum famâ.

In nuptiis etiam insolitus modus & singularis servabatur. Si quis procus Amasiam deperiret & duceret, res agebatur inscii proci parentibus; non frequentabatur templum, aberant convivia; nulla vidisses connubiorum solennia. Rem soli noverant Amasiæ parentes, nec quidquam famulis innotescebat; quibus inscii, conjugis ductæ sponsus petebat thalamum. Ubi tamen constabat de uxoris graviditate; statim de conjugio sponsi parentes monebantur, apud quos postea indotata remanebat; & post graviditatem conjugium in templo firmabatur.

Scire exoptas, cur talis servaretur nubendi modus? in animis erat & ore omnium, ex arcanis hisce conjugiis & tali necessitudine crescere mutuo utriusque conjugis ardorem, & (juxta vulgare adagium) furta in amoribus esse suavissima, cùm contra brevi ad fastidium & ad nausæam usque novi nupti satientur, aut alii proci qui citra obicem & invidiam suis fruuntur amoribus. Insuper è talibus conjugiis numerosiorem crescere sobolem; denique arctius fieri & diuturnum magis conjugis utriusque vinculum.

Verùm audi, Curiose amantissime, morem alium singularem magis qui vulgo servabatur apud Spartanos. Maritus dudum conjugatus & ætate provectus qui nullam ex uxore juvem & idoneâ prolem susceperat, (quod quidem viro contumeliosum existimabatur) secretò invisebat aliquem ex amicis pulchrâ & elegantiori formâ, qui cum uxore per octo dies congrederetur; ut fidem faceret omnibus, se virum esse, non autem (ut aiunt) (a) *de frigidis & maleficiatis.* Latebat familiam occulta hæc consuetudo, seque maritus patrem clamabat filii quem uxor è conjuge mutuo sumpto susceperat.

At revertamur quæso ad argumentum in hacce Tabellâ exhibitum, in quâ me VIGNON Pictor non mediocris notæ quasi bellatorem expressit, ad pugnam procedentem: ecce, subest causa.

Lycurgus pater meus, à Getis in bello captus fuerat, viris horridis & asperis, juxta Mare Nigrum incolentibus prope Byzantium. Cum durissimâ servitute veneratione digniſſimus ille senex premeretur, hujus liberandi susceperi consilium. Ad hoc ergo militum legi manum validissimam, quos ipsa duxi ad castra hostium. Favit nox, castra ingressa sum, sopitos hostes trucidavi; carceris custodes mactavi, patremque mecum reduxi. Tam audaci facto mea in patrem pietas, mea magnanimitas immortalitati commendatur.

(a) *Verba hæc, quamvis usu recepta, sunt mediæ latinitatis.*

CLELIE,

Paillet pinx.

Faubonne Sculp.

Clelie fille Romaine donnée en otage a Porsenna passant le Tibre Sur un cheval et invitant Ses compagnes a la Suivre.

Cloelia virgo Romana obses dœta Porsennæ, eque vecta tranatis Tyberim, et Socias ut Secum fluvium transnent adhortans.

CLELIE,

TABLEAU AU-DESSUS DES FENESTRES DE L'ANTICHAMBRE DE LA REINE, AU CHASTEAU DE VERSAILLES.

MORTEL, tu me vois à cheval,
Et mes compagnes à la nage,
S'efforçans de franchir le rapide paſſage
D'un Fleuve qui paroît d'un très large canal :
Ma troupe dans ces champs n'étant pas pourſuivie,
On a lieu de s'inquiéter
D'où nous peut provenir l'envie
Qui nous porte à nous tant hâter,
Et juſqu'à nous précipiter,
Même au péril de notre vie,
Et c'eſt un ambigu qu'il faut t'interpreter.
On me nommoit CLELIE, & l'Hiſtoire Romaine
Cite que je valois le meilleur Capitaine :
J'étois de noble extraction,
Et voici le ſujet qui fait mon action,
Que PAILLET ici repreſente
D'une main legere & ſçavante,
Et dont chacun connoît la réputation.
Le dernier Roy Tarquin, fourbe & dangereux homme,
Se voyant chaſſé hors de Rome,
Prit le premier azile où ſon ſort le mena ;
Ce fut chez le Roy Porſenna,
Qui regnoit lors dans la Toſcane,
Eſperant que par ſon organe

Il pourroit ſe voir rétabli ;
Son ſouhait néanmoins ne fut pas accompli ;
Porſenna, cependant, pour lui tenir parole,
Vint aſſieger d'abord Rome & le Capitole ;
Et comme il nous ſerroit de près,
Publicola, Conſul habile,
Trouva le moyen prompt de conclure la paix,
Sans que le fier Tarquin rentrât dans notre Ville ;
Et l'on fit tant que Porſenna,
En quittant ſon parti, depuis l'abandonna,
Trouvant dans cette paix d'utiles avantages ;
Mais il obligea Rome à donner des ôtages,
Juſqu'au temps convenu qu'on eut executé
Les conditions du Traité.
Rome choiſit alors dix garçons & dix filles
De ſes plus notables familles,
Qui furent envoyez à ce Roy dans ſon Camp,
De notre Ville peu diſtant.
Le ſort par ſa bizarrerie
M'enveloppa dans ce calcul,
On y vit auſſi Valerie
La propre fille du Conſul ;
Quoique ce fut, Paſſant, pour ſervir la patrie,
J'en eus beaucoup de fâcherie,
Et notre troupe, au vrai, ne s'accommodoit pas
De faire un ſemblable voyage,
Et de ſervir ainſi de gage,
Pour reſter dans un camp parmi tant de ſoldats,
Dont nous pouvions enfin recevoir de l'outrage.
Nous y reſtâmes quelques mois,
Ce qui me mettoit aux abois,
Et ſans notre garde aſſez forte,

J'aurois peut-être fait en ſorte
De trouver les juſtes momens,
Pour prendre, comme on dit, Paſſant, la clef des champs;
Car je m'ennuyois fort d'être ainſi priſonniere.
Un jour nous obtînmes du Roy
La permiſſion ſinguliere
De nous laver à la riviere :
On nous laiſſa pour lors ſur notre bonne foi ;
La garde par reſpect & par ſon ordonnance
Se tenoit à quelque diſtance,
Et même exprès poſtée en certains endroits creux,
Qui nous déroboient à leurs yeux :
Ma troupe ſe voyoit par là ſans gêne & libre,
De pouvoir ſe baigner à ſon gré dans le Tybre ;
(C'étoit le nom du Fleuve, & dont le cours des eaux
Conduit à Rome les bateaux,)
Notre bande étoit donc déja deshabillée,
Lorſque je vois paſſer un cheval équippé,
Seul apparemment échappé ;
Mon envie à ce coup ſe ſentit réveillée,
Et celle de m'enfuir étant mon vrai deſſein,
Je prends l'occaſion qui s'offroit ſous ma main ;
Ce cheval arrêté ſembloit même m'attendre,
Et ſans peine il ſe laiſſa prendre :
Auſſi-tôt je le monte en brave cavalier,
(Car dans l'art d'habile écuyer,
Je n'étois novice ni neuve,)
Enſuite m'élançant avec lui dans le fleuve,
Je crie à mes compagnes haut :
Qui veut ſa délivrance & qui m'aime, me ſuive.
La troupe m'ayant vûe ainſi franchir ce ſaut,
Etoit extaſiée, admirante, attentive

A pareille action & ſi prompte & ſi vive ;
Mais ayant alors remarqué
Qu'en négligeant le temps & tardant davantage,
Le coup de ſe ſauver, ſans doute, étoit manqué,
Ces filles, à l'envi, ſe jettent à la nage ;
C'eſt dans ce pareil mouvement,
Où tu nous vois preſentement,
Et pour t'inſtruire de la ſuite
Où mon renom s'eſt diſtingué,
J'avance la premiere en leur montrant le gué,
Et la troupe paſſa ſans mal ſous ma conduite.
Ayant donc atteint l'autre bord,
Nous courons à Rome d'abord,
Croyant qu'on nous loueroit d'une telle proueſſe,
Mais la choſe autrement alla,
Car le Conſul Publicola
Reçut ſa fille avec rudeſſe,
Et blâma notre hardieſſe,
Alleguant que le Roy croiroit que les Romains
Secrettement, peut-être, avoit donné les mains
A cette fuite frauduleuſe,
Et qui pourroit, pour Rome, être pernicieuſe ;
Il fut donc réſolu, Curieux, ſur le champ,
De nous renvoyer dans ſon camp ;
Et de faire à ce Prince excuſe
Du tour ingénieux qu'inventa notre ruſe :
Cet arreſt trop ſevere, au fond, me tint à cœur,
Et je ne retournai qu'avec grande douleur ;
La colere du Roy fut bien-tôt effacée,
Sçachant comme la choſe au vrai s'étoit paſſée,
Même en nous renvoyant fort peu de temps après,
(Les difficultez de la paix

Etant tout-à-fait terminées,)
Nous fûmes devant lui toutes dix amenées,
Afin qu'on lui fît voir exprès,
Celle (dit Porſenna) de ces déterminées
Qui fut l'autrice du deſſein,
Et montra la premiere aux autres le chemin.
Quand il eut appris par un ſigne,
Que j'étois cette fille inſigne,
Il me regarda de bon œil,
Me fit grande careſſe & favorable accueil,
Et tirant de ſon écurie
Le cheval le plus excellent,
Avec riche harnois & houſſe en broderie,
Ce Prince gracieux m'en fit le don galant;
J'entrai dans Rome après avec cet équipage,
Ainſi montée à l'avantage,
Et pour ſignaler ma valeur,
On mit ſur pied en mon honneur,
Une Equeſtre & riche Statue
Qu'on plaça dans la Ville en vûe;
Elle y ſubſiſte encor, elle paſſe en ces lieux
Pour un beau monument antique & curieux:
Fais, Paſſant, la remarque aſſez particuliere,
Que c'eſt moi qui donnai matiere
A compoſer tant de Romans,
Et que je ſuis enfin, dans leurs évenemens,
Cette même Clelie & cette avanturiere,
Qui fait le vrai ſujet de ces amuſemens.

CLOELIA,

TABELLA SUPRA FENESTRAS POSITA;

IN CONCLAVI ÆDIUM REGINÆ,

In Castello Versaliensi.

EQuo vectam, flumenque tranantem me conſpicis, Viator amantiſſime; vides etiam ſocias meas nudis corporibus tranantes Tyberim. Hujuſce fluminis rapidiſſimi fluctus nando vincere enitimur.

Talis conſpectus animum tuum movet cognoſcendi cupidum? audi; colloquendo docebo te, quid argumento hujuſce meæ Tabellæ locum dederit.

Nomen olim fuit mihi Clœlia, meque Romani ducibus fortiſſimis præſtare dicebant, aut ſaltem eos exæquare. Quam ob cauſam me ſic expreſſerit PAILLET Pictor eximius, ſequens te docebit hiſtoria.

Tarquinius Superbus Romanorum Rex ultimus, Româ pulſus, & exactus ad Porſennam confugit Hetruſcorum Regem, vanâ ſpe ductus, ſcilicet fore ut ipſius fretus auxilio, ſolio ſuo reſtitueretur. Tarquinii cauſam amplexus Porſenna, Romam venit quam obſeſſam tenuit. Publicola tum Romæ Conſul, & rei politicæ peritiſſimus, ne quid in patriæ detrimentum cederet, cum Porſennâ pactus eſt, qui ſe à Tarquinio defecturum promiſit, ſi obſides, à ſe ad uſque fœdus conſummatum ſervandos, à Romanis acciperet.

Statim Romani pueros decem, totidemque puellas clariſſimi generis elegerunt. Has inter numerata ſum cum Valeriâ filiâ Publicolæ. Captivæ licet pro patriâ viveremus, me tamen tam duræ ſervitutis tædebat quam maximè; cuſtodeſque ſi minus aut fortes, aut aſſidui fuiſſent, caſtra hoſtium effugiſſem.

Quadam die Rex Porſenna nobis poteſtatem fecit nos lavandi in flumine prope ſua caſtra; cumque cuſtodes (ſic jubente Principe) à nobis præ reverentiâ diſceſſiſſent & ſtetiſſent in vallis, ne conſpectus ipſorum nobis moleſtus eſſet, fas fuit nobis liberè nos & ad arbitrium lavare.

Nudæ jam erant meæ comites cùm equum ad nos venientem adverti, è caſtris regiis fugientem (in quantum conjiciebam.) Fugiendi cupiditatem adauxit mihi talis occaſio. Accedo, in equum inſilio, committo me fluctibus, & altâ voce ſic hortor ſocias, amicæ ſequimini, tum novem puellæ comites me ſequendi causâ flumen ingrediuntur (hoc factum Viator amantiſſime, hîc exhibitum conſpicis) cùm prima per medios fluctus procederem, vadum ſociis manu indicabam; & ſic ad noſtros incolumes pervenimus & Romam nos recepimus.

Exiſtimabam ego nos à noſtris ob illuſtre facinus laudandas eſſe; at

fugam noſtram dedignatus Publicola, ad Porſennam in caſtra ſtatim nos reduci juſſit. Cupivit Porſenna cognoſcere me, meamque miratus eſt audaciam, & poſt expletas fœderis conditiones, noſque factas liberas, mihi Porſenna virtutis meæ memor gratulatus eſt, & dono dedit equum è ſuis pulcherrimum, optimè phaleratum & acupicto inſtructum ephippio.

Sic ornata Romam ingreſſa ſum prima inter ſocias, & Romani novam in puellâ virtutem novo honoris genere ornandam rati, mihi ſtatuam equeſtrem in ſummâ ſacrâ viâ poſuerunt, quæ etiamnum conſpicitur.

Uno verbo ego ſum ipſiſſima illa Cloelia quæ tot commentis & fabulis nomen feci. Vale, Gurioſe dilectiſſime.

LA PREMIERE SALLE
DE L'APPARTEMENT DE LA REINE;
EN ENTRANT PAR LA SALLE DES GARDES,
AU CHASTEAU DE VERSAILLES.

CHANT PREMIER.

DANS ces Appartemens des Epouſes des Rois,
Je ſuis par la publique voix,
Fort ſimplement, Salle nommée;
Néanmoins, Mortel, à me voir,
Par tant de beautez renommée,
Je devrois bien, ce ſemble, avoir
Un deſtin de plus haut étage
Que celui d'un lieu de paſſage.
Ah! combien voit-on ici bas
De Grands, de riches Potentats,
Qui de moi, s'ils m'avoient, feroient un autre uſage;
Car de l'air dont je ſuis, j'oſe dire & je gage,
Que dans leurs principaux Palais,

Je ſerois, à coup ſeur, la chambre de parade ;
(Ceci ſoit dit ſans gaſconnade,)
Et que les Curieux viendroient en foule exprès,
Sur le bruit qu'on m'y croit l'unique & ſans pareille,
Pour voir de l'Univers la huitiéme merveille ;
Mais dans ce ſuperbe ſéjour,
J'ai par malheur tant de rivales,
(Non pas en matiere d'amour,)
Et tant de differentes Salles,
Qui me ſont en beautez égales,
Qu'en traverſant mon ſein, le ſoir comme le jour,
A peine on me diſtingue, à peine on me regarde,
Parceque l'on me dit la Salle de la Garde,
Et qu'on croit qu'un tel lieu ſervant à cet emploi,
N'a d'ordinaire rien de remarquable en ſoi ;
C'eſt une erreur pourtant, qui m'obſtine & me fâche ;
Elle eſt fort mal fondée & ſans reflexion,
Et pour parler ſans paſſion,
Je dois dire & prétends que tout le monde ſçache,
Que ces Tableaux exquis, par COYPEL deſignez,
Dont mes murs & Plafonds ſont à preſent ornez,
Avoient jadis été, même avant que de naître,
Uniquement tous deſtinez
Pour avoir leur rang & paroître
Dans les principaux logemens,
Et qu'on nomme en ces lieux les grands Appartemens,
Quoiqu'enfin, cher Mortel, ma qualité ſoit baſſe,
Qu'à travers mon réduit on chemine, on repaſſe,
Cependant ſi ſur moi l'on attache les yeux,
Pour voir de mes beautez la douceur & la grace,
Tous bons Connoiſſeurs, Curieux,
Trouveront qu'à bon droit, on doit me donner place ;

Entre

Entre les fins morceaux de ces ſuperbes lieux :
Je ſuis par mon pavé riche & bien compaſſée,
En marbres compartis de même lambriſſée.
Ma Corniche & les ornemens
Qui font les accompagnemens
De ma riche & fine ſculpture,
Sont par tout ſans épargne enrichis de dorure ;
Ma corniche ſoutient deux Tableaux enchaſſez
Qu'on ne peut admirer aſſez ;
Le marbre blanc & verd compoſe leurs bordures,
Et des feſtons de fleurs leur ſervent de parures.
Tu dois ſur le plus grand, cher Mortel, t'arrêter
Vers où Phœbus ſe leve & pour t'orienter,
Etant de tout le reſte & la clef & l'entrée.
COYPEL le Pere y peint en ſon ſens le plus clair,
La naiſſance de Jupiter
Fils du vieux Saturne & de Rhée,
Et c'eſt pour ce ſujet ſi bien entremêlé,
Que ſur le Mont Ida l'on voit Saturne aîlé,
Aſſis & devorant la pierre,
Que dans un linge exprès Cybele emmaillota,
Et qu'à ce vieux Saturne, au nom de cette mere,
Au lieu de ſon enfant d'abord on preſenta,
Quand de Jupin elle enfanta.
Saturne paroît peu remarquer la mépriſe,
Car il ſemble avaler, & de grand appetit,
Un garçon nouveau né comme la mere a dit.
Au pied du Mont eſt Rhée, & contre un arbre aſſiſe ;
Deſſus ſon habit blanc paroît un manteau bleu ;
Elle tient dans ſes bras ce nouveau petit Dieu,
Duquel elle eſt encor fraîchement accouchée :
On remarque à travers de ſa jeune beauté,

Qu'à l'air de ſon viſage elle paroît touchée
D'eſperance à la fois, & de timidité.
Une autre Femme & jeune & belle,
Paroît debout aſſez près d'elle ;
Son habit eſt leger & fin,
Et ſa couleur jaune eſt rompue
Par celle d'un beau blanc dans elle confonduë ;
On lui voit par-deſſus un manteau gris-de-lin ;
Elle eſt très-joyeuſe à la vûe,
De ce qu'on lui confie un enfant précieux,
Ainſi ſauvé des dents de ce pere odieux :
C'eſt, Mortel, la Nimphe Amalthée,
Dont Jupiter, jadis, eut la bouche allaitée.
Deux Femmes ſont auprès en groſſiers vêtemens,
Et deux hommes encor à courte chevelure,
Et qu'ici le pinceau figure,
Découverts, demi-nuds, ſous leurs habillemens :
Ils ſemblent tous jouer des divers inſtrumens,
Dont le peuple ſe ſert en muſique champêtre :
Les Corybantes * d'autrefois,
Par ces Femmes ſe font connoître ;
Sous ces hommes auſſi, COYPEL te fait paroître
Les Curetes ** d'Ida qui vivoient dans ſes bois.
A les bien obſerver, il ſemble
Que par ces bruits perçans ils tâchent tous enſemble
Que les cris de l'enfant s'y trouvans confondus,
Ils ne ſoient point ainſi de Saturne entendus,
Ou que ce tintamarre encor le déſennuye,
Pour mieux empêcher qu'il ne crie ;
Cependant il paroît que dans l'ame agitez,
Et par leurs pas précipitez,

* *Prêtreſſes de Cibele.* ** *Prêtres de Cibele.*

Ils ont tous de l'impatience
Dans cette fâcheuſe occurrence ;
D'éloigner l'enfant avec eux
Du ſéjour trop fatal d'un pere dangereux ;
En qui le naturel au cœur n'a point de place ;
Et qui veut dévorer ce qui naît de ſa race ;
Car par un accord malheureux
Avec le Dieu Titan dont il étoit le frere, *
Ce vieux Saturne avoit promis
De dévorer autant de fils
Dont ſa femme le feroit pere.
Dans le ſecond Tableau qui paroît vis-à-vis
Au-deſſus de la cheminée,
Sont de la même hiſtoire (au fond imaginée)
Les ſemblables ſujets ſuivis très ſçavamment
Et dans un même arrangement :
Et pour t'en mieux donner l'entente,
Cette troupe vierge preſente
Un devot ſacrifice à Jupin ſur ce mont,
Où Saturne reçut l'affront
De devorer la pierre à l'enfant reſſemblante.
L'image de ce Dieu, des Dieux le principal,
Paroît ſur un grand piédeſtal ;
Dans ſa poſture elle eſt aſſiſe,
A ſes pieds auſſi l'Aigle eſt miſe ;
Jupiter tient un ſceptre en l'une de ſes mains,
Et dans l'autre ce foudre effrayant les humains.
L'autel eſt rond dans ſa ſtructure,
Il eſt orné par bas d'un autre Aigle en figure,
Et par haut de feſtons bien peints, bien entendus ;
Des têtes de Beliers les tiennent ſuſpendus ;

* *Voy Saturne, tom. 6.*

Du milieu de l'autel une flamme s'éleve ;
On y dépeint auprès un ſacrificateur,
(Par qui le ſacrifice apparemment s'acheve,)
En tunique fort longue & blanche en ſa couleur,
Et deſſus ſa tête on voit pendre
Une draperie à fond bleu,
Et ce que de l'aſſiette il jette dans le feu,
C'eſt du ſel qu'il y fait répandre.
Près de l'autel en bas deux vaſes ſont poſez ;
Fort à l'antique compoſez :
Trois jeunes filles couronnées
De quantité de belles fleurs
Et de differentes couleurs,
(Qui parent les habits dont elles ſont ornées,)
S'occupent à ſervir le Grand Prêtre à l'autel ;
Une auprès à genoux lui preſente du ſel
Dans ce grand baſſin qu'elle porte ;
L'autre debout lui donne un vaſe qu'elle apporte ;
Trois autres filles ſont plus loin
Au dos de l'autel dans un coin ;
Elles paroiſſent habillées
Sans couronnes de fleurs & fort modeſtement
Devant Jupin agenouillées
Que chacune adore humblement :
Ces arbres du Tableau ſont un conſtant indice
Que c'étoit dans un bois qu'on fit ce ſacrifice.
Quoique COYPEL le Pere ait montré ſon ſçavoir
Dans les deux grands deſſeins que tes yeux t'ont fait voir,
Ce n'eſt pas cependant ſon œuvre la plus forte ;
Ma voute qu'il peignit bien au-delà l'emporte :
A l'endroit le plus haut de ſon juſte milieu,
(Dans un très grand Tableau de figure octogone,)

On voit Jupiter en perſonne,
Rempli de la ſplendeur & majeſté d'un Dieu;
Qui, ſelon l'ancienne croyance,
Eut ſur les autres Dieux la ſuprême puiſſance;
Il eſt dépeint debout & dans un char d'argent
Que ſupporte un leger nuage.
Deux Aigles en ſont l'atellage;
On voit voler encor & derriere & devant
Quatre jeunes enfans ayant au dos des aîles;
Et portans dans leurs mains quelques fleurs immortelles;
La peinture exprimant par eux
Ce que les plus vigilans hommes,
(Qu'on appelle au monde Aſtronomes,)
Obſervent dans le haut des Cieux,
Sur ces quatre Etoiles petites,
Que l'on voit ſuivre au haut de l'air
La Planette de Jupiter,
(Et que l'on nomme exprès ſes quatre Satellites.)
Ce Peintre à ſon eſprit donnant un noble eſſor,
Peint dans l'air, ſous le char, une très-belle Femme;
Par laquelle il exprime encor
De la même Planette & le ſymbole & l'ame;
On lui voit de ſa main étendre & ſoutenir
Une fleuriſſante guirlande,
Et ces petits Amours en bande
Semblent de même la tenir,
Et qu'avec ce lien ils entourent enſemble
Deux Signes que Phœbus choiſit pour ſes maiſons;
Dont l'un au Sagittaire en figure reſſemble,
Et l'autre au Signe des Poiſſons.
Deux Femmes près du char figurent la Juſtice,
Qui ſous differens attributs

Punit tantôt l'odieux vice,
Ou recompenſe les vertus.
Cette premiere eſt figurée,
Une hache d'armes en main;
Qu'un faiſceau de verges Romain
Tient dans ſon milieu reſſerrée.
Près d'elle eſt un Amour volant
Qui porte en main une balance,
Un autre Amour pareil répand
L'heureuſe Corne d'Abondance,
D'où s'éparpillent en tombant
Une infinité de richeſſes:
Un autre enfant fort jeune & qui voit ce tréſor,
Compoſé de monnoye en argent comme en or,
En paroît choiſir quelques Pieces,
Avec un beau Colier de perles d'orient,
Qu'il admire & montre en riant
A pareil garçon de ſon âge,
Et comme prêt d'en faire avec lui le partage.
Tu vois de ce même côté,
Sous cette Juſtice prudente,
Un même enfant repreſenté
L'épée en main & nue en attitude ardente,
Pourſuivant deux femmes de près,
Qui figurent ici deux differens ſujets;
La premiere eſt la Violence,
Qu'on dépeint en fureur & d'un affreux regard;
Elle tient en main un poignard;
La ſeconde eſt la Fraude, elle a ſa reſſemblance,
Et quoiqu'à ſon viſage on ne la puiſſe voir,
Ne voulant pas qu'on la connoiſſe,
(Car méditant toujours quelque coup traître & noir,

Elle auroit peur qu'il y paroiſſe,)
Elle montre un beau maſque, & même inſolemment ;
Elle foule à ſes pieds & briſe
La balance & des loix le ſacré monument, *
Que ſon cœur déloyal mépriſe.
Aux environs du char de la Divinité,
Paroît encor une autre Femme
Qui déſigne la Pieté ;
Elle a ſur ſa tête une flamme,
Elle eſt aîlée & tient en main
Cette Corne abondante enfermant tant de bien.
Auprès ſont deux enfans à genoux en priere
Devant un grand Autel de pierre
Où le feu paroît allumé ;
Un autre jeune Enfant de courroux enflammé,
Se preſente encor à ta vûe,
Il a l'épée en main & nue,
Et c'eſt l'Impiété que tu vois qu'il pourſuit ;
Et par cette femme qui fuit
C'eſt elle-même qu'on déſigne,
Qui toujours dans le cœur infidele & maligne,
Eſt près d'un Pélican qu'elle tâche à brûler,
Cet oiſeau ſi bon & ſi tendre,
Par qui la pieté ſe fait aſſez entendre,
Et qu'en bon naturel rien ne peut égaler.

* *Les Tables de pierre.*

CHANT SECOND.

LE Peintre en ſon deſſein voulant ſuivre ſa route,
A dans quatre Tableaux de cette même voûte,
Dépeint quatre actions dignes d'éternité ;
On en voit deux de pieté

Et deux exemples de juſtice,
Avec leſquels l'antiquité
N'a rien qui doive entrer en lice,
Ni qui reſſemble mieux aux pareilles vertus,
Dont brillent dans LOUIS les nobles attributs.
Le Tableau qui nous repreſente
La premiere action de juſtice éclatante
Qu'on vit briller dans le paſſé,
Eſt dépeinte en ce lieu dans ce Tableau placé
Du côté que Phœbus partage ſa carriere, *
Au-deſſus des endroits d'où me vient la lumiere :
Ce fut lorſque Solon, ce grand legiſlateur,
Et dont dans un moment tu ſeras l'auditeur,
Etablit ſes loix dans Athenes,
Impoſant aux vices des peines,
Et la récompenſe à l'honneur :
On reconnoît cet homme ſage
Par ſes cheveux fort courts & par l'air du viſage,
Pour peu que des anciens & rares monumens
On ait le juſte goût avec les élemens ;
Son habit n'eſt point magnifique,
Il eſt fort ſimple & jaune, & l'on peint ſon manteau
De couleur de rouge ponceau :
Il eſt aſſis ſous un portique,
Deſtiné pour entrer dans un palais fort beau.
Proche d'une place publique ;
C'eſt près de cette table où tu vois ce Solon
Et ces hommes debout aſſemblez dans un rond,
A côté du portique & dans la même place,
Auprès d'un Temple joint à divers bâtimens,
Qu'une troupe de gens s'amaſſe,
Pour lire de Solon les ſages reglemens,

* *Midy.*

Et

Et ſes loix ſi bien expliquées,
Qu'au mur d'un carrefour on remarque appliquées
Sur cette même table un papier étendu,
Porte en écrit les loix de cet homme entendu.
Parmi cette grande affluence,
Qui jette ſur l'écrit leurs avides regards,
Le Peintre a pris plaiſir d'y peindre des vieillards,
Dont l'air fort venerable & rempli de prudence,
Marque une grande experience.
Solon paroît ici joindre à ſes actions
Une grande ſageſſe avec la modeſtie;
Mais ferme cependant à chaque repartie
Qu'il doit faire aux objections
Qui font l'unique objet de ſes attentions.
De l'autre côté de la table,
Vis-à-vis cet homme de feu,
Eſt un de ces vieillards à mine reſpectable;
Deſſus ſon habit blanc on voit un manteau bleu;
Dans ſa vraye attitude il paroît qu'il remarque
Quelques articles de ces loix,
Et dont de la main & des doigts
Il montre l'endroit & la marque;
Solon ſemble auſſi s'appliquer
A répondre au vieillard pour les mieux expliquer.
Un autre pareil perſonnage,
(Dont le pourpre de Tyr compoſe le manteau,)
Paroît au-devant du Tableau
Tenir quelque ſçavant langage
Avec cet homme près de lui;
Le ſiege de Solon lui tient lieu là d'appui;
Un grand rideau d'étoffe verte
Eſt auſſi dépeint derriere eux,

Et par lui, cher Mortel, du portique fameux
La riche colonnade eſt à demi couverte.
Auprès du rideau même, & plus bas vers ſon bout,
Eſt d'un autre homme vieux la tranquille figure,
Il eſt vêtu de blanc & peint dans ſa poſture,
(Derriere la table) debout ;
Il écoute de près ce que Solon prononce,
Et ſemble en ces momens donner quelque réponſe
Au jeune homme qu'on voit ſur la table accoté,
Qui même a ſur ces loix le regard arrêté,
Et que de ſon doigt il indique.
Un autre homme derriere, à les ouir s'applique ;
Tout cet ouvrage ſous-entend
La regle utile & la méthode
Que pratiqua LOUIS LE GRAND
Au ſujet de ſon ſage Code
Qu'il fit éxaminer par tous les Magiſtrats
Et les plus éclairez de ſes vaſtes Etats ;
Le Tableau vers l'endroit où Phœbus prend naiſſance,
(Plus haut qu'où Jupiter paroît dans ſon enfance,)
Repreſente Trajan cet Empereur Romain,
Qui fut à ſes ſujets affable autant qu'humain,
Leur donnant publique audience,
Recevant même encor leurs placets de ſa main.
Un triomphant laurier formant une couronne,
Orne ſon front & l'environne ;
Un drap d'or eſt ſon vêtement,
Relevé par une ceinture,
Dont les plis de l'habillement
Cachent aux yeux la ligature ;
Sur cet habit eſt un manteau
D'une belle étoffe écarlatte,

Qui reçoit un luſtre nouveau,
Par le travail en or, & dont l'ouvrage éclatte ;
Sur l'épaule il eſt ſoutenu
Et d'une agraphe retenu ;
La queüe en or tiſſue & des mieux ajuſtée,
Par deux jeunes garçons paroît être portée :
On voit cet Empereur s'avancer d'un pas lent ;
Les Sénateurs Romains font ſa nombreuſe eſcorte ;
Il paroît à les voir que du Sénat il ſorte,
Et que ſous un perron où le marbre s'étend,
Ce Prince en grande ſuite avec pompe deſcend.
La colonnade du portique
Eſt taillée en ordre Ionique,
Leur intervalle laiſſe voir
La cohorte prétorienne,
Ce Prince paroiſſant vouloir
Qu'exprès & loin de lui cette garde ſe tienne ;
Afin que tout ſon peuple à l'aiſe approche & vienne,
Et que chacun en liberté
De lui-même ſoit écouté :
L'on découvre plus loin la riche architecture
D'un ſuperbe Palais que COYPEL y figure,
Et quelques anciens bâtimens
Tels qu'on en vit à Rome en ſes commencemens.
L'Empereur en ſa contenance
Porte dans une main des papiers d'importance,
Et de l'autre un placet qu'il reçoit au moment
D'une Dame bien faite & noble en apparence,
Que pour une Romaine on connoît aiſément :
Sa tête par reſpect & s'incline & ſe panche,
Son habit eſt de couleur blanche,
Et le manteau d'un bleu mourant :

Tu lui vois, cher Mortel, ces deux Femmes derriere,
Debout & de ſa ſuite à leur air apparent :
Un homme entre elles deux, & le genouil en terre,
Regarde avec attention
Cette Dame de Rome & ſon humble action,
Je le croi de ſa ſuite, & même il ſemble en être.
Plus loin dans ce Tableau, vers ſon extremité,
Tu vois deux Etrangers paroître,
A leur peau baſanée, on peut d'abord connoître
Qu'ils viennent d'un pays qui doit être écarté,
Exprès pour implorer peut-être
La clemence du Prince & ſa douce équité,
Dont ils apprennent les éxemples
Si frequens & communs entre eux :
La Peinture en expoſe deux
A robes longues & fort amples,
L'un a ſon haut bonnet en pointe terminé,
Selon la mode Phrygienne,
Et ce Perſan ſuivant la ſienne,
Eſt d'un riche turban orné.
Un autre homme à genoux à terre proſterné,
(Comme en Orient eſt l'uſage,
Quand à ſon Prince on rend hommage,)
Se tient la tête nue & met bas ſon turban,
Et paroît adorer Trajan.
A côté de ce dernier homme,
Vers la porte où l'on entre au grand Sénat de Rome,
Et preſque aux pieds de l'Empereur,
Eſt dépeint un vieillard en longue draperie,
Et dont l'azur eſt la couleur,
Sa tête en eſt couverte, il ſemble qu'il s'écrie,
On le voit de même à genoux.

Devant ce Prince aimable & doux,
Differens autres perſonnages
De tous ſexes & de tous âges,
Sont très tendrement figurez
Vers cet endroit ſur des degrez :
Les uns s'avancent fort pour avoir audience
Et pour n'en pas manquer le temps,
Et les autres parmi ſe retirent contens
Du jugement qu'il fait comme de ſa clemence ;
Pluſieurs autres gens curieux
Paroiſſent là tenir leur place,
Afin de voir ce qui s'y paſſe,
Dans l'admiration & paroiſſans joyeux
De pouvoir regarder Trajan de tous leurs yeux.
Des deux Tableaux marquans les actions très belles,
Qui de la Pieté ſont les parfaits modeles,
Celui placé devers le Nord
Adoſſant la voûte où le dôme
Du petit eſcalier (de marbre l'on le nomme,)
En offre à tes regards un éxemple très fort ;
Et c'eſt dans l'Empereur Alexandre Severe,
Qui penetré de la miſere
Où ſe trouvoit réduit ſon cher peuple Romain,
Pendant une diſette extrême,
(Qui ſurvint ſous ſon regne même,)
Lui fit diſtribuer du grain ;
On y feint une grande place,
Dont pluſieurs beaux palais environnent l'eſpace ;
On y voit ſans ordre rangez
Des gens dans le beſoin & d'autre ſoulagez ;
Il en paroît aux yeux une grande affluence,
A qui cet Empereur par ſa douce preſence

Comme par ſa précaution,
Et ſes ordres précis (dont l'execution,
Par lui-même en perſonne eſt reglée & ſuivie,)
Semble donner & rendre une ſeconde vie.
Voici ſon ſuperbe Palais,
Ce Prince eſt aſſis à l'entrée,
Et ſur une tribune & haute figurée,
Pour être vû de ſes ſujets:
Du milieu d'une colonnade,
Qui du Palais fait la façade,
La tribune paroît en dehors s'élancer,
Et ſur la place s'avancer,
Un rang de Sénateurs qui forme une couronne,
Paroît debout & l'environne:
Tu vois près de cet Empereur
Une eſpece d'Huiſſier & qu'on nommoit Licteur,
Portant hache en faiſceau pour marque ſouveraine
Qu'affectoit la grandeur Romaine.
Auprès de la tribune on peint à demi nuds
Deux autres hommes inconnus,
Qui ſuivant leur mode ordinaire,
Ont chacun le genouil à terre:
Entre pluſieurs hommes qu'on voit,
Chacun eſt occupé, travaille & ſe remue,
L'un a du bled qu'il diſtribue,
Et cet autre auprès en reçoit:
Une Femme paroît aſſiſe
Sur les degrez de ce Palais;
On remarque dans tous ſes traits
Qu'elle eſt d'une beauté qu'on peut nommer exquiſe;
La gorge & ſon épaule au côté droit du corps,
Paroiſſent à nud au dehors.

Proche de ce Palais & devant une porte,
Une femme étendue & de faim preſque morte,
Gît à terre avec ſon enfant,
Et de ſon long couché ſur elle;
Il veut toujours ſuccer ſon aride mamelle,
Mais vuide de ſubſtance & de tout aliment,
Il n'en aſpire que du vent.
Le dernier grand Tableau d'une action pieuſe,
Dont la memoire encor eſt fraîche & glorieuſe,
Eſt devers le couchant poſé,
Du côté de la cheminée.
Au-deſſus de celui qui paroît compoſé
De la dévote offrande à Jupiter donnée,
Qu'au haut du Mont Ida le Peintre a deſignée,
On y voit dans le fond parmi d'autres objets,
Des Théatres publics, des Temples, des Palais,
Et des fameuſes Pyramides,
Sur des fondemens creux, étendus & ſolides,
Telles qu'en Egypte jadis
Ces monumens étoient bâtis,
Par leſquels en effet, ici l'on hiſtorie
Cette Ville autrefois nommée Alexandrie;
On découvre ces bâtimens
Et ſur divers allignemens
Au travers de grands intervalles
Ornez de colonnes égales.
Dans un autre intervalle au milieu du Tableau,
On voit un grand tapis comme un dais ou rideau,
Qui tient par des cordons à plus d'une colonne,
Et couvre une tribune où paroît un haut trône;
Le grand Roy Ptolomée en ce trône paroît,
(C'eſt lui que Philadelphe en Egypte on nommoit)

Un manteau de drap d'or le couvre ;
Dans cette figure on découvre,
Ainſi qu'au reſte du deſſein,
La pieté dont ce Monarque
Répandit ſur les Juifs une éclatante marque,
Alors qu'étant touché de la divine main,
Il reconnut que leur croyance
De quelque ſaint motif renfermoit l'apparence,
Après que par ſes ſoins les ſeptante Sçavans,
Eurent des Ecrits Saints fait la verſion Grecque ;
Ce Roi la conſerva comme un des monumens
Le plus rare qu'il eût dans ſa biblioteque ;
Il ordonna depuis que ce Peuple de Dieu
Seroit affranchi d'eſclavage,
Et que la liberté ſeroit ſon avantage.
Ce royal vouloir eut ſon lieu,
Ce ſont pluſieurs de ces Septante,
(Et parmi les Hebreux par ſes ordres choiſis,)
Qu'on voit près de ce Prince aſſis
Sur cette tribune ſaillante,
Et qui telle paroît par des traits adoucis ;
Proche du trône encor COYPEL en repreſente
Un d'entre eux fort âgé d'une mine apparente ;
Le Roy paroît l'entendre avec attention
Et quelque veneration.
Parmi la groſſe populace,
(Dont il paroît un grand amas
Au milieu d'une vaſte place,)
Quelques-uns à genoux étendent les deux bras
Exprès en action de grace
De la nouvelle liberté

Que

Que ce Roi genereux leur donne par bonté,
Et qui de ſon argent les délivre & rachette.
On remarque aſſez proche un ſpectacle nouveau
D'un autre homme debout que le tendre pinceau
Dépeint en manteau rouge ayant une baguette
Dont il touche une femme auprès de ſes enfans,
Pour démontrer par là qu'elle étoit affranchie ;
C'étoit l'uſage de ces temps,
Et que l'on pratiquoit dans cette Monarchie.
Plus loin auſſi de l'autre part
Et près de la tribune, on y voit figurée
La perſonne d'un grand vieillard,
Vêtu de draperie en couleur azurée ;
Il affranchit des Juifs, leur donnant des billets
Que le Prince a fait faire exprès :
Une Femme à genoux en beauté remarquable,
Reçoit de cet ancien une grace ſemblable.
Par ces faits ſi pieux qu'on vit aux temps paſſez,
Le Peintre fait entendre aſſez,
Que c'eſt à LOUIS même à qui le ſens s'adreſſe,
Lorſque de ſes tréſors faiſant grande largeſſe,
Il rachette tant de Chrétiens
De Pays differerens comme de ſexe & d'âge,
Qui languiſſoient dans les liens
D'un long & barbare eſclavage.
Pour mieux enſemble réunir
Tous les ſujets choiſis qu'on me voit contenir,
On peint ſur la corniche autour de mon enceinte
Une balluſtrade d'or feinte
Et quatre obeliſques aux coins.
COYPEL employa tous ſes ſoins
Afin que l'œil les prît pour vraye architecture,

Ils ſont tous de marbres ornez
Et de groupes accompagnez
Faits en bronze & garnis de plus d'une figure,
Des Peuples de tout ſexe & qui ſemblent parlans;
Etant au naturel dépeints & reſſemblans,
Paroiſſent regarder deſſus la baluſtrade,
Qui de ma vaſte enceinte occupe la façade.

AULA PRIMA ÆDIUM REGINÆ,

CUM INGREDERIS PER CUBICULUM SATELLITUM,

IN CASTELLO VERSALIENSI.

ET ſi vocor ſimpliciter Aula ædium Reginæ, attamen, Curioſe dilectiſſime, ſi cominus in me curioſos conjeceris oculos, fateberis ordinem obtinere me poſſe pulcherrima inter hujuſce ſuperbi palatii loca.

Pavimentum meum conſtat è marmoris ſelecti partibus ſectilibus; conſtat ex eâdem materie lacunar; coronis mea, accedentiaque ſculpta ornamenta cooperta ſunt auro puriſſimo. Coronidi impoſitæ ſunt duæ Tabellæ quas ſatis mirari nequeas; incluſæ ſunt in limbis marmoreis, albo viridique diſtincto.

Harum altera ad orientem poſita, quam pinxit COYPEL pater, naſcentem Jovem exhibet; Saturnus alatus videtur monti Idæ inſidens & vorans ſapidem linteo involutum qui ſibi loco parvuli Jovis oblatus eſt. In montis radicibus Rhea conſpicitur Saturni conjux ſedens ſub arbore, cæruleo involuta pallio & in ulnis gerens Jovem à ſe recens editum. Huic aſſidet puella juvenis, albis flaviſque veſtimentis induta, nomine Amalthæa, cui natus recens deus nutriendus committitur. Prope etiam conſpiciuntur homines duo ſeminudi tibiis & variis iiſdemque agreſtibus inſtrumentis canentes, ut & quædam Mulieres. Viri Curetes vocantur, ſunt idæ Montis incolæ, Cybeleſque Sacerdotes; Mulieres Corybanthes dicuntur & Sacerdotes Cybeles. Simul omnes ſua pulſando cymbala magnum in aera ſtridorem enituntur emittere, ne audiatur à Saturno fractus & confuſus pueri vagientis clamor.

Altera Tabella ſupra caminum poſita ejuſdem hiſtoriæ ſeriem complectitur. Hæc virginum puellarum turba quam conſpicis Jovi ſacrum offert. Adverte ſacrificum albâ tunicâ ornatum, & tres puellas ornatas floribus, quæ neceſſaria ad ſacrum faciendum inſtrumenta ſuppeditant; tres alias inſuper quæ Jovis adorant ſtatuam.

Hæc duo argumenta COYPEL expreſſit optime. Verum enimverò

multò magis emicat opus ipsius in tabellâ octogonâ quæ meum ornat fornicem, in qua Jupiter cernitur majestate & fulgore splendescens, curru vectus argenteo quem binæ trahunt aquilæ, quemque præcedunt & sequuntur alati quatuor pueri, sub quorum specie stellæ quatuor, seu quatuor Jovis Planetæ satellites adumbrantur.

Alii pueri turmatim volitantes cum muliere, stellas alias & aliquot signa Zodiaci denotant.

Duæ aliæ feminæ prope currum denotant Justitiam, Romanam securim & lances habent præ manibus.

Tenellus amor cornucopiæ fructus emittit.

Exhibetur etiam Mavors duas mulieres insequens quæ Vim exprimunt, & Fraudem larvam manu præferentem.

Circum currum Pietatem pictor exprimit. Alata est, flammam habet in capite, & manu tenet cornucopiæ: ante ipsam positi sunt duo pueri qui se ante altare lapideum prosternunt, in quo accensus ignis cernitur.

Tenellus alius puer ira exardescens & armatus gladio mulierem insequitur quæ Impietatem adumbrat, quæ quidem flammis Pelicanum, pietatis signum, meditari videtur absumere.

Vides præterea, Viator dilectissime, quatuor alias tabellas in meo fornice, quibus duo justitiæ, duo pietatis facta exhibentur.

Prima earum quæ spectat ad justitiam posita est supra fenestras ad meridiem in quâ pictus SOLON cernitur. Antiquus ille legislator flavis, rubrisque vestimentis indutus tecum mox collocuturus est.

Altera cujus argumentum ipsissima est justitia, Trajanum Imperatorem refert qui à compluribus è suis subditis libellos accipit: lauro redimitus est, aureoque panno vestitus, & coccineo pallio. Hæc spectat ad Orientem.

Altera è tabellis quæ pietatis exercitia referunt ad Septentrionem posita est, & Severum Imperatorem exhibet, qui famis tempore, frumentum popularibus suis largitur.

Ultima è quatuor hisce tabellis, juxta caminum posita, est ad Occidentem & celeberrimum Ægypti Regem exprimit. Ptolomæum scilicet (cui Philadelpho nomen fuit.) Pallio vestitus est è panno aureo confecto. Huic assident Hebræi 70 quos eligendos & accersendos curavit, ut sacros codices græcè verterent. Hanc versionem hîc in regiâ suâ bibliothecâ reponit. Vale, Curiose amicissime.

SOLON.

TABLEAU DANS LA PREMIERE SALLE DE L'APPARTEMENT DE LA REINE, AU CHASTEAU DE VERSAILLES.

TOUT insensible que je sois
Dans ce riche Tableau de COYPEL que tu vois,
Je puis encor, Mortel, t'inspirer la sagesse,
Qu'on sçait que j'appris autrefois
Aux peuples mes voisins comme aux plus puissans Rois;
Si ton noble penchant te réveille & te presse
De te rendre attentif à ma muette voix.
Je suis l'ancien SOLON auteur de tant de loix,
Un des sept Sages de la Grece:
Le Roy Codrus dont je descends
Commanda jadis dans Athenes,
C'est ma patrie & de mon temps,
Il n'a tenu qu'à moi d'en gouverner les rênes
Et de m'attribuer le suprême pouvoir.
Mais bien éloigné de vouloir
Changer ainsi ma République
En Gouvernement despotique,
Je fus bon citoyen, j'en remplis le devoir,
Content dans mon état modique
D'être choisi sans brigue inique,
Pour être de la Ville arbitre & protecteur,
Et des anciennes loix maître & reformateur.
Le nombre que j'en fis fut écrit sur des tables,
Et parmi les plus remarquables,

Coypel pinxit

Ravmon Sculp.

Solon

Proposant ses lois aux atheniens en presence des principaux de la Ville.

Solon

Leges a se conditas proponens atheniensibus coram principibus civitatis.

Qu'on s'efforça de critiquer,
Ce ſont les deux que je vais t'expliquer,
Mon crédit ſçut les rendre en plein uſage & ſtables ;
La premiere innovation
Que je fis de mon chef, fut des dettes paſſées
Une entiere abolition,
Qu'elles ſeroient enfin pour toujours effacées,
Sans pouvoir ſur le dû entrer en action.
Le pauvre étoit alors opprimé par l'uſure,
Et par l'ancienne loi très criante & très dure,
Car lorſqu'un débiteur par hazard ne pouvoit
Fournir au créancier l'argent qu'il lui devoit,
Il étoit forcé de lui vendre
Les propres enfans qu'il avoit,
Ou n'en ayant pas, de ſe rendre
Son eſclave à toujours contre raiſon & droit ;
A quoi par ma reforme on ne put plus prétendre.
Ce grand bien qui cauſoit d'abord un nouveau mal,
Fut precedé d'une ſurpriſe,
Dont l'effet à pluſieurs fut nuiſible & fatal,
Et qui pourtant, à tort, ſur mon compte fut miſe.
Avant que de la publier,
J'en fis trop tôt la confidence
A trois amis d'experience,
Hors du cas de s'en méfier ;
Ces amis abuſans d'une telle ouverture,
Sans ſonger qu'à moi-même ils faiſoient une injure,
Par le lâche complot du projet odieux
Qui ſuit & fut formé mal à propos entre eux,
Vont faire à mon inſçû d'abord l'emprunt blâmable
D'une ſomme conſiderable
Des gens les plus pecunieux

Et des principaux de ces lieux.
Ils mirent ces deniers à differens uſages,
Achetant des maiſons & d'autres heritages,
Auſquels la même loi marquoit expreſſement
Qu'il ne fût point touché pour dette aucunement.
Après cet emprunt d'importance,
On publia mon ordonnance,
Ainſi cet argent pris par ces faux emprunteurs,
Fut au dommage des preteurs,
Qui perdirent par là les differentes ſommes
Qu'avoient emprunté d'eux ces trois perfides hommes.
Contre moi l'on en murmura,
Mais la choſe ainſi demeura;
Et quant à l'autre loi qu'on nommoit la ſeconde,
Qui fit grand éclat dans le monde,
Le beau ſexe en fut ſoulagé,
Etant par des trompeurs trop ſouvent affligé.
Certains hommes alors impuiſſans par nature,
Connoiſſant le défaut que cauſoit cette injure,
S'engageoient ſans autre examen
Sous les douces loix de l'himen,
Procedé qui choquoit les regles de droiture;
Tel homme faux, très frequemment
S'adreſſoit ordinairement
A la belle & riche heritiere,
Pour trouver le moyen de faire impunément
De ſes grands biens ample litiere;
Je mis bon ordre à ces abus,
Comme tu l'apprendras par les ſuivans Statuts.

Statuts d'une Loi de Solon.

Que toute fille ou veuve aſſez infortunée
Pour ſe voir ſous le joug d'un ſterile himenée,

Peut, ſans que ſon honneur en ſoit jamais fletri ;
Ni qu'on lui faſſe aucun reproche,
Choiſir d'un tel époux le parent le plus proche,
Pour lui tenir lieu de mari,
Et remplir comme il faut ſon devoir & ſa place,
Par la juſte raiſon qu'en ayant des enfans,
L'autre impuiſſant ſoit ſûr qu'ils ſortent de ſa race,
Et de ſes plus proches parens.
On impoſe à cet homme une ſeconde peine,
Afin que mieux il s'en ſouvienne ;
C'eſt d'être obligé chaque mois
De venir voir ſa femme, au moins une ou deux fois,
Pour faire d'autant mieux paroître
Qu'il ne la veut point méconnoître ;
Et qu'en lui faiſant cet honneur,
(Comme à ſon époux, ſon ſeigneur,)
Une femme ſage & fidele
Puiſſe s'appercevoir par la même faveur,
Que ſon mari tient compte d'elle,
Et qu'elle eſt toujours dans ſon cœur :
L'avarice d'un impoſteur,
Par une telle ignominie,
Fut exemplairement punie ;
Le ſurplus de mes Loix n'étant point inſtructif ;
Entamons un autre motif
Qui puiſſe mieux conduire aux utiles ſciences.
Chaque ſage de Grece a laiſſé ſes ſentences,
Dont fit grand cas l'antiquité ;
Puiſqu'à chacun de nous le bruit donne les ſiennes ;
Ce ne ſera pas vanité,
Si je te parle ici des miennes.

Premiere Sentence.

Si tu veux t'engager dans le nœud conjugal,
Que ce ſoit avec ton égal,
Car tout qui ne s'apparie,
Trop frequemment ſe contrarie.

Seconde Sentence.

Ce qui ſe fait par ſeul hazard,
Sans le concours de la prudence,
Aux marques de l'honneur, ne doit point avoir part,
Encor moins à la recompenſe.

Troiſiéme Sentence.

L'homme noble par ſa vertu
L'emporte ſur celui qui l'eſt par ſa naiſſance,
L'un de ce haut-relief s'eſt lui-même vêtu,
L'autre en tient des ayeux l'emprunt & l'aſſiſtance.

Quatriéme Sentence.

Sur les défauts d'autrui ſois toujours très diſcret,
C'eſt faire une œuvre charitable,
Reprens ton prochain en ſecret,
Lui donnant devant tous louange convenable.

Cinquiéme Sentence.

Par un deſtin fixé la mort doit t'arriver,
Ta folie eſt viſible & vaine,
Si tu crois, pour toujours, la pouvoir eſquiver;
Garde-toi de ton mieux, mais ta fin eſt certaine.

Sixiéme Sentence.

En fortune, en malheur, garde un eſprit ſerain,
Si tu parois ſaiſi de crainte,
Pour ce qu'on eſtime incertain,

C'eſt

C'eſt agiter ton cœur en vain
D'une double & ſenſible atteinte :
Tu tombes par là dans le cas,
D'un eſprit ſans arreſt ; ce que tu fais connoître,
Quand il craint auſſi fort pour ce qui pourroit être,
Que pour ce qui peut n'être pas ;
Mais ce qu'on veut au Ciel arrivant ici bas,
Il faut t'y reſigner de pied ferme & l'attendre,
C'eſt le parti meilleur à prendre.

Septiéme Sentence.

Lorſqu'un homme eſt vivant, ne le dis pas heureux ;
Car tout eſt dans la vie inconſtant & douteux ;
Le moment de la mort, celui qui le precede,
Sont ſouvent vûs de pluſieurs ſens ;
On ſçait que le moindre intermede
Les fait paroître differens,
Ainſi pour aſſurer ce qu'on fut dans la vie,
Ce n'eſt qu'après le temps qu'elle nous eſt ravie.

Fin des Sentences de Solon.

J'étois, Paſſant, fort attaché
A citer en public ma Sentence derniere,
Et je ne m'en ſuis pas caché
A l'opulent Creſus (dont l'humeur étoit fiere,)
Il l'a reçut très mal, il en parut fâché ;
Tu le ſerois, je croi, ſi je laiſſois arriere
Un ſujet dont ton cœur ſe ſentira touché,
L'hiſtoire en eſt particuliere.
La Lydie en mon temps eut ce Creſus pour Roi,
Prince bouffi d'orgueil, vain & rempli de ſoi,
D'ailleurs maître abſolu d'un floriſſant empire ;

Au surplus du nombre de ceux
Que les hommes flatteurs appellent bienheureux,
Et pour qui la fortune est toujours prête à rire :
Il avoit d'immenses trésors,
Ses Temples, ses Palais, dedans comme dehors,
Etoient d'une structure égale & magnifique ;
Il employoit le marbre où nous plaçons la brique ;
Où nous usons du cuivre il posoit l'or massif :
Ce que nous couvrons d'or, lui dans tout excessif,
Le faisoit parsemer de pierres précieuses,
Des plus gros diamans & de perles nombreuses.
Dans le temps que je me rendis
Sur les terres d'Egypte (où je faisois voyage,)
Pour m'instruire partout & chercher quelque Sage ;
Ce Prince me manda pour aller à Sardis,
(C'étoit la Ville capitale
Où ce grand Roy tenoit sa magnifique Cour,
Que l'on disoit alors n'avoir point son égale,)
Je me rends aussi-tôt dans ce riche sejour,
Où même avanture m'arrive,
(Comme dit l'histoire naïve)
D'un homme en pays élevé,
D'où la mer éloignée étoit si peu connue,
Que jamais il ne l'avoit vûe :
Ce même Casanier depuis s'étant trouvé
Dans le pressant besoin de faire
Un voyage au-delà de sa proche frontière ;
Crut, quand il vit un lac ou quelques grands ruisseaux,
Ou le rapide cours d'une large riviere,
Que c'étoit-là cette onde amere,
Et qu'il en traversoit les eaux ;
Je fus ainsi trompé, car parcourant les salles

De ce riche & vaſte Palais,
(Que tout autre auroit crû lors autant de Dedales,)
Je rencontrai toujours des Courtiſans bien faits,
Suivis de gardes, de valets,
D'Officiers de marque & d'élite,
Si bien qu'à l'apparence, à ſi nombreuſe ſuite,
Je crus, ce fut de bonne foi,
Que chacun d'eux étoit le Roi;
Je ne ſortis enfin de mon erreur extrême,
Qu'après être conduit auprès de Creſus même.
Comme il m'attendoit ce jour-là,
Si richement il s'habilla,
Que l'or, l'argent, les pierreries,
Les plus ſuperbes broderies,
Et les draps de riches couleurs,
Répandoient cet éclat ſur ſa jeune perſonne,
Qui montroit clairement, avec l'air de grandeur,
Que ce Prince étoit né pour porter la couronne;
Mais ce grand Roi s'étonna fort
De ce qu'à ſon premier abord
J'admirai peu ſa pompe & ſa magnificence,
Par parole ou par ſigne, ou par ma contenance,
Et que loin de cela je faiſois entrevoir,
Contre ſa ſecrette eſperance,
Que ce brillant, cette opulence,
N'avoit pas dequoi m'émouvoir,
Et que je m'épriſois cette apparence vaine,
La croyant d'un cœur bas la marque très-certaine.
Ce Monarque un peu démonté
Dans une pareille rencontre,
(Sur laquelle en lui-même il n'avoit pas compté,)
Pour ébranler ma fermeté,

Ordonna qu'on me fît la montre
De ſes treſors, meubles & biens,
Dont je vis un amas immenſe,
Si rempli de magnificence,
Que ceux de pluſieurs Rois n'égaloient pas les ſiens.
Mon ame ne fut point émûe
De l'éclat de cette revûe,
Et comme on m'eut conduit au Roy,
Il s'enquit auſſi-tôt de moi,
Si je n'admirois pas ſon extrême opulence,
Et ſi j'eus jamais connoiſſance
Que quelque homme au monde aujourd'hui,
Pût ſe croire heureux plus que lui:
A ce diſcours plein d'arrogance,
Je réponds de voix ferme, Oui,
J'en vis & connus un qu'ici je te dénote,
C'eſt le noble Telas mon cher compatriote,
Qui mourut dans le lit d'honneur,
Défendant ſa patrie avec zele & valeur.
Ah! Solon, tu me fais injure,
(Dit ce Monarque mécontent,)
Quand tu confonds ainſi dans la même meſure,
Un Prince (comme moi puiſſant,)
Avec l'homme privé, d'une naiſſance obſcure.
Ce n'eſt pas pour un Sage un trait de bon eſprit,
De préferer la mort commune,
A la grande & haute fortune
D'un Souverain à qui tout rit;
Et quoiqu'il n'en ſoit point qui marche ſur ma trace,
(Que l'éclat de mon ſort, tout autre éclat efface,)
Je ne pourrai donc pas te faire conſentir
Qu'entre les plus heureux on me donne une place.

Les Grecs, lui dis-je alors, ne ſçavent point mentir,
Les Dieux nous ont donné la franchiſe en partage ;
Contens chacun chez nous d'un chétif heritage,
Nous vivons ſans ambition,
Sans haine & ſans diſſenſion :
Notre ſageſſe unie, & baſſe & populaire,
Nous tient en bride, & nous défend
De prendre un vol trop temeraire,
Ni d'aſpirer jamais au magnifique, au grand ;
Elle nous inſpire au contraire
Un eſprit de ſimplicité,
Et que c'eſt pure vanité
De vouloir établir ſur ſa gloire preſente,
Son entiere felicité,
Puiſqu'à tous les momens la vie eſt ſi changeante ;
Mais ſi d'un homme juſte, aimé, grand, genereux,
Nous voyons, en bonheur, la carriere finie,
C'eſt lui que nous nommons un humain bien-heureux ;
Telle eſt notre penſée, ou c'eſt notre manie,
Grand Roy Creſus, ſi tu le veux ;
Car nommer fortuné celui-là qui reſpire,
C'eſt vouloir couronner d'avance, & ſans nul droit,
Un homme encor, qui combattroit,
Et qui peut même avoir du pire,
Au temps que l'aſſaut finiroit :
Croi donc la choſe enfin, comme tu veux la prendre ;
Mais à l'encens flatteur je ne ſuis pas enclin,
Pour te nommer heureux il faut te dis-je attendre,
Et voir quelle ſera ta fin.
Creſus fâché d'une réponſe
Qui le régale d'une annonce,
Peu conforme à ſes hauts projets,

Dont l'étendue étoit trop vaſte
Pour en produire un bon ſuccès,
Mépriſa mes avis diſcrets,
Et donna toujours dans ſon faſte.
Je ſortis ainſi de ſa Cour;
Mais il eut un fâcheux retour,
Cauſé par la fortune adverſe.
Il entre en guerre avec la Perſe;
Il eſt défait, aux fers, & conduit à Cyrus,
Qui, ſans égard à ſa perſonne,
Dans ſa prompte colere ordonne
Qu'un bûcher ſoit conſtruit pour y brûler Creſus;
Il le fit élever, afin que ſon armée
Vît ce rare ſpectacle, & réduire en fumée
Les deſſeins trop enflez de ce Prince arrogant,
Si vanté par la Renommée:
On l'y monte donc à l'inſtant,
Nud, enchaîné, pâle & tremblant.
Voilà ce Roi (des biens, de ſon faſte idolâtre)
Lié contre un poteau, ſur un honteux theâtre,
D'arbres couchez & droits il eſt environné,
Il ſemble une foreſt au haut d'une montagne;
On y voit le feu mis, déja la flamme gagne,
Elle va devorer ce Monarque enchaîné,
Lorſqu'on l'entend dabord qui crie,
(En gémiſſant à haute voix:)
O Prophete Solon, qu'il repeta trois fois.
Cyrus à pareils cris, ayant l'ame attendrie,
Ordonne promptement qu'on éteigne le feu,
Et lui fait demander ſi ce Solon qu'il nomme,
Eſt, ſelon l'apparence, un Dieu,
Ou peut-être une femme, un homme,

Qu'il reclame ainſi ſeul dans cet horrible lieu.
Creſus répondit haut, mais on ne pût l'entendre,
Et Cyrus ſouhaittant de lui-même l'apprendre,
Et quelle en étoit la raiſon,
Dit que de ce buſcher on le faſſe deſcendre;
Et lui demande après, quel étoit ce Solon:
L'autre enſuite lui conte au long,
Tout ce que j'avois dit au temps de ma viſite,
Sur lui-même & ſur ſa conduite.
A ce diſcours, Cyrus ſentit agir ſon cœur,
(Car c'étoit un Prince fort ſage,)
Et touché du preſſant malheur
D'un ſi renommé perſonnage,
Il le fait affranchir de ſes liens de fer,
Dont le poids rude & lourd, imprimoit ſur ſa chair
Des cicatrices inhumaines,
Et voulant le réduire à de plus douces peines,
Il lui donna des chaînes d'or,
Afin qu'il ſe ſouvînt de ſes humeurs hautaines,
Et qu'il étoit captif encor;
Mais Cyrus ce grand Prince & genereux & brave,
Qui le traittoit moins en eſclave,
Qu'en veritable ami qu'il conſideroit fort,
Le retint ſur ce pied chez lui juſqu'à ſa mort.
On peut donc remarquer que par mon ſçavoir faire,
A deux puiſſans Rois j'ai ſçû plaire,
Et qu'au trop fier Creſus, dechû de ſon bonheur,
Pour être à mes avis toujours roide & contraire,
Je ſauvai la vie & l'honneur;
Cependant, Curieux, ſans vouloir me dedire,
Contre la Renommée, en faux je veux m'inſcrire,
Elle paroît toujours empreſſée à parler,

A groſſir toute choſe, & même à la doubler,
En publiant le trouble où regne encor le calme.
Sur les Sages alors on me donnoit la palme ;
Mais notre égale humilité
En rejetta la vanité ;
Je veux t'en ébaucher une peinture vive ;
En voici l'hiſtoire naïve.
Ces ſept Sages un jour étant dans un repas
Que donnoit Periandre & l'un d'eux à Corinthe,
Il ſurvint entre nous de gracieux debats,
Sans aigreur pourtant & ſans plainte ;
On les vit terminer ſans bruits & ſans combats,
Et la narration ſuivante
T'en va donner la claire entente.
Quelques pêcheurs de mer retirant leur filet,
Un trepié d'or maſſif ſe trouva dans la priſe ;
Mais à certains bourgeois d'un lieu nommé Milet
Cette capture étoit acquiſe ;
Car le coup des pêcheurs par lui fut acheté,
Avant que dans les eaux le filet fût jetté :
Il naît d'abord entre eux une grande diſpute,
Et l'Iſle de Coô dont étoient les pêcheurs,
Prend cette affaire à cœur, on en vient à l'émute,
A des plaintes, à des clameurs ;
Les Bourgeois de Milet s'en plaignent à leur Ville,
Qui prétend intenter à cette Iſle un procès,
Sur pareille entrepriſe injuſte & peu civile :
Le débat du trépied parvint à tel excès,
Qu'on fut prêt d'en venir à guerre declarée ;
Mais la Prêtreſſe Pythia
Finit le different & le pacifia ;
L'Oracle aux deux partis, par ſa bouche ſacrée

Prononça

Prononça ce decret dont on fut étonné ;
A ſçavoir, Paſſant, qu'au plus Sage,
Le trépied d'or ſeroit donné,
Et ſans qu'il fût beſoin de faire aucun partage.
Pour remplir cet ordre des Dieux,
On jetta ſur nous ſept les yeux ;
Et comme à ces peſcheurs on vint alors apprendre
Que nous étions chez Periandre,
Le trépied y fut apporté,
Chacun de nous fut exhorté
A prendre ce hazard qu'on croit venir d'Helene,
Qui revenant ſur mer de la guerre Troyenne,
Le jetta par vœu dans ces eaux,
Voyant la fin de tous ſes maux.
A Thales auſſi-tôt le trépied ſe preſente,
Mais cette primauté nullement ne le tente,
Croyant Bias plus ſage il lui remet. Bias
Du même honneur fait peu de cas,
Il l'offre après à Cleobule ;
Ce digne ſage en fait ſcrupule
Et le renvoye à Pittacus,
Et qui de même en fait refus
Et le met devant Periandre ;
Ce dernier ne le veut pas prendre,
Et chacun du trépied ſe faiſant le renvoi,
Il vint à mon tour devant moi.
Comme j'eus de tout temps ſecrette répugnance
Pour ce qu'on nomme préference,
Je dédaignai le trépied d'or.
Ainſi cet antique tréſor
Ne trouvant point alors de maître ;
Un de nous au public fit hautement connoître

Qu'on ne pouvoit trouver le plus Sage en ces lieux ;
Que cette qualité regardant les ſeuls Dieux,
Il falloit du hazard leur conſacrer l'offrande :
D'abord la factieuſe bande
Conſent & ſe ſoumet à cet avis pieux,
Et veut qu'à Delphes on l'appende,
C'eſt ce qui fut executé.
Ainſi tu vois, Paſſant, que cette primauté
Ne m'ayant été jamais dûe,
Fut toujours de moi mal reçûe,
Puiſque pour m'expliquer dans un langage franc,
Entre pluſieurs égaux on n'admet point de rang.

SOLON,

TABELLA IN AULA PRIMA ÆDIUM REGINÆ POSITA,

IN CASTELLO VERSALIENSI.

ETSI, Viator amantiſſime, in eximiâ hâcce tabellâ quam pinxit COYPEL me conſpicis exanimum ; poſſum tamen etiamnum docere te ſapientiam ad quam ſummos aliquando Reges, & populos direxi.

Antiquum illum Solonem vides unum è ſeptem Sapientibus quos jactavit Græcia. Genus duco à Codro Athenis quondàm imperitante ; quâ quidem in urbe civis bene animatus vixi, & leges condidi in æneas tabulas inciſas quæ poſt in fanis publicis collocatæ ſunt. E multis hiſce legibus duas tantùm hîc tibi ſum expoſiturus, adverſus quas non mediocriter pugnatum eſt.

Harum alterâ delevi omninò mutuò ſumpti à privatis æris alieni redditionem, nempe in ære ſuo credendo divites agebant adeò tyrannicè, ut pauper debitor, ſi ſolvendo impar eſſet, prolem in ſervitutem redigendam vendere cogeretur, aut ipſe etiam prolis defectu ſubire ſervitium.

Verùm enim verò lex altera vix promulgata fuit, cùm plurimas ſimultates & inimicitias ſuſcepi, quòd ſcilicèt matronis maximè faverem. Lata lex fuit adverſus viros impotentes qui temerè matrimonia vitii ſui conſcii contrahebant, & ſæpè ſæpiùs puellas divites procabantur, ut ipſis nuberent ; ſicque conjuges duplici ratione fallerent, ſeu res ipſarum dilapidando, ſeu cum ipſis illi ſe pro viris, aut potius virorum umbræ traderent. Decretum igitur fuit ut puella quævis aut mulier vi-

dua, si tam infelicem sponsum nacta fuisset ex ipsius cognatis propinquissimum in conjugem posset eligere, ut certò sciret ille pseudo-maritus impotens, liberos quos ex uxore suâ talis cognatus suscepisset, verè è stirpe suâ procedere ; cùmque ab uxore alibi habitaturus discederet, jure cogebatur deceptam uxorem semel singulis mensibus invisere & officiosè salutare, quò certiorem illam faceret se cum ipsâ verum contraxisse matrimonium, & semper honestè ipsam habiturum esse. Ubi lege actum est, virorum impotentium sat acerbas pœnas fraus dedit & avaritia.

Præter leges à me conditas, Veteres etiam sententias meas maximè commendaverunt ; cùmque suas sententias sex alii Sapientes in vulgus ediderint ; hîc meas tibi posse mihi videor exponere citra ullam superbiæ suspicionem.

Prima Sententia.

Qui nubere vult, puellam procetur ejusdem sortis & conditionis ; quæ si non æquales fuerint, res vulgò cedit pessimè.

Secunda Sententia.

Si quid tibi casu solo contigerit, & ab ingenio simul & prudentiâ profectum non fuerit ; ne decus inde quæras aut præmium.

Tertia Sententia.

Homo virtute nobilis multò pluris faciendus quàm ille quem solum genus nobilitat. Alter enim nobilitatem sibi peperit ; alter à majoribus acceptam ad illos referre cogitur.

Quarta Sententia.

Consideratius tace alterius vitia, pium est fratrem aut amicum clàm corripere ; palàm laudare.

Quinta Sententia.

Turpiter hallucinatur qui mortem effugere se posse existimat. Cura tuam valetudinem, at è vivis excessurum esse te certior esto.

Sexta Sententia.

In prosperis ut & in adversis serva æquitatem animi, nec sine te timore commoveri ob res humanas quæ semper incertæ sunt, præstat te totum & omnia quæ tua sunt divinæ potestati committere.

Septima Sententia.

Nemo felix ante mortem appellari potest ; omnia enim, dum vivimus, incerta sunt : sicque nemo mortalis, nisi postquam è vivis excessit meritò beatus fuisse dicitur.

Ad hoc, Viator amantissime, maximè intentus eram ut palam omnibus hanc meam ultimam sententiam recitarem ; quam quidem coram ipsissimo Lydiæ potentissimo Rege Croeso protuli. At cùm hanc iniquo animo accepisset ; nullum ex ipsâ fructum tulit.

Rex ille ditissimus opum erat inter omnes orbis universi Principes & superbissimus, ædesque incolebat pretiosissimâ supellectili instructas. Gemmas baccas, aurum & argentum apud illum nemo non mirabatur. Cùm ipse viam facerem in Ægyptum, cum viris doctis colloquendi gratiâ, Croesus audiit me non ita distare à regno suo, & jussit Sardin in urbem suam Principem ipsum convenire. Se vestibus induit & monilibus magnificentissimis ; attamen mirandi locus ipsi fuit quòd, cùm ipsum audiissem, nullo modo, commovissent me tot ipsius monilia, tam multum in ipsius aulicis aurum. Ut verò tentaret meam constantiam, ostendi mihi jussit suos thesauros quorum congestæ divitiæ Regum plurimorum opes exsuperare poterant.

Postea ad ipsum ductus & rogatus ab illo num ego immensas ipsius opes mirarer, aut existimarem quemquam in orbe Croeso feliciorem vivere, superbo Regi firmus & audax tale responsum dedi. Feliciorem te & ditiorem novi, Telan municipem meum carissimum, qui pro patriâ bene animatus, pugnando fortiter cecidit. Ah Solon, exclamavit Rex, convicio me insequeris, cùm privatum amicum tuum confers cum Rege potentissimo, cui rident omnia ! cùm verò certissimum sit, & satis superque pateat his in terris nullum regnare Principem me beatiorem ; non ergo cogam te fateri rem ut est ? Græci Cretuli, minimè mentiuntur ; sincero nobis ore loqui dederunt Fata ; non superba est nostra vivendi ratio. Vivimus ingenui ; fucum existimamus felicitatem in præsenti gloriâ positam, si quidem alternis vicibus iisdemque maximè diversis obnoxia sunt omnia hujusce vitæ momenta. Verùm ille felix à nobis verè existimatur qui, postquam fuit, justus audit amabilis, magnus, fortisque. Adulari nescio : si te cupis à me felicem appellari, expecta dum sciam ego qualis excesseris.

Tali responso Crœsus incitatus & offensus mea sprevit consilia, & fastui luxuique semper indulsit. Tùm aulam ipsius reliqui, sed, Viator amantissime, sævissimis postea fortunæ telis Rex infelix obnoxius patuit. Cum Persis manum conseruit, & exercitus ipsius fusus est fugatusque ; ipse vinclis oneratus, ad Cyrum deductus est, qui percitus irâ rogum altissimum extrui jussit in quo Crœsus coram exercitu Persico vivus cremaretur.

Cùm in rogum Crœsus ascendisset, ignisque cœpisset ardere, & ad palum Rex miserrimus alligatus fuisset ; ter altissimâ voce exclamavit : O Solon propheta, & verè propheta.

Cyrus tunc aderat qui post auditum hunc sermonem, flammas citissimè extinguendas curavit, Crœsumque jussit interrogari, cujus nomen appellavisset. At Crœsus cujus respondentis vox ob teterrimum spississimumque fumum fracta & debilis exaudiri non poterat, jubente Cyro de rogo detractus est, & ad ipsum adductus atque ab ipso rogatus quis esset Solon iste cujus nomen sæpè sæpius appellaverat.

Crœsus tunc Cyro narravit ea omnia quæ inter nos acta fuerant, cùm ipsum Sardin convenissem. Cyrus Princeps magnanimus & sapientissimus, Crœsi commotus infelicitate, vinculis ferreis hunc relaxavit, & aureis, iisque levioribus stringendum curavit, ut esset pristinæ superbiæ memor. Hunc posthinc ad excessum usque apud se retinuit & non tam ut captivum, quàm ut Regem habuit amicissimum.

Ecce audis, Viator amantissime, quantum duobus Regibus potentissimis placuerim. Cùm verò palmam olim septem inter Sapientes Græciæ obtinuerim, (quod quidem ego modestè de me sentiens non fateor) factum audias velim ex quo nostram ingenuitatem possis perspicere.

Periander unus è nobis septem Sapientibus Corynthi degens, ad prandium nos sex alios Sapientes vocaverat. Evenit ut dum epularemur maritimi piscatores trahentes retia, in iis tripodem aureum invenirent. Cùm verò emptum esset à mercatore Milesio, tunc casu transeunte, quidquid esset in retibus; orta est rixa mercatorem inter, & Coos qui piscatorum concives, causam ipsorum amplexi sunt, ita ut ortum bellum fuisset Coos inter & Milesios, ni litem diremisset Pythia Sacerdos Templi Delphici.

Hac re super consulta respondit dandum esse tripodem sapientissimo. Cùm sciret plebs nos apud Periandrum prandium sumere, nec ullus præter nos sapiens audiret: ad nos tripus allatus est, qui tunc temporis epulabamur; positusque fuit ante Thaletem qui statim illum ante Biam modestè posuit. Bias verò se non sapientissimum existimans Cleobulo tripodem obtulit; sed donum accipere noluit Cleobulus & Pittacum eo donare voluit, qui similiter non acceptum obtulit Periandro.

Denique tripus à nemine sociorum acceptus ad me pervenit, verùm enim verò cùm olim primatum, & excellentiam in rebus omnibus perhorruerim, tripodem aureum dedignatus sum & convivis dixi, sapientissimum inter homines nullum existere, tam summam tamque raram dotem Diis duntaxat esse tribuendam; proindeque tale munus ipsis offerendum.

Ternæ rixantium partes meam hanc sententiam secuti sunt; & tripus in Templo Delphico appensus fuit. Hunc quondam Helena in mare conjici jusserat, in gratiarum actionem, quod Trojâ mari vecta in Græciam patriam suam rediret incolumis. Vale, Curiose dilectissime, intelligis è fine mei colloqui plures inter æquales primatum minimè admittendam esse, nec unquam à viro verè sapienti usurpandum.

LA PETITE GALERIE

PRE'S DE L'APPARTEMENT DU ROY,

AU CHASTEAU DE VERSAILLES.

MON corps, cher Curieux, ne fait qu'une partie
De ce beau bâtiment, de ce ſuperbe tout;
Je ſuis petite en nom, mais d'un à l'autre bout,
Des plus fines beautez richement aſſortie:
Les autres lieux d'ici plus étendus que moi,
Sont de vrais Temples de Memoire,
Où ſont gravez & peints les hauts faits & la gloire
De mon Fondateur, de mon Roi.
Pour un autre ſujet LOUIS m'a fait conſtruire,
Et l'ordre qu'à MIGNARD ce grand Prince a preſcrit,
Eſt que ſon travail pût inſtruire
Des Arts, de la Science & des Dons de l'eſprit,
Qu'en l'ame des Héros l'étude fait reluire.
C'eſt pour ſuivre ce plan que ce Peintre Troyen
A de ſa délicate main
Enrichi mes dedans des plus tendres ouvrages
Que jamais ont formé l'art & l'eſprit humain;
C'eſt donc dans ce noble deſſein
Qu'Apollon & Minerve aſſis ſur ces nuages,
Sont, comme tu les vois, ici repreſentez
A travers le grand jour de l'ouverture feinte
Au milieu de ma voute adroitement dépeinte,
Par l'Enfant rempli de beautez,
Qu'entre ces deux Divinitez,
Ainſi nud & debout cette peinture expoſe.
Son Auteur d'un goût fin autant qu'ingénieux,

A prétendu ſous telle choſe
Figurer la FRANCE à tes yeux,
Ainſi que ſon brillant Génie,
Dont l'attache à tout âge à l'étude eſt unie.
Par ces divers autres Enfans
Placez près de ces inſtrumens,
Qui ſous ces Deïtez paroiſſent à la vûe,
Sont marquez les Eſprits & les Arts differens,
Et leurs Dons & leur étendue.
Par ces marques d'honneur, par ces riches preſens
Qu'on voit qu'à ces mêmes Enfans
Apollon ainſi diſtribue,
Le Peintre te fait entrevoir
A quel point de magnificence
LOUIS porte la récompenſe,
Qu'il ſçait meſurer au ſçavoir.
Aſſez près d'Apollon, ſur cet autre nuage,
Paroît une Femme à revers,
Dont tu ne vois pas le viſage ;
Mais à ſa corne en main où ſont des fruits divers,
On y reconnoît l'Abondance,
Qui ſous le Grand LOUIS favoriſe la France.
Un peu plus loin la peinture fait voir
Pluton Roi du ſombre manoir :
Deux Hommes ſont auprès qui portent ſes richeſſes
De toutes diverſes eſpeces,
Dont le fardeau paroît être lourd & brillant,
Et que ce Dieu preſente à ce premier Enfant.
Pluſieurs Femmes plus haut aſſiſes ſur des nues,
Qui du premier coup d'œil ſont d'abord reconnues,
Jettent diverſes fleurs d'un air vif & content :
Et l'on reconnoît à leurs aîles,

Si differentes & ſi belles,
Que ce ſont les Heures du jour,
Qui s'écoulent trop vîte en ce royal ſejour.
Par cette ſeconde ouverture
Que feint de même encor la ſçavante Peinture,
Un nuage épais & diffus,
Juſqu'ici bas ſemble deſcendre ;
Tant aux yeux il paroît s'étendre :
On voit une Femme deſſus ;
Remarque, Curieux, qu'on trouve en ſa figure
Je ne ſçai quoi de fier, de grand,
Qui plaît enſemble & qui ſurprend ;
Tu vois des fleurs orner ſa brune chevelure,
Et ſa main tient de ce côté
Un œil reſplandiſſant de rayons de clarté ;
Et c'eſt une baguette en l'autre qu'elle porte.
Auprès d'elle eſt un Globe avec un grand monceau*
D'armes de differente ſorte.
Par ce myſterieux morceau,
Et ſous la même Dame en ſi noble poſture,
La Prévoyance eſt celle ici qu'on te figure.
Par ce jeune Homme auprès & qui tient un cachet
Que ſa main ſur ſa bouche applique,
Eſt ſous-entendu le Secret,
Qui ſous le Grand LOUIS plus qu'ailleurs ſe pratique,
Et dont le miniſtere eſt habile & diſcret.
Pour quadrer à la Prévoyance,
Et pour l'accompagner d'un convenant regard,
Droit à ſon oppoſite on a dépeint à part,
L'emblême de la Vigilance.
Le tendre pinceau de MIGNARD,

* *Un Trophée.*

Que

(Que ſon charmant ouvrage à jamais fait revivre,)
Lui met dans la main droite un Livre;
Pour mieux encor la définir,
Il lui fait à propos à l'autre main tenir
Une lampe qui rend ſon image complette.
Deſſous la Prévoyance eſt un quadre ou lunette,
Où l'on voit dépeints trois Enfans,
En ſexe, en beauté differens.
La jeune Fille en l'air qui tient une trompette,
Et dont la tête blonde eſt ceinte de laurier,
Ouvrant ſa belle bouche & qui paroît crier
D'une voix tendre & déclamante,
Fort noblement te repreſente,
(Par un ſi gracieux objet,)
Cette divine Poëſie,
Qui d'un ton empoulé s'éleve & s'extaſie,
En chantant les récits de quelque haut ſujet
Dont ſa féconde idée eſt pleine.
Les deux autres Enfans aſſis, comme attentifs,
Loin de vouloir reſter oiſifs,
N'épargnent dans ce lieu ni leur ſoin, ni leur peine,
Pour décrire & garder les beaux fruits de ſa veine.
Pluſieurs anciens Ecrits & Poëmes fameux
Sont repreſentez autour d'eux;
On voit l'aveugle Homere & Virgile & le Taſſe,
Y tenir la premiere place.
Deſſous la Vigilance eſt un autre tableau
Que le premier regard explique;
MIGNARD par ſon galant pinceau
Expoſe à tes yeux la Muſique.
Trois Enfans y font un concert;
L'un eſt debout tenant ſa Lyre,

L'autre un Luth ; le dernier y tient un Livre ouvert,
Dans lequel il paroît étudier & lire.
On peint auprès de ces Enfans
Diverſes ſortes d'inſtrumens.
Près de ma cheminée eſt un quadre ſemblable,
Où brille un jeune Enfant qu'on trouve autant aimable,
Qu'il paroît gracieux & beau :
Le Trône qu'il remplit eſt couvert d'un rideau,
L'étoffe eſt de velours, mais d'un rouge admirable ;
Et qui ſemble être fait exprès
Pour lui tenir là lieu de dais :
Un Carquois lui pend par derriere ;
Et l'arc où ſa main poſe, en eſt le ſeul ſoutien :
A ſon air attrayant, à ſa douce maniere,
A ſon majeſtueux maintien,
On reconnoît en lui le Dieu qui fait qu'on aime ;
Et qu'il eſt enfin l'Amour même.
Deux Enfans, à le voir, paroiſſent s'attacher ;
(Bienheureux, cher Paſſant, d'être exempts de le craindre ;)
L'un avec le crayon commence à l'ébaucher,
Et l'autre ſur la toile a deſſein de le peindre.
Dans une autre ouverture & près du même endroit,
Ce jeune Enfant qui ſe tient droit,
A le compas en main meſurant une Sphere,
Et l'autre une Lunette avec un double verre ;
Par le ſecours duquel l'objet de loin paroît.
Un ſemblable rideau couvre un peu l'ouverture ;
Et c'eſt l'Aſtrologie, ici, que l'on figure ;
Le Tableau qu'on oppoſe, au bout, à celui-ci,
Qui placé vis-à-vis, en fait la ſymetrie,
Paroît dans ſon ſymbole auſſi
Figurer la Géometrie,

Par deux jeunes Enfans, près d'un globe des Cieux.
La Peinture place autour d'eux,
Les inſtrumens divers de la Mathematique,
Dont l'emblême par là, ſuffiſamment s'explique.
Dans l'autre ouverture, plus loin,
MIGNARD y déſigne avec ſoin,
Et la Sculpture, & ſon genie,
Par ce compas qu'un d'eux manie,
Qu'il dreſſe ſur ce Buſte, & qu'il veut meſurer.
L'autre, à faire une tête eſt prêt à travailler.
Pour garnir ma corniche, & ſon Architecture,
L'art du Peintre a repréſenté
Huit Figures de bronze, à hauteur de nature,
Et voici le ſujet de leur diverſité,
De laquelle en peu de paroles
Je veux t'expliquer les ſymboles.
La ronde ſphere, & le compas,
Et ces livres en gros amas,
Déſignent à tes yeux, la louable Science,
La branche d'olivier, la Paix;
Et cette autre qu'on voit auprès,
Montre par ces faiſceaux, comme par la balance,
Qu'elle eſt de la Juſtice ici la reſſemblance.
Cet arbre de Daphné * qui paroît revêtu
De plus d'une noble Couronne,
Faite des feuilles que moiſſonne
Le Vainqueur, dont le bras a long-temps combattu,
Fait voir que la même perſonne
Qui reçoit dans ſa main le livre qu'on lui donne,
Et dont la tête porte un branchage tortu,
Te veut repréſenter l'heroïque Vertu.
Quant à l'autre Figure, & qu'auprès on a miſe,

* *Le Laurier.*

La trompette à la main, ſur des armes aſſiſe,
Et le bras appuyé ſur le Buſte joignant,
Elle marque la Renommée,
Qui, dans ſon murmure bruyant,
Parle auſſi bien des Arts, que des faits de l'Armée.
L'autre qu'on voit écrire, & qui de près la ſuit,
Fait, au vrai, beaucoup moins de bruit;
Mais elle en acquiert plus de gloire,
Elle eſt cette fidele Hiſtoire,
Qui laiſſe le récit, comme la verité
Des hauts faits, tels qu'ils ſont, à la Poſterité.
La Rhétorique eſt ſa voiſine,
Et qui fait obſerver par ſon ſceptre à la main,
Qu'en tous lieux ſur l'eſprit humain,
Elle commande, elle domine,
Avec un pouvoir ſouverain.
Celle qu'on apperçoit dans la derniere place,
Que tu vois occupée avec attention,
A former du compas, un cercle qu'elle trace,
Eſt la noble Perfection,
Qui couronne & finit tout ouvrage avec grace.
Tous ces autres jeunes Enfans,
Que tu vois de ma vaſte voûte,
Parcourir l'eſpace & la route,
Et porter dans leurs mains des feſtons differens,
Et compoſez de fleurs des Etez, des Printems,
Sont des Amours, des Arts la veritable image,
Et qui paroiſſent par leurs cris
Inciter à l'étude & porter à l'ouvrage
Leurs Eleves divers & les fameux Eſprits.
On me donne le titre, & par bizarrerie,
De la petite Galerie;

Parceque ma voiſine, où ſont les faits du Roy,
Porte le nom de grande, & l'emporte ſur moi.

MINOR PORTICUS,

PROPE REGIS ÆDES,

In Castello Versaliensi.

VOCOR ego Minor Porticus, Viator amiciſſime ; at parva licèt, ſum tamen venuſtiſſima. MIGNARD qui meum omnem ambitum picturis odornavit, tam aptè laborem direxit, ut ex eo intelligatur quantam Heroibus & ſummis viris artium & doctrinarum omnium notitiam ingeniique felicitatem ſtudium afferat.

Eâ de causâ Apollinem Minervamque nubibus inſidentes conſpicis in medio meo fornice.

Puer ille lumine ſplendeſcens quem medium inter eos vides, Galliam exprimit ſublimium ingeniorum feracem, quam adumbrant innumeri pueri juxta hæc inſtrumenta poſiti, quibus munera & honorum inſignia Apollo diſtribuit.

Mulier depicta ferè propè Apollinem, Abundantiam denotat.

In loco remotiori Plutum vides Deum divitiarum.

Mulieres plurimæ alatæ & nubibus impoſitæ diei Horas exhibent.

Alia hæc Mulier obſcurâ nube vecta, quæ manu alterâ radiantem oculum geſtat, alterâ virgam, Providentiam exprimit.

Juvenis propè illam poſitus qui ſigillum ori admovet, virum conſideratum adumbrat & tectum.

Vigilantiam exhibet alia Figura adverſus poſita, quæ manibus librum gerit & lampadem.

Puella volitans in aere lauris redimita & tubam geſtans, divinam exprimit Poeticam ; hanc juxta picta cernuntur celeberrimorum Poetarum opera, ſcilicèt Homeri, Virgilii, du Taſſe, & aliorum ſcriptorum.

Infra Vigilantiam depicta eſt Muſica, ſub horumce puerorum ſpecie qui fides & chordas ſollicitant.

Hos juxta vides Amorem inſidentem ſolio quod ornat velum magnificentiſſimum è ſerico villoſo rubri coloris confectum.

Duo pueri qui videntur in telâ vultûs Amoris prima lineamenta ducere, Picturam adumbrant.

Alius iſte puer qui ſphæram metitur, denotat Aſtrologiam.

Tabella adverſus poſita, Geometriam exprimit ſub duorum puerorum ſpecie qui cœleſtem globum habent juxta ſe poſitum.

Matheſis etiam denotatur per artis inſtrumenta quæ propè picta ſunt.

Sculptura per ſtatuam quam puellus iſte ſculpit.

Figurarum octo æneārum quas coronidi meæ impositas conspicis variis ornatas attributis & emblematibus ; prima exprimit Scientiam in genere, nempe per sphæram rotundam, circinum & congestos libros ; altera Pacem per oleam ; tertia Justitiam per lances & fasces ; quarta Virtutem heroicam per laurum arborem variis coronis refectam ; quinta tubam manu gerens Famam denotat ; sexta quæ scribit Historiam ; septima quæ sceptrum gerit, Rhetoricam ; octava denique quæ complet mei laquearis opus, quæque circinum in orbem ducit, Perfectionem exhibet.

Omnes hi puelli in ambitu cameræ meæ positi quique manibus encarpos tenent è variis diversarum tempestatum floribus confectos, Genios & Amores artium & doctrinarum exprimunt. Minor Porticus eò dicor quòd vicina sum Majoris Porticûs in ædibus Regis. Vale, Curiose dilectissime.

Mignard pinx.

Seb. Antoine Sculp.

L'entreprise de Promethée met jupiter en fureur contre luy.
Plasond du premier sallon de la petite galerie de Versailles.

Iratum Promethœo jovem facit ausus cœlestis ignis Suffurandi.
Laquear in aulâ primâ Minoris porticus castelli Versaliensis.

LE PREMIER SALLON
DE LA PETITE GALLERIE
PRE'S LE CABINET DES MEDAILLES.

QUOIQUE de cette Gallerie,
Je ne ſois que l'extrêmité,
Je poſſede pourtant, comme elle, une beauté,
Qui n'eſt pas moins rare & fleurie.
Mon haut plafond eſt embelli
D'un des beaux ſujets de la Fable,
Et le tendre Pinceau d'un Peintre inimitable,
M'orna de ces beaux feux, dont le Ciel eſt rempli,
Et de ceux, dont MIGNARD eut le don accompli;
Dans mon eſpece enfin, on voit repréſentée
L'entrepriſe, Paſſant, du fameux Promethée,
Quand ce mortel audacieux,
Aidé du ſecours de Minerve,
Fut dérober ce feu des Cieux,
Qui procure aux mortels la vie & leur conſerve,
Et qui donna moyen à ce noble voleur,
D'être de tous les Arts le premier inventeur.
Au plus haut de mon ciel, en ſuperbe poſture,
On dépeint du Soleil la brillante figure,
Sur ſon char à quatre chevaux,
Il remplit de ſplendeur tout ce qui l'environne,
Dans l'épais & l'obſcur, où ſa lumiere donne,
Le moindre de ſes rays forme des jours nouveaux;
Tout éclate & reluit, tout brille & tout rayonne,
Où ſa lumineuſe couronne
Darde les feux perçans de ſes divers flambeaux;
Jupiter dans le ciel, quoique ſouverain Maître,

Et les autres Divinitez,
Que l'on voit ſur ma voute ici repréſentez,
Tous immortels qu'ils ſont, Paſſant, pourroient peut-être
Ceſſer dans un clin d'œil de l'être,
Si ce Soleil ſplendide, & ſes vives clartez,
Ceſſoient un moment de paroître;
C'eſt à ces feux divins, qu'ils doivent leurs beautez,
Et l'éclat de leurs majeſtez;
Sans lui tout languiroit dans d'affreuſes tenebres,
Et l'auguſte aſſemblée, & les feſtins des Dieux,
S'ils n'étoient regardez de cet œil radieux,
Ne ſeroient proprement que des pompes funebres;
La terre, ainſi les airs, & l'enfer & les Cieux,
Seroient de même encore, des ſéjours ennuyeux.
Il eſt de la lumiere une premiere ſource,
Tout reſſent les effets de ſa rapide courſe,
Et par tout où ce Dieu lance ſes doux regards,
Il y répand un jour joyeux de toutes parts.
Les Heures que l'on voit lui ſervir de cortege,
A ſes rayons doivent les leurs;
Son reflet aux habits donne mille couleurs,
Et rend leur tein plus clair, & plus blanc que la neige;
Celle qui porte en main l'écoulement des tems,
Figurez par celui de l'horloge de ſable,
Parmi ces douze objets courans,
Eſt la plus élevée, & la plus remarquable.
Une autre un peu plus bas jette ſon regard fier,
Avec étonnement, ſur le Dieu Jupiter,
Qu'on voit aſſis ſur des nuages,
Et tout prêt à lancer, la foudre & les orages.
Tu vois ſon air émû, ſes yeux étincelans:
Ses cheveux hériſſez dénotent ſa colere;

Promethée

Promethée étonné du vol qu'il vient de faire ;
Fuit & paroît ployer ſous ſes pas chancelans ;
Tu vois ce Mortel temeraire
Emporter dans ſes mains ce vol ſi ſalutaire
Aux Mortels comme aux Elemens,
Et dont des roſeaux ſecs furent les inſtrumens ;
Le faiſceau qu'il en tient brille encor de lumiere,
Et paroît embraſé de ce feu ſans pareil
Qu'il vient de dérober à ce char du Soleil.
Le ſujet de Minerve & du larcin complice,
Au-deſſus de cet homme à deſſein eſt placé ;
Et pour le garantir du terrible ſuplice
Dont il ſemble être menacé
Par un tel ennemi tout puiſſant & rigide ;
Il ſemble que ſous ſon Egyde,
Et de ſa propre robe, elle veut le couvrir ;
La Déeſſe a la mine affligée & contrainte,
Même on lit dans ſes yeux la douleur & la crainte
Que ſon remors lui fait ſouffrir.
Une Femme déja ſur l'âge,
Debout & d'un air triſte & comme ſuppliant,
(Pour détourner un ſi cruel orage,)
Tient Jupiter au bras & le prie humblement
De vouloir calmer ſa colere ;
(C'eſt la Nymphe Climene & mere
De ce temeraire Mortel,
Qui fuit le châtiment du Ciel.)
Au-deſſous de ce Dieu le pinceau repreſente
Un jeune & gracieux garçon ;
Il porte dans ſa main une coupe éclatante
D'or le plus fin & fort peſante ;
C'eſt le beau Ganymede & des Cieux l'Echanſon :

Les Vaſes de buffet dont l'amas l'environne,
Font connoître la charge & le nom qu'on lui donne.
Fort proche de Climene un objet eſt dépeint,
Riche en beauté comme en jeuneſſe ;
Rien ne peut égaler le brillant de ſon tein ;
Elle tient un grand vaſe & d'où ſortent ſans ceſſe
Une tendre roſée & quantité de fleurs
De mille diverſes couleurs,
Mais qui n'effacent pas celles de ſon viſage :
On figure l'Aurore en cette douce image.
Remarque plus bas deux Zephirs
Qui (ſemblant preſſez des déſirs
De ſecourir Minerve & le fils de Climene
Dans leur retraite & dans leur peine,)
Font enſemble à l'envi des efforts vigoureux
Pour éloigner par leur haleine
Le nuage argentin qui les porte tous deux.
Derriere Jupiter on remarque Mercure,
(L'agile poſtillon de ce maître divin ;)
Ce Dieu paroît dans ſa poſture
Etre prêt à porter les ordres de Jupin.
Au-deſſus de cette fenêtre,
D'où je reçois mon plus grand jour ;
C'eſt Flore qu'on y fait paroître,
Mais prête par la fuite à quitter ce ſéjour.
Deux Satyres qui ſe preſentent,
Admirans les beautez de ſes jeunes appas,
Lui font horreur & l'épouvantent ;
Tremblante à cette vûe elle hâte ſes pas,
Afin que la retraite à leurs yeux la dérobe.
Deux Amours effrayez de même ſont après,
Et qui ſuivent Flore de près ;

L'un des deux lui porte la robe,
Et cet autre tient dans ſa main
Une grande corbeille pleine
De differentes fleurs d'œillets & de jaſmin,
Pour déſigner que Flore en eſt la Souveraine.
Des deux champêtres Déïtez,
Qui cauſent tant d'allarme à la jeune Déeſſe,
(Et la font ainſi fuir à pas précipitez,)
L'un monté ſur un arbre avec la main s'empreſſe
De lui faire ſigne & careſſe,
Témoignant qu'il veut l'approcher;
Et l'autre ſur ſes pas paroît vouloir marcher.
En differens endroits de ma haute corniche,
On a dépeint pluſieurs Enfans
Tous occupez & travaillans
A parer mon enceinte riche
De ſuperbes tapis & de feſtons brillans;
On en voit deux ſur tous regardans Promethée,
Et leur mine, à ſa vûe, en ſemble épouvantée.

AULA PRIMA
MINORIS PORTICUS
CASTELLI VERSALIENSIS PROPE CONCLAVE,
IN QUO REGIA NUMISMATA SERVANTUR.

ETSI nihil ſum aliud niſi alterum ex extremis Minoris hujuſce Porticûs, in meo tamen laqueari pictum vides, ſelectiſſimum è fabuloſis argumentum, nempe famoſi Promethei ſuſceptum; cum favente Minervâ, in cælis ignem ſuffuratus eſt, qui mortalium vitam animat & tuetur.

In altiſſimo laquearis loco Sol quadrigis vectus conſpicitur quem comitantur Horæ.

Jupiter nubibus inſidens iratus exhibetur, torquens fulmen ipſumque

mox in Prometheum vibraturus, qui fugere videtur timore correptus ob furtum recens. Mortalis ille ficcarum arundinum fascem tenet divino igne currûs solis accensum, quas ad hunc accendendas admoverat.

Minerva ægide & pallio miserum mortalem videtur obtegere, ut eum fulmini Jovis eripiat.

Pone Jovem mulierem stantem aspice quæ brachium ipsius retinet, Prometheoque supplicium deprecatur. Hæc est Climene Promethei mater.

Infra Jovem cernitur puer venustulus & pulcher aspectu qui manu pateram gestat pretiosissimam ; prope illum positus est abacus magnificentissimus ; hic diis est à poculis, & Ganimedes dicitur.

Prope Climenen aspice puellam jucundissimam vas manu gestantem è quo Ros matututinus, & Flores innumeri proficiscuntur ; hæc dicitur Aurora.

Infra illam picti sunt juvenes duo Zephiri qui suo halitu nubem videntur pulsare, quâ Minerva vehitur cum Prometheo, ut celeriùs Jovis iram effugiant.

Pone Jovem conspicitur etiam Mercurius, quasi modo profecturus ad exequenda ipsius jussa.

Infra maximam meam fenestram posita est Flora, quæ fugere videtur, ut vitet duos Satyros qui ad ipsam accedere nituntur & ipsam intueri. Duo teneri amores Floram sequuntur quam proximè, quorum alter deæ gestat tunicam, alter calathum floribus refertum tenet, quò significet Floribus deam præesse.

In variis coronidis meæ partibus pictor exhibuit complures pueros qui superbissimum meum ambitum pretiosis adornant tapetibus, encarpisque floreis. Vale, Viator amantissime.

SEIZE TABLEAUX
DU PREMIER SALLON DE LA PETITE GALERIE
DU CHASTEAU DE VERSAILLES.

LA tête d'homme que tu vois
Sur du ſimple papier & collé ſur du bois,
Doit être un fin morceau, puiſqu'on le garde encore,
Et que juſqu'au point on l'honore
D'être ainſi ſous les yeux du plus puiſſant des Rois;
Le Peintre qui l'a fait ſe nomme Antoine MORE,
(Batave) & qui peignit Charles-Quint autrefois.
Ce Portrait eſt D'HOLBEIN qui s'eſt tiré lui-même;
Son vêtement eſt noir & ſon bonnet auſſi.
La belle Ferronniere, & que tu vois ici,
Pour qui François Premier eut un amour extrême,
(Elle étoit ſa maîtreſſe & l'on l'écrit ainſi,)
Eſt de Leonard DE VINCY.
Il a fait Liſe encor femme de Gioconde
Et Florentin de nation:
Les contes faits en vers ſur lui comme ſon nom,
Firent & font toujours un grand bruit par le monde:
VINCY mit quatre mois à peindre ce portrait,
Qu'on croit auſſi le plus parfait
Des ouvrages de ce même homme.
François Premier donna pour l'avoir une ſomme
Aſſez groſſe & rare en ſon temps,
Puiſqu'elle ſe montoit à douze mille francs;
Ce Roi pour les Tableaux eut une noble attache.
Ce Payſage eſt du CARACHE;
Magdelaine ſur bois eſt du grand TITIEN;

Dans cette Vierge mere on le reconnoît bien,
Et ce Marquis de Guaſt dont voici la figure,
Eſt auſſi, cher Mortel, de ſa fine peinture.
Paul VERONESE a fait ce Chriſt portant ſa Croix,
Et le DOMINIQUIN a travaillé les trois
Que je te vais nommer ſi ton œil me veut ſuivre.
Cette Vierge tenant ſon Fils Jeſus, ſur cuivre,
Au-deſſous d'eux eſt Saint François,
Et trois petits Amours dans les fleurs. Cet ouvrage
Eſt de ſon ſçavoir faire un parlant témoignage;
Adam comme Eve encor ſont de ſon pinceau doux.
Cette Vierge qui tient Jeſus ſur ſes genoux,
Eſt un travail du fameux GUIDE;
Saint Eſtienne ſur cuivre & ſon dur homicide
Eſt ſorti du pinceau d'Antoine POLEMBOURG,
Et ce Bain où l'on voit Diane,
Eſt de la peinture D'ALBANE.
Marſyas écorché par le grand Dieu du jour,
Fut fait de la main du CORREGE.
Chacun de nous ici, cher Curieux, abrege
Le récit du ſujet qu'il renferme dans ſoi;
Mais ailleurs amplement nous parlerons à toi,
Dès que nous en aurons le libre privilege.

SEXDECIM TABELLÆ
IN AULA PRIMA MINORIS PORTICUS,
CASTELLI VERSALIENSIS.

HUMANUM hocce caput quod vides, Curioſe amiciſſime, in chartâ pictum, lignoque agglutinatum, autorem agnoſcit Antonium MORE Batavum, qui quondam Caroli V expreſſit effigiem.

HOLBEIN pinxit virum iſtum pileo quadrato opertum & nigris indutum veſtibus, ſeque in ipſo expreſſit.

Leonardus DE VINCY venuſtiſſimam hancce puellam expreſſit quæ Pariſiis dicebatur pulcherrima ſcrutaria, & erat Franciſci I Regis Amaſia.

Altera hæc mulier dicebatur LISE; maritum habuit Gioconde virum illum Florentinum, de quo tam multæ fabulæ metris Gallicis & Italicis ſcriptæ ſunt. Leonardus DE VINCY ad hanc effigiem abſolvendam quatuor menſes inſumpſit; huicque Franciſcus I dono dedit nummorum quaterna millia, (quæ ſumma tunc temporis ingens dici poterat.)

Ruſticus ille arborum & agrorum proſpectus profectus eſt ab eximio pictore CARACHE.

TITIEN hanc Magdalenæ effigiem in tabellâ ligneâ expreſſit.

Item hanc Beatæ Mariæ Virginis effigiem.

Item hanc effigiem Marchionis DU GUAST.

Paulus VERONESE pinxit hunc Chriſtum crucem bajulantem.

Autorem agnoſcunt LE DOMINIQUIN tres ſequentes tabellæ; ſcilicet Maria Virgo expreſſa in laminâ æris cyprii.

Divus Franciſcus, treſque tenelli amores floribus involuti, in eâdem tabellâ.

Adam cum Evâ ſociâ.

LE GUIDE pinxit hanc Mariam Virginem, quæ puerum Jeſum genibus impoſitum tenet.

Hîc Sanctus Stephanûs in ære cyprio expreſſus fuit ab Antonio POLEMBOURG.

Hanc Dianam lavantem ſe pinxit ALBANE. Satyrus ille Marſyas ab Apolline excoriatus, opus eſt pictoris eximii CORREGE.

Vale, Viator amantiſſime, tecum alibi fuſiùs colloquemur.

SECOND SALLON
DE LA PETITE GALERIE
DU CHASTEAU DE VERSAILLES.

ON ne trouve, Paſſant, nulle inégalité
Entre moi, pour le goût & pour la preference,
Et ce Sallon qui me devance,
S'il dépeint la Temerité
Avec le Crime & la Vengeance,
Et le grand Jupiter de courroux agité;
Le ſujet eſt de mon côté
D'une agréable difference,
Puiſqu'on y reconnoît la parfaite beauté
Dans ſa nue & pure innocence,
Et le Ciel même entier dãns la tranquilité:
Cette Pandore enfin qui par Vulcain fut faite,
Eſt l'agréable objet dont ma peinture traite.
On apprend des anciens écrits,
Qu'après ce vol de Promethée,
Dont tout le Ciel fut ſi ſurpris,
(Comme en l'autre Sallon la choſe eſt rapportée,)
Jupiter fit ſçavoir au forgeron Vulcain
Qu'il vouloit qu'au plûtôt il forgeât de ſa main
Une jeune Fille en ſtatue, *
Mais pleine de beautez charmantes à la vûe,
Et qu'il mît toute adreſſe & ſon invention
Pour la faire en perfection,
Qu'enſuite il animât cette froide Figure
D'un rayon de ce même feu

* *Voy Pandore, tom. 6.*

Que

Mignard pinx.

C. Dupuis Sculp.

Plafond du Second Sallon de la Petite Galerie du Chateau de Versailles.

Laquear pictum in aula Secunda Minoris Porticus in Ædibus Versalicis.

Que Promethée à la nature
Avoit du Ciel ſur terre apporté depuis peu.
Vulcain actif à ſa coutume,
Courut clochant à ſon enclume
Pour ce travail qu'il commença,
Et ſi bien il le compaſſa,
Que Jupiter de joye en eut l'ame comblée.
Il invita d'abord la divine Aſſemblée
A venir admirer ce chef-d'œuvre achevé,
Voulant que chaque Dieu comme chaque Déeſſe
Fît à la jeune fille ample part & largeſſe
De ce qu'il eut d'exquis & de plus relevé:
Junon lui donna la richeſſe,
Minerve un peu de ſa ſageſſe,
Venus des traits de ſes beautez,
Le Dieu Mercure l'Eloquence.
Chacun des Dieux enfin en don fit ſa dépenſe,
Par rapport à ſes facultez;
Ce qui fit que la fille eut le nom de Pandore,*
Ainſi qu'elle eſt nommée encore,
Et ſon aimable objet eſt l'ame & le deſſein
Du travail délicat que j'enferme en mon ſein.
Sur la large fenêtre au bout de mon enceinte,
Eſt dépeint un nuage épais,
Qui deſſus ma corniche (en or & marbre peinte,)
Paroît aux yeux deſcendre exprès.
Sur ce même nuage eſt une belle Fille,
Qui de mille doux attraits brille,
Et qui de la jeuneſſe a tous les agrémens;
Son âge eſt au plus de ſeize ans,
Sur un ſiege à l'antique elle paroît aſſiſe,
Sa taille eſt mignone & bien priſe,

La blancheur de lait de ſa chair,
Son coloris, ſes traits, ſa grace & ſon bon air,
Ont toute la beauté qu'on appelle accomplie ;
De tout ce qui peut plaire enfin elle eſt remplie ;
Elle a les cheveux blonds, ſes beaux yeux ſont baiſſez,
Sa contenance eſt ſage, & modeſte & poſée,
Et ſur tant d'agrémens dont elle eſt compoſée,
On n'en peut trop ni dire aſſez.
La draperie encor & des mieux aſſortie
Qu'on voit ſur ſon beau corps en couvre une partie.
Derriere elle eſt dépeint le Forgeron boiteux,
Auteur de cet ouvrage & rare & merveilleux :
Le rouge de ſa chair, de couleur ſafrannée,
Sa peau par le travail, nerveuſe & baſannée,
Son air & ſes habits ruſtiques & groſſiers,
Et comme en ont les ouvriers,
Servent infiniment à relever la mine
Très douce, délicate & fine,
Et l'éblouiſſante blancheur
Dont Pandore excelle en couleur.
Ce Dieu qu'en travail fin aucun autre n'égale,
Tient un manteau de pourpre & qu'au jour il étale,
Faiſant par là connoître aux Dieux,
Combien dans ſa fabrique il eſt ingénieux.
La clarté de mon ciel paroît ſereine & belle,
Et la lumiere univerſelle,
Que produit le Soleil ou ſes moindres reflets,
Répand un jour égal ſur les divers objets
De cette Aſſemblée immortelle.
Là paroît Jupiter brillant de majeſté,
Sur un groupe de gros nuages ;
C'eſt Junon & Venus qui ſont à ſon côté :

On voit chaque Divinité
Conſiderer Pandore & ſes beaux avantages,
Mais on connoît ſur leurs viſages
Que leur égale attention
Differe en ſentimens comme en émotion;
Car on voit dans Jupin qu'il a l'ame contente
De cet ouvrage ſi parfait
Que ſon fils de ſa main a fait,
Suivant ſon ordre & ſon attente.
Si les yeux de Junon paroiſſent attachez
A contempler la même choſe,
Leur application provient d'une autre cauſe;
Ces mêmes yeux ſemblent fâchez;
On y voit l'air chagrin qu'a toujours une épouſe
(Comme elle inquiette & jalouſe,)
Et qu'à regret ſon cœur conſent
Au plaiſir trop marqué que Jupiter reſſent:
Et Venus de ſa part n'eſt pas moins agitée
De trouver dans Pandore un objet ſi charmant,
Qui lui doit ſes beautez & tout ſon agrément;
Il paroît à ſon air qu'elle ſoit depitée
D'avoir fait ſes preſens un peu trop largement,
Par la crainte qu'un jour une telle rivale
Ne la ſurpaſſe en dons ou du moins ne l'égale.
L'Amour près d'elle appuye un bras ſur ſes genoux,
Il obſerve, admire & devore
Avec des yeux ſurpris & doux,
L'innocente & jeune Pandore;
On croiroit à le voir qu'il a l'eſprit douteux,
Et que n'ayant rien vû de ſi beau que Cythere,
Il balance en voyant Pandore avec ſa mere,
A pouvoir bien juger qui l'emporte des deux.

MIGNARD accompagne ce groupe
D'Amours & de Zephirs, dont la nombreuſe troupe
Environne de doux parfums
Cette incomparable Pandore ;
Ils lui preſentent tous, les tréſors peu communs
Dont chaque Déïté l'embellit & l'honore,
On en voit à ſes pieds des differens monceaux
Des plus rares & des plus beaux ;
C'eſt de Junon que vient cette riche couronne ;
Vois auſſi l'olivier que Minerve lui donne.
A l'égard du preſent que lui fait Jupiter,
Ce ſont ces chaînes d'or & les autres richeſſes ;
Les Dieux des Eaux auſſi lui font amples largeſſes
De perles, de corail & des conques de mer,
Et qu'elle reçoit de bon air.
Au tournant de ma voute & ſur la même ligne,
La douce peinture y déſigne
Mars ce grand Dieu ſi renommé,
Qui préſide ſeul à la guerre ;
De ſa cuiraſſe il eſt armé,
Et ſous ſon caſque on voit ſa mine noble & fiere ;
Il paroît ſurpris & charmé
De trouver dans Pandore une jeune perſonne
Dont la perfection l'étonne,
Et déja ſon cœur ſemble épris de ſes beautez.
Ce Dieu guerrier à ſes côtez
A pluſieurs Déeſſes brillantes
Dans des figures differentes,
Et qui, comme fait auſſi Mars ;
Attachent ſur la belle à l'envi leurs regards ;
Celle vêtue en jaune & d'épics couronnée,
Fait aſſez voir qu'elle eſt la divine Cerès,

Et c'eſt Flore qu'on voit auprès
De guirlandes de fleurs ſi galamment ornée.
Ariane eſt celle qui ſuit,
Dont la tête brille & reluit
Par un cercle enrichi d'étoiles tranſparentes,
Qui rendent ſes beautez encor plus éclatantes.
Entre la Déeſſe Cypris
Et le fougueux Dieu des batailles,
On reconnoît d'abord aux habits comme aux tailles,
(Dans un éloignement délicat & bien pris,)
La Déeſſe des bois & des vaſtes campagnes,
Auprès de deux de ſes compagnes.
Pour mieux courir les champs & les frequens dangers,
Diane (ainſi que ſes ſuivantes)
Sont en habillemens legers,
D'étoffes de couleurs changeantes;
Et quoique dépeintes en loin,
On peut s'appercevoir encore
Qu'avec attache & qu'avec ſoin,
Leurs yeux ſont fixez ſur Pandore.
Suivant ma voute & ſon contour,
De l'autre côté de la cour,
Sur la corniche de l'attique,
Tu vois paroître en un beau jour
Une Figure aſſiſe en vêtement bachique;
Et deſſous un Faune eſt poſé,
Dont la figure eſt effrayante:
Il paroît même diſpoſé
A monter près de la Bacchante;
Elle eſt enjouée & riante,
D'un air plein de douceur, de joye & d'agrément;
Ses cheveux longs & bruns épars nonchalamment,

Lui tombent ſur l'épaule avec beaucoup de grace,
Et ſur ſon col d'yvoire accourent prendre place.
Vois-tu la chemiſe de lin
Si delié, ſi clair, ſi fin,
Dont elle paroît revêtue :
Et comme il eſt un peu ſur l'eſtomac ouvert,
Il te fait voir ſa gorge nue,
Et ſon corps délicat à demi découvert.
D'une peau de tygre elle eſt ceinte,
Elle paroît aſſiſe, & deſſus ſon manteau
D'un velours rouge & riche & beau,
Dont la haute couleur très vivement dépeinte,
Releve de beaucoup la blancheur de ſa chair,
Et lui donne un éclat admirable & plus clair
Qui charme & réjouit la vûe :
Cette Bacchante d'une main
Porte une grape de raiſin,
Et de l'autre qu'elle a tendue,
Et ſe penchant un peu vers ce Dieu des forêts,
Elle ſemble montrer, même vouloir lui dire,
Comment là haut Pandore attire
Par ſes beautez & ſes attraits,
Et les regards des Dieux & leurs riches bienfaits.
A côté de cette Bacchante,
Tu vois qu'on a dépeint une vigne rampante
Qui paroît comme naître & monter de la cour ;
Elle eſt auſſi garnie autour
Du fruit dont la liqueur au goût eſt ſi charmante.
Plus haut que la corniche & vers le même endroit,
On découvre un mont haut & droit,
Couvert de neige juſqu'au faîte,
Il touche même de ſa tête

Les nuages du Ciel, & lance en l'air des feux
Au milieu d'une épaiſſe & rougeâtre fumée ;
C'eſt la Montagne Ethna, dont la gorge enflammée,
Formant un bruit ſemblable aux tonnerres affreux,
Vomit en gros brandons la matiere allumée
Qui s'engendre ſans fin dans ſon abîme creux.
Au pied du Mont paroît la forge petillante
De ce Dieu qui fabrique & le foudre & ſes traits :
A ſon entrée on voit de grands Cyclopes laids,
Haves, noirs & ſuans, & de forme effrayante.
Auprès de ce fumant deſert
On apperçoit un payſage
Enrichi de coteaux, de colines, d'ombrage ;
Où tout paroît riant, fleuri, fécond & verd ;
On voit dans le lointain de ce pays champêtre,
Bergeres & Bergers aſſis près des troupeaux,
Qu'ils conduiſent & qu'ils font paître
Le long des prez & des ruiſſeaux.
Le Peintre pour finir le contour de ma voûte,
Et par ſes liaiſons achever le deſſein
De raprocher Pandore & rejoindre Vulcain,
A délicatement dépeint ſur cette route
Pluſieurs Enfans très gracieux,
Qui differemment ſe preſentent.
Les beaux airs de leur tête & le vif de leurs yeux,
Font remarquer aſſez le plaiſir qu'ils reſſentent.
Chacun d'eux pour faire ſa cour,
Apporte à Pandore à ſon tour
Differentes ſortes de choſes,
L'un des épics de bled, des couronnes de roſes,
Avec du myrthe verd enlacé tout autour.
L'autre ſi bien dépeint qu'on le croiroit poſtiche,

Et comme apporté là pour orner ma corniche,
Paroît repreſenté par mon auteur Romain,
Soutenant de ſa blanche main
Une poreuſe caſſolette,
Dont le feu ſe nourrit des parfums qu'il y jette,
Et dont la fumée & l'odeur,
Vers l'aimable Pandore élevent leur vapeur.
Au-deſſus de Vulcain & d'elle,
(Entre le vaſte eſpace & du Ciel & des airs,)
Eſt peinte la Troupe immortelle
Des trois Graces qu'on voit ſur des nuages clairs;
Elles ſont toutes differentes
Dans leurs attitudes charmantes.
MIGNARD à l'une fait tenir
Une large & riche corbeille
Pleine de mille fleurs de beauté ſans pareille,
Et qui ne ſe peut définir;
Il ſemble qu'elle veuille attendre
Que ſes deux autres cheres ſœurs
Retournent encor pour reprendre
Dans ſa corbeille d'autres fleurs,
Qu'on leur voit ſur Pandore à pleines mains répandre.
Du faîte le plus haut de mon dôme parfait,
(D'où l'on croiroit que le Ciel s'ouvre,)
Il ſort, & même l'on découvre
Une grande ſplendeur dont le brillant effet
Eclaire à plein tout le ſujet:
C'eſt là que dans la perſpective,
Et dans le fond de ce lointain,
(Quoiqu'exprès la ſçavante main
Y forme ſa peinture & moins forte & moins vive,
Pour mieux marquer l'éloignement,)

On

On distingue assez clairement
Et Saturne & Pluton, & la mere Cybele,
Parmi les Déïtez de la troupe nouvelle,
Que represente aux yeux ce sombre enfoncement.

AULA SECUNDA
MINORIS PORTICUS,
IN ÆDIBUS VERSALICIS.

CURIOSE dilectissime, inter hujusce Minoris Porticûs primam Aulam & me nihil discrepat, si ad venustates meas & eximia ornamenta attenderis.

Laquearis mei picturæ jucundissimum præbuit argumentum Pandora. In veterum scriptis relatum legimus, postquam ignem è cœlo Prometheus furatus fuisset, Vulcanum Jovis filium à patre jussum fuisse statuam fabricare quæ puellam pulcherrimam referret, & veneribus omnibus, si fieri posset, ornatam; tum ipsam animare eodem illo divino igne quem è cœlis Prometheus attulerat.

Deus ille faber tam assiduè tamque diligenter Jovis mandatis paruit, ut cœlorum iste Regnator hujusce puellæ fabricatæ & animatæ conspectu adeò delectatus fuerit, ut Deos & Deas omnes hortatus sit ad donum aliquod è thesauris suis pretiosissimis puellæ largiendum.

Juno divitiarum ei donum contulit, Pallas sapientiæ, Venus formæ, Mercurius eloquentiæ, Apollo musices, alii Dei & Deæ omnes eorum quæ potuerunt. Indè Pandora dicta est, id est, ab omnibus donata.

Supra latissimam è meis fenestris depicta est spissa nubes quæ videtur in meam coronidem auro & marmore distinctam descendere.

Nube vecta cernitur pulchra & elegans puella annos circiter sexdecim nata. Sedet in antiquo sedili & est comptiori delicatiorique staturâ; carnis ipsius lacteus candor, color vividissimus, lineamenta, corporis habitus, venustas & formæ gratia nihil se superius agnoscunt & ad mulieris perfectam & absolutam pulchritudinem conferunt. Flavis est crinibus; oculorum aciem modestè abjicit; sapiens est & modesta ipsius positio, tam mirum in modum egregii corporis partem pannus obvolvit ditissimus!

Hanc ponè Vulcanus expressus est qui deformi rusticâque facie exhibitus, Pandoræ veneribus & candori quam plurimam addit gratiam.

Jupiter etiam in congestis spississimis nubibus cernitur.

Huic ex utrâque parte assident Juno & Venus; quod quidem Dearum par, ut & alia numina, fixos in Pandoram habent oculos, quam mirantur, non tamen sine invidiâ quod tantis tamque multis eam donis cumulaverint.

Complures Amores & tenelli Zephiri Pandoræ offerunt aromata, multimodoſque theſauros.

Huic etiam aquarum Numina munera ſua largiuntur.

Mars galeatus & thorace indutus, ut & Ceres & Flora in Pandoram puellam obtutus figunt.

Ariana ſtellatam coronam habens in capite eodem modo poſita eſt.

Venerem inter & Martem in remotiori picturæ parte Diana cum duabus Nymphis conſpicitur.

Paulo remotiùs, ubi fornicis mei ambitum conſpicis, Bacchantem videas hilarem & jucundam ſupra meam coronidem, infra Faunum cujus vultus terrorem injicit.

Supra coronidem Mons Ætna cernitur qui flammarum globos & turbines emittit. In montis radicibus conſpicitur Vulcani crepitans officina, in cujus aditu proceros adverte Cyclopes labori ſuo intentos.

In parte remotiſſimâ Paſtores utriuſque ſexûs videas, qui ad paſtum agunt pecora.

In ambitu fornicis mei complures puellulos mirare varia Pandoræ munera offerentes.

MIGNARD qui meam hancce Cameram picturis ſuis adornavit, tres etiam in eâ Charites exhibuit quæ refertos floribus Pandoræ catillos offerunt.

In altiſſimâ parte concamerationis meæ faſtigiatæ pictor celeberrimus Saturnum etiam expreſſit, & Plutonem, & Cybelen in loco cæciori qui mei fornicis eſt complementum.

Jules le Romain pinx.

Marie J. Renard Sculp.

. La Circoncision de J. Christ .

Ce tableau a 3. pieds 5. pouces de haut Sur 3. pieds 8. pouces de largt.

Christi Circumcisio .

Tabella alta 3. pedes. 5. uncias, lata 3. pedes 8. uncias.

LA CIRCONCISION,

TABLEAU DANS LA PETITE GALERIE DE L'APPARTEMENT DU ROY, A VERSAILLES.

CE Tableau de JULES ROMAIN,
Cher Paſſant, eſt d'un noble & d'un hardi deſſein;
Et la cérémonie ici qu'il repreſente,
(Quoique pieuſe) eſt fort ſanglante,
Puiſqu'avec un couteau tranchant,
On entame la chair de ce divin Enfant,
Qui paroît tel par la couronne
En forme de rayons que le peintre lui donne.
Je vais, Mortel, en mots concis
Te donner du ſujet la claire intelligence.
Comme tout mâle Juif doit être circoncis
Dans le huitiéme jour précis
Qui ſuit celui de ſa naiſſance,
Joſeph porta de Bethléem
Au Temple de Jeruſalem,
L'Enfant Dieu né du ſein de la Vierge Marie,
Pour obéir aux ſaints ſtatuts;
C'eſt l'opération que le Peintre hiſtorie
Dans ce fameux ouvrage & qui n'eſt point confus.
L'Enfant ce même jour eut le nom de JESUS,
Ainſi que Gabriel (quand il fit ſon meſſage,
En avoit donné l'ordre à cette Vierge ſage.)
Si tu veux ſçavoir la raiſon
De cette Circonciſion,
En deux mots je vais t'en inſtruire.

Ce fut Abraham le premier
Qui reçut du Seigneur cet ordre ſingulier,
Et qui pour obéir fit d'abord circoncire
Iſaac & ſon frere Iſmaël;
En cela, cher Paſſant, l'intention du Ciel
Etoit afin que par la ſuite,
Ce ſigne diſtinguât la race Iſraëlite
D'entre toute autre Nation,
Qui n'avoit pas alors ſa prédilection,
Comme l'eut ce peuple d'élite.
Dieu voulut que le Chriſt fît l'obſervation
De la même cérémonie,
Par une humilité qu'on peut dire infinie,
Et pour faire voir aux mortels,
Qu'en prenant ici bas leur condition baſſe;
Il s'expoſoit comme eux aux maux les plus cruels;
Pour mieux leur enſeigner le chemin de la grace.

CHRISTI CIRCUMCISIO;

TABELLA IN MINORE PORTICU REGIARUM ÆDIUM,

IN CASTELLO VERSALIENSI.

HANC Tabellam nobilis audaciſque deſignationis pinxit JULES LE ROMAIN. Ritus hîc exhibitus cruentum quid redolet, ſi quidem cultro lapideo attingitur tenelli divinique pueri caro, qui Deus agnoſcitur è radianti coronâ quâ præcinctus eſt. Audi, Viator, Tabellæ argumentum.

Cùm juxta veterum legem apud Judæos quilibet maſculus vulvam aperiens octo poſt dies circumcideretur; Joſeph & Maria tulerunt divinum infantem è Bethleem in templum Hieroſolymitanum, ut ſacris moribus obtemperarent; & hac ipſâ die vocatum eſt nomen ejus JESUS quod vocatum eſt ab Angelo priùs quàm in utero conciperetur; nempe cùm Mariæ Gabriel nuntiavit ipſam Meſſiæ matrem fore.

Quâ de causâ ſic pueri circumciderentur accipe. Primus fuit Abraham quem liberos circumcidere Deus juſſerit ; nec priùs juſſus eſt quam curavit circumcidendos duos ſuos filios Iſaac & Iſmaël.

Hoc ſigno ſecerni volebat Deus ſuum populum à Gentibus, & Chriſtum huicce ritui obnoxium eſſe ; ſeque, tanquam ſervum, abjectum & obedientem facere ; hominibuſque palàm oſtendere his in terris filium ſuum unigenitum humanam abjectiſſimamque experiri conditionem, acerbiſſimis etiam malis non alio animo patere, quàm ut ſuperbos mortales iter gratiæ doceret efficaciùs.

JESUS-CHRIST AU JARDIN DES OLIVES, TABLEAU DANS LA PETITE GALERIE DE VERSAILLES.

MON Tableau repreſente avec des couleurs vives
L'état où fut Jeſus au Jardin des Olives,
Et l'art ne figura jamais
La vraye expreſſion des douleurs exceſſives
Par de plus energiques traits.
LE BRUN dans leur plus beau les fait ici paroître
Sur chacun des endroits du viſage & du corps
De ce ſouffrant & divin Maître,
Qui devant ſa mort même y ſouffroit mille morts.
Tout eſt au naturel & dans la vraiſemblance;
Il n'eſt point de coup de pinceau,
Qui du dernier ſenſible & de quelque ſouffrance,
N'imprime la marque & le ſceau.
Mais ſi le corps humain ſue & le ſang & l'eau,
Si la nature humaine à ces grands maux ſuccombe,
Si ce viſible abbattement
En marque la foibleſſe & ſon accablement,
Si ce corps aux abois enfin à terre tombe,
Ne pouvant ſoutenir un ſi terrible aſſaut,
Les regards que JESUS adreſſe alors en haut,
Font aſſez voir à Dieu ſon Pere,
Qu'en ce temps ſon eſprit celeſte & glorieux
Ne s'éleve pas moins vers le ſéjour des Cieux,
Que ſon corps eſt humble ſur terre,
Et que ſi ſa chair propre eſt en fragilité,
Son ame eſt de force pourvûe,

le Brun pinxit

S. Thomassin

Jesus Chris au jardin des Olives.

Christus in Horto Olivarum

Determinée & prête, & n'ayant d'autre vûe
Qu'à remplir en entier avec humilité
Le decret éternel de ſa divinité.
Puiſque je t'ai décrit le beau de mon ouvrage,
Fait par ce ſçavant Peintre & du ſublime etage,
Il faut parler preſentement
A fond de ce ſujet myſterieux & grand.
Après que le Seigneur eut fait la Pâque ancienne,
Et que dans cette ſainte Cêne
Il eut inſtitué ce nouveau Sacrement,
(Qui renferme ſon Ame, & ſon Corps & ſon Sang,
Et dont le myſtere adorable
Eſt à l'eſprit humain, au fond, inconcevable,)
Il quitta la table & ſortit,
Chaque Diſciple le ſuivit,
Penſant avec raiſon dans leurs ames craintives,
Que quelqu'un lors ne le ſurprît
Pour le livrer aux Juifs comme il l'avoit prédit.
Il fut au Jardin des olives,
Quoique fort tard alors, même avant dans la nuit;
Et quand il fut à la montagne
Sur laquelle étoit ce jardin,
Ce Maître pieux & divin
Leur dit : Qu'aucun de vous plus loin ne m'accompagne;
Et reſtez tous enſemble ici,
Pendant qu'en cet endroit je ferai ma priere.
Il en emmena deux ſeulement avec Pierre,
Et leur dit : J'ai dans l'ame un douloureux ſouci,
Et d'une mortelle triſteſſe
Je me ſens travaillé ſans ceſſe;
Certains preſſentimens me donnent de l'effroi;
Demeurez-donc ici pour veiller avec moi;

Et s'éloignant d'eux trois alors d'un jet de pierre,
Il ſe proſterne après la face contre terre,
Diſant avec grande ferveur :
Ah ! detournez de moi, mon Pere,
S'il ſe peut, la boiſſon amere
De ce Calice de douleur :
Que votre volonté divine & ſouveraine
Pourtant ſe faſſe, & non la mienne.
Ayant fini ces mots, il lui prit, cher Paſſant,
Une froide ſueur mêlée avec du ſang,
Qui couloient juſqu'à terre avec telle abondance,
Qu'il tomba preſque en défaillance ;
Mais un Ange du Ciel ſurvint,
Qui dans cet état le ſoutint,
Et le conſolant avec zele,
Rétablit dans ſon corps une force nouvelle.
Dès que ſes ſens furent remis,
Il rejoint les trois ſiens, il les trouve endormis,
Et leur dit : (s'adreſſant à Pierre
Qui poſſedoit, ſur tous, ſa faveur ſinguliere,)
Hé, vous n'avez donc pû, gens de petite foi,
Veiller une heure auprès de moi :
Veillez en Priere ſans ceſſe
Avec zele & dévotion,
Pour fuir les faux appas de la tentation
Qui vous entraîne à la moleſſe,
L'eſprit de l'homme eſt toujours prompt,
Et la chair aiſément tombe dans la foibleſſe.
JESUS s'en retourna pour la ſeconde fois
Dans le même endroit ſolitaire
Pour y recommencer la pareille priere,
Dont le motif mettoit ſon courage aux abois ;

Et quand il l'eut finie, il dit à haute voix :
Mais mon Pere, ſi ce Calice
Ne peut pas être détourné,
S'il faut que je le boive & qu'un pareil ſuplice
Me ſoit abſolument par vous-même ordonné,
Que votre volonté ſoit faite.
Sortant après de ſa retraite,
Il retourne devers ſes gens
Qu'il trouva de même dormans ;
Il les laiſſe & revient repeter ſa Priere
Du même ſens que la premiere :
Pour la troiſiéme fois il ſe raproche d'eux,
Et leur dit d'un ton de reproche :
Dormez donc deſormais en repos dans ces lieux ;
Car voila l'heure qui s'approche ;
Le Fils de l'homme, enfin, en proye aux envieux,
Va tomber dans les mains cruelles
De ſes grands ennemis les pécheurs infideles :
Allons, levez-vous donc, j'entens venir celui
Qui me livre aux Juifs aujourd'hui ;
Il n'eut pas achevé ces paroles preſſantes,
Qu'un de ſes Apôtres, Judas,
Vint accompagné de Soldats,
Tous armez de bâtons & d'armes flamboyantes ;
Aux nombreuſes lueurs de leurs torches ardentes,
Des lanternes & des falots
Que portoient en main ces bourreaux
Et les Juifs inhumains & traîtres,
Envoyez dans ce lieu par les Princes des Prêtres ;
Ce même Apôtre déloyal
Avoit donné d'avance à ces Juifs un ſignal,
Afin qu'on prît JESUS & qu'on pût le connoître,

Leur disant que celui qu'il baiseroit d'abord
Etoit le même dont ce traître
Avec eux avoit fait l'accord.
Il approche le CHRIST, & lui dit : Bon jour, Maître,
(En lui donnant après le baiser convenu :)
Pourquoi, dit le Seigneur, êtes-vous donc venu
Et voulez-vous trahir, ami, le Fils de l'homme,
Par un lâche baiser pour une vile somme
Dont vous avez reçû l'argent ?
(Car il avoit touché trente deniers comptant,
Pour livrer à ces Juifs ce Maître debonnaire ;)
Mais JESUS qui sçavoit par sûr pressentiment
Ce qu'avoit projetté la troupe sanguinaire,
S'avance & se montrant à tous,
Il leur dit avec grace : Ami, qui cherchez-vous ?
JESUS de Nazareth, (dit la bande perverse,)
Et comme il répondoit, c'est moi,
Ils tombent tous à la renverse,
Saisis & de honte & d'effroi,
Et s'étant relevez il fit à cette bande
Encor la pareille demande :
Qui cherchez-vous, (dit-il ?) JESUS de Nazareth,
Lui répond cette populace.
J'ai déja répondu suivant votre souhait,
(Repliqua-t'il de bonne grace,)
En disant que c'est moi ; mais Pierre là-dessus,
Qui ressentit toujours pour son Maître JESUS
Une affection sans pareille,
Met la main à l'épée, il en frappe Malchus
Serviteur du Grand Prêtre, & lui met bas l'oreille.
JESUS voyant ce coup, dit à Pierre : Tout beau,
Et remettez, Simon, votre épée au fourreau,

Car je n'approuve point une telle échapée ;
Et tous ceux qui prendront l'épée,
Périront, je le dis, par elle tôt ou tard :
Penſez-vous qu'en priant mon Pere
De me donner ici ſon ſecours ſalutaire,
Il n'envoyeroit pas, & ſans aucun retard,
Plus de douze légions d'Anges
Pour châtier ces gens étranges,
Dont le cœur cruel, endurci,
Perſecute ſon Fils ſans raiſon, ſans merci :
Comment s'accompliroient les Saintes Ecritures,
(Qui témoignent que tout doit arriver ainſi ?)
Si je n'eſſuyois point ces afflictions dures
Dont les Juifs aveuglez me menacent ici,
Comme celui qui les conſeille.
Après ces mots ce doux Seigneur
Touche & guerit ce Serviteur
En lui remettant ſon oreille,
Sans qu'il ſouffrît nulle douleur ;
Puis s'adreſſant à la Cohorte
Qui ſe trouvoit nombreuſe & forte,
Il leur dit d'un gracieux ton :
Vous avez à la main l'épée & le bâton
Pour m'attaquer & me ſurprendre,
Comme ſi c'étoit un larron
Que vous auriez deſſein de prendre ;
Qui vous a donc chargez de cet indigne emploi ?
J'étois journellement avec vous dans le Temple,
Où je vous expliquois la Loi,
En vous prêchant par mon exemple,
Et vous n'avez point mis alors la main ſur moi ?
Mais tout arrive enfin ; les choſes que vous faites

Sont l'accompliſſement des Ecrits des Prophetes.
Après leur avoir dit ces mots,
Il fut ſaiſi par ces bourreaux,
Qui le prirent & l'emmenerent
Chez Anne, où les Phariſiens,
Et les Scribes & les Anciens
(Lors aſſemblez) l'interrogerent;
Ses Apôtres l'abandonnerent,
Dès qu'il fut pris dans le jardin,
Et chacun d'eux lors pris la fuite.
Mon récit, cher Paſſant, eſt ici ſur ſa fin;
Et ſi tu veux ſçavoir la ſuite,
Voi la piece où JESUS eſt chargé de ſa Croix,*
Elle t'en inſtruira par ſa muette voix.

* *Jeſus portant ſa Croix, tom. 3.*

CHRISTUS IN HORTO OLIVARUM,

TABELLA IN MINORE PORTICU VERSALIENSI.

MEA Tabella, Viator amantiſſime, tuos ob oculos ponit, qualis Chriſtus in horto olivarum fuerit; neque unquam ars ulla vividiùs exprimere potuit quàm aſperis ibi conflictatus fuerit doloribus.

Hos dolores Pictor celeberrimus LE BRUN hîc in ore Chriſti, & corpore exprimit; ubicumque duxit penicillum, ibi cruciatus cujus vis acerbiſſimi notam exhibet.

At ſi corpus humanum aquam ſimul emittit cum ſanguine; ſi tantis malis natura mortalium patet obnoxia, iiſque profligatur; ſi tandem hæc membra quaſſata & diſſoluta procumbunt humi, nec tam vehementem valent impetum ſuſtinere: ſatis oſtendunt Deo Patri non minùs ad cœlos tendere cœleſtem & glorioſam animam, quàm corpus humile jacet in terris, obtutus quos in cœlum figit; & fractâ licet & debilitatâ carne, mentem robuſtam manere & paratam decretum æternum humiliter exequi quoad omnia.

Quando quidem operis mei venuſtatem oſtendi tibi, Curioſe dilectiſſime, juvat tecum de myſtico nobilique argumento colloqui quod Pictor exhibuit.

Chriſtus Dominus cùm Paſcha juxta veterem legem feciſſet, & in cœnâ ſacrâ novum inſtituiſſet Sacramentum quod animam ipſius, corpus &

ſanguinem complectitur ; è menſâ ſurrexit & abiit. Secuti ſunt eum ipſius Diſcipuli, qui tutarentur, ne quis eum corriperet & Judæis traderet, ut ipſe prædixerat.

Abiit in hortum olivarum quò multâ jam nocte pervenit ; cumque perveniſſet in montem ubi hortus erat, dixit Diſcipulis Chriſtus Dominus : Non opus eſt ut quiſquam me comitetur : ſedete hîc omnes, dum oravero in loco remotiori. Duos tantùm cum Petro ſecum aſſumpſit, & dixit eis : *Triſtis eſt anima mea uſque ad mortem.* Angit me ſollicitudo quam maxima ; mihique nonnulla omina terrorem injiciunt. *Suſtinete* igitur *hîc & vigilate mecum, & ipſe avulſus eſt ab eis quantum jactus eſt lapidis, & poſitis genibus orabat. Procidit in faciem ſuam orans, & dicens : Pater mi, ſi poſſibile eſt, tranſeat à me calix iſte. Veruntamen non ſicut ego volo, ſed ſicut tu. Et venit* ſemel atque iterum *ad Diſcipulos ſuos, & invenit eos dormientes. Et ecce Judas unus de duodecim venit, & cum eo turba multa* Judæorum *cum gladiis & fuſtibus.*

Judas ingreſſus hortum, Chriſtum comprehendi & ligari juſſit, ducique ad Annam apud quem Scribæ & Phariſæi & populi ſeniores erant congregati.

Adverte, Viator cariſſime, Diſcipulos fugiſſe, & à Chriſto diſceſſiſſe, cùm à Judæis apprehenſus fuit, & extra hortum olivarum raptus, deductus fuit ad Annam. Hujus hiſtoriæ ſacræ ſeriem, ſi cupis noſcere, vide Tabellam (*a*) quæ Chriſtum crucem bajulantem exprimit.

(a) *Tomo* 3°.

SAINT JEAN AU DESERT,

TABLEAU DANS LA PETITE GALERIE DU CHASTEAU DE VERSAILLES.

DANS ce Tableau peint par ALBANE,
Tu vois en moi Jean au deſert ;
C'eſt où le Tout-puiſſant ſe ſert
De ma voix élevée & dont il eſt l'organe,
Pour montrer le chemin du Ciel
Au nombreux Peuple d'Iſrael,
Dont ſe voit ici l'affluence :
Faites, leur dis-je alors, faites tous penitence,
Puiſque vous en avez & le temps & le lieu,
Amoliſſez vos cœurs de roche,
Afin d'entrer un jour au Royaume de Dieu,
Dont l'avenement eſt bien proche :
Je ſuis Jean & celui dont autrefois a dit
L'illuſtre Prophete Iſaïe,
(Inſpiré du celeſte Eſprit,)
On entendra la voix de cet Homme qui crie
Dans le deſert avec ferveur :
Preparez, rendez droit le chemin du Seigneur,
C'eſt moi qu'il a chargé d'une telle entrepriſe,
Et de ſa part je prophetiſe
Que l'Univers verra dans peu
Le Sauveur envoyé de Dieu,
Qui benira les Juifs par ſa ſainte entremiſe :
Faites-donc pénitence & montrez-en des fruits ;
Et ne dites pas, mes amis,
Nous ſommes exempts de la faire,

Albane pinxit

Fonbonne Sculp.

Saint Jean au Desert. Divus Joannes in Deserto.

Puiſqu'Abraham eſt notre pere,
Et qu'étant ſes enfans, ſes fils,
Nous pouvons ſans tant de myſtere,
Avec notre foi ſeule, aller en Paradis:
Non, non, vous vous trompez parlant de la maniere,
C'eſt diſcourir en étourdis,
En gens, qui ſans entrer au combat de barriere,
Voudroient en remporter le prix;
Il faut l'œuvre avec la Priere,
Et Dieu rejétte la derniere,
Lorſque l'on n'y joint pas de bonnes actions.
Purgez-donc vos eſprit de ces opinions
Qui rendent vos ames trop fieres;
Car, obſedez ainſi de vos fauſſes lumieres,
Vous croiriez vous réduire à trop d'abaiſſement,
De faire voir un cœur contrit & pénitent:
Dieu peut faire ſortir & naître de ces pierres
Des enfans, s'il le veut, comme vous d'Abraham,
Et vous vous parez vainement
De cette qualité dont vous êtes indignes,
N'étant pas revêtus de ces marques inſignes
Que je vous prêche ici par l'ordre exprès de Dieu:
Son trop juſte courroux menace votre tête,
Et la cognée eſt déja prête
Pour couper promptement & mettre enſuite au feu
Tout arbre ſans bon fruit, comme plante inutile.
Les gens qui m'écoutoient & venus de la Ville,
(J'entends Jeruſalem) & des bords du Jourdain,
Mayant interrogé ſoudain
Sur ce qu'il leur falloit donc faire
Pour pouvoir meriter le Royaume des Cieux:
La Charité, leur dis-je, eſt l'œuvre la premiere

Que pratique un homme pieux,
Quand il ſe trouve dans l'aiſance ;
Et ſi quelqu'un de vous, ſoit grand ou du commun,
A deux habits, qu'il en donne un
A celui qu'il voit nud & preſſé d'indigence ;
Si vous avez de quoi pour acheter du pain,
Donnez-en à cet autre auſſi preſſé de faim.
Quelques Publicains de la bande,
Et que j'avois catechiſez,
Venus exprès vers moi pour être baptiſez,
Me firent lors cette demande :
Que faut-il, s'il vous plaît, Maître que nous faſſions ;
Ne faites, leur dis-je, autre choſe
Que ce que la Loi vous propoſe.
Des Soldats me faiſant pareilles queſtions ;
Je leur dis : Ne vexez perſonne,
Ne maltraitez aucun d'injures ni de coups ;
Vivez bien, & contentez-vous
De la ſolde ordinaire & que le Roy vous donne.
Or comme ces Peuples penſoient,
(Entendant mes ſermons ainſi dans ces retraites,)
Que j'étois le vrai CHRIST prédit par les Prophetes ;
Pour les mieux détourner de ce qu'ils en croyoient
Et de leur groſſiere mépriſe,
Je leur dis haut à tous : Pour moi je vous baptiſe
Dans cette eau pure ſeulement ;
Mais il en doit venir un autre inceſſamment
Qui me ſurpaſſera par ſes faits en puiſſance ;
Ils ſeront à vos yeux rares & ſinguliers,
Et je ſuis près de lui, de ſi peu d'apparence,
Que je ne ſuis pas digne & n'ai point l'aſſurance
De lui déchauſſer ſes ſouliers,

Tant

Tant on doit de reſpect à ſa divine eſſence ;
C'eſt dans ſon feu divin & dans ſon Saint Eſprit
Qu'il vous donnera le Baptême,
Ainſi pour mériter cette grace ſuprême,
Iſrael, pratiquez ce que je vous ai dit.
J'étois lors au deſert tel & vêtu de même
Qu'on me dépeint en ce Tableau,
Couvert de la dépouille & de poil de chameau,
Portant une large ceinture
De ſimple cuir deſſus mes reins ;
Je n'y beuvois que de l'eau pure,
Sans que j'y préparaſſe aucun mets de mes mains,
Je vivois ſeulement de miel, de ſauterelles,
Preferant aux biens, aux grandeurs,
L'eſpoir de parvenir aux graces éternelles,
Que l'on doit appeller les ſolides douceurs.
Je fais à mon hiſtoire une ſeconde treve,
Car ce n'eſt pas ici qu'il faut que je l'acheve,
Et pour peu que tu ſois d'humeur
D'en apprendre de moi la curieuſe ſuite,
Ecoute moi parler au Tableau de merite
Où je baptiſe le Seigneur. *

* *Au récit ſuivant.*

DIVUS JOANNES IN DESERTO,

TABELLA PICTA IN MINORE PORTICU

ÆDIUM VERSALIENSIUM.

IN hacce Tabellâ quam pinxit ALBANE, vides, Curioſe dilectiſſime, Joannem in deſerto degentem, qui concionem habet apud populum Iſraeliticum cujus adeſt maxima frequentia ; ipſumque docet iter ad cæleſtem gloriam, nempe ſi proximum diligat, & in viſceribus geſtiat.

Tunc veſtitus eram, qualis hîc exhibeor ; cameli villosâ pelle indutus, lato cinctus cingulo. Ibi locuſtis & melle veſcebar, & aquâ. Hiſtoriæ meæ ſi peroptas ſeriem noſcere, vide ſequentem Tabellam ubi Chriſtum baptiſans exhibeor.

Albane pinx.

Maria Horthemels Sculpsit

Le Bapteme de Jesus Christ.

Tableau haut de 2 pieds 3 pouces, large de 2 pieds.

Christus Baptisatus.

Tabella alta 2 pedibus 3 unciis, lata 2 pedibus.

LE BAPTESME DE JESUS-CHRIST,

TABLEAU DANS LA PETITE GALERIE DE VERSAILLES.

POUR la troiſiéme fois on me revoit paroître,
Sois attentif, Mortel, à mon récit nouveau ;
ALBANE dépeint Jean dans ce même Tableau,
Honoré de l'emploi de baptiſer ſon Maître.
JESUS alors ayant trente ans,
Sortoit de Galilée & quittoit ſes parens,
N'ayant pas juſques-là répandu dans ce monde
Les bruits de ſa grandeur divine & ſans ſeconde,
Ni les preceptes doux de ſes utiles loix.
Il fut ſur le Jourdain comme j'y baptiſois ;
La populace Iſraëlite,
Et d'autres gens auſſi de rang & de merite :
Je fus ſurpris à ſon abord,
Et ſur-tout, cher Paſſant, lorſqu'il me pria fort,
Et d'une humilité dont je rougis moi-même,
De lui donner le Saint Baptême :
Comme il continuoit toujours à m'en prier,
Je commence haut à crier :
Voici l'Agneau de Dieu, pur & ſans tache immonde,
Et qui vient pour ôter les péchez de ce monde ;
C'eſt celui dont je tiens mes vertus & ma foi,
Et dont devant vous, Juifs, j'ai rendu témoignage,
Diſant qu'il en viendroit un bien plus grand que moi,
Et qui même eſt avant tous les temps & tout âge.
Je ne le connoiſſois point, mais
Afin que vous puiſſiez, Iſraël, le connoître,

Et devenir inſtruits qu'il eſt le divin Maître,
Et que ſur ſon ſujet les oracles ſont vrais ;
Je viens en ce ſéjour exprès
Pour laver vos pechez dans les eaux du Baptême.
Mais JESUS redoublant avec inſtance extrême
La demande qu'il me faiſoit,
Je lui répondis que c'étoit
A ſa propre & ſeule perſonne
Que cette charge appartenoit,
Ajoutant : Seigneur, je m'étonne
Que vous vous adreſſiez à moi,
Qui dois recevoir votre loi :
Rendez-moi (me dit-il) aujourd'hui cet office ;
Laiſſez-moi faire maintenant,
Nous devons accomplir ainſi toute juſtice,
Et le divin commandement.
Après pareils diſcours, Paſſant,
Je n'oſai plus lui faire aucune réſiſtance ;
Il fallut par obéiſſance
Le baptiſer lors de ma main,
Avec les fraîches eaux du Fleuve du Jourdain ;
Où l'on ſe plongeoit nud ſuivant notre méthode ;
Mais celle d'aujourd'hui ſe trouve plus commode,
Et l'Egliſe Chrétienne autrement la preſcrit,
A deſſein que chacun reſtant dans ſon habit,
Y paroiſſe en poſture honnête & plus ſéante.
Dès qu'il fut baptiſé, le Ciel d'abord s'ouvrit,
Pendant qu'il achevoit ſa Priere fervente,
Je vis deſcendre alors ſur lui le Saint Eſprit ;
Et ſous la figure apparente
D'une Colombe gémiſſante ;
Et dans l'inſtant on entendit

Une agréable voix venant du Ciel, qui dit
(D'un ton clair & diſtinct, autant intelligible
Que la Colombe étoit viſible,)
Vous êtes mon Fils bien-aimé;
En vous ſeul je me plais & vous m'avez charmé.
Après, cher Curieux, cette preuve ſenſible,
Que le Ciel à JESUS accordoit ſon aveu,
Comme à l'eau regenerative,
Qui donne aux baptiſez une foi pure & vive;
Je m'écriai tout haut: Voici le Fils de Dieu,
C'eſt lui qu'il faut qu'on ſolemniſe,
Et c'eſt le même auſſi que j'ai dit qui baptiſe
Dans le feu de ſon Saint Eſprit.
Il me ſurvint une avanture,
Qui dans Jeruſalem cauſa beaucoup de bruit.
Herode ne gardoit ni regle ni meſure;
Il étoit Roi des Juifs, mais très rude envers eux;
Cruel, brutal & ſanguinaire,
Et ſes impietez le rendoient odieux:
Contre la coutume ordinaire
Il avoit épouſé la femme de ſon frere,
Et pour lui reprocher ſon crime inceſtueux;
Je quittai le deſert affreux,
Je vins donc à ſa Cour & je lui dis en face;
Devant la grande populace:
Qu'il ne devoit jamais, encor bien qu'il fût Roi,
Tranſgreſſer hautement les regles de la Loi,
Et qu'il attireroit par telle meſſéance,
Sur lui la celeſte vengeance.
Herodiade, alors ſa femme & belle-ſœur;
Voyant que j'avois pris une telle licence,
Par cette juſte remontrance,

En conçut contre moi tant de haine en ſon cœur,
Qu'elle fit ſes efforts pour diſpoſer Herode
A faire mettre à mort un ſujet incommode,
Et qui parloit trop librement.
Mais le Roi penſoit autrement,
Il m'honoroit de ſon eſtime,
Et même avant le temps, que ſuivant ma maxime,
Je lui fiſſe publiquement
Le reproche d'un pareil crime,
Il avoit avec moi de familiers devis,
Il ſe plaiſoit fort à m'entendre
Et me demandoit mes avis
Sur des projets d'Etat qu'il vouloit entreprendre.
Mais ſa femme en couroux voulant avoir raiſon
D'une remontrance ſi ſage,
Qui la touchoit de près & lui faiſoit outrage,
Fit tant auprès du Roi, qu'il me mit en priſon.
Dans le temps que j'étois en ce triſte eſclavage,
Je voyois mes amis en toute liberté,
Et comme par leur bouche il me fut rapporté
Que le Chriſt faiſoit des prodiges
Sans exemples & ſans veſtiges,
Que les Juifs admiroient avec beaucoup d'ennui:
J'envoyai pour les voir deux diſciples vers lui;
Au même temps, en leur preſence
Il en fit une infinité,
Qui paſſoient l'humaine creance,
Et depuis leur retour on m'avoit raconté
Qu'en public il m'avoit cité,
Et qu'en parlant toujours fort à mon avantage,
Il tenoit aux Juifs ce langage:
Vous avez vû Jean au deſert,

Dans un état très ſimple & pauvrement couvert ;
Mais c'eſt un homme ſaint, d'une ame pure & nette,
Et je vous dis qu'il eſt même plus que Prophete,
Et c'eſt exprès de lui que les Ecrits divins
Ont dit en termes clairs à ſa digne louange :
Je vais faire marcher, & devant vous, mon Ange,
Pour vous applanir les chemins.
Cet homme dans ſes mœurs ne s'attire aucuns blâmes,
Même entre les enfans des femmes,
Il ne s'eſt vû, jadis, encor moins aujourd'hui,
Un ſi grand Prophete que lui ;
Par ſa venue on voit l'Ecriture accomplie ;
Il eſt enfin ce même Elie
Qu'elle a prédit devoir venir,
Et par qui les chemins ſe doivent applanir.
Je ne m'explique pas ſur ce divin myſtere,
Ayant mes raiſons pour m'en taire,
Mais que celui qui parmi vous
A des oreilles pour entendre,
L'écoute & cherche à le comprendre.
JESUS parloit de moi dans ces termes ſi doux,
Et lorſque je te les rapporte,
Ce n'eſt pas qu'à la vanité,
Encor moins à l'orgueil, aucun deſir me porte,
C'eſt pour te faire voir avec quelle bonté
Il relevoit le prix de ma fidelité,
Et comme il aime ceux qui n'ont pas la foi morte.
Je finis ce récit à ma captivité ;
Je fus aſſez long-temps en priſon arrêté,
Herode aſſurément ne vouloit pas ma perte,
Faiſant, comme j'ai dit, de moi beaucoup de cas ;
Mais on me pourſuivoit alors à force ouverte,

Giorgion pinxit

Remon Sculpsit

Herodias a qui on presente la teste de S.t Jean Baptiste.

Tableau haut de 2 pieds 4 pouces, large d'un pied 11 pouces.

Herodias cui caput offertur Divi Joannis Baptistæ.

Tabella alta 2 pedes 4 uncias, lata 1 pedem 11 uncias.

HERODIAS,

TABLEAU DANS LA PETITE GALERIE DU CHASTEAU DE VERSAILLES.

CE Tableau de grand prix peint par GIORGION,
Jeune Peintre, jadis en réputation,
Paſſant, à tes yeux repreſente
Le ſpectacle fort inhumain
De la tête d'un homme & coupée & ſanglante,
Et qu'on offre dans un baſſin
A la belle & jeune Princeſſe,
Qui témoigne la voir avec grande allegreſſe,
Choſe qui te paroît ſurprenante, en effet,
Quand tu n'en ſçais pas le ſujet.
Comme c'eſt moi qui participe
Au coup qui mit la tête à bas,
Je vais t'en raconter le cas.
Herode avoit un frere & qu'on nommoit Philippe,
(Ce premier étoit Roi des Juifs,)
L'Epouſe du dernier eut nom Herodiade.
Ce Roi ſentant au cœur, malgré ſon proche grade,
Des ſentimens d'amour empreſſez & très vifs
Pour cette femme de ſon frere,
L'enleve exprès d'entre ſes bras,
Et la prit pour ſa femme; elle étoit lors ma mere,
Comme Philippe auſſi mon pere:
Mon nom étoit Herodias.
Ce rapt fit à la Cour de ſcandaleux éclats,
Mais ce Monarque étant d'une humeur fort altiere,
(Dont le peuple craignoit la funeſte colere,)

Chacun ſe contenta d'en murmurer tout bas.
Il arriva que Jean (qu'on diſoit un Prophete,
Et qui d'Herode même étoit très eſtimé,)
Se ſentant alors animé
D'une demangeaiſon (qu'on nommoit indiſcrette,)
De s'ériger en correcteur,
Reprit ce Prince avec chaleur,
De cette action ſcandaleuſe;
Et qu'il traitoit d'inceſtueuſe.
Mais ma mere choquée au vif
Du compliment reprehenſif
Que lui faiſoit ce temeraire,
Et dont le ſens touchoit de prés
Elle-même & nos intereſts,
Chercha par tous moyens de ſe pouvoir défaire
D'un pareil Conſeiller à ſes vœux ſi contraire.
Elle n'y put pas parvenir;
Herode répugnant à le vouloir permettre;
Tout ce qu'elle en put obtenir,
Eſt qu'en priſon il le fit mettre.
Il arriva depuis, cher Curieux, qu'un jour
Ce Monarque donnoit un regal à ſa Cour,
Pour la fête de ſa naiſſance.
Pendant qu'il étoit au feſtin,
Je vins danſer en ſa preſence
D'un air plaiſant & baladin;
Toute la compagnie en fut ſi ſatisfaite,
Et le Roi mon beaupere en parut ſi content,
Qu'il me dit lors en m'embraſſant:
Vous m'avez charmé ma fillette,
Et ma juſte tendreſſe eſt pour vous ſi parfaite,
Qu'en demandant de moi tout ce que vous voudrez,

Je vous jure que vous l'aurez,
Fuſſe auſſi la moitié même de mon Royaume.
Une offre ſi flatteuſe & flairant comme baume,
Avoit de quoi charmer le cœur
D'une jeune fille & Princeſſe,
Qui n'aſpire que joye, & plaiſir & careſſe.
Je fus d'abord trouver ma mere avec ardeur,
Pour lui raconter mon bonheur,
Et pour ſçavoir auſſi par elle
Ce que je lui demanderois.
Ma mere fut ravie à pareille nouvelle;
Et contente en ſon cœur me dit à haute voix:
Je puis ma fille à cette fois
Me venger pleinement de mon antagoniſte.
C'eſt la tête de Jean-Baptiſte
Qu'il lui faut demander & ſans aucun retard;
Puiſqu'il a pour toi tant d'égard,
Et qu'il t'en a donné par ſerment, ſa parole.
Auſſi-tôt, cher Paſſant, vers Herode je vole,
Il étoit en pointe de vin:
Comme je le vois en bon train,
Au milieu des plaiſirs, d'une nombreuſe bande,
Je me jette à ſon col, & lui baiſant la main,
Je lui dis auſſi-tôt: Sire, je vous demande
Que vous me donniez à preſent
Dans un baſſin, le chef de Jean.
Ce Prince eut du regret d'avoir fait telle avance,
Et ſentit de la répugnance
A me faire un don ſi ſanglant;
Mais piqué lors d'honneur de tenir le ſerment
Qu'il avoit fait en la preſence
De tous ſes nombreux Courtiſans,

Il envoye ordre au même temps
Qu'on aille trouver Jean dedans ſa ſombre geolle,
Que ſans retard on l'y décole,
Et qu'on me donne après ſa tête dans un plat.
C'eſt auſſi dans ce même état
Que tu vois qu'on dépeint l'homme qui me l'apporte,
Et la viſible joye en moi qui me tranſporte.
Sans perdre un ſeul moment, je vais du même pas
Trouver ma mere Herodiade,
Qui d'abord fait une gambade;
Preferant ce baſſin à tous les autres plats
Pleins de mets les plus délicats.
C'eſt de cette façon ſi tragique & ſi triſte,
Qu'Herode termina les jours de Jean-Baptiſte.

HERODIAS,

TABELLA IN MINORE PORTICU

CASTELLI VERSALIENSIS.

TABELLA hæc pretioſiſſima quam pinxit GIORGION juvenis pictor, maximæ quondam commendationis, oculis tuis inhumanum ſubjicit ſpectaculum; nempe humani capitis cruenti & obtruncati, qui puellæ in diſco offeritur, quæ tale donum accipiens, magnam præ ſe fert lætitiam.

Cùm præcipuam in partem casûs venerim qui tanti viri capitis amputandi cauſam præbuit, audi à me hiſtoriam quæ nihil eſt aliud niſi ſeries hujus quam ſuperius audiiſti.

Herodias vocor; pater Philippus vocabatur frater Herodis; mater vero Herodiade. Cum autem à patre meo mater diſceſſiſſet ut Herodi regi nuberet, in vincula conjiciendum curaverat Joannem-Baptiſtam qui Herodi inceſtum exprobraverat, quo ſe matri meæ nubendo coinquinaverat. Mater occaſionem nacta eſt è caſu quem tibi mox narratura ſum, quam non omiſit, ut neci Joannem daret.

In natalitiis ſolennibus Rex ad convivium aulicos ſuos omnes vocaverat; poſt epulas ſaltavi adeo venuſtè & lepidè ut rex & cœtus omnis valde delectatus fuerit; adeoque lætus viſus eſt princeps, ut me ample-

xus fuerit mihique dixerit : Adriſiſti mihi, filiola, meque tua ſaltatio adeo delectavit, ut confidere poſſis, me tibi, quodcumque petiveris, nihil eſſe negaturum, vel ſi mediam regni mei partem popoſceris.

Poſt tale promiſſum ad matrem Herodiadem cucurri, cui rem, uti ſe ſe habuerat, narrarem ; quamque de faciendâ petitione conſulerem. Conſulta mater reſpondit : jam poſſum ultrices pœnas ab inimico Joanne-Baptiſtâ repetere. Poſce filia, poſce caput Joannis ſiquidem Rex fidem ſuam juramento obligavit, pollicituſque fuit ſe quamlibet petitionem eſſe tibi conceſſurum.

Vix dixerat, ad Herodem adhuc epulantem propero, jamque vino captum ; lacertis amplector collum ipſius, manum oſculor & ſic ipſum adloquor : Oro, Domine mi Rex, ut dono mihi des caput Joannis ; obteſtorque ut huc in diſco mihi afferatur.

Statim viſus eſt Rex ægrè ferre quod fidem ſuam jurejurando obligaſſet, neque verbum audéret retractare, quod coram tantâ aulicorum frequentiâ dederat. Miſit ergo in carcerem & Joannem juſſit decollari.

Hoc factum in hacce meâ telâ carnifex exhibet, qui mihi in diſco caput hoc amputatum offert.

Deinde volavi ad matrem Herodiaden ; cui diſcus ille placuit magis quàm exquiſitiſſima fercula. Tragicum huncce finem Joanni Baptiſtæ fecit Herodes. Vale, Viator amantiſſime.

LA RESURRECTION DE JESUS-CHRIST,

TABLEAU DANS LA PETITE GALERIE DU CHASTEAU DE VERSAILLES.

L'OUVRAGE que tu vois eſt d'Annibal CARACHE,
Il repreſente ici dans la perfection
L'ancienne Reſurrection
D'un Corps tout glorieux, digne de ton attache.
Quoiqu'au premier coup d'œil, cher Curieux, on ſçache
Que c'eſt celle d'un Homme-Dieu,
Qui s'eſt reſſuſcité lui-même,
Et qu'il n'eſt qu'un Dieu ſeul, d'un general aveu,
Qui ſoit avantagé de ce pouvoir ſuprême,
Et que Jeruſalem auſſi fut l'ancien lieu
Où le perfide Peuple Hebreu,
(Dans ſon aveuglement extrême,)
Fit mourir ſur la Croix avec haine & fureur,
Son Meſſie & ſon Roi, ſon Dieu, ſon Créateur;
Et quoiqu'on ait, enfin, entiere connoiſſance
Dans les vaſtes Pays, de ces terreſtres lieux,
De cet évenement ſi ſaint & ſi fameux,
Je vais t'entretenir de quelque circonſtance,
Qui peut, malgré les Juifs & d'autres envieux
D'une ſi neceſſaire & ſi ſûre croyance,
Fortifier la vraiſemblance
De ce myſtere glorieux.
Le jour qui vit jouer cette tragique ſcene,
Où le Seigneur ſouffrit une mort inhumaine,
Paſſant, étoit le Vendredy,
Le lendemain au ſoir, qui fut le Samedy,

Annibal Carache pinxit

Magd. Horthemels Sponsa C. Cochin Sculp.

La Resurrection de Jesus Christ.

Ce tableau a un pied deux pouces et demy de haut Sur onze pouces et demy de large.

Christus Resurgens.

Tabella alta pedem unum et duas uncias cum dimidiâ, lata undecim uncias cum dimidia.

(Auquel temps limité, ſuivant la mode ancienne,
Le Sabbat des Juifs prend ſa fin,)
Les Prêtres aſſemblez & ce peuple mutin,
Coururent en foule à la hâte
Trouver le Gouverneur Pilate
Qui commandoit alors de la part des Romains,
Et comme au nom auſſi de l'Empereur Tibere,
Dans cette grande Ville & ſur ces Juifs mutins,
Car la Judée à Rome étoit lors tributaire,
Ou pour mieux dire encor, aſſervie à ſes loix,
Et quoiqu'on lui laiſſât ſes Rois,
Pareille tolerance étoit pour la figure;
Ces Monarques des Juifs n'étoient Rois qu'en peinture,
Et qui n'en avoient que le nom.
Herode alors celui de cette nation,
N'étoit pas dans la Ville abſolu ni le maître,
Dès qu'en ce même lieu Pilate ſembloit l'être.
Ces Juifs donc arrivez auprès de ce Préteur,
Lui dirent à l'envi : Seigneur,
Nous vous remettons en memoire,
Qu'avant ſa juſte mort, JESUS ce ſéducteur
S'eſt vanté devant nous, en diſant avec gloire,
Et pour ſe faire un faux honneur :
Je reſſuſciterai trois jours après ; la choſe
Au fond, eſt trop loin du bon ſens,
Pour croire que quelqu'un puiſſe donner dedans:
Car l'apparence préſuppoſe
Que malgré tels diſcours, ſes gens
Doutent fort qu'il parvienne au but qu'il ſe propoſe ;
Mais pour leur ôter toute cauſe,
Comme matiere d'incidens,
A faire ſon apotheoſe,

Pour l'élever au rang de quelque Dieu nouveau ;
Commandez, s'il vous plaît, qu'on garde ſon Tombeau
Juſqu'au troiſiéme jour, de peur que ſes Apôtres
Venans à dérober le corps de l'impoſteur,
Ne puiſſent faire accroire aux nôtres
Qu'il eſt reſſuſcité ; cette ſeconde erreur
Seroit pire que la premiere
Qu'il inſpiroit de lui d'une adroite maniere,
En ſe faiſant paſſer pour le vrai CHRIST prédit,
Qui, comme l'Ecriture ancienne nous le dit,
Doit venir un jour ſur la terre.
Vous avez des Soldats (leur dit-il,) commandez,
Et faites-le garder comme vous l'entendez.
Les Juifs ayant cette licence,
Se tranſportent en diligence,
(Prenant des gardes avec eux,)
Dans le Jardin du Mont Calvaire,
Où giſoit ce Corps glorieux ;
Ils l'y virent encor (défaiſant les linceux
Pour être ſûrs de leur affaire
Et voir que c'étoit lui, de près & de leurs yeux ;)
Enſuite ils ſcellerent la pierre
Qui tenoit lieu de porte à ce caveau fort creux,
Etabliſſant auprès, pour aſſurance entiere,
Un corps de garde aſſez nombreux,
Avec des Officiers les plus vaillans d'entre eux.
Mais ce ſcellé, la garde & ces ſoins & ces peines,
Etoient précautions inutiles & vaines,
Paſſant, puiſque ce Corps divin
Pouvoit trouver par tout & paſſage & chemin.
Il ſe ſervit auſſi de ſa toute-puiſſance ;
Puiſqu'il reſſuſcita le Dimanche matin,

A peu-près dans la contenance
Que CARACHE lui donne ici,
Entourez de ſa gloire & des Anges celeſtes.
Les Soldats prepoſez par ce Peuple endurci,
Et qu'on dépeint ſurpris ſur cette toile auſſi,
En furent tous alors les témoins manifeſtes;
Quand tu voudras, Mortel, être plus éclairci
Du détail ſurprenant d'une époque certaine
Et connue à tout l'Univers,
Ecoute les récits divers
Du Tableau de la Magdelaine,*
Qui de même que les Soldats,
Fut ſur le lieu preſente à ce fameux fracas.

* *La Magdelaine, tome 3.*

CHRISTUS RESURGENS,
TABELLA IN MINORE PORTICU
CASTELLI VERSALIENSIS.

OPUS quod inſpicis, Viator cariſſime, profectum eſt ab Annibale CARACHE, & exprimit optimè corporis divini & glorioſi Reſurrectionem. Verùm quamquam in orbe univerſo nemini non innoteſcit tantum miraculum, quaſdam hîc circumſtantias edocebo te, quæ (contrà licet obganniat Judæorum & infidelium turba,) ſacri glorioſique myſterii veritatem tibi confirmabunt.

Veneri ſacra dies erat quâ Chriſtus paſſus eſt. Poſtridie veſpere, ſcilicet die Sabbathi, quâ Judæorum Sabbathum complebatur, convenerunt Principes Sacerdotes, & Judæi è plebeculâ Chriſto maximè infenſi, & citiſſimè iverunt ad Pilatum qui tunc urbi nomine Romanorum præerat.

Tunc enim temporis, imperante Tiberio, Judæa Romanis tributum pendebat; & quamquam Solymæ Rex Judæus imperitabat, adumbratum regem fuiſſe ſcias, ſeu potiùs privatum tali nomine appellatum, ſi quidem omnium ſumma penes Romanos erat.

Herodes itaque qui tunc temporis regnabat, non eâdem valebat autoritate quâ Pilatus.

Ad Pilatum ergo convenerunt Judæi *dicentes: Domine recordati sumus, quia seductor ille dixit adhuc vivens: post tres dies resurgam.*

Cùm autem hæc prædictio falsa sit, & fidem exsuperet, falsisque simul & temerariis momentis sit innixa; præstaret omnibus in illum credentibus fidem omnem adimere, & causam spargendi in vulgus, rem, uti prædicta fuit, evenisse, Christique in deorum album referendi. *Jube ergo custodiri sepulchrum usque in diem tertium, ne fortè veniant Discipuli ejus, & furentur eum, & dicant plebi; surrexit à mortuis: & erit novissimus error pejor priore.* Quandoquidem verus Messias à Prophetis prænunciatus haberetur; *Ait illis Pilatus: habetis custodiam, ite*, nomine meo, *custodite sicut scitis.*

Illi autem, cùm tale responsum dedisset illis Pilatus, abierunt, & militibus Romanis assumptis in hortum Calvarii montis perrexerunt; ubi Christi tumulatum fuerat Corpus glorioſum, quod adhuc viderunt, quodque ut propius conspicerent, & certò tenerent verum esse Christi Corpus, lintea revolverunt quibus involutum fuerat; deinde *munierunt sepulchrum, signantes lapidem, cum custodibus.*

Verum enimverò quàm vana fuerunt eorum consilia, quàm inanes curæ! Divinum Christi corpus potens nihil non penetrare fretum omnipotentiâ, die Dominicâ manè surrexit, iisdem ferme habitu & positione quæ CARACHE Pictor hîc exprimit, gloriâ circumcinctum & Angelis.

Testes indubitati fuerunt, amicissime Viator, custodes quos Judæi posuerant, quosque mea tela hîc exhibet. Si tamen optas, Curiosè dilectissime, hujus historiæ sacræ seriem tibi singulatim magis enarrari; audi varia colloquia quæ tecum Magdalena habitura est, quæ huicce celebratissimæ resurrectioni unà cum custodibus interfuit.

Albane pinxit

Maria Horthemels Sculpsit

Joseph et la Femme de Putiphar.

Joseph et Vxor Putipharis.

JOSEPH
ET LA FEMME DE PUTIPHAR,
TABLEAU DANS LA PETITE GALERIE DU CHASTEAU DE VERSAILLES.

CHANT PREMIER.

LA jeune Dame au lit qu'on voit en ce Tableau,
Peinte ſur cuivre par ALBANE,
Et qui tire en fureur par le coin du manteau
Ce jeune homme fuyant aſſez bien fait & beau,
A dans telle action l'air d'une courtiſanne
Qui tâche à l'engager dans un amour prophane;
Du moins la choſe ainſi paroît-elle à tes yeux;
Ce préjugé ſans doute eſt fort judicieux;
Mais comme je prévoi que déja dans ton ame
Il naît un deſir curieux
De ſçavoir quelle eſt cette femme,
Et ſi c'eſt conſtamment par motif amoureux
Que de la ſorte elle s'efforce
D'arrêter cet homme de force,
Inſenſible, peut-être, à ſes jeunes attraits;
Ou ſi, (comme à le prendre encor d'un autre biais,)
Il auroit attenté par ſurpriſe ſur elle,
Et que pour ce ſujet la belle,
En appellant, ſans doute, à ſon ſecours ſes gens,
Veut l'arrêter ainſi pour en tirer vengeance,
Et le punir des châtimens
Que merite ſon inſolence.

On peut faire, il eſt vrai, ces doubles jugemens,
Dont je puis t'expoſer ici le veritable,
Puiſque je ſuis, Paſſant, le principal acteur
De l'aventure memorable
Qui preſente aux regards ce travail de valeur,
Et ce jeune garçon qu'on tire de la ſorte,
Lorſqu'il tâche à gagner la porte;
Et pour t'en faire ici le récit clair & bref,
Je te dirai d'abord que mon nom eſt JOSEPH,
Fils du pieux Jacob cet ancien Patriarche,
Qui contre ſon prochain, ou les ordres du Ciel,
Ne fit rien de mauvais ni de fauſſe démarche.
Sa femme, la belle Rachel,
Fille de Laban, fut ma mere:
Comme il eſt aſſez ordinaire
Qu'entre enfans nez de pluſieurs lits,
On ſoit dans l'union l'un à l'autre contraire,
Et que ſouvent même le pere
Chérit plus les derniers, ſur-tout étant petits,
Que ceux qui lui ſont nez d'un premier hymenée,
Je me vis dans le cas, ainſi que Benjamin,
Mon cadet & frere germain;
Car mon pere Jacob eut nombreuſe lignée,
Et ſe vit une fille avec douze garçons,
De quatre divers mariages,
Et remarquant dans moi, ſur tout, des avantages
Et d'eſprit, & du corps, & de toutes façons,
Il m'en aimoit par preference,
Dont mes aînez n'avoient que trop de connoiſſance,
Et cette prédilection
M'attira leur envie & leur averſion,
Qui s'augmenterent par la ſuite,

A quoi donnerent lieu de legers incidens,
Qu'il eſt mal aiſé qu'on évite,
Lorſqu'ils ſont, ſur-tout, innocens,
Auſſi-bien que mon âge & ma ſage conduite,
(Car j'avois dix-ſept ans au plus,
Lorſque ces accidens me furent ſurvenus,)
A quoi le ſeul hazard, ſans notre aveu nous plonge.
Leur origine donc provient d'un certain ſonge
Que j'eus dans mon ſommeil, & de cette façon.
Nous étions en campagne à faire la moiſſon,
Car alors, Curieux, les Princes peu ſuperbes
Ne ſe ſervoient point d'étrangers
Pour couper bleds & foins, pour ſoigner leurs vergers;
Leurs filles, leurs garçons alloient ſcier les herbes,
Et même étoient auſſi bergeres & bergers,
Voila comme en uſoient ces parens ménagers.
Je révai donc alors qu'entre toutes nos gerbes,
Celle que j'avois faite étoit ſeule debout
Au milieu de la même plaine
Où nous venions de faire l'Aouſt,
Et qu'étant là comme une Reine,
Celles de mes freres autour,
S'inclinoient humblement, l'adoroient tour à tour.
Comme nous couchions tous enſemble,
Dans nos habits, ſous un hangard,
Je rappelle mon rêve & je leur en fais part,
Pour en ſçavoir le ſens & ce qui leur en ſemble.
Ils n'eurent pas de peine entre eux
A juger que ce ſonge étoit un fort augure
Qu'il me viendroit un jour quelque bonne avanture,
Un haut commandement ou poſte avantageux,
Et peut-être d'une nature

A ſoumettre à ma loy ces freres envieux,
Qui feignant de n'y rien comprendre,
M'en refuſerent net une explication,
Ce qui me fit aſſez entendre
Que ce ſonge aigriſſoit leur noire intention,
Et qu'ils faiſoient des vœux dans le cœur, par malice,
Qu'il ne me vînt jamais un hazard ſi propice:
Mais le ſecond ſonge qui ſuit,
Et qui me vint la nuit ſuivante,
Redoubla bien plus leur dépit
Comme leur haine violente.
Je crus voir en dormant la Lune & le Soleil
Dans leur plus brillant appareil,
Avec onze Etoiles deſcendre
Du Ciel ſur la terre & me rendre
L'honneur que les ſujets peuvent faire à leur Roi,
Et ſe proſternant devant moi.
Quand je fus au logis je raconte à mon pere,
(Mes onze freres lors preſens,)
Ces deux ſonges aſſez plaiſans:
Leur explication de ſa part fut ſincere,
Me diſant devant eux que cela préſageoit
Que le Seigneur me ménageoit
Peut-être une grandeur qui ſeroit peu commune,
Et que le pere même & la mere du fils,
Et ſes freres, encor, lui ſeroient tous ſoumis.
Tout prédit, me dit-il, ta future fortune,
Car je ſuis le Soleil & ta mere la Lune;
L'un comme étant le mâle a l'extrême vigueur
Qu'il communique à toutes choſes;
L'autre comme femelle ayant moins de chaleur,
Les nourrit, les fait croître avec certaines doſes

De ſa douce roſée & féconde fraîcheur ;
Les onze Etoiles ſont tes freres,
Qui tirent tout leur jour des peres & des meres,
Comme ces aſtres radieux
Reçoivent leur clarté de ces flambeaux des Cieux.
L'interpretation judicieuſe & ſage
Que fit ainſi Jacob en preſence d'eux tous,
Irrita tellement leur rage
Et les rendit alors contre moi ſi jaloux,
Qu'ils formerent l'affreuſe envie
De me dreſſer embuſche & de m'ôter la vie ;
Et pour en venir à l'effet,
Auſſi-tôt que notre Aouſt fut fait,
Ils menent nos troupeaux, à l'inſçû de mon pere ;
Dans un lieu loin de lui, gras, mais fort ſolitaire.
Un tel éloignement le rendit inquiet,
Et n'ayant point de leurs nouvelles,
Il crut, pour s'affranchir de ſes peines cruelles ;
Devoir vers eux me depeſcher,
Avec ordre de les chercher.
L'occaſion étant ainſi très favorable
Pour mieux executer leur deſſein condamnable ;
Ils furent ſur le point, à mon premier abord,
De fondre ſur moi tous, & de me mettre à mort ;
Lorſque Ruben, l'aîné de ces freres perfides,
Fit ſuſpendre le coup de leurs mains fratricides,
En leur faiſant à tous une exhortation
Pour les détourner de ce crime,
Avec reproche encor qu'une telle action
Choquoit toute humaine maxime.
Mais comme ils perſiſtoient dans cette intention ;
Cet aîné plus qu'eux debonnaire,

Et d'un eſprit moins ſanguinaire,
Tâcha de les diſpoſer tous
A choiſir des moyens plus doux,
Dont la maniere moins cruelle
Rendroit leur action auſſi moins criminelle;
Et qu'il ſeroit plutôt d'avis
De me deſcendre dans un puits,
Ou dans la citerne profonde,
Fort proche d'eux & dans ces champs,
Hors de tout commerce du monde
Et du grand chemin des paſſans,
Et que mourant bientôt faute de nourriture
Dans cette fatale clôture,
Ils s'en défaiſoient ſûrement,
Sans tremper les mains dans mon ſang.
La citerne fut donc choiſie
Pour l'objet de leur jalouſie;
Mon aîné mit encor en œuvre ſon crédit
Pour pouvoir me ſauver; mais enfin quand il vit
Qu'ils étoient ſans miſericorde,
On me lia tout nud ſous les bras, d'une corde,
Et lui-même m'y deſcendit.
Par bonheur la citerne étoit preſque tarie,
Et j'étois hors de tout danger
Que mon corps pût s'y ſubmerger.
A peine eut-on commis pareille barbarie,
Qui m'alloit expoſer au plus cruel trépas
Qu'on puiſſe ſouffrir ici bas,
(Puiſque dans ce beſoin étrange
On périt dans la rage & ſoi-même on ſe mange,)
Qu'un d'entr'eux appellé Judas,
Voit paſſer d'aſſez loin une troupe marchande

D'Arabes

D'Arabes descendus de l'ancien Ismaël,
(Je croi qu'ils venoient là comme envoyez du Ciel,)
Ils étoient en nombreuse bande,
Allans lors en Egypte y vendre des parfums
Et d'autres marchandises rares.
Quoiqu'il fût du complot de ces freres barbares,
Il en appelle quelques-uns,
Et poussé d'un motif plus tendre,
Leur dit qu'à ces marchands il vaudroit mieux me vendre;
Que m'envoyant mourir dans des lointains climats,
Dont un captif ne revient pas,
Ce moyen les mettroit à couvert de la honte
De voir rejetter sur leur compte
Le sequestre d'un frere, ou son secret trépas.
La proposition fut d'abord bien reçûe,
L'argent & mon éxil leur donnant dans la vûe.
Ils changerent donc leur complot,
Et je fus retiré du souterrain cachot;
Ces riches marchands m'acheterent,
Et de ce pas ils m'emmenerent,
Et comme j'étois nud & d'ordures souillé,
D'abord à neuf ils m'habillerent,
(Mes freres m'ayant dépouillé
En me mettant dans la citerne.)
Mais comme ils ressentoient certain remords interne
Du mauvais coup qu'ils avoient fait;
Que même chacun d'eux se trouvant inquiet
Sur la juste réponse à faire
A leur pere Jacob, qui seroit bien surpris
De les voir de retour sans ramener un frere;
Contre qui l'on sçavoit qu'ils étoient tous aigris;
Ce qui lui feroit naître un sujet legitime

D'y croire de leur part quelque mal-façon,
Et que de leur envie il étoit la victime ;
Ainſi donc, pour ôter à Jacob tout ſoupçon
Qu'ils euſſent commis un tel crime,
Ils ne trouverent point d'expedient ſi ſûr,
Et qui pût mieux couvrir leur procedé ſi dur,
Que de prendre ma robe & de la mettre en piece,
D'y répandre deſſus du ſang frais de chevreau,
Afin que par cette fineſſe
Et ce ſtratagême nouveau,
Qu'inventa leur ame traîtreſſe,
Jacob voyant l'habit ſanglant & dechiré,
Pût bannir de ſon cœur tout ſoupçon, tous ombrages,
En croyant mieux encor que les bêtes ſauvages
En chemin m'auroient devoré.
L'impoſture eut ſa réuſſite,
Et mon pere déçû par le ſigne apparent
De cet habit ainſi ſanglant,
Le crut de même par la ſuite.
Ce pere tendre & bon en eut un deuil ſi grand,
Qu'il perdoit le manger, le boire & le courage,
Livrant ſon ame entiere à ſes cruels ſoucis,
Et ſans qu'il écoutât, dans ce cuiſant dommage,
Les diſcours conſolans de ſes meilleurs amis ;
Et quand il n'auroit eu que moi pour lors de fils,
Il ne l'eût pas pleuré, conſtamment, davantage.
Si-tôt que ces marchands, (qui par un bon hazard,
Pour un certain prix m'acheterent,)
Au Pays d'Egypte arriverent,
Je fus vendu par eux au nommé Putiphar,
Qui me voyant robuſte & de bonne défaite,
En fit avec plaiſir l'emplette.

Ce nouveau maître étoit Maître d'Hôtel du Roi,
Et comme il prenoit goût en moi,
Il ne me traita pas en chétif perſonnage,
Ainſi réduit à l'eſclavage,
Mais en perſonne libre, & me donna l'emploi
D'Inſpecteur de ſon équipage,
De ſes gens & de ſon ménage,
Juſqu'à me confier ſes biens & ſon tréſor.
Sa femme belle & jeune encor,
Me trouvant de l'eſprit, la mine gracieuſe,
Et des traits de jeuneſſe aſſez vifs & brillans,
(A peine avois-je dix-huit ans,
En fut éperdûment, comme on dit, amoureuſe,
Et penſa dans ſon cœur qu'en l'état où j'étois,
Et réduit à telle baſſeſſe,
Sans doute je m'eſtimerois
Trop heureux de me voir aimé de ma maitreſſe,
Et conſolé du ſort de ma condition.
Cette Dame n'eut pas de peine
A prendre ſans retard ſa réſolution,
Et de me découvrir ſa folle paſſion;
Mais ſon eſperance étoit vaine,
Car malgré le chagrin de mon preſent état,
Je conſervois une ame pure,
Et ſur le point d'honneur j'étois trop délicat,
Pour trahir un bon maître & lui faire une injure,
Commettant ſur le ſien ce perfide attentat.
Je la priai pour cette cauſe
De ne point deſirer de moi pareille choſe,
Qui ne ſe pouvoit accorder
Dans mon état de ſervitude,
Sans avoir lieu d'apprehender

Quelque punition bien rude,
Ou que l'on pût me regarder
Comme un homme rempli de noire ingratitude
Envers un maître bien-faisant;
Qui de plus me traitoit comme son propre enfant:
Que je la suppliois de vouloir croire, au reste,
Que je sçavois assez vers elle mon devoir,
Qu'en toute autre rencontre elle en pourroit avoir
Un témoignage manifeste.
Je croyois m'affranchir, Passant, par ce détour,
D'un lien qui choquoit l'honnête bien-séance,
Mais ce refus ne fit qu'augmenter son amour,
Et son cœur la flatta de la fausse esperance
Qu'elle seroit dans peu la maîtresse du mien,
Que je ne serois point si long-temps inflexible,
Et qu'enfin à ses vœux je deviendrois sensible.
Pour parvenir à son dessein;
Elle employe un nouveau moyen;
Elle choisit le jour d'une cérémonie,
Où son seul sexe alloit en grande compagnie,
Et pour ne pas sortir de son appartement,
Où la Dame avec moi cherchoit un tête à tête;
Elle feignit qu'un mal venu subitement
La mettoit hors d'état d'aller à cette fête;
(Car pour Dame ordinairement
Qui cherche une défaite, un faux empêchement;
La maladie est toujours prête.)
Se trouvant donc alors au moment souhaité
De m'entretenir seul en pleine liberté:
Vous auriez mieux fait, me dit-elle,
Joseph, de n'être pas à mes vœux si rebelle;
Vous avez en cela grand tort,

Il falloit vous rendre d'abord
A mes engageantes prieres,
Sans vous armer ainſi de farouches manieres;
Accordant auſſi-tôt à Dame de mon rang
Ce que ſon cœur déſiroit tant,
A mon amour, ſur-tout, & dont la violence
Me réduit à m'humilier,
Et juſqu'au point de vous prier
Et de faire le pas de la premiere avance:
Pour me contenter donc, réparez au plutôt
La faute que vous avez faite,
Car dans votre miſere & dans votre diſette;
Pouvez-vous aſpirer plus haut
Qu'à l'honneur de jouir des faveurs d'une Dame
De mon merite & de mon rang,
Et qui brûle pour vous d'une ſi forte flamme,
Que pour le ſeul régal de vous voir un moment,
J'ai feint exprès d'être malade
Et l'ai preferé volontiers
A cette fête de parade,
Où je reçois toujours tant d'honneurs ſinguliers;
Vous ne devez avoir aucune méfiance
Que je n'en ſois venue à cette confidence
Qu'afin de vous mieux éprouver,
Et vous avez tout lieu de la pouvoir lever;
En voyant ma perſeverance,
Qui ne vous permet plus de douter déſormais
Que mes empreſſemens ſont ſinceres & vrais,
Et que ma paſſion de même eſt veritable;
Profitez-donc, Joſeph, de ce temps favorable;
Et de deux choſes l'une, ou choiſiſſez ſur l'heur
Ma bonne grace & la faveur

Qu'avec penchant je vous preſente,
(Et d'une maniere obligeante,)
En répondant à mon ardeur,
Et d'attendre de moi d'autres graces plus grandes,
Sur quoi vous me verrez prévenir vos demandes,
Ou d'éprouver bientôt les vifs reſſentimens
Et les cruels emportemens
De ma vengeance & de ma haine,
Si (vous attachant trop à l'opinion vaine
Des regles de pudeur ou des pieux motifs
Que vous apprend la Loy des Juifs,)
Vous leur donnez la preference
Sur l'honneur de ma bienveillance;
Car ſi vous faites ce faux pas,
Cher Joſeph, ne vous flattez pas
Qu'à l'avenir rien ſoit capable
De pouvoir vous mettre à l'abri
De ma colere formidable.
Je ferai devant vous ma plainte à mon mari,
Que pouſſé des tranſports d'un amour temeraire,
Vous avez attenté de force à mon honneur,
Et quelque choſe, enfin, qu'alors votre candeur
Puiſſe, pour vous défendre, alleguer au contraire,
Mon témoignage ſeul aura plus de vigueur
A l'entretenir dans l'erreur,
Que toutes vos raiſons d'une vaine défenſe
N'en auront pour prouver votre pure innocence.
Cette Dame, Paſſant, après de tels diſcours,
Et qu'elle accompagnoit d'attitudes, de geſtes
Autant attrayans qu'immodeſtes,
Auſquels tous mes ſens étoient ſourds,
Joignit la priere à ſes larmes,

Qui du ſexe en tel cas ſont les communes armes ;
Mais elle eut beau me rechercher,
Ses careſſes ni ſes menaces
Ne purent jamais me toucher ;
Je fus ferme comme un rocher
Ou comme un éperon * qui repouſſe les glaces
Et les flots écumans qui viennent l'approcher,
Et plutôt que d'être infidele
A mes loix, à mon maître, à l'honneur, au devoir,
Et de me laiſſer decevoir
Par une volupté legere & criminelle,
J'aimai mieux m'expoſer à tout,
(Ces obſcenes plaiſirs n'étant pas de mon goût,)
Et mon cœur répugnant à ce commerce infâme,
Je lui répondis donc : Madame,
Avec le vrai reſpect que par tout je vous dois,
Souffrez que je vous repreſente
Que votre démarche preſente,
(Quoiqu'à mon égard mille fois
Et plus que je ne vaux, glorieuſe, obligeante,)
Eſt condamnable & mal ſéante,
A Dame comme vous de merite & de poids,
D'adreſſer ainſi votre choix
Sur un eſclave vil que rien d'ailleurs ne tente,
En cas, ſur-tout, qui choque & le Ciel & ſes loix :
Songez qu'en celui-là vous violez trop celles
Qui veulent qu'aux maris les femmes ſoient fideles ;
Les plaiſirs, avouez, qu'on goûte dans l'hymen,
Avec un époux tendre, humain,
Et comme eſt, Madame, le vôtre,
Ne ſont-ils pas, au fond, à preferer à ceux ;

* *D'un Pont ſur la riviere.*

Illegitimes, odieux,
Dont vous eſpereriez jouir avec un autre,
Portée à ce déſir par les motifs legers
De votre paſſion corrompue & fragile?
Ces plaiſirs défendus, ainſi que paſſagers,
Cauſent toujours trop tard un remords inutile;
Ils ne ſont pas plutôt paſſez,
Que l'action fraîche nous plonge
Dans differens dégouts enſemble ramaſſez,
On s'en trouve étourdi comme en ſortant d'un ſonge;
Et ſans ceſſe ce ver de repentir nous ronge;
Ces amans criminels, craintifs, embaraſſez,
Sont ſans ceſſe en inquiétude,
En tranſe, dans l'effroi, dans mille ſoins divers;
Qu'ils ne ſoient enfin découverts
Dans le cours ſcandaleux de leur folle habitude,
Expoſée à tant de revers,
Qu'on voudroit, (tant leurs fruits nous deviennent amers,)
N'en avoir de ſa vie entamé le prélude;
Au lieu que dans le doux lien
De votre union conjugale,
Vous n'apprehendez jamais rien;
On ſe trouve en tout temps dans une aſſiette égale,
Et brûlant, à l'envi, d'un legitime feu,
(Qui purge votre cœur d'autre deſir immonde,)
On marche en aſſurance alors & devant Dieu,
Et devant les Juſtes du monde.
Faites encor reflexion
Qu'en demeurant chaſte & pudique,
Vous vous conſerverez ce pouvoir juridique,
(Ainſi qu'il vous eſt dû & ſans exception,)
De commander, Madame, à votre domeſtique;

Au

Au lieu que par la liberté
Et la familiarité
Qu'auprès de vous lui donne un criminel commerce,
L'ordre naturel ſe renverſe :
Il voudra près de vous être en égalité,
Et vous perdez l'autorité
Qu'un maître envers ſon ſerf exerce ;
Et vous courez le riſque encor,
Que dans le familier eſſort
Qu'il prend auprès d'une maîtreſſe,
(Et dont il reconnoît la trop baſſe tendreſſe,
S'il eſt dans ſa mauvaiſe humeur,)
Quand vous lui commandez avec quelque hauteur,
Qu'il ne vous jette alors au nez votre foibleſſe
Par un picquant reproche autant hardi que fier,
Dont il faut eſſuyer le dépit bien amer,
Dans l'importune peur qui vous tiendra gênée,
Qu'on ne découvre un jour votre fauſſe menée.
Enfin, Madame, le repos
D'un cœur ſans tache & pur, & d'une conſcience
Qui gardent les riches dépôts
De la candeur de l'innocence,
Ne meritent-ils pas d'avoir la preference
Sur l'état inquiet de ceux
Qui ſe tourmentent tant eux-mêmes,
Et s'agitent de ſoins extrêmes,
Pour cacher leurs pechez honteux.
Je lui tins ce diſcours exprès froid & ſi ſage,
Me flattant toujours de l'eſpoir
Qu'il la feroit rentrer dans ſon juſte devoir ;
Et qu'il modereroit l'emportement, la rage
D'une ardeur qui la pouſſe à ce crime ſi noir ;

Mais loin qu'un ſemblable langage
Sur ces deſirs impurs eut le moindre pouvoir,
Ce qui ſuit, Curieux, me fit appercevoir
Qu'il les enflammoit davantage,
Commençant à me careſſer
Pour me ſéduire & me preſſer
Par ces aiguillons vifs & par leur douce amorce;
Et la Dame qui voit qu'au lieu de m'avancer
Je me recule d'elle & veux la repouſſer,
Se mutine, s'agite, employant lors la force,
Afin de me contraindre à donner à ſes vœux
Ce que leur refuſoit mon cœur trop ſcrupuleux.
Ne pouvant plus après ſouffrir l'effronterie
Ni tous les efforts aſſez vains
Qu'elle mettoit ſans honte alors en batterie,
Je m'échappe & détache avec prompte induſtrie
Mon manteau qui lui reſte entier entre les mains;
Et qu'elle avoit ſaiſi déja dans ſa furie,
Pour arrêter ma fuite & pouſſer ſes deſſeins.
C'eſt dans cette même poſture,
Où tu me vois ici, Curieux, en peinture,
Et c'eſt la Dame ſur ce lit
Qui vouloit m'engager à cet impur délit.
Cette femme amoureuſe, outrée
De ſe voir lors, par des refus
Trop durs, trop outrageans, comme à ſon gré, trop crus;
Si loin de ſon compte & fruſtrée
De ces faux plaiſirs attendus,
Se ſert pour s'en vanger, de la plus noire ruſe:
Car craignant que je ne l'accuſe,
Et que je ne rapporte, après, à Putiphar,
Un cas où ſon honneur avoit toute la part,

Elle ſe réſolut de parler la premiere
Et de lui raconter le fait d'autre maniere,
Afin de le mieux prévenir,
Et de lui faire voir qu'elle étoit l'offenſée.
Comme elle méditoit cette lâche penſée,
Son mari vient près d'elle, & lui voyant tenir
Un manteau déchiré, qui même à terre traîne,
Qu'elle eſt haute en couleur, en larmes, hors d'haleine;
Il eſt ſurpris de voir un ſi bizarre objet,
Il en demande le ſujet.
Vous ſeriez indigne de vivre,
(Lui dit-elle, en pouſſant un ſoupir de douleur
Qu'elle feignoit ſentir au cœur,)
Si vous ne vangez pas le chagrin où me livre
Un déteſtable ſerviteur,
Votre Joſeph, ingrat, perfide, témeraire,
Lequel oubliant la miſere
Où l'avoit mis l'adverſité,
Lorſque vous l'avez achetté,
Et la reconnoiſſance & ſoumiſe & ſincere
Qu'il doit rendre à votre bonté,
Prend une conduite contraire,
Ayant eu la temerité
D'attenter, & de force, à ma pudicité;
Outrage le plus grand qu'on puiſſe jamais faire
A ſon Maître, à Seigneur de votre qualité;
Il choiſit pour pouſſer à bout ſon inſolence,
Ce jour de fête & votre abſence,
Et dites encor, par erreur,
Que cette modeſtie & la fauſſe pudeur
Qu'en votre preſence il affecte,
Provient de ce qu'il vous reſpecte.

Avouez donc plutôt qu'il eſt un impoſteur,
Que la grace à l'excès, qu'il a de vous reçûe,
(Sans qu'encor il le meritat,)
L'a fortifié dans la vûe
Qu'il avoit de cet attentat.
Cet ambitieux, cet infâme,
A qui tout votre bien eſt ainſi confié,
S'en eſt ſi fort glorifié,
Qu'il s'eſt flatté depuis follement dans ſon ame,
De pouvoir comme vous, être auſſi ſur le pié
De diſpoſer de votre femme.
Et lui faiſant parade enſuite du manteau
Qu'elle tenoit par un lambeau,
Elle ajoute en criant, les yeux baignez de larmes,
Que ce ſerf, dans lequel il trouve tant de charmes,
Avoit, entendant quelque bruit,
Laiſſé ce manteau ſur le lit,
Qu'elle avoit déchiré pendant la réſiſtance
Que faiſoient ſes efforts contre cette inſolence.
Putiphar touché de ſes pleurs
Et de ce diſcours faux qui donnoit des couleurs
Au récit de ſon impoſture,
Crut que telle étoit l'avanture,
Et donnant plus qu'il ne devoit
A l'amour qu'il ſentoit pour elle,
Il la louange alors, & par le même endroit,
Qui, ſans qu'il le ſçût, la rendoit
Impudique autant qu'infidele.
Ses oreilles, ſes yeux l'ayant ainſi porté
A croire le tout vrai-ſemblable,
Sans en creuſer la verité,
Il m'eſtime d'abord coupable;

Et me met dans une priſon
Profonde, affreuſe, obſcure, étroite.
Il ſentoit une joye au cœur pleine & ſecrette,
D'avoir ainſi dans ſa maiſon
Une femme de prix d'une vertu parfaite,
Dont il ne pouvoit plus douter,
Après une preuve ſi forte.
Pendant que ce mari ſe laiſſoit entêter,
Ou plutôt tromper de la ſorte,
Je ſupportois patiemment
Un injuſte & dur traitement,
Et Dieu ſeul ayant connoiſſance
Du ſecret de mon innocence,
Je remettois le temps à ſa diſcretion
De ma juſtification.
Mettant donc en ſes mains toute ma confiance,
Il fallut ſouffrir en ſilence
Le poids des fers & des liens
Dont me ſurchargeoient ces Payens,
Sans eſſayer à me défendre,
Quoique j'en euſſe les moyens,
Ni m'avancer à leur apprendre
Le détail de la choſe au vrai.
Ma declaration eût été ſuperflue,
Car la Dame toujours en auroit été crue;
Mais mon Dieu me fit voir bientôt un prompt eſſai
De ſa providence divine,
Par un ſecours tout ſingulier
Que me rendit le Geolier,
Qui me voyant bien fait, doux & de bonne mine,
Et que j'executois tous ſes commandemens
Avec un ſoin fidele & mille empreſſemens,

Fut touché de ma grace & de mes rudes peines,
Et pour les adoucir il me laiſſa ſans chaînes,
Et me traitant même encor mieux
Que les compagnons malheureux
Détenus avec moi dans ces lieux effroyables;
Et je trouvai par là mes peines ſupportables.

CHANT SECOND.

COmme on ne peut avoir dans ces ſombres cachots,
(Où j'étois enfermé,) que la nuit de repos,
Et que dans ces momens, les captifs miſérables
Font des récits à leurs ſemblables,
De leurs malheurs & de leurs maux,
J'entrai lors par hazard dans une conference
Avec un Echanſon du Roy,
Qui (jugeant par la deference
Qu'avoit le Geolier pour moi,
Que ſans doute j'étois d'un rang conſiderable,
Et quelque perſonne capable,
Par mon ſçavoir, par mon eſprit,)
Me faiſoit le narré de ſa peine grieve,
Et me prioit encor d'expliquer certain rêve
Qu'il avoit fait pendant la nuit.
Ayant pris un moment de treve,
Pour y ſonger plus à loiſir,
Et mieux répondre à ſon deſir,
Je lui dis que ſon ſort alloit changer de face,
Et qu'après le troiſiéme jour,
Sans faute il ſortiroit de notre humide Naſſe;
Qu'il retourneroit à la Cour,
Et qu'il ſeroit remis dans ſon ancienne place,

Et de même en faveur auprès de Pharaon :
Le terme n'étant pas fort long,
Tu crois bien, Curieux, dans quelle impatience
Il attendoit ce temps pour en ſçavoir l'effet.
Un autre priſonnier, & de ſa connoiſſance,
Me fit une priere à ce même ſujet,
Deſirant comme lui d'avoir l'intelligence
D'un ſonge encor qu'il avoit fait.
Je t'ajoûterai pour remarque
Ici, Paſſant, que ce dernier
Etoit en Charge & Pannetier
A la Cour du même Monarque :
Si-tôt que je l'eus entendu,
Je lui dis que ce ſonge étoit d'un triſte augure ;
Que je plaignois ſon avanture,
Et qu'au troiſieme jour juſte il ſeroit pendu.
Cette prédiction des deux parts fut bien ſûre ;
Car Pharaon trois jours après,
Etant dans la réjouiſſance
D'un grand feſtin qu'on fit exprès
Pour celebrer alors le jour de ſa naiſſance ;
Envoya grace à l'Echanſon,
Qui fut remis dans ſon Office,
Et l'autre à qui le ſort étoit bien moins propice ;
Vit terminer ſes jours de la même façon
Que j'avois prédit ſon ſuplice.
Lorſque cet Officier vit ſon ſonge expliqué,
Il m'avoit, par promeſſe, expreſſément marqué,
Que ſi ma prophetie avoit la même iſſue
Que celle que j'avois conçûe,
Il en ſeroit reconnoiſſant,
Et que j'en recevrois des preuves par la ſuite

Par quelque ſervice important
Qui répondroit à mon merite.
Mais autant, comme on dit, en emporta le vent,
Car loin de tenir ſa promeſſe,
Il me laiſſa deux ans dans la même détreſſe,
Sans nouvelle aucune de lui;
Et Dieu (qui jamais ne délaiſſe
Ceux dont la pieté merite ſon appui,)
Se ſervit d'un moyen qui finit mon ennui;
Je vais t'en raconter l'eſpece.
Le Roi dans même nuit eut deux ſonges divers,
Qui ne lui préſageoient, crut-il, que des revers,
Et quelque fortune contraire.
Comme on eſt en tel cas inquiet d'ordinaire,
Et principalement les Grands,
Ce Prince ordonne qu'on amene
Ceux des Egyptiens qu'on croit les plus ſçavans,
Dont ſa Cour étoit aſſez pleine;
Mais ayant remarqué qu'ils étoient ignorans,
Que leur ſcience creuſe & vaine
Ne pouvoit lui donner les doubles dénouemens
De ces deux ſonges chagrinans;
Cet embarras ne fit que redoubler ſa peine,
Et réveilla dans l'Echanſon
Le ſouvenir paſſé de ce merveilleux don
Que j'avois, d'expliquer les ſonges,
Dont la juſte explication
Ne ſe tournoit point en menſonges.
Il en fit le récit au Roi,
Des plus avantageux pour moi,
Et dit en avoir vû la double experience.
Le Roi me fait venir; étant en ſa preſence,

Il

Il me prend d'abord par la main,
Et me dit d'un ton fort humain :
Un de mes Officiers, que je croi fort ſincere,
M'a parlé de maniere
Et d'un ton poſitif, & même ſi certain,
Que vous avez le don (que je nomme divin)
D'expliquer les choſes futures
Des ſonges de toutes natures ;
Que dans la bonne opinion
Où je ſuis de votre ſageſſe ;
Certain deſir ſecret me preſſe
D'entendre ſur les miens votre explication,
Qu'il faut que vous faſſiez purement naturelle,
Sans nul déguiſement, & telle
Que vous l'avez donnée à ce même Officier,
Ainſi qu'à l'autre Pannetier,
Sans avoir aucun deſir de me plaire,
Ni nulle peur de me fâcher ;
Il ne faut donc rien me cacher,
Quelque fâcheuſe & peu proſpere
Que la prédiction ſoit dans ſa qualité :
Dites fort ſimplement comme eſt la verité,
Et que votre ame auſſi nullement ne s'émeuve,
Et ſoit d'égale fermeté
En prédiſant le mal ou la proſperité.

Songe de Pharaon.

Me promenant le long du fleuve,
(Vous entendez celui du Nil,)
J'ai crû voir dans ſes eaux, au courant de leur fil,
(Elles étoient alors fort baſſes,)
Sept Vaches, grandes, graſſes,

Et qu'elles en ſortoient après,
Prenant la route des marais,
N'ayant perſonne à leur conduite :
Que ſept autres Vaches enſuite
Venoient à leur rencontre à moitié du chemin ;
Qu'elles étoient maigres & laides,
Et même ont devoré ſoudain
Les autres graſſes quadrupedes, *
Sans pouvoir appaiſer leur faim.
Je me ſuis éveillé dans une grande peine,
Et tout mon corps même a frémi
Du ſouvenir du ſonge & de ſa triſte ſcene.
M'étant enſuite rendormi,
J'ai fait encor un autre ſonge
Qui m'inquiéte & qui me plonge
Dans un embarras bien plus grand
Que ne m'en a cauſé le rêve precedent ;
C'eſt ſur quoi je conſulte ici votre doctrine.

Second Songe de Pharaon.

Il m'a ſemblé voir ſept Epics
Sortans d'une même racine,
Jeunes, mûrs & ſi bien nourris,
Que leur poids extraordinaire
Les faiſoit pancher vers la terre,
Et fort près d'eux encor ſept autres Epics ſecs,
Menus & de maigres aſpects,
Qui ſe ſont jettez en furie
Deſſus les ſept premiers, ſi beaux & ſi dorez,
Qu'ils ont en hâte devorez.

Fin du ſecond Songe.

Ces deux ſonges, enfin, & leur bizarrerie,
Me mettent dans le trouble & dans la rêverie.

* *Animaux à quatre pieds.*

Où l'on voit aſſez que je ſuis,
D'où vous me tirerez par votre ſage avis,
S'il peut m'interpreter ce que je vous propoſe.
Quand Pharaon m'eut fait ces deux divers récits,
Sans y rêver beaucoup, Curieux, je lui dis:
Vos ſonges, dans leurs ſens, déſignent même choſe,
Et puiſque Votre Majeſté
Veut que je diſe ici la pure verité,
Sans me préoccuper de mouvemens timides,
J'oſe lui dire donc, que les ſept Epics vuides
Qui dévoroient les ſept ſi beaux
Et ſi chargez de grains nouveaux,
Et que les ſept Vaches avides
Que vous avez crû voir manger les autres ſept,
Dénotent clairement le proche & triſte objet
D'une ſterilité generale, inhumaine,
Dont de ſuite, & pendant ſept ans,
L'Egypte doit ſentir les effets ſi preſſans,
Qu'elle conſommera l'abondance prochaine
Des ſept premiers ans gras qui la precederont,
Et quand ces mauvais temps après arriveront,
Il me ſemble, grand Roi, qu'il ſera difficile,
Pendant ce long terme infertile,
De remedier à ce mal;
Car ces Vaches à maigre mine,
(Dont la faim paroiſſoit canine,)
Semblent en être le ſignal;
Mais comme Dieu dans ces préſages
De longs & menaçans orages,
(Et d'autres pareils fleaux cruels,)
Prétend effrayer moins les timides mortels,
Par le prochain aſſaut d'une dure diſgrace,

Que de les obliger par un ſage & prompt ſoin
A pourvoir d'avance & de loin
Au grand peril qui les menace :
S'il plaiſoit à preſent à Votre Majeſté
De faire amas des fruits utiles
Qui pourront provenir de ces ſept ans fertiles ;
Pour les diſtribuer dans la ſterilité,
Votre Pays, grand Roi, par cette prévoyance,
Sentira moins ſon indigence.
Le Roi pour éviter un dommage pareil,
Se reſolut d'abord à ſuivre mon conſeil,
Et le trouvant auſſi ſalutaire que ſage,
Il crut ne pouvoir faire alors un choix meilleur
Que celui de ſon propre auteur,
Pour en regler le plan & le mettre en uſage ;
J'en eus de lui le plein pouvoir.
Comme en tel cas il faut avoir
Commiſſion en forme, & le ſigne qui marque
Qu'on eſt avoué du Monarque ;
Pour avoir cette autorité,
Ce Prince eut pour moi la bonté
D'en faire expedier une autentique Lettre,
Et même encor de me permettre
D'être vêtu de pourpre ; honneur pour moi nouveau ;
Et de porter au doigt l'anneau
Où du Cachet Royal on verroit la gravûre ;
Que j'aurois un char pour voiture
Quand j'irois en Egypte & dans tous ſes Etats,
Pour donner ordre à ces amas ;
Ce que je fis en diligence
Avec ménagement, & douceur & prudence.
Pendant le cours complet de ces premiers ſept ans ;

Qui ſe trouverent abondans,
Comme je l'avois dit d'avance,
Tu peux t'imaginer, Mortel, que Putiphar,
Ainſi que ſa femme infidele,
Me ſçachant affranchi par un pareil hazard,
De ma noire priſon très-injuſte & cruelle,
Sentirent dans leur ame un remords ſerieux
De m'avoir confiné dans des cachots affreux;
Cette Dame, ſur-tout, d'humeur traîtreſſe & baſſe,
Me voyant dans ſi belle paſſe,
N'oſoit ſur moi lever les yeux.
J'étois lors en pouvoir de les mettre en diſgrace,
En informant à fond ce Roi judicieux,
Du ſincere récit de ce fait odieux;
Mais je gardai toujours ſur cela le ſilence,
Et par le ſeul égard à l'honneur du mari,
Que cet éclat auroit flétri,
Et je me contentai de borner ma vengeance,
A l'oubli dédaigneux comme à l'indifference.
Le Roi ravi de voir mon talent ſi certain,
Et ſatisfait d'ailleurs de ma ſage conduite,
Voulut me marier de ſa Royale main,
Et me donner de plus une femme d'élite,
Et dont j'eus Manaſſés & depuis Ephraim.
Après le cours de ſept années,
Que j'avois ainſi deſignées,
Et qui devoient fournir d'abondantes moiſſons,
Celle qui les ſuivit, bien loin d'être de même,
Fit naître en ce Royaume une diſette extrême,
Et l'on s'y trouva bien de mes bonnes leçons.
Ce Pays n'eut pas ſeul la famine en partage,
Pluſieurs autres du voiſinage

Reſſentirent ce mal preſſant ;
La Province de Chanaam,
Où mon pere Jacob avoit ſa réſidence,
Se trouva dans cette indigence.
Comme il ſçut qu'en Egypte on pouvoit aiſément
Avoir du bled en le payant,
Il fit partir ſes fils pour en faire l'emplette,
Et pour ſe garantir de la rude diſette
Qui s'étendoit auſſi dans le pays voiſin ;
Il ne garda que Benjamin,
Dans l'apprehenſion ſecrette
Qu'il n'eût mon ſemblable deſtin
Dans le cours d'un ſi long chemin.
Quand mes dix freres arriverent,
Ce fut à moi qu'ils s'adreſſerent,
Afin de me prier de leur vendre du bled,
Car j'avois ſeul alors la clef
De ces magaſins d'importance,
Qui paſſoient dans leur prix les tréſors de finance,
Et j'étois près du Prince en ſi grande faveur,
Que ne ſe confiant à nulle autre perſonne,
J'étois comme chargé du poids de ſa Couronne,
Et chacun me faiſoit par tout un tel honneur,
Qu'on m'appelloit du peuple, & l'Ange & le Sauveur.
Je reconnus bientôt mes freres,
Quand ils parurent à mes yeux ;
Mais ces inhumains adverſaires
Méconnurent celui que leurs cœurs envieux
Avoient vendu jadis pour venir en ces lieux,
Où le beſoin preſſant les forçoit de paroître :
Ils devoient d'autant moins auſſi me reconnoître,
Que quand je fus livré par eux à ces Marchands,

J'avois à peine dix-ſept ans,
Et comme alors j'en avois trente,
La reſſemblance en tout devient bien differente.
Ils n'auroient jamais pû d'ailleurs s'imaginer
Que je fuſſe en telle fortune ;
Mais étant dans mon cœur prêt à leur pardonner,
Et n'y gardant contre eux ni dédain ni rancune,
Je reſolus, Paſſant, de leur donner la peur,
Par plaiſir ; pour tenter leur cœur,
Et leur refuſant la demande
Qu'ils m'avoient faite de ce bled,
Je leur dis aſſez haut, d'un air diſſimulé ;
Qu'on ſe méfioit de leur bande,
Qu'ils étoient ſans doute eſpions,
Qui venoient ſe ſervir de ces occaſions,
Et quittoient ainſi leur Province
Pour conſpirer contre mon Prince.
Chacun d'eux à ces mots paroît fort conſterné,
Et pour juſtifier alors leur innocence,
Ils empruntent la voix de Ruben leur aîné,
Comme ayant plus d'intelligence ;
Il me dit donc en Orateur :
Rien n'eſt plus éloigné, Seigneur,
De nos ſimples deſſeins & de notre penſée,
Qu'une telle entrepriſe, indiſcrette, inſenſée :
Avant qu'on nous eût fait même parler à vous,
J'avois dit à vos gens ce que nous étions tous,
Et ce qu'ici nous venons faire,
Et que Jacob eſt notre pere ;
Il s'eſt vû douze fils bien faits & vigoureux ;
Et nous fûmes toujours heureux
Quand nous étions tous douze en vie ;

Mais depuis qu'un hazard imprévu l'a ravie,
A l'un de nous, nommé Joſeph,
Nous perdons tout bonheur & le plus beau relief,
Et l'ornement de notre troupe;
Ma voix, parlant de lui, par mes ſoupirs ſe coupe,
Et notre pere aſſez âgé
En eſt tellement affligé,
Qu'il eſt encor inconſolable
De cette perte irréparable,
Et ſon extréme affliction
Nous met du moins autant en déſolation,
Que la mort prompte & déplorable
Arrivée à ce frere aimable.
Nous venons pour du bled, c'eſt notre ſeul deſſein
Nous avons laiſſé Benjamin
Pour tenir compagnie au pere:
Si vous voulez vous ſatisfaire,
Vous pourrez envoyer quelqu'un en Chanaam,
Et par là vous aurez une preuve bien claire
Que nous parlons ſincerement.
Ce diſcours ingenu me fit aſſez entendre,
Que deux perſonnes que j'aimois
De l'affection la plus tendre,
Etoient vivans encor, & que par-là j'étois
Dans une certaine aſſurance
Que mes freres guidez par un ordre divin,
N'en avoient point uſé de même violence
Envers mon frere Benjamin,
Comme ils firent jadis en changeant mon deſtin.
Pour leur donner pourtant alors la peur entiere,
Je les fis tous mettre en priſon,
Mais ſans aucun deſſein d'un châtiment ſevere,

Et moins de leur être contraire,
Et je pris pour couleur ſeulement, la raiſon
De leur complot imaginaire,
Et le troiſiéme jour je les en fis ſortir;
Ne pouvant m'empêcher, au fond, de compâtir
A leur commune inquiétude
Que meritoit aſſez leur lâche turpitude.
On les amena devant moi,
Et pour adoucir leur effroi,
Je leur dis d'une voix humaine:
Pour me donner preuve certaine
Que vous n'êtes venus dans l'Egypte en effet
Pour aucun dangereux projet,
Et que vous êtes fils du pere que vous dites;
(Ce que je ſçaurai par les ſuites,)
Je veux que vous laiſſiez ici
Un d'entre vous dix pour otage;
N'ayez à ſon ſujet ni crainte ni ſouci,
Car il ne recevra de ma part nul dommage;
Retournez en votre pays,
Et portez-y le bled qui vous eſt neceſſaire
Pour la maiſon de votre pere;
Mais je vous donne ordre précis,
Qu'après avoir fini l'affaire,
Vous vous remettiez en chemin,
Pour me venir revoir avec ce Benjamin,
Le plus jeune de tous vos freres.
Ces propoſitions leur furent bien ameres;
Et ſoupirans entre eux ils ſe fondoient en pleurs;
Je fus ſi fort touché de leurs vives douleurs
Et de leurs communes allarmes,
Que ne pouvant cacher mon foible genereux,

Ni même retenir mes larmes,
Je ſortis lors de devant eux,
Afin d'empêcher lors ces pleurs de trop paroître,
Et pour ſuſpendre encor à me faire connoître.
Et revenant après bien-tôt,
Je retins Simon pour otage,
Leur diſant qu'à deſſein je gardois ce dépôt
Juſqu'au retour de leur voyage,
Pour voir s'ils rempliroient notre accord ſtipulé;
Et leur ayant permis de faire achat de bled,
(Qu'à mes gens comptant ils payerent,)
Auſſi-tôt ils s'en retournerent;
Mais j'avois ordonné qu'on mît ſecrettement,
Et dans leur ſacs, ce même argent
Dont ils avoient payé l'emplette,
Et la choſe fut ainſi faite.
En arrivant dans leur pays,
Ils firent à Jacob leur pere,
Le récit du ſujet de mon ordre ſevere,
Pour m'amener ſon jeune fils,
Ce qu'il ne put alors ſe réſoudre de faire;
Craignant pour ce garçon les perils infinis
Qu'il pouvoit encourir en Province étrangere.
Mes freres au retour furent bien ébahis,
Lorſqu'en vuidant les ſacs du bled qu'ils apporterent,
Ils y virent & retrouverent
En eſpece, le même argent
Dont ils firent leur payement;
Un ſemblable hazard eut lieu de les ſurprendre,
Mais ils n'y purent rien comprendre.
La famine enſuite augmentant
Dans leur pays de Chanaam,

Leur famille en fut allarmée,
Et d'autant plus encor que la proviſion
De leurs grains achetez ſe trouvoit conſommée.
Cette preſſante occaſion
Determina Jacob de renvoyer mes freres
Avec ſon jeune fils, après bien des combats,
Pour faire dans l'Egypte encor mêmes achats,
La moiſſon manquant ſur ſes terres.
Ce fut avec un gros chagrin
Qu'il leur confia Benjamin;
Il ſe fit grande violence,
Mais voyant que ſans ſa preſence,
Ils feroient un voyage vain,
Il n'y fit plus de réſiſtance,
Il m'envoya par eux auſſi divers preſens
Des baumes les plus excellens,
De miel & de therebentine,
De lin, de cotton, de raiſine,
Et d'autres drogues & de fruits,
Qui croiſſoient dans ſon beau pays.
Il les fit donc partir, & comme
Le prix du grain encheriſſoit,
Et qu'on n'en trouvoit pas dans aucun autre endroit,
Il leur fit emporter le double de la ſomme
Pour le bled qu'on acheteroit.
Au moment de leur arrivée
Ils furent voir mon Intendant,
Pour ſe juſtifier de la ſomme d'argent
Qui s'étoit ſans leur ſçû dans leurs ſacs retrouvée
A leur retour en Chanaam.
Cet Officier fit l'ignorant
Sur cette petite aventure,

Et que d'avance il ſçavoit bien,
Puiſque c'étoit par ſon moyen
Que j'avois fait jouer l'innocente impoſture.
Ils furent ainſi délivrez
A cet égard de toute crainte
Qu'on ne leur en fît quelque plainte;
Mais ils ſe virent tous encor plus raſſurez,
En retrouvant Simon dans ſa liberté pleine;
Et qui vivoit chez moi libre & ſans nulle gêne.
A mon retour de chez le Roi,
Ils ſe preſenterent à moi,
Et m'offrirent les dons que m'envoyoit leur pere;
Je les vis d'un œil debonnaire,
Puis apercevant Benjamin,
Pour qui j'étois toujours enclin,
Et dont la chere vûe avoit de quoi me plaire;
Je leur demande, (ayant ma fin,)
Si c'étoit-là leur jeune frere;
Et répondans que ce l'étoit,
Je leur dis qu'ils m'avoient bien tenu leur promeſſe;
Et que cela me contentoit;
Mais me trouvant ſaiſi de joye & de tendreſſe,
Et ſentant mes larmes venir,
Que j'avois peine à retenir,
Je me mis hors de leur preſence,
Pour leur cacher la connoiſſance
Que j'étois ce vendu, ce frere malheureux,
Qu'ils ne croyoient pas ſi près d'eux,
Et qui pouvoit punir leur crime deteſtable.
Continuant toujours à vouloir les tromper,
Mais d'une maniere agréable,
Dès ce jour même au ſoir je leur donne à ſouper;

Et je voulus auſſi qu'ils ſe miſſent à table,
Et placez dans le même rang
Que nous tenions auparavant
Enſemble à celle de mon pere,
Avant que leur cœur temeraire
Eût conçû contre moi leur forfait clandeſtin.
Ils furent bien traitez dans ce nouveau feſtin,
Honorable pour eux comme extraordinaire,
Et Benjamin exprès, & par diſtinction,
Eut une double portion; *
Ils eurent par mon ordre, après, la fourniture
Du bled qu'ils venoient acheter.
On leur donna bonne meſure;
Mais avant que de l'emporter,
Je leur fis faire encore une ſupercherie,
Et j'ordonnai qu'au temps qu'ils ſeroient endormis,
L'argent du prix du bled, dans leurs ſacs fût remis.
Pour leur en cacher mieux la douce tromperie,
Je commandai de plus encor,
Qu'on mît la grande Coupe d'or
(Dont je me ſervois d'ordinaire,)
Dans le ſac du plus jeune frere;
Je voulois éprouver par ce détour badin,
Ce qu'ils ſentoient au cœur entre eux pour Benjamin;
Et s'ils prendroient tous ſa défenſe,
Lorſqu'on l'accuſeroit de l'innocent larcin;
Ou ſi lui refuſant après leur aſſiſtance,
Ils l'abandonneroient à ſon fatal deſtin.
Mon ordonnance alors étant ainſi ſuivie,
Mes freres réveillez pour hâter leur retour,
Partirent dès le point du jour,

* *Chacun des conviez alors avoit ſa portion à part à table, comme dans les Communautez Religieuſes.*

Sentans tous leur ame ravie,
De ramener à leur maiſon,
Avec eux leur frere Simon,
Et Benjamin, ſur-tout, dont la perſonne chere
Feroit tant de plaiſir au retour à leur pere.
Retournans donc ainſi joyeux,
Et tenans en chemin des gais propos entre eux,
Sur la reception & la ſplendide chere
Qu'ils avoient la veille eu de moi,
Les voila dans un grand effroi :
Vingt hommes à cheval d'abord les environnent,
(Dont un ſçavoit tout le mic mac,
Ayant lui-même mis la coupe dans le ſac,)
Mes freres entourez de ces gens s'en étonnent,
Et diſent à ces Cavaliers,
Qu'après les honneurs ſinguliers
Qu'ils avoient reçû de leur maître,
Et qui leur avoit fait paroître
Tant d'égard, tant d'humanité,
Et tant de marques de bonté,
Leur compagnie étoit ſurpriſe
De ſe voir, ſans ſujet, arrêtée en chemin;
Qu'ils croyoient que c'étoit ſans doute une mépriſe,
Et demandent auſſi quel étoit leur deſſein.
Ces Egyptiens leur répondent
Que leurs propres diſcours les chargent, les confondent,
Et que plus à leurs yeux ils vantent cet honneur
Que je leur avois fait, (avec cette douceur
Dont j'avois envers tous l'ordinaire habitude,)
Et plus ils faiſoient voir leur lâche ingratitude;
Que loin de reconnoître une telle faveur,
Dont les avoit comblé leur Maître trop crédule,

Qui les croyoit honnêtes gens,
Ils n'avoient point fait de ſcrupule
De ſe ſervir du même temps
Où je leur avois fait de ſi bons traitemens,
Pour me voler ma propre coupe,
Et dans laquelle même, avec affection,
Et par trop de diſtinction,
J'avois bû la ſanté de leur perfide troupe.
Mes freres étonnez de pareils complimens,
Et qui d'un coup pareil ſe ſentoient innocens,
Prirent le ton de raillerie,
Leur diſans que c'étoit une bizarrerie
D'accuſer d'un ſemblable vol,
Des gens comme eux ſur-tout, ingenus & ſans dol,
Et qui d'eux-mêmes venoient rendre
L'argent qu'ils trouverent mêlé
Par hazard, dans leurs ſacs de blé;
Ce qu'on n'eût pû d'ailleurs apprendre,
Si cette bonne foi ne l'avoit fait entendre.
Loin donc de paroître interdits
D'une accuſation pour eux trop outrageante,
Leur innocence alors les rendit ſi hardis,
Qu'ils dirent à mes gens d'une façon preſſante,
(Pour leur en donner mieux la preuve convainquante;)
Qu'ils pouvoient viſiter tous leurs ſacs ſur le champ,
Et qu'ils ſe ſoumettoient au plus dur châtiment,
S'ils étoient tombez dans la faute
D'offenſer de la ſorte un ſi reſpectable hôte:
Ils furent pris au mot, & les Egyptiens
Ne trouvans point d'autres moyens,
D'une commune voix les approuverent,
Sous la condition que mes gens impoſerent,

Qui parut raiſonnable, & ſuivant le bon droit,
Que celui dans le ſac duquel ſe trouveroit
La Coupe qu'on diſoit volée,
Seroit emmené priſonnier.
Dans le moment mon Officier
Fouilla dans tous les ſacs devant leur aſſemblée,
Sans parler de l'argent dont ce fin Cavalier
Sentoit lors la monnoye avec le bled mêlée,
Et reſervant pour le dernier
Celui de Benjamin, & par raiſon expreſſe.
Les dix freres alors ne craignans rien pour eux,
Faiſoient les fiers, les glorieux,
Et ſautoient même d'allegreſſe,
Et ſe plaignoient déja de ces durs procedez
Qui les avoient tant retardez,
Et rompu le cours de leur voye;
Mais il ſurvint pour eux un triſte rabat-joye,
Lorſqu'en ouvrant le ſac du jeune Benjamin,
On y trouve la Coupe & couverte de grain.
Une ſi déſolante criſe
Cauſa dans leurs eſprits une telle ſurpriſe,
Que ne pouvant parler dans ces rudes momens,
Où le cœur eſt ſaiſi de terreurs & de craintes,
Ils n'eurent leur recours qu'aux pleurs, aux cris, aux plaintes:
Ils déchirent leurs vêtemens,
Appellent, même haut, la Celeſte Puiſſance
Pour témoin de leur innocence;
Mais ces vingt Cavaliers ſans faire attention
A ces ſignes touchans de leur affliction,
Arrêtent mon cadet; d'abord on me l'amene,
Sa triſteſſe & ſes pleurs me firent de la peine;
Ses freres pourtant (à l'envi,

Et même contre mon attente,)
Touchez de l'affaire preſſante,
L'avoient tous enſemble ſuivi ;
Je leur parlai, Paſſant, après de cette ſorte,
Mais d'une voix hautaine & forte :
Quoi donc, reſpectez-vous ſi peu
La providence du grand Dieu ?
O ! miſérables que vous êtes,
Comment pouvez-vous être ainſi méconnoiſſans
De mes douces faveurs, de mes bons traitemens,
Par l'offenſe que vous me faites ?
Tremblez, tremblez, des châtimens
Qu'un pareil attentat attire ſur vos têtes.
Ce diſcours bref & vif les rendit ſi confus,
Que ſans mettre en avant des diſcours ſuperflus,
Pour leur tenir lieu de défenſe
Et ſoutenir leur innocence,
Ils me répondent ſeulement
Qu'ils s'offroient volontairement,
Pour délivrer leur frere, à ſouffrir en ſa place
La punition dûe à ſa perfide audace.
Ils ſe diſoient entre eux, & parlans en Hebreu,
(Croyans que j'ignorois leur langue maternelle,)
Qu'ils voyoient aiſément que Dieu
Vouloit les châtier de la faute infidele
Qu'ils avoient commiſe, en vendant
Jadis Joſeph ſi méchamment ;
Et notre aîné Ruben leur en faiſoit reproche,
Leur remettant devant les yeux
Qu'il n'avoit point trempé dans ce crime odieux ;
Et n'avoit jamais pû toucher leur cœur de roche,
Quand il les détournoit de ce coup malheureux.

Pour les remettre un peu de leur cruelle tranſe,
Je leur dis que ne doutant pas
De leur veritable innocence,
Je leur accordois la licence
De s'en retourner ſur leurs pas,
Et que j'étois content de punir le complice,
Comme il étoit de la juſtice ;
Qu'ils pouvoient donc partir en toute liberté ;
Et qu'on leur donneroit entiere ſûreté.
Leur ame alors étoit ſi penetrée,
Et tellement même ſerrée,
Du triſte ſens de mon diſcours,
Et de l'infortune d'un frere,
Et de ſa prochaine miſere,
Dont ils ne pouvoient pas alors rompre le cours,
Que dans l'art de parler ils ſe trouverent courts,
Et ne purent faire réponſe
A pareille & ſi rude annonce,
Excepté Judas, un d'entr'eux,
De bon eſprit & genereux,
Qui pouſſé plus qu'aucun d'un motif de tendreſſe,
Avoit fait à Jacob, en partant, la promeſſe
De lui ramener Benjamin.
Ce frere me dit donc, que ſi j'avois deſſein
De punir ce dernier, de mort ou d'eſclavage,
Il s'offroit, en ſon lieu, d'en eſſuyer le ſort ;
Et qu'étant plus que l'autre, & vigoureux & fort,
Je trouvois, à le prendre, un plus grand avantage.
En me faiſant cette offre il ſe jette à mes pieds,
Les autres auſſi-tôt firent la même choſe,
Pour ſauver ce jeune homme & ſoutenir ſa cauſe,
Deſirans en ſa place être ſacrifiez :

Je reconnus par là leurs tendres amitiez,
Et comme ils panchoient avec zele
A la charité fraternelle.
La preuve en attendrit ſi promptement mon cœur,
Que ne pouvant plus feindre envers eux de rigueur
Ni de mouvemens coleriques,
Je fis ſortir mes domeſtiques,
Ainſi que quelques Courtiſans
Qui ſe trouvoient alors dans mes appartemens;
Et lorſque je fus ſeul avec mes onze freres,
Je mis bas au moment toutes feintes manieres,
Réſolu de me démaſquer.
Voici comme je crus me devoir expliquer.
La façon barbare & cruelle
Dont vous m'avez jadis traité,
Me donne une raiſon bien juſte & naturelle,
De confondre aujourd'hui votre ame criminelle,
Et de vous reprocher votre inhumanité,
Dont ma vente par vous eſt une forte preuve,
Et c'eſt uniquement pour vous mettre à l'épreuve
Que je me ſuis conduit de la ſorte avec vous,
Feignant de vrais motifs de haine & de couroux;
Mais l'amitié tendre & ſincere
Qu'on voit que vous avez pour votre jeune frere,
Me fait changer de ſentiment,
Et je croi veritablement
Que le Ciel a permis que cette peine vive,
(Dont je ſuis l'auteur,) vous arrive,
A l'effet que par ce moyen
Vous en puiſſiez tirer le bien
Dont vous avez ici la douce jouiſſance,
Quand vous me retrouvez, contre toute eſperance,

(Après votre injuſte délit,)
Pour vous ſi plein de bien-veillance,
Et dans l'état d'un haut crédit,
Et d'une autorité qui me met en puiſſance
De vous donner ſecours & de vous ſoutenir,
A preſent comme à l'avenir;
Mais puiſqu'à cœur ouvert je me reconcilie,
Que pour jamais même j'oublie
Sans rancune & de bonne foi,
Ce que vous fîtes envers moi;
Je veux, & je le dis devant tous à voix haute,
Que vous oubliez votre faute,
Sans qu'il en reſte en vous ni honte ni regret,
Puiſque Dieu voulut bien qu'elle fût ſans effet;
Que la joye entre nous, mes freres, ſoit commune,
Ainſi que l'union & ma grande fortune,
A quoi vous aurez bonne part:
Partez donc ſans aucun retard
Pour en informer notre pere,
Que je cheris, que je revere,
De peur que l'apprehenſion
Où le met votre longue abſence,
Ne l'accable d'affliction
Et qu'il ne meure en défaillance,
Sans que je puiſſe avoir la conſolation
De jouir quelque temps de ſa chere preſence,
Qui fait mon unique deſir,
Puiſque le plus réel plaiſir
Que puiſſe me donner la fortune brillante
Dont je ſuis ſoutenu dans ce fertile lieu,
Eſt de le ſecourir d'une part abondante
Des tréſors que je tiens de la grace de Dieu.

Ainſi ne manquez pas d'amener vos familles ;
Vos femmes, vos enfans, tant les garçons que filles,
Et tous nos proches avec lui,
Afin que chacun d'eux, comme vous, participe
A mon grand bonheur aujourd'hui ;
Car l'amour du prochain étant mon ſeul principe,
Je veux ſervir à tous & de pere & d'appui.
Ce deſir de les voir d'autant plus fort me preſſe,
Que j'ai de ſûrs preſſentimens
Que la dure famine enfin qui vous opreſſe,
Doit durer ſur ce pied encor pendant cinq ans.
Après ce long diſcours ſi mêlé de tendreſſe,
Verſant des larmes d'allegreſſe,
Je les embraſſai tour à tour,
Je fus payé d'abord d'un ſemblable retour
Et d'une maniere agréable,
Aſſurez que le mien étoit très veritable,
Sans être deguiſé ſous de fauſſes couleurs ;
Enfin de part & d'autre on ceſſa crainte & pleurs ;
Et cette agréable journée,
Qui ſecondoit le cours de mon heureux deſtin,
Fut joyeuſement terminée
Par un délicieux feſtin
Dont je regalai lors la bande fraternelle.
Dès que le Roi ſçut la nouvelle
Que mes freres étoient venus,
Et de quelle maniere ils étoient parvenus
A plaire à mes deſirs comme à me reconnoître ;
Ce Prince genereux en fit alors paroître
Autant de joye au fond du cœur,
Que s'il lui fût venu quelque grand avantage
Pour ſon profit, pour ſon honneur,

Il les mit en bon équipage,
Et leur donna valets, conducteurs & chameaux,
Et du bled à foiſon ſur pluſieurs chariots,
Ajoutant une groſſe ſomme
D'or, d'argent, pour donner de ſa part au bon-homme.
J'y mis de beaux preſens auſſi de mon côté,
Pour ce bon pere aimable & digne
De mon cher ſouvenir & d'être reſpecté,
Pour ſon amour pour nous & pour ſa pieté,
Dont il eut le renom inſigne.
Mes freres en ſocieté
Eurent de mon retour un veritable ſigne
Et de ma liberalité ;
Mais envers Benjamin je redoublai la doſe,
Je l'aimois, il m'aimoit, c'eſt une juſte cauſe
Qui porte à l'inclination
Comme à la prédilection.
Pour abreger cette prolixe hiſtoire,
Je dirai que Jacob voyant ſes onze fils
Arriver enſemble au pays,
Chargez de tant de biens, n'eut pas de peine à croire
Que le Ciel m'avoit conſervé,
Et m'avoit encor élevé,
Par une grace peu commune,
Au plus haut point de la fortune,
Dont ils lui firent le récit,
Et ſans balancer il partit
D'une ame contente & joyeuſe,
Avec ſa famille nombreuſe,
Qui montoit à ſoixante-dix,
Tant en enfans qu'arriere-fils.
Arrivans en Egypte alors, le Roi mon maître

Voulut avec bonté les voir & les connoître ;
Il careſſe Jacob & le prend par la main,
Et pendant cet accueil humain
Il l'interroge ſur ſon âge,
Qu'il dit toucher à cent trente ans ;
Le Roi lui fit preſent d'un très vaſte heritage,
Et qu'il fut occuper ſuivi de ſes enfans ;
Il les accabla tous de biens & de preſens.
Ma fortune, au ſurplus, fut ſplendide & durable,
Et j'eus toujours en Cour un rang conſiderable ;
Je vêcus cent dix ans, content dans mon bonheur
D'en avoir donné part avec un très bon cœur
A ce qui m'étoit de plus proche ;
De mourir enfin ſans reproche,
Et même agréable au Seigneur,
J'entends par là le divin Createur,
A qui l'avantage de plaire
Eſt notre plus preſſante affaire.

JOSEPH
ET UXOR PUTIPHARIS,
TABELLA IN MINORE PORTICU CASTELLI VERSALIENSIS.

PROCUL dubio, Viator dilectiſſime, pronæ libidinis eſſe judicabis juvenem hancce mulierem quam in ære Cyprio pinxit ALBANE, quæque trahit laciniam pallii adoleſcentis effugientis. Non ita multum, ut fatear quod res eſt, aberras à ſcopo. Paucis mox enucleatius exponam tibi hiſtoriam in hacce Tabella expreſſam.

Joſeph vocor, filius Jacob viri pietate inſignis ; me ſuſcepit è Rachel muliere pulcherrimâ filiâ Laban. E conjugibus quatuor pater meus filios ſuſcepit duodecim, unicam verò filiam ; cumque vulgò rara ſit fratrum concordia è pluribus matribus ſuſceptorum, ipſoſque fere ſemper invidiæ ſtimulus exagitet ; ſucceſſu temporis breviſſimo evenit ut ego & frater meus Benjamin fratrum aliorum invidiæ ſeu potiùs odio patere-

mus obnoxii. Cumque pater corporis & animi dotibus me fratrum turbæ antecellere animadverteret, præ cæteris me diligebat.

Eò magis succensuerunt mihi fratres, quod me pater habebat cariſſimum. Odium ipsorum fovere duo mea somnia, de meo scilicet manipulo, & de stellis undecim quæ me videbantur adorare; quorum sacri meminêre codices, ut & eorumdem interpretationis, ex quâ fratres conjiciebant se aliquando meæ ditioni subjiciendos esse. Tam internecivo me post hæc somnia insecuti sunt odio, ut è medio tollere me decreverint. Cujus susceptì citò perficiendi occasionem illis dedit factum quod sequitur.

Cùm quadam die in locum remotiorem ad pastum egissent patris mei pecora, neque ob distantiam potuissent domum vesperè reverti; Jacob pater sollicitus, misit me ut eos quærerem & de causâ cur fratres abfuissent certior à me fieret. *Qui cum vidissent* me *procul antequam* accederem *ad eos, cogitaverunt* me *occidere, & mutuò loquebantur, ecce somniator venit.* Ferè omnes decreverant ex templo neci tradere me; *audiens autem hoc Ruben* frater natu maximus, *nitebatur liberare* me *de manibus eorum, & dicebat, non interficiatis animam ejus, nec effundatis sanguinem: sed projicite eum in cisternam hanc, quæ est in solitudine, manusque vestras servate innoxias*; ibi non sceleratis vestris manibus fame victus morietur. Miseruntque me extemplo funibus ligatum in cisternam veterem, & vicinam loci.

Non multæ effluxerant horæ, cùm *viderunt Ismaelitas viatores venire de Galaad, & camelos eorum portantes aromata in Ægyptum. Dixit ergo Judas fratribus suis,* sortis meæ iniquitatem, plus aliis, commiseratus, *melius est ut venumdetur Ismaelitis* qui procul eum abducent, unde reverti facilè non poterit; & *vendiderunt* me *Ismaelitis qui duxerunt in Ægyptum.* Fratres ad patrem cùm rediissent, in opinionem eum adduxerunt, me à feris pessimis voratum fuisse, cùm mandata ipsius exequerer & eos quærerem.

Madianitæ verò in Ægypto, me in foro venalem exposuerunt, & *vendiderunt Putiphari eunucho Pharaonis Magistro militum. Inveni gratiam coram domino* meo, *à quo* non fui ut servus habitus, sed *præpositus omnibus*; gubernabam *creditam* mihi *domum & universa quæ* mihi *tradita fuerant.*

Cùm autem inveniſſem gratiam & apud dominam adhuc juvenem & formæ elegantiſſimæ; adeo me deperiit, ut injectos in me oculos amoris vehementiſſimi quo me prosequebatur indicium esse ultro mihi dixerit. At ego nedum acquiescerem *operi nefario*, objeci dominæ conditionis meæ abjectionem, & ingrati animi vitium erga dominum meum qui me tam bene habuerat, pœnarumque acerbitatem mox à me repetendarum, si votis ipsius aquiescerem. Testatus sum illi me nosse quodnam esse deberet meum erga ipsam obsequium, & in omnibus aliis, si tamen scelus abesset, ipsi probaturum.

Talis repulsa fomitem ardoris ipsius ministravit, serviliſque conditio ad quam eram redactus spem illi faciebat, futurum ut consilium aliquandò posset perficere. Eâ de causâ diem festum elegit quo fiebant solennia

lennia quibus ſolis mulieribus licebat intereſſe ; ut verò non iret ad ſolennitatem , & ſola poſſet manere domi, ægrotare ſe ſimulavit, meque vocatum in cubiculum , ut ſuam mihi mentem liberiùs aperiret, ſic eſt adlocuta.

Meliùs tibi fuiſſet, ô Joſeph ,ſi meis ardoribus non obſtitiſſes. Peccaſti; tuum erat obſequi votis & ſollicitationibus mulieris cujus ſumma eſt dignitas. Judica quàm violentus ignis urat me qui cogit eò deſcendere & abjicere me , ut ad preces tecum veniam, & ſponte tibi corpus meum illudendum offeram. Dele igitur quamprimùm admiſſam culpam , nec oblatas temne veneres. Quid ſervus unquam ſperare poſſit majus , aut jucundius quàm frui nobiliſſimâ , pulcherrimâque muliere , quæ te vehementer adeo deperit , ut ob id unum ægrotare ſe ſimulaverit , & tantis ſolennibus intereſſe neglexerit , ut tuo concubitu frui ſibi liceret.

Noli exiſtimare, ô Joſeph, me tibi vitium obtuliſſe, ut fidem tuam experirer. Certò ſcias ardere me ſinceris ignibus. Lucro igitur appone, ô amice , horam quæ favet ; aut è duobus alterum elige ; ſcilicet mecum inire gratiam ardorem meum fovendo , ſicque à me donis & muneribus ditari quæ ſpes tuas exſuperent , aut brevi heræ ultricis iram graviſſimam experiri , ſi pudoris amans nimium , aut Judæorum Legi nimis addictus , mihi placere aut ſatisfacere recuſaveris. Ni protinus obſequaris mihi , crede futurum ut nullo modo poſſis iram meam placare. Coram te conquerar apud maritum, te meæ pudicitiæ vim inferre voluiſſe. Quòd ſi tuam auſus fueris innocentiam probare , ſcito majorem meo ſoli teſtimonio fidem à marito adhibendam eſſe , quàm iis omnibus quæ pro te dixeris.

Talibus dictis erat mihi moleſta mulier , Viator amantiſſime , præterquamquod enim verbis ad ſtuprum hortabatur , geſtibus , factiſque immodeſtis & allicientibus incitabat me ; nec non tentabat lacrymis & precibus pectus meum commovere. Verùm enim verò nunquam animum meum frangere potuit, & malui patere malis imminentibus quàm non ſervare fidem legibus Hebræis , hero , officio meo pudorique debitam. Hujus igitur ſermonem his verbis excepi.

Patere , ô domina, ſervum tuum obſequentiſſimum & addictiſſimum , exponere tibi , quod nunc offers, licèt mihi decorum ſit majuſque quam quidquid ſperare poſſim , indecorum eſſe tibi lectiſſimæ nobiliſſimæque mulieri , atque etiam criminandum ; quæ ſic votis & precibus humilem ſervum ſequeris cujus mens flecti neſcia , præſertim in iis quibus Deus læditur , aut ſanctæ ipſius leges infringuntur. Attende te ſic agendo legibus adverſari quæ mutuam inter conjugatos fidem deſiderant. Quibus voluptatibus uxor licitè cum conjuge humaniſſimo frueris , eæ nonne ſunt illicitis odioſiſque oblectamentis anteponendæ , quibus exiſtimas virum alium ſe ſe tecum eſſe ingurgitaturum ? vetita hæc tranſitoriaque & fugitiva oblectamenta ſeriùs ociùs malè actæ vita conſcios nobis ipſis nos , ſed inutiliter , faciunt ; neque priùs tranſierunt , quam afficiunt vero faſtidio. Deſiderii pœnitentiæque vermis mœchorum rodit animos & ipſorum oculis uſque præſens eſt. Adulteri pelliceſque nunquam non timent ne turpis ſua conſuetudo innoteſcat.

Tu verò cum viro ſuaviſſimo & urbaniſſimo conjuncta blandiſſimis conjugii voluptatibus tutò frueris & ſatiaris, & potes quovis tempore æquam animi pacem ſervare. Conjuges legitimo igne mutuò accenſi, tutò coram Deo & juſtis ambulant.

Obſerva inſuper te, ſi caſta & pudica remanſeris, jus ſummum tibi ſervo tuo imperandi ſervaturam eſſe, qui liberior tecum factus, & in majorem familiaritatem per ſcelus adductus, naturalem rerum ordinem poſſet ſubvertere. Vellet enim tibi par eſſe in omnibus, ſicque eâ caderes authoritate quam habet hera in famulum. Præterea tibi timendum eſt, ne, ſi cum illo nimis familiariter egeris, & ipſum poſtea ſuperbioribus verbis juſſeris aliquid facere, tibi morem non gerat, & tibi tuam erga ſe propenſionem illicitam exprobrare, aliiſque notam facere non vereatur.

Uno verbo, tecum reputes velim, ô domina, cordis immaculati, puræ & illibatæ conſcientiæ teſtimonium, multò præſtare ſollicitæ & inquietæ eorum conditioni, qui ſemetipſos tam multis afficiunt cruciatibus, quibuſque tot impendendæ ſunt curæ ut ſcelus ſuum obtegant.

At, Viator cariſſime, nedum tam frigidus tamque ſapiens ſermo vehementiſſimam ipſius vel minimè frænaverit cupidinem, è ſerie cognoſces, heram meis verbis multò magis inflammatam fuiſſe; auget blanditias ut me ſeducat, meque allicientibus aculeis pungere nititur. Verùm ut obſervat me à ſe diſcedere quem ſperabat acceſſurum, ſeque à me removeri; facta pervicacior agitat ſe ſe, vimque intentat mihi, ut votis ipſius invitus concedam quod negat ipſi pectus timore domini ſuaviter correptum.

Tandem ego cùm defeſſum me, defatigatumque ſentirem audacibus immodeſtiſque conatibus, quos impudica mulier & belluæ ſimilis adhibebat ut venirem in ipſius vota; manus ipſius fefelli & pallium ipſi reliqui, quod jam ante dilaceraverat & eripuerat mihi; tanto conatu me traxerat, & ſecum retinere voluerat! hac de causâ me quaſi fugientem hîc depictum vides, Curioſe dilectiſſime.

Amore inflammata mulier, repulſæ meæ impatiens, verita inſuper ne prior oblatum ab ipſa mihi vitium hero Putiphari denunciarem, ipſius animum decrevit ante occupare, & rem illi aliter narrare atque ſe habuerat, & apud ipſum conqueri, me ſibi vim inferre voluiſſe.

Dum tam indignum animo conſilium meditatur, ecce cubiculum ejus intrat Putiphar qui videns uxorem nimio rubore ſuffuſam, madentem fletibus, intercluſam ſpiritu, laceratumque pallium præ manibus habentem, tam inſolito caſu perculſus, cauſam lacrymarum ex ipſa ſciſcitatur.

Næ tu vitâ indignus (inquit, altiſſimum ducens ſuſpirium) ni pœnas repetas ab execrando ſervo; ab illo tuo Joſeph perfido, temerarioque domeſtico, qui miſerrimæ ſortis immemor quâ eum emendo expediviſti, & eorum quæ tibi debet de ſe tam bene merito, eò uſque devenit impudentiæ, ut uxoris tuæ pudiciſſimæ corpori per vim voluerit illudere; cujus contumeliæ ultione nihil hero, præſertim viro nobili eſſe poteſt antiquius. Ut nefarium ſuſceptum ſceleſtus ille perficeret, tem-

pus elegit quo abesses, hancque diem solennitatis. Dic ergo hunc modestiam illam, fucatum illum quem pudorem affectat à veneratione proficisci quâ te prosequitur. Fatere mecum tibi rem esse cum viro nefario & fraudulento, cui præ nimiâ tuâ facilitate domus tuæ & bonorum custodiam credidisti; huncque ex eo tam superbum factum fuisse, ut (in quantum conjicio) crediderit te sibi uxorem tuam etiam tradidisse.

Tum ostendit Putiphari pallium, falsoque ipsi narrat pallium à se adversus Joseph renitente fuisse laceratum; meque audito quodam strepitu, pallio relicto, fugisse foras. Conjugis lacrymis motus Putiphar, subdolis ipsius verbis fidem habuit, remque uti sibi narrata fuerat, actam esse credidit. Fucatam uxoris fidem laudavit & pudicitiam, sibique intus gratulatus est quod muliere frueretur, quam post tam certum argumentum summa virtute præditam esset existimaturus. Sic à muliere præoccupatus Putiphar rei veritatem neglexit inquirere, meque tam infandi sceleris reum credidit, & *tradidit in carcerem.*

Lege, Viator carissime, sacros codices qui te seriem historiæ edocebunt, & quâ ratione post feliciter interpretata duo somnia quæ viderant Præpositus Pincernarum, & Pistorum magister in aulâ regiâ, me Rex Pharao è carcere eduxerit, ut alia duo somnia quæ viderat, dissolverem: quo modo postea Regis benevolentiam mihi conciliaverim, & ipsi carissimus, regni ipsius primus administer factus fuerim: ut post annos tredecim ex quo me fratres vendiderant, in Ægyptum venerint missi à Jacob patre meo, ut emerant triticum: ut *ipse* eos *cognoscens, non cognitus ab eis* durius ipsos allocutus fuerim, dicens: quantum video, *Exploratores estis* qui huc venistis è terrâ Chanaan, *ut videatis infirmiora & immunita terræ hujus*, & aliquid scelestum adversus Regem meum moliamini.

Sermonem meum excepit Ruben natu maximus qui dixit: *Non ita est domine*, priùs enim quam aditus ad te nobis patuerit, familiam tuam edocueram qui nos essemus, quamque ob causam in hanc regionem veniremus; & omnes nos unius viri Jacob filios esse. Pater heu! duodecim habuit filios elegantis formæ & staturæ quibus semper favit Dominus, quandiu fuit inter omnes concordia. Verùm ex quo unus è nobis mortuus est Joseph dictus, discesserunt à nobis felicitas & lætitia. Heu! præ dolore & fratris desiderio duco suspiria, voxque mea crebris pressa singultibus hæret faucibus meis. Jacob pater longævus admodum, etiamnum inter vivos, adeo luxit hunc filium, ut solatium nolit admittere. *Servi tui venerunt ut emerent cibo quia crescit quotidie fames in omni terrâ.* Benjamin frater *minimus cum patre nostro est*, ut sit ipsi solatium. Si vis experimentum nostri capere, mitte, ô Domine, aliquem in terram Chanaan, qui me tibi vera dicere certò renunciabit.

Quamquam sat sincera mihi videbatur fratris Ruben oratio, ut de Benjamin fratris sorte certus essem; volui tamen ipsos in ultima patiendi timorem adducere, & omnes, quasi exploratores, tradidi custodiæ tribus diebus. *Die autem tertio reductis de carcere* præcepi, ut ad me venirent, & dixi humanissimè: *Ut possim probare sermones vestros*, & certò scire vos non hîc quidquam mali adversus Regem meum machinari, & unius patris omnes filios esse quem dicitis; frater vester unus detinea-

tur in carcere ; neque de ipso sitis solliciti, illius enim curam ipse sum susceperus : *vos autem abite, & ferte frumenta quæ emistis in domos vestras* patri vestro, *& fratrem vestrum minimum ad me adducite* quàm citissimè.

Conjice, Viator amantissime, quantâ ipsos molestiâ tale jussum affecerit. Madebant omnes lacrymis & ducebant suspiria ; ego ipse quamvis locum haberem inhumanitatem & perfidiam ulciscendi, quam in me exercuerant cùm me in cisternam miserunt, & postea vendiderunt, lacrymas tenere non potui, averti me parumper, & flevi, ne me citius cognoscerent. Tandem Simeon ligavi, & præcepi *ministris ut implerent saccos eorum tritico, & reponerent pecunias singulorum in sacculis suis. Veneruntque ad Jacob patrem suum in terram Chanaan, & narraverunt omnia quæ accidissent sibi* mecum. *His dictis cùm frumenta coram Jacob effunderent, singuli repererunt in ore saccorum ligatas pecunias.* Exterriti sunt omnes & turbati. Paucos post menses *consumptis cibis quos ex Ægypto detulerant, dixit Jacob ad filios suos : Revertimini & emitte nobis pauxillum escarum* ; sed tristis coactusque addidit ; *& fratrem vestrum* Benjamin *tollite.*

Cùm advenissent in Ægyptum, & ibi Simeon fratrem suum lætum, liberum & bene habentem reperissent, crevit eorum fiducia ; cum à Rege rediissem, steterunt coram me, & obtulerunt mihi varia munera quæ miserat Jacob pater ; statim verò ut vidi Benjamin, quem optimè cognovi, dixi : *Iste est frater vester parvulus de quo dixeratis mihi ?* qui dixerunt esse & ante me adduxerunt. Tum ipsis gratulatus sum quòd verbis suis & promissis stetissent, & testatus ipsos mihi satis insuperque fecisse. Verùm *quia commota fuerant viscera* mea *super fratre* meo *& erumpebant lacrymæ* ; discessi rursus ab eis & continui me ne cognoscerer, & *introiens cubiculum* flevi.

Hac ipsâ die ad cœnam eos omnes invitavi, & *sederunt coram* me *primogenitus juxta primogenita sua, & minimus juxta ætatem suam*, sumptisque *partibus quas* à me *acceperant, major pars venit Benjamin.* Præcepi *autem dispensatori domus* meæ, *dicens : Imple saccos eorum frumento quantum possunt capere : & pone pecuniam singulorum,* cùm dormient, in summitate sacci. *Scyphum autem meum argenteum, & pretium quod dedit tritici, pone in ore sacci junioris. Factumque est ita & orto manè, dimissi sunt cum asinis suis,* lætissimi quod à me tam comiter excepti tamque amicè habiti fuissent.

Jamque urbem exierant & processerant paululum, cùm subito ab armatis viginti equitibus circumcincti, coacti fuerunt gradum sistere. Criminabantur equites eos meum scyphum furaros fuisse, addiderunt scyphum statim esse restituendum, & confestim aperiendos sacculos. Talibus dictis parum commoti fuerunt fratres mei ; & sacculos aperuerunt. Equites quos ipse miseram, Curiose dilectissime, fratres ante rogaverant, num assentirentur ut in Ægypto custodiæ traderetur, & ipse servus esset, *apud quemcumque scyphus inventus* fuisset. Fratres omnes assensi sunt. Scrutati sunt equites saccos omnes, excepto sacco fratris minimi Benjamin, & scypho non invento cœperunt fratres decem, equites armatos ludificari ; sed brevissimum fuit ipsorum gaudium : inventus est scyphus in sacco

Benjamin, ſtatim equites Benjamin apprehenderunt ut vinctum hunc coram me ſiſterent.

Fratres mei tunc in deſperationem adducti, veſtes ſcindunt, lugent, clamant, conqueruntur, & innocentiæ ſuæ teſtem invocant Deum; non diſcedunt à fratre Benjamin, imo ſequuntur eum; & omnes adducti coram me talem objurgationem à voce validâ & quaſi iratâ proficiſcentem tulerunt.

Quid ergo, ô ſcelera? tam parum divinam reveremini providentiam, ut meorum beneficiorum tam citò vos ceperit oblivio, ut dona mea & munera furto compenſaveritis; qui ſcyphum meum eſtis furati, in quo heri mecum in amicitiæ pignus & officii per me vobis licuit bibere. Contremiſcite & veremini ſupplicia quæ in capita veſtra tam infandum ſcelus expoſcit.

Hiſce comminationibus, amiciſſime Viator, adeo turbati ſunt, ut, ad teſtandam innocentiam ſuam, omnes apud me ſervi manere voluerint, pro fratre Benjamin; cumque exiſtimarent me linguam ipſorum non intelligere, mutuò dicebant inter ſe, evidenter innoteſcere, Deum ultorem pœnas ab ipſis repetere, quod olim fratrem Joſeph tam perfidè vendidiſſent; *è quibus unus Ruben ait: Numquid non dixi vobis, Nolite peccare in puerum, & non audiſtis me?*

Ut tamen eorum tantam trepidationem pauliſper minuerem, dixi illis; mihi probata eſt veſtra innocentia, *abite liberi ad patrem veſtrum*; verùm qui furatus eſt ſcyphum meum Benjamin, ipſe ſit ſervus meus: ab hoc uno pœnas repetam qui ſolus furtum commiſit.

Tunc *omnes ante* me *in terram corruerunt* & precantes caput obtulere pro ſalute Benjamin; unde cognovi quàm ſincerus eſſet eorum in fratrem juniorem amor.

Hoc igitur eorum amore & ſtudio commotus, non potui me ultra continere, aut fictam in illos iram ulterius promovere. Remotis igitur arbitris & domeſticis, ſic eos adlocutus ſum.

Quam barbariem & ſævitiem in me quondam exercuiſtis, ea mihi locum ſuppeditat pudorem vobis incutiendi, & exprobrandi inhumanitatem quâ me poſt in ciſternam detruſum, mercatoribus ex Arabiâ vendidiſtis. Ut vos probarem, ſic egi, meque vobis valde iratum ſimulavi: at de vobis alios ſenſus mihi ſuggerit verus amor quo fratrem meum juniorem proſequi mihi videmini. Firmaque mihi fides eſt anxietatem hanc animi, quam ego, ſinente Deo Immortali, machinatus ſum, vobis moleſtiſſimam fuiſſe; ut ſic contriſtati, tandem voluptate & commodo fruamini quæ me vobis nunc ultra ſpem aut reddunt aut offerunt, erga vos optimè affectum, pollentem autoritate, gratiâ, facultate vobis opitulandi, potentemque ſortem veſtram & nunc & in poſterum in meliorem & feliciorem immutare. At cùm ſine fuco vobiſcum in gratiam redeam, & æternæ mandem oblivioni quidquid mali in me moliti quondam fuiſtis; unum oro vos & jubeo, nempe ſceleris admiſſi nunquam meminiſſe, adeo ut pudoris aut deſiderii nihil vos poſſit arguere, ſiquidem irrita fecit Deus Optimus Maximus veſtra in me mala conſilia; Juvat, ô fratres amantiſſimi! vos nunc in lætitiæ meæ partem veni-

re, & dignitatis, & fortunarum, & mutuam inter nos fovere concordiam. *Festinate, & ascendite ad patrem meum, & dicetis ei: Hæc mandat filius tuus Joseph: Deus fecit me dominum universæ terræ Ægypti, descende ad me, ne moreris.* Vestra enim diuturnior absentia posset illum anxietatibus & mœrore conficere; timeoque ne præ dolore moriatur antequam mihi fas sit hujus amantissimo conspectu frui (quod unum opto) si quidem, pro conditionis meæ fastigio, nihil est antiquius mihi, quàm partiri cum illo thesauros quos mihi, miserante Deo, Rex magnificus largitus est. Tollite igitur è terrâ Chanaan patrem carissimum & familiam ejus & cognationem, & adducite eum ad me, ut summæ meæ felicitatis neminem eorum non faciam participem. Urit me proximi amor, & omnibus, quantum erit in me, præsentissimum feram auxilium; eo me vehementiùs tenet familiam meam hîc videndi desiderium, quod, ut auguror, *adhuc quinque anni residui sunt famis* per quos erit inopia frumenti in terrâ Chanaan.

Vix Regi nunciatum est mecum esse fratres meos numero undecim, & reverti in patriam suam, unde Jacob patrem meum in Ægyptum adducerent, cùm onerari jussit ipsorum jumenta necessariis omnibus, dedit illis plaustra, camelos, famulos & ingentem pecuniæ summam, quò faciliùs iter in Ægyptum facerent.

Ut paucis absolvam, Benjamin apud me retinui, fratres reversi sunt in terram Chanaan & in Ægyptum patrem adduxerunt; & *omnes animæ domus Jacob quæ ingressæ sunt in Ægyptum* fuere septuaginta. Rex vastissimam in Ægypto regionem ipsis concessit, & *habitare* fecit *eos in optimo loco.*

Cæterum ad mortem usque eâdem usus sum fortunâ; vixi annos centum & decem, lætissimus quod propinquissimos in partem felicitatis meæ vocassem, & nemine offenso excederem, sicque Deo creatori placuissem, quem colere, adorare, & venerari summa est nostri negotii.

Correge pinxit. L. Surugue Sculpsit 1720

La Vertu Heroïque victorieuse des vices.

Tableau haut de 4 pieds 7 pouces, large de 2 pieds 8 pouces.

Virtus Heroïca profligans vitia.

Tabella alta 4 pedibus 7 uncius, lata 2 pedibus 8 uncus.

LA VERTU HEROIQUE VICTORIEUSE DES VICES,

TABLEAU DANS LA PETITE GALERIE DU CHASTEAU DE VERSAILLES.

MON ſujet eſt emblematique,
Rempli d'allegorie & tout myſterieux,
Et LE CORREGE auteur de ce travail fameux,
Y peint en mignature & ſur ma toile antique,
Cette rare Vertu qu'on appelle Heroïque,
Qui ſans ceſſe pourſuit les Monſtres, les abat,
Et ſort toujours de ce combat,
Fiere, brillante & glorieuſe,
Et des vices Victorieuſe.
Sa noble contenance & ſes habillemens
Sont de ſa qualité les vrais enſeignemens:
Elle tient d'une main une lance briſée,
Et dans l'autre elle porte un caſque precieux;
Elle foule à ſes pieds les Vices envieux,
Car leur figure eſt déguiſée
Sous celle des Monſtres divers,
Dont l'odieux exemple infecte l'Univers.
On voit à ſes côtez deux Femmes en figures,
Dans des differentes poſtures.
Par l'une l'on dépeint les morales Vertus,
Qui ſur les paſſions ont toujours le deſſus;
C'eſt la Prudence que figure
Le Serpent qui fait ſa coëfure,
Et par la peau de ce Lion

Sur laquelle on la peint aſſiſe,
La Force à tes yeux eſt compriſe,
Dans l'ordinaire expreſſion ;
Et de même par cette épée
Qu'elle tient ici d'une main,
La Juſtice eſt développée,
Avec ſon pouvoir ſouverain :
La bride encor dans l'autre, eſt de la Temperance
Le ſymbole & la reſſemblance.
L'autre Figure au même endroit,
(Par une Femme deſignée,
D'un jeune Enfant accompagnée,
Laquelle d'une main paroît
Montrer en haut le Ciel ignée,
Et de l'autre ayant un compas,
Meſure un Globe haut & bas,)
Repreſente l'Etude & l'Encyclopedie, *
Après cette action hardie
Qu'a fait en mon ſujet l'Heroïque Vertu,
Par qui l'infâme Vice eſt enfin abbatu.
Ce n'eſt pas ſans raiſon que le pinceau fidele
A figuré très à propos,
Fort près encor & derriere elle,
Cette autre jeune Femme ayant aîles au dos,
Puiſque par ſa ſemblance il déſigne la Gloire
Qui ſuit par tout l'honorable Victoire ;
Elle eſt ainſi placée, & non pas au devant,
Le Peintre a ſuppoſé par là que l'on doit croire,
Que pour la provoquer, il faut auparavant
De grandes actions d'éternelle memoire ;
Sans quoi la Gloire eſt vaine & n'eſt que ſimple vent.

* *La Science univerſelle.*

Elle

Elle porte en main une palme,
Qui marque le triomphe, & la paix & le calme;
Et de l'autre elle éleve, en honneur ſingulier,
Une couronne de laurier
En l'air qu'on voit qu'elle preſente
A cette Vertu triomphante.
Ces trois autres Femmes encor
Prenant dans les airs leur eſſor;
Et qu'environne une lumiere,
(Qui releve beaucoup le deſſein & l'éclaire,)
Symboliſent dans leurs objets
Les differentes Renommées,
Qui par leurs bouches animées
(Chacune en ſa façon,) annoncent les ſujets
Des louanges nobles, inſignes,
Dont les Vertus ſe rendent dignes.
Dans le maniement du pinceau,
Dans les vives couleurs & dans leur belle entente,
Cher Mortel, LE CORREGE eut un talent fort beau;
Comme la main très excellente;
Et quoique cet Ouvrage en détrempe ſoit fait,
Dans la force de l'art on l'eſtime parfait.

VIRTUS HEROICA
PROFLIGANS VITIUM,
TABELLA IN MINORE PORTICU
CASTELLI VERSALIENSIS.

ARGUMENTUM meum, Viator cariſſime, myſticum eſt, & variis refertum emblematis. LE CORREGE autor operis tam eximii uſus eſt picturis aqua dilutis, & in tela mea Virtutem hanc expreſſit,

quæ dicitur Heroïca, quæque indesinenter vitium insequitur, profligat, & è certamine victrix semper discedit.

Hujus dotes satis indicant augusta corporis ipsius positio, vestesque quibus induta est ; alterâ manu fractam hastam tenet, alterâ galeam insignem, vitiaque sibi inimica pedibus calcat, quæ adumbrantur sub variorum monstrorum specie quæ turpibus exemplis hominum genus depravant & corrumpunt.

Ad utrumque ipsius latus duas conspice mulieres variis modis positas: Harum alter Virtutes morales exhibet quæ cupiditatibus dominantur ; Prudentiam denotat serpens qui crines ipsius nectit : Fortitudinem leonis exuviæ quibus insidet : Justitiam ensis quem dextrâ gerit : Temperantiam verò frenum quod lævâ tenet.

Altera mulier quam puellus comitatur quæ cœlum alterâ manu monstrat, alterâ circino armatâ globum metitur, Scientiam universalem exprimit.

Juvenis hæc mulier alata, pone Virtutem Heroïcam posita, Gloriam denotat. Alterâ manu palmam gerit, alterâ coronam lauream tollit in aëra quam offert Virtuti triumphanti.

Hæ tres aliæ mulieres quæ volitant per aëra quasque tantum lumen circumcingit, varias exhibent Famas quæ laudes virtute dignas nuntiant.

Observa, Viator amantissime, in penicilli ductu colorum splendore & mirâ dispositione, pictorem celeberrimum LE CORREGE ingenio & manus industriâ cæteris antecelluisse ; quamvis enim coloribus aquâ dilutis hæc Tabella depicta sit, judicatur tamen opus absolutissimum, &, si vim artis spectes, nihil in ipsâ desideratur.

Correge pinxit. *L. Surugue Sculpsit. 1720.*

L'Homme Sensuel.

Ce Tableau a 4 pieds 7 pouces de haut, 2 pieds 8 pouces de large.

Homo Voluptuarius

Tabella alta 4 pedes 7 uncias lata 2 pedes 8 uncias.

L'HOMME SENSUEL,
TABLEAU DANS LA PETITE GALERIE
DU CHASTEAU DE VERSAILLES.

CET ouvrage eſt, en prix, ſemblable au precedent,
Et de pareille force & de la même trempe,
Peint par LE CORREGE en détrempe;
Il eſt emblematique, ingenieux, ſçavant.
Ma toile dans ſon fond figure un païſage
Des plus agréables aux yeux;
Tu vois au pied de l'arbre où paroît un ombrage,
(Dont le couvert eſt frais & très délicieux,)
Un Homme nud, aſſis, & ſur des peaux à terre,
Dont il fait ſon lit ordinaire:
Il eſt dépeint environné
De trois Femmes à demi nues,
Ayant un air déterminé,
Qui ſemblent ſans pudeur & fort peu retenues,
Dont les cheveux pour ornemens
Sont entrelacez de ſerpens.
Cet homme en ſa figure eſt nonchalant & lâche,
Il ſouffre qu'une femme aſſiſe à ſon côté
Lui prenne jambe & bras, & même les attache
Aux branches de cet arbre, & ſous qui ce Gavache*
Paroît inſolemment gîté.
L'autre Femme debout en nudité pareille,
En jouant de la flutte approche ſon oreille,
Semblant par ſes ſons raviſſans
Qu'elle fixe & charme les ſens.
La derniere Femme & troiſiéme,
Lui livre un autre aſſaut de même;
Elle tient des ſerpens qui ſemblent s'allonger,

* *Effeminé ou poltron.*

Comme pour mordre & pour ronger
L'eſtomach découvert de cet homme imbecille,
Qui pour ne les pas voir & ſans s'en étonner,
Jette ailleurs ſes regards d'un air aſſez tranquille,
Et paroît même les tourner
Du côté d'où le ſon de la flutte touchante
Surprend ſon oreille & l'enchante.
On découvre pourtant à ſes yeux, à ſes traits,
Que ſes ſens ne ſont pas pleinement ſatisfaits,
Et qu'en l'interieur il reſſent quelque peine
Qui l'inquiete & qui le gêne,
Puiſqu'on n'apperçoit point exterieurement
Qu'en poſture liée il ſouffre aucun tourment;
Il ſemble bien plutôt qu'il n'y prenne pas garde;
Car de quelque côté ſur lui que l'on regarde,
On ne voit point par le dehors
Qu'en aucun endroit de ſon corps
Il paroiſſe la moindre empreinte
Qui puiſſe lui cauſer ou douleur ou contrainte.
Au-deſſous de tous ces objets,
(Et qui couvrent chacun de myſtiques ſujets,)
Tu remarques encor dans ma fine peinture,
Un jeune Enfant placé, de très-belle figure,
Qui paroît rire, & dans ſa main
Porte une grappe de raiſin.
Tout cet ouvrage allegorique
De l'homme ſenſuel, eſt l'image myſtique;
Ce mortel, de la grace alors abandonné,
Eſt de tous vices dominé;
Et cette femme auprès, qui de la flûte joue,
Eſt la Volupté même à qui ſon cœur ſe voue:
L'autre attachant à l'arbre & ſes pieds & ſes bras,
Et ſans même qu'il y reſiſte,

Ne repreſente-t-elle pas
La mauvaiſe habitude & ſes mortels appas ;
En quoi ſa volonté perſiſte ?
La derniere Femme des trois,
Qui vers ſon eſtomach preſente
Tous ces reptiles à la fois,
Entr'ouvrant leur gueule béante,
Eſt le juſte portrait au vif repreſenté
De cette amere ſyndereſe
Dont ſon cœur au dedans eſt toujours tourmenté ;
Car le voluptueux au milieu de ſon aiſe,
D'un reprochant remord eſt ſans ceſſe agité ;
Le Peintre intelligent rien n'obmet, rien n'oublie ;
Pour rendre en tous endroits ſon emblême accomplie ;
Et tous ces ſerpens ajoûtez
Dans les cheveux de ces trois Femmes ;
Ont toujours figuré les ſenſualitez,
Ces faux plaiſirs, ces voluptez,
Ainſi que les penchans infâmes.
Le vêtement de peau ſur lequel eſt aſſis
Cet indolent humain, ſans cœur & condamnable ;
Et qui dans ſon étoffe eſt tout-à-fait ſemblable
A la groſſiereté de ces viles habits,
Dont autrefois ſe ſont ſervis
Les plus anciens mortels ſur la terre habitable ;
Déſignoit dans les fictions
Les impudiques actions
De l'Homme ſenſuel & d'un lâche génie
Dans ces baſſes affections ;
La grappe de raiſin que cet Enfant manie ;
Dénote proprement ſes inclinations
A l'yvreſſe, à la gloutonie.

HOMO VOLUPTUARIUS,

TABELLA IN MINORE PORTICU CASTELLI VERSALIENSIS.

PICTUM hoc opus ejuſdem eſt vis atque pretii, quam ſuperior Tabella; eundem autorem agnoſcit, ſimiliterque coloribus aquâ dilutis pictum eſt. Doctum & ingenioſum eſt argumentum, plurimaque complectitur emblemata.

Tabellæ ambitus ſylveſtrem proſpectum oculis ſubjicit. Vides, Curioſe dilectiſſime, ſub arboris denſæ, frondoſæque tegmine recubantem hominem nudum, variorum animalium pellibns inſedentem, quem circumſtant tres ſeminudæ mulieres, quarum videtur frons impudens, crineſque viperis ſunt intertexti. Has facilè credideris pudorem omnem & modeſtiam exuiſſe.

Homo ſic poſitus deſes & emaſculatus videtur, patitur enim ab aſſidente muliere ſua brachia & femora manibus tractari, & ad ramos arboris alligari ſub cujus tegmine recubat.

Altera mulier ſimiliter nuda tibiam inflat, cujus extremum auri ipſius admovet, cujuſque ſono mirum in modum captum ipſum facilè exiſtimes.

Tertia mulier prope illum ſerpentes habet præ manibus qui corpus videntur extendere ut hominis nudatum pectus mordeant & corrodant. Ille verò hîc exhibitus eſt quaſi minimè territus ſerpentum acceſſu, imò ſemper figens oculos in partem è quâ tibiæ ſono mulcentur aures. Attamen in oculis ipſius adverte hominem intus anxium eſſe & ſollicitum; non enim è ſignis exterioribus judices ipſum ſic alligatum vel minimo dolore affici, aut ad vincula attendere.

Infra haſce figuras, Viator amantiſſime, puellum conſpicis egregiæ formæ, qui ridere videtur & uvam premit manibus.

Allegoricum hoc opus myſtica eſt imago hominis voluptuarii, nec dubium eſt quin tunc gratiam ſuam Deus immortalis viro deneget infelici, cùm ſe totum vitiis permittit & voluptatibus.

Voluptatem ipſam exprimit mulier quæ canit tibiâ, cui totus mancipatus homo ille eſt.

Altera mulier quæ membra hominis non reluctantis ligat ad arborem, pravam conſuetudinem denotat cui adhærere voluntas inſiſtit.

Ultima mulier quæ ſerpentes offert, vera eſt imago amariſſimæ hujuſce ſollicitudinis, interioriſque conſcientiæ angoris, quorum aculeis indeſinenter homo voluptuarius ſtimulatur. Serpentes verò cupiditates denotant & falſa oblectamenta ad quæ homo naturâ propenſus eſt.

Voluptuarii hominis, abjectique ingenii impudicitiam exprimunt hæ pelles ſatis recens detractæ quibus inſidet, quæquæ ſimilitudine accedunt ad veſtes viliſſimas quibus olim primi mortalium induebantur.

Qui puer uvam tenet, ille viri voluptuarii abjectam ad ebrietatem & comeſſationes propenſionem exprimit.

Dominiquin pinxit

Thomassin Sculp.

Sainte Cecile.

Ce tableau a 5 pieds de haut 5 pieds 5 pouces de large.

Diva Cæcilia.

Tabella alta 5 pedes lata 5 pedes 5 uncias

SAINTE CECILE,

TABLEAU DANS LA PETITE GALERIE DE VERSAILLES.

LE mélange brillant qui colore mon ſein,
Eſt le fameux & rare ouvrage
Du Peintre ZAMPIERRY, dit le DOMINIQUAIN.
La grande force & vive image,
Et des expreſſions & du noble deſſein,
Furent les deux talens qu'il avoit en partage :
Tu pourras, cher Mortel, juger plus ſainement,
(Si tu veux regarder bien attentivement
Ce portrait gracieux de la Vierge Cecile,
Et de même auſſi l'inſtrument
Dont elle joue ici d'un air doux & charmant,)
A quel point ce grand Peintre en cela fut habile ;
On voit ſur ſon viſage une douce pudeur,
Un air de modeſtie & de noble ſageſſe,
Qui même rempliſſent ſans ceſſe
Et l'eſprit, & l'ame, & le cœur
De veneration & de devote ardeur.
Celle du feu divin paroît, éclate & brille
Dans les yeux animez de cette ſainte fille ;
Il ſemble même encor qu'on entende à la fois,
La douce & charmante harmonie
Et de ſa harpe & de ſa voix,
Et qu'enſemble elle unit leur tendre ſymphonie,
Pour chanter les grandeurs de ſon divin Epoux,
Par les pieux motets de ce concert ſi doux,
Et pour lui demander, que ſon cœur & ſon ame

Ne ſoient jamais remplis que d'une pure flamme,
En faiſant retentir dans ſes tendres accens,
Les paroles & les beaux chants
De ces Pſeaumes devots du Prophete fidele,
Dont l'Ange tient le livre, & qu'on voit devant elle.

DIVA COECILIA,

TABELLA IN MINORE PORTICU CASTELLI VERSALIENSIS.

VIVIDORUM colorum hujuſce Tabellæ quæ tecum colloquitur, amantiſſime Viator, ſplendeſcens permixtio autorem agnoſcit Pictorem celeberrimum ZAMPIERY, vulgo dictum LE DOMINIQUAIN, quem vi expreſſionum & nobili deſignatione cæteris omnibus præſtitiſſe facilè conjicias, intuendo venuſtam hanc Cœciliæ Virginis effigiem, quæ tam jucundè fides plectro ſollicitat.

In ipſius ore cernitur blandus pudor, modeſtia, nobiliſque ſapientia, quæ omnia venerationem intuentium ipſi conciliant & pietatem exprimunt. In oculis Virginis caſtiſſimæ micat ardor ignis divini quo intus uritur. Num tibi videris ſimul vocis ipſius & chordarum quas pulſat harmoniam audire ſuaviſſimam? Vocem jungit cum fidibus ut cœleſtis ſui Sponſi celebret majeſtatem, Pſalmos recitando quorum librum tenet Angelus ut Virginis cantibus accinat.

DAVID

Dominiquin penxit. Thomassin Scul.

David chantant les louanges de Dieu.
Ce tableau a 7 pieds 5 pouces de haut, Sur 5 pieds 5 pouces de large.

David Psallens Domino.
Tabella alta 7 pedes 5 uncias lata 5 pedes 5 uncias.

DAVID
CHANTANT LES LOUANGES DE DIEU,
TABLEAU DANS LA PETITE GALERIE DE VERSAILLES.

LE GE'NIE DU TABLEAU PARLANT.

CE Tableau que tu vois, du Prophete Royal,
A celui de Cecile eſt un ouvrage égal :
On y peut remarquer même art, même conduite,
Dans l'execution par tout pareille ſuite,
Et qu'auſſi LE DOMINIQUAIN
En traça les couleurs de ſa ſçavante main.
Avec art il y repreſente
Ce Monarque vêtu de ſes habits Royaux,
Lorſque tenant ſa harpe il joue enſemble & chante
Ses Pſeaumes divins & ſi beaux ;
Tous les ſentimens de ſon ame
Qu'embraſe une celeſte flamme,
Ont des interpretes parfaits
Sur ſon viſage & dans ſes traits ;
Dans ſon enthouſiaſme il ſemble qu'il ſe pâme,
Et qu'il eſt en extaſe au milieu de ſon chant ;
Car tout eſt exprimé d'un air fort & touchant
Dans le grand deſſein de l'ouvrage ;
Il ſemble même encor que ces Anges qu'il voit
Rangez auprès de lui, l'animent davantage ;
La diſpoſition des lieux & de l'endroit,
Offrent aux yeux un païſage
Qui ne paroît que par un bout,

Mais il eſt d'un excellent goût,
Et ſur mon ſujet on peut dire,
(En obſervant de près les mélanges charmans
De mes vives couleurs, & que chacun admire,
Comme mes accompagnemens,)
Que je ſuis un chef-d'œuvre & des meilleurs du temps.
Le Prophete Royal va lui-même t'inſtruire
De ſes faits, de l'état de ſon brillant Empire,
Et des divers évenemens
Arrivez dans ſa vie ; (ordinaires aux Grands ;)
Ces récits étant longs, ce magnifique Sire,
Pour te moins ennuyer, les fait en quatre Chants.

DAVID PARLANT.

CHANT PREMIER.

A Voir la harpe dont je joue,
Mes ornemens Royaux, deux Anges près de moi,
Chacun juge d'abord en soi;
Et d'avance, Passant, ici je te l'avoue,
Que je suis ce Prophete Roi,
Qui bénit par ses chants le Seigneur & le loue,
C'est d'un Prince pieux le plus utile emploi;
Estimable est celui dont le penchant l'y porte,
Et le sage LOUIS m'imitant de la sorte,
C'est par cet exemplaire & louable raison,
Que dans sa Royale Maison
Il donne à cet ouvrage une place honorable;
Tant par juste rapport à son sujet divin,
Que parcequ'il est du dessein
Et tracé du pinceau d'un Peintre remarquable,
Qu'on nomma LE DOMINIQUAIN.
Quoiqu'il soit fait un repertoire
Dans les Ecrits des Livres saints,
Du détail curieux de mon ancienne histoire,
J'en veux renouveller des récits très certains,
Plus détaillez & moins succincts
Que tous ceux qu'on a fait pour vanter ma memoire.
Le saint Prophete Samuël,
Qui jadis conduisoit le Peuple d'Israël,
N'étant plus en état d'y vaquer davantage,
Par rapport à son très grand âge,
Se démit de son gré, de ce gouvernement,
Dans les mains de ses fils, (peu dignes de leur pere.)

Le Peuple fut chagrin d'un pareil changement,
Et fit à Samuël une instante priere
De vouloir leur donner un Roi,
Dont ils respecteroient, disoient-ils, plus la loi,
Que celle qu'imposoit une Aristocratie *
De forme monstrueuse & de plus bas alloi.
Que la noble Suprémacie
(Ou le gouvernement Royal,)
Que les Peuples par-tout, d'un aveu general,
Se soumettoient à des Monarques,
Que leurs proches voisins leur en donnoient des marques,
Et que cet ordre enfin étoit si naturel,
Que dans chaque famille & d'humains & d'abeilles,
On voyoit des preuves pareilles,
Chacun ayant son Chef & son Roi. Samuël
N'y prêtant pas alors volontiers les oreilles,
Dit qu'il falloit sçavoir la volonté du Ciel
Sur cette affaire d'importance,
Qu'il convenoit regler par mûre connoissance.
Il leur apprit après que l'Organe divin
Vouloit qu'on prît Saül ancien Israëlite
De la Tribu de Benjamin,
Bien fait, hardi, vaillant, & d'un très-haut merite,
Il fut donc de la sorte élû Roi des Hebreux,
Et le premier Monarque aussi qu'on vit chez eux.
Sa conduite d'abord parut assez louable;
Samuël & le Peuple y donnoient leur aveu,
Mais transgressant depuis les volontez de Dieu,
Elle devint aux siens odieuse & blâmable,
Et le Prophete en eut ensuite tant d'ennui,
Qu'il rompit pour jamais tout commerce avec lui;

* *Un Etat gouverné par les principaux du Pays, c'est une République.*

Mais pendant ſon chagrin la celeſte Puiſſance
Lui dit de prendre patience,
Et que dans peu de temps elle remedieroit
Aux deſordres d'un Prince ingrat en ſon endroit,
Et ſi ſouvent rebelle à ſa ſainte parole,
Et qu'il empliſſe d'huile à l'inſtant une phiole,
Qu'il aille à Bethléem au logis de Jeſſé,
(Maiſon pour qui le Ciel étoit intereſſé,)
Afin d'y ſacrer Roi l'un des fils de ce pere,
Qu'il ſeroit inſtruit là du choix qu'il devoit faire,
Qu'il prenne enfin de l'huile & parte en ce moment.
Samuël obéit à ce commandement,
Et ſe met d'abord ſur la voye;
Chacun dans cet endroit le reçoit avec joye,
Etant reſpecté d'eux comme eſt un Souverain;
(Devoir qu'on lui rendit avec grande juſtice,
Car jamais Magiſtrat ne fit mieux ſon office,)
Et comme on lui demande alors à quel deſſein
Il vient ainſi ſeul & ſans train,
Il dit qu'il veut offrir un pieux ſacrifice.
Qu'il a promis d'y faire au Monarque divin.
Quand il eut accompli cette cérémonie,
Il invite Jeſſé de même que ſes fils,
Dont il voulut la compagnie
Au repas qu'il donnoit pour eux en ſon logis:
Jeſſé le pere y vint, mais n'ayant d'autre ſuite
Que celle de ſon fils aîné:
(Il étoit beau, fort grand, de bon air, bien tourné,)
Samuël eut d'abord l'opinion tacite
Qu'il étoit ſûrement ce Roi prédeſtiné,
Et pour lequel exprès il faiſoit ce voyage;
Mais n'oſant le ſacrer ſans le divin ſuffrage,

Il consulte à part le Seigneur ;
Duquel il étoit sûr d'apprendre
Si c'étoit pour ce fils que panchoit sa faveur ;
A quoi Dieu répondit : Le faux exterieur,
Samuël, ne peut me surprendre,
Et je ne juge pas, comme les hommes font,
Sur l'écorce & sur l'apparence ;
Parceque vous voyez que ce jeune garçon
Est beau, bien fait & blond,
Et d'une assez belle prestance,
Vous en tirez d'abord la fausse consequence
Qu'il sera digne de regner ;
Mais il faut donc vous enseigner
Qu'en destinant une personne
Pour posseder une Couronne,
J'envisage peu ses dehors
Ni toutes les beautez du corps,
Qui sont des attributs de femme,
Sur quoi l'on fait souvent d'injustes jugemens :
Je ne regarde alors que les beautez de l'ame,
Dont les principaux ornemens
Sont la douceur, l'obéissance,
La justice & la pieté,
La populaire humeur, la generosité,
Et le bon sens & la prudence.
Après la réponse de Dieu,
Qui ne donnoit pas son aveu
Au choix que Samuël avoit crû pouvoir faire ;
Ce saint Prophete dit au Pere,
Qu'il fasse venir tous ses fils ;
Et Jessé pour le satisfaire
En fit paroître cinq, tous autant accomplis

Qu'il trouvoit l'autre aîné leur frere ;
Ce qui lui ſembloit peu commun
Et mettoit le choix en balance.
Il fut donc conſulter la celeſte Puiſſance,
Qui lui dit hautement de n'en ſacrer aucun ;
Il rejoint Jeſſé, lui demande
Si de tous ſes garçons c'eſt-là l'entiere bande ;
J'en ai (lui répond-t-il,) encor un & petit,
Qui garde mes troupeaux & qu'on nomme David :
Samuël inſpiré du celeſte Génie,
Répondit à Jeſſé ſoudain,
Qu'étant un de ſes fils, il étoit juſte enfin
Qu'il parût dans la compagnie
Et qu'il fût auſſi du feſtin.
A ce nom, cher Paſſant, tu dois me reconnoître,
On m'envoya querir ; dès qu'il me vit paroître
Il me trouve à ſon goût & de bonne façon,
(Car j'étois bien tourné, de bonne mine & blond,
J'avois auſſi l'air aſſez ſage,
Et Martial dans le viſage,)
Samuël me voyant d'un auſſi bon alloi,
Et propre pour le choix que le Ciel vouloit faire ;
Dit à l'oreille de mon pere,
Voici le fils que Dieu veut établir pour Roi ;
Samuël près de lui me fait aſſeoir à table,
M'y donnant la place honorable,
Et prenant auſſi-tôt une phiole à la main,
Il répand devant tous de l'huile ſur ma tête,
En me diſant tout bas, que par l'ordre divin
Il me ſacroit Roi ſouverain,
Que quand je parviendrois à ce ſuprême faîte,
Il falloit aimer l'équité,

Craindre & reſpecter Dieu, ſuivre ſa volonté,
Qu'il beniroit ainſi ma perſonne ſacrée,
Et le fameux renom de ma poſterité ;
Que mon regne ſeroit d'une longue durée,
Que je ſerois un jour vainqueur des Philiſtins,
Et d'autres ennemis de ma grandeur nouvelle,
Et de la cabale rebelle,
De mes ſujets les plus mutins ;
Que ma memoire enfin deviendroit immortelle.
Après qu'il m'eut ainſi parlé,
Comme un pere tendre & zelé,
L'Eſprit ſaint, dont Saül avoit le don ſublime,
Abandonne auſſi-tôt le ſien
Et paſſe au moment dans le mien.
Ce don de prophetie & ſi digne d'eſtime,
Ce noble enthouſiaſme & ſa ſainte fureur
Enflamment, animent mon cœur ;
Et l'organe divin commençant à m'inſtruire,
Je me ſens un talent ſi facile à prédire,
Que chacun trouve alors mon preſſentiment ſûr,
Touchant ce que je dis des choſes du futur ;
Au lieu qu'après, Saül tombant dans le délire,
Se trouve poſſedé de l'eſprit du Demon,
Et qui le met hors de lui-même
Et dans une agitation,
Qui le plonge & ſes ſens, dans un deſordre extrême ;
Les Medecins ſont conſultez
Sur ce grand mal qui le poſſede,
Ils diſent que le ſeul remede,
Eſt que dans ces accès furieux, emportez,
Où la bile noire l'obſede,
Et que ſon eſprit declinant

Se

Se détraque & tombe en écharpe,
Il faut, & ſans retardement,
Qu'un Muſicien excellent
Se trouvant près de lui, chante au ſon de la harpe
Des hymnes qu'on conſacre aux louanges de Dieu,
Et que cette douce muſique
(Qui ſert de paſſe-temps, de jeu,)
Peut diſtraire ou calmer le feu
De cette humeur mélancolique.
Pour mettre au plutôt donc ce moyen en pratique,
Qu'on aſſuroit devoir lui faire un ſi grand bien,
On fait chercher par tout un tel Muſicien;
Et comme en ce temps-là l'eſpece en étoit rare,
Et que quelqu'un encor lui dit
Qu'un des fils de Jeſſé, qui ſe nommoit David,
Etoit non-ſeulement profond dans le b carre,
Et ſçavoit ſur la harpe entonner la fanfare,
Mais qu'étant d'ailleurs fort bien fait,
Ce ſeroit doublement ſon fait
Dans ſon humeur atrabilaire,
Et pour le ſervice dẽ guerre,
Ou comme un autre ainſi je ferois mon devoir;
Sur ce rapport il veut me voir,
On en donne avis à mon pere,
Qui charmé d'avoir lieu d'établir ſes enfans,
M'envoye au Roi Saül me chargeant de preſens
Pour lui remettre en main. Ma preſence le charme,
Il me voit avec gré toucher un inſtrument
Qui calme par ſes ſons ſa fureur, la deſarme
Et rappelle ſon jugement;
Ce Prince en paroît ſi content,
Qu'il me donne une place auſſi-tôt de Gendarme,

Et mande à mon pere Jeſſé
Qu'il ne ſoit pas embaraſſé,
Ni de moi ni de ma fortune,
Qu'elle ne ſera pas commune,
Que même il m'a déja placé,
Et qu'on me verra mieux encor recompenſé
De mon ſervice, & par les ſuites.
Dans ce temps-là les Philiſtins
Ennemis des Iſraelites,
Continuant leurs grands deſſeins;
Aſſemblent tout à coup une nombreuſe armée;
Saül arme auſſi-tôt & marche au-devant d'eux:
Ils avoient dans leur camp un Géant valeureux,
Nommé Goliath, qui ſuivant la renommée
Avoit douze pieds de hauteur:
Sa force ainſi que ſa groſſeur
Répondoient l'une & l'autre à ſa haute ſtature;
Qui même ſurpaſſoit l'ordinaire nature,
Et ſes armes étoient à leur proportion,
Et cauſoient à chacun de l'admiration;
Sa Cuiraſſe étoit ſi peſante,
Que ſur le pied des poids, des livres d'aujourd'hui,
Elle en peſoit cinq cens cinquante,
Sa tête groſſe au moins comme eſt un quart de muid,
Portoit un Caſque encor du poids de cent ſoixante,
Et ſes Cuiſſars de pur airain
Etoient la charge de deux hommes,
Comme à peu-près, Paſſant, nous ſommes;
Il n'avoit pas toujours ſon javelot en main,
Car il étoit trop lourd, & ce grand corps humain
Le portoit en marchant deſſus ſa large épaule;
Le fer peſoit cent livres ſeul,

Son bois rond étoit gros comme eſt un fort tilleul ;
Mais c'étoit au combat en ſa main une gaule,
Puiſqu'il le manioit auſſi legerement
Comme on fait en duel une épée à preſent,
Et c'eſt là qu'il nous fit un terrible ravage.
Ce Géant eſcorté d'un grand nombre des ſiens,
Et ſemblant, par rapport à ſon hideux corſage,
Un vrai Chaſſeur ſuivi d'une meute de chiens,
Se preſente aux Hebreux dans le même équipage,
Et commence à crier d'une tonnante voix,
En les menaçant de ſes doigts.
Qu'eſt-il beſoin, lâche canaille,
Que vous riſquiez une bataille
Où vous vous verrez tous défaits
Et tuez comme des poulets.
Pour terminer notre querelle,
La maniere, à mon ſens, ſeroit plus naturelle,
De faire un combat ſingulier ;
Choiſiſſez d'entre vous quelque brave guerrier,
Qui veuille bien ſe battre avec moi tête à tête,
L'expedient eſt plus honnête;
Après quoi le parti de celui de nous deux
Qui ſera le victorieux,
Impoſera des loix à l'autre :
Car, ne vaut-il pas beaucoup mieux,
Et pour votre interêt ainſi que pour le nôtre,
Qu'il feroit bon de ménager,
En mettre un de nous au danger,
Que non pas une entiere armée,
Et la vôtre, ſur-tout, qui ſeroit abîmée.
Quoiqu'il fût des Hebreux d'une grande valeur,
Aucun pourtant d'eux tous alors ne fut d'humeur

D'accepter un défi de pareille nature,
Car ce grand Goliath étoit d'une encolure
Dont l'effroyable aſpect inſpiroit la terreur;
Il vint donc, cher Mortel, quarante jours de ſuite,
Faire aux Hebreux de loin une même viſite,
Sans qu'il parût un combattant
Pour ſe battre avec le Géant,
Et dont il eſt aiſé de deviner la cauſe.
Je ne me trouvois pas au camp
Alors que ſe paſſoit la choſe,
Saül m'ayant déja, par un ordre preſſé,
Fait hâter mon retour chez mon pere Jeſſé,
Et retenoit au camp trois de mes autres freres;
Je faiſois dans ce temps mes emplois ordinaires,
Conſiſtant dans le ſoin de garder ſes troupeaux,
A quoi je preferois les glorieux travaux
Et les plus grands hazards de guerre
Qui m'y diſtingueroient dans les occaſions.
J'y retournai pourtant par ordre de mon pere,
Pour porter à ſes fils quelques proviſions,
Avec des ſecrettes dépêches,
Et rapporter auſſi de leurs nouvelles fraîches.
Arrivant à l'armée on revoit Goliath
Recommencer ſa marche & ſes rodomontades,
Défiant nos gens au combat
Avec des cris & des bravades;
Je parlois dans le camp à mes freres alors,
D'où jettant mes regards ſur ce terrible corps,
Qui me paroiſſoit un Coloſſe,
Et qui nous inſultoit avec un cri feroce,
Je dis à mes freres tout haut:
Puiſque ce Géant vous étonne,

Et qu'il ne ſe trouve perſonne
Pour ſe battre avec ce maraut,
Je m'offre ſur le champ de lui donner aſſaut.
A ces mots notre aîné m'appelle un temeraire,
Et dit qu'en raiſonnant de pareille façon,
C'eſt parler en jeune garçon ;
Novice & neuf encor au mêtier de la guerre ;
Et qu'au lieu de vouloir leur donner la leçon,
Je ferois bien mieux de me taire,
Et de ſonger plutôt au ſoin de mes troupeaux.
Quelques ſoldats par avanture,
Ayant oui le ſens de mes premiers propos,
Qui leur ſemblerent fort nouveaux,
Et d'une certaine nature,
Dont en pareille conjoncture
Ils pouvoient faire au Roi le fidele rapport,
Courrent vers ce Prince d'abord,
Lui parlent de ma hardieſſe,
En diſant que j'étois, s'il vouloit, en état
D'entrer ſans crainte en lice avec ce Goliath.
Le Roi prenant cela comme un trait de jeuneſſe,
M'envoya querir ſur le champ,
Et me demande alors s'il étoit veritable
Que je parlois ſi hardiment :
Oui, (lui dis-je) il eſt vrai, je ne crains nullement
Cet homme rodomont qu'on croit ſi redoutable,
Et ſi j'en ai l'aveu de votre Majeſté,
Je veux non-ſeulement rabattre ſa fierté,
Mais lui donner encor un échec ſi ſenſible,
Qu'autant qu'il paroiſſoit à vos ſoldats terrible,
Autant je le rendrai digne de leur mépris,
Par l'état où je l'aurai mis ;

La gloire des Hebreux ſera d'autant plus grande,
Qu'à la confuſion de leurs fiers ennemis,
Ils pourront ſe vanter que l'un des plus petits
Et des plus jeunes de leur bande,
Aura terraſſé ce Géant,
Qui prétendoit les mettre & leur race, au néant.
Saül admiroit mon langage
Et la hauteur de mon courage,
Mais dans pareille occaſion
Il n'oſoit confier à ſoldat de mon âge
L'incertaine execution
De cette importante action,
D'où dépendoit ſa gloire ou ſon propre eſclavage;
Je devinai bientôt à l'air de ſon viſage,
Que ce Roi ſe trouvoit dans cette intention,
Et qu'il craignoit pour ſon dommage;
Et je lui dis après d'un air de fermeté,
J'aſſure votre Majeſté
Qu'elle ne riſque rien à vouloir me permettre
D'attaquer ainſi ſeul ce Géant offronté,
Et j'oſe même lui promettre
Qu'avec l'aide du Roi des Cieux,
Je ſerai le victorieux;
J'ai des preuves, Saül, de ſa ſainte aſſiſtance,
Et qu'il a redoublé ma force & ma puiſſance
Dans diverſes occaſions.
Un jour en conduiſant les troupeaux de mon pere,
Un grand & des plus fort Lions
Sortant ſoudain de ſon repaire,
Se jette au milieu des troupeaux,
Et m'emporte un de mes agneaux;
Je l'aurois perdu ſans reſſource,

Si j'avois tardé quelque temps
A ſuivre le Lion qui gagna vîte aux champs,
Mais je le joignis à la courſe,
Et j'arrachai l'agneau d'abord d'entre ſes dents;
Cet animal voyant ſa proye ainſi ravie,
Entre contre moi, Sire, en ſi grande fureur,
Qu'afin de s'en vanger aux dépens de ma vie,
Il m'attaque auſſi-tôt d'une incroyable ardeur,
Mais ſans avoir aucune peur
De cet animal ſanguinaire,
Je le prens par la queue & le jette par terre,
Et ſerrant ſon goſier couché deſſus ſon corps,
De mes mains je l'étouffe après de grands efforts.
Un Ours d'une grandeur extrême
Fut dans un pareil cas traité par moi de même;
Ainſi je ne croi pas, Sire, que ce Géant
Soit plus à craindre & plus méchant
Que ces animaux de carnage
Sur qui j'ai gagné l'avantage;
J'ai d'autant plus d'eſpoir de le vaincre aujourd'hui,
Que je me flatte & perſuade
Que Dieu regarde avec ennui
Sa trop orgueilleuſe bravade,
Et les mots blaſphemans qu'il vomit contre lui;
Ce Prince encouragé pourtant par l'aſſurance
De ces preuves de ma valeur,
Conçut fortement dans ſon cœur
Une veritable eſperance
Que je me tirerois ſans doute à ſon honneur
De cette affaire d'importance,
Dont l'eſſai lui cauſoit une juſte frayeur:
Ainſi banniſſant ſes allarmes,

J'eus de lui la permiſſion
D'entreprendre cette action ;
Il me donna ſes propres armes,
Et me mit même de ſa main,
D'un air affable & très humain,
Son épée & ſon caſque & ſa forte cuiraſſe ;
Mais n'étant pas accoutumé
A me voir de la ſorte armé,
Je lui dis franchement : Tout cela m'embarraſſe,
Sire, & ce lourd & riche arroi
Eſt bien propre pour vous & ne l'eſt pas pour moi,
Et rien de tout cela n'étant à mon uſage,
Par grace je demande à votre Majeſté
De me laiſſer combattre en toute liberté.
Je mets bas à ces mots ce trop peſant bagage,
Et m'arme pour tout équipage
De mon gros bâton à deux bouts,
De ma fronde & de cinq cailloux
Que je mis dans ma pannetiere.
Equipé de cette maniere,
Je m'avance reſolument
Et me preſente à ce Géant.
Dès qu'il me vit muni d'armes peu meurtrieres,
Dont chacun ſe ſervoit au temps le plus ancien ;
Il me dit : Mon ami, me prens-tu pour un chien,
Ne venant armé que de pierres :
Je te prends (répondis-je à ce fier Goliath,)
Pour être moins encor & qu'un chien & qu'un chat.
A ces paroles il s'emporte,
Et s'irrite de telle ſorte,
Qu'il jure par ſes Dieux bannaux
Qu'il alloit déchirer mon corps en mille pieces,

Et

Et les mettroit en proye aux bêtes, aux oiſeaux ;
Mais j'avois de ſecrets ſignaux
Qu'il ne tiendroit pas ſes promeſſes,
Et que du jeu ſans doute il ſortiroit capot :
Tu t'aſſures (lui dis-je alors,) ſur ton épée,
Sur ta lourde cuiraſſe & ſur ton javelot,
Mais ta vaine eſperance enfin ſera trompée ;
Je mets ma confiance en Dieu,
Et je n'apporte dans ce lieu
Que mes ſeuls bras pour toutes armes ;
Qui vont cauſer chez toi des pleurs & des allarmes ;
Et mettront en fuite les tiens,
Car je prendrai bientôt ton Caſque par la crête ;
Pour te couper après la tête,
Et donner ton grand corps à manger à nos chiens.
Goliath écoutant de ſemblables paroles,
Qu'il croyoit vaines & frivoles,
Et dont il faiſoit peu de cas,
S'avance, & ſans répondre, & ſeulement au pas,
(Son armure ſi lourde & trop embaraſſante
Le réduiſant par force à cette marche lente :)
Et comme en ſecret le Seigneur
Excitoit mon courage & me donnoit du cœur,
Même une force ſans ſeconde,
Je mets un caillou dans ma fronde ;
Et la lance, en tournant, avec telle roideur,
Qu'au milieu de ſon front je lui donne une atteinte ;
La pierre dans ſa tête entre ſi fort avant,
Qu'il tombe à la renverſe & qu'il meurt ſur le champ,
Et ſans pouſſer aucune plainte.
Juge, Paſſant, ſi j'étois fier
De voir tomber ainſi ma bête ;

Je cours à ce Coloſſe, & n'ayant pas de fer,
Je prens ſa propre épée & je coupe ſa tête.
Auſſi-tôt que les Philiſtins
Me la virent tenir ſanglante entre mes mains,
Perdant d'ailleurs un homme en ſi triſte occurrence,
Dans lequel conſiſtoit toute leur eſperance,
Ils prennent la fuite d'abord,
Pour éviter un pareil ſort.
Les Hebreux reprenans courage,
A ce glorieux avantage
Sortent en foule de leur camp,
Pourſuivent l'ennemi fuyant
Dont la défaite étoit facile,
Ils en tuerent trente mille,
En bleſſerent deux fois autant;
Puis étant retournez de leur courſe avec joye,
Le camp des Philiſtins devint leur riche proye.
Quand j'eus ainſi, Mortel, pour mon noviciat,
Triomphé de ce Goliath,
Je prens d'abord ſa tête à deux mains; je t'aſſure
Que je croyois tenir la hure
De quelque monſtrueux Sanglier,
Car ſon poids eût été la charge d'un Mallier. *
Je preſente à Saül cette ſanglante maſſe,
Dont la barbe ſouillée & de ſang & de craſſe,
Inſpiroit, à voir, de l'horreur.
Ce Roi me careſſe, m'embraſſe,
Et dit qu'il voyoit bien que le divin Seigneur
Me ſecondoit dans mon audace;
Il retourne à la Ville, ** ainſi victorieux
D'un ennemi puiſſant, de ſa gloire envieux.

* *Cheval qui porte la malle ou valiſe d'un Poſtillon.* ** *A Jericho.*

Toutes les femmes & les filles
Des plus honorables familles,
Vinrent à ſa rencontre avec un grand concours
De Peuple de tout ſexe, à pied & par quadrilles,
Et chantant au ſon des tambours,
Des hymnes de joye & de gloire
Pour cette importante victoire.
Les femmes diſoient que Saül
En avoit tué plus de mille,
Mais au contraire, après, les filles de la Ville
Voulant à mon honneur augmenter le calcul,
Crioient haut avec allegreſſe,
Que j'en avois occis plus de dix fois autant.
Saül devint jaloux du dernier compliment,
Il en couvoit dans l'ame un vrai fond de triſteſſe;
Ma réputation lui cauſa de l'effroi,
Il lui ſembloit qu'autant d'éloges
Que le public faiſoit de moi,
Etoient à ſon oreille alors autant d'horloges
Qui marquoient l'heure proche à m'élire pour Roi;
Il chercha donc tout artifice
Pendant ſon envieux ennui,
Pour me faire périr ou m'éloigner de lui:
Et ſous pretexte alors de m'être plus propice,
Comme de m'avancer bien-tôt dans le ſervice,
Ce Roi me fait exprès chef de mille Soldats,
Et me donne dans les combats
La place la plus perilleuſe
Pour m'y faire paſſer le pas.
Mais ma troupe toujours, comme moi, genereuſe,
En ſortoit ſaine & ſauve, & même avec honneur,
C'eſt ce qui redoubloit le bruit de ma valeur.

CHANT SECOND.

MIchol fille du Roi, jeune & belle Princeſſe,
(En âge d'avoir un mari,)
Voyant que de Saül j'étois le favori,
Et que par tout ailleurs on vantoit ma proueſſe,
Conçut pour moi de la tendreſſe,
Et pouſſa ſi loin ſon amour,
Que ſon pere le ſçut, de même que ſa Cour;
Loin d'en être fâché, ni d'en avoir ombrage,
Il diſoit aſſez hautement
Qu'il conſentiroit aiſément
A me donner ſa fille un jour en mariage;
Et voici le projet qu'il forma dans ſon cœur.
Je lui propoſerai que pour avoir l'honneur
De cette Royale alliance,
Qui doit paſſer ſon eſperance,
Il faut, en conduiſant ſes mille fantaſſins,
Mettre à mort ſix cens Philiſtins,
Et que de chacun d'eux il m'apporte la tête;
Et comme je le ſçai hardi, très valeureux,
Et que ſon ame eſt toujours prête
Aux grandes actions, même aux coups hazardeux,
Il agréera ſans doute, & content & joyeux,
Cette condition expreſſe,
Pour jouir du bonheur d'épouſer la Princeſſe,
Et courant tels perils, la mort l'enlevera
Avant que Michol ſoit ſa femme;
Le ſort par ce moyen de lui me défera,
Sans qu'on ait aucun lieu de m'en donner le blâme.
Ayant pris dans ce ſens ſa réſolution,

Il donne la commiſſion
A quelques perſonnes fideles
De ſonder mon intention.
Ces gens viennent me joindre avec émotion,
Ils diſent m'apporter d'agréables nouvelles;
Que Saül a pour moi ſi grande affection,
Qu'il en veut faire une union
Bientôt avec Michol, Princeſſe des plus belles;
Sur quoi d'abord je répondis
D'un ton qui les rendit ſurpris:
Si vous ne pouvez pas comprendre
Quel eſt l'honneur d'être le gendre
De Saül, & d'un Roi, ſur-tout,
Je ne vous reſſemble donc guere,
Nous ſommes d'un different goût
Sur cette importante matiere:
Car je comprens fort aiſément
Que l'alloi bas de ma naiſſance
Doit mettre entre nous deux beaucoup de difference,
De même que d'éloignement,
A pouvoir parvenir à ſi haute alliance.
On fait au Prince ce rapport,
Il en eſt étonné d'abord,
Et renvoye exprès pour me dire
Qu'il ne prétend pas ſe dédire
De ce qu'en ma faveur il avoit tant promis
En preſence de ſes amis;
Qu'il ne cherchoit en moi naiſſance ni richeſſe,
Que je reparois tout par ma grande ſageſſe
Et par tous mes autres talens,
Dont mes hauts faits étoient les ſignes convainquans;
Que pour être ſon gendre & pour pouvoir lui plaire,

C'eſt de mener toujours & grande & forte guerre
Avec les Philiſtins, & d'offrir à ſes yeux
Les têtes de ſix cens d'entre eux :
Preſent du plus grand prix qu'on pût jamais lui faire,
De même qu'à Michol qui me donnoit ſa voix,
Et qui ne pouvoit faire un choix
Plus digne de ſon pere & d'elle,
Que de prendre pour ſon époux
Un Guerrier comme moi d'une gloire éternelle,
Qui faiſoit tomber par ſes coups
Une Nation infidele,
Et qui couvoit contre eux une haine mortelle.
Comme je jugeai fortement
Que Saül agiſſoit alors ſincerement,
Je m'embaraſſai peu d'une telle entrepriſe,
Afin de meriter la Princeſſe promiſe,
Pour qui mon cœur ſentoit de l'inclination.
J'acceptai donc, Paſſant, la propoſition,
Et pendant que j'avois, comme on dit, vent en poupe,
Je fonds tête baiſſée, & précipitamment
Deſſus les Philiſtins, & ſuivi de la troupe
Que Saül envoya ſous mon commandement,
Et je fis ce grand coup d'une telle vîteſſe,
Qu'ayant taillé l'armée en piece,
J'eus lieu de mettre alors ſix cens têtes à bas,
Que je fis ſerrer dans des ſacs :
Je les offris au Roi, pere de ma Princeſſe,
Et je le ſuppliai de tenir ſa promeſſe.
Ce Monarque enfin l'accomplit,
Et mon mariage ſe fit,
Bien que dans le fond de ſon ame
Il ne vît qu'à regret ſa fille être ma femme.

Quoique je le touchaſſe en ce temps de ſi près,
Il formoit contre moi de dangereux projets ;
Il attente à ma vie, & pour couper ſa trame,
Il s'en ouvre à quelques amis,
Et même à Jonathas ſon fils,
A qui ce Roi jaloux ordonne
De me mettre au plutôt à mort ;
Mais ſur l'avis prompt que me donne
Ce même fils qui m'aimoit fort,
Je cherchai ſans retard une retraite ſûre,
Pour me mettre à couvert de pareille avanture,
Et Jonathas depuis fit tant auprès du Roi,
Pendant le temps de mon abſence ;
(Lui remontrant avec prudence,
Que le mauvais deſſein qu'il avoit contre moi
Etoit contre la bonne foi,
Et violoit encor les droits de l'alliance ;)
Que Saül ramené par cette forte inſtance,
Me permit auſſi-tôt de revenir en Cour.
Les Philiſtins à mon retour
Recommençans nouvelle guerre,
Et contre les traitez que l'on venoit de faire ;
Ce Prince m'envoya contre eux
A la tête de ſon armée ;
Je fis de grands exploits à mon accoutumée,
En défaiſant à plat ces ennemis fougueux,
Et j'en revins victorieux.
Saül voyoit toujours tels ſuccès avec peine ;
Quoique très importans au bien de ſon Etat ;
Il trouvoit mon renom d'un trop brillant éclat ;
Il devenoit ſuſpect à ſon ame inhumaine,
Et dans ſa crainte injuſte & vaine,

Ce beaupere envieux, ingrat,
Avoit contre ſon gendre une mortelle haine,
De ce qu'il le ſervoit avec tant de progrès.
Un jour qu'il fut ſurpris de ces fougueux accès,
Et dont ſouvent par intervale
Le démon agita ſon ame déloyale,
Il me fait venir auſſi-tôt
Pour adoucir par ma muſique
Les violens tranſports dont il ſentoit l'aſſaut;
Je jouois de la Harpe & je chantois fort haut,
Lorſque ce Prince frenetique,
Dans ſa fureur diabolique,
Lance avec grande force, & contre moi ſoudain,
Un javelot aigu qu'il tenoit à ſa main.
Si je n'euſſe eſquivé d'abord avec ſoupleſſe
Le coup mortel & prompt de cette main traîtreſſe,
Il m'auroit tué ſur le champ.
Le parti le plus ſalutaire
Que je pouvois prendre au moment,
Pour parer le redoublement
D'un ſecond vertigo, cruel & ſanguinaire,
Fut de me retirer dans mon appartement,
D'où je ne ſortis point cette même journée;
Mais ce perfide Roi, (dont l'envie effrenée
Couvoit ſans nul égard contre moi ſon poiſon,
Soit pendant qu'il gardoit ſon entiere raiſon,
Ou ſoit dans les momens qu'elle étoit forcenée
Par les attaques du démon,)
Fait la nuit, par les ſiens, entourer ma maiſon,
Pour ſatisfaire à ſon caprice,
Et me faire perir par le dernier ſupplice.
Michol qui m'aimoit tendrement,

A qui l'on apprit la nouvelle
De cette entrepriſe infidelle,
Accourut vers moi promptement,
Et dans les tranſports de ſon zele,
Me dit en pleurs : Mon cher Epoux,
Si le Soleil levant vous trouve encor chez nous,
Votre perſonne, hélas, ſans retour m'eſt ravie :
Fuyez, David, mon pere en veut à votre vie,
J'en ſuis avertie en ſecret,
Et ſa jalouſe humeur inceſſamment le ronge ;
Puiſque la ſombre nuit encor vous le permet,
(Plaiſe à Dieu que ſon cours s'allonge,
Pour vous donner le temps, & ſuivant mon ſouhait,
De vous parer des coups d'un Prince qui vous hait :)
Fuyez, mon cher mari, vous dis-je,
Un beaupere inhumain & ſon fougueux vertige,
Ainſi qu'un funeſte trépas
Que premedite ſon cœur traître.
Elle attache une corde après à la fenêtre ;
M'embraſſe & me deſcend avec vîteſſe en bas,
Et ſans être apperçû des gens en embuſcade,
Je me ſauvai ſeul & ſans bruit.
Elle accomode après mon lit,
Et comme ſi quelqu'un étoit dedans malade,
Et pour tromper Saül par un bon tour d'eſprit,
Et qu'effectivement il croye
Que par quelque mal ſurvenu,
J'étois dans le lit détenu,
Elle tue une Chevre, elle en tire le foye ;
Et le met fort adroitement
Dans le lit ſous la couverture,
Y couchant un paquet long & de la figure

Qu'eſt un corps ordinairement,
Dont l'épaiſſeur fait voir ſur la couche une enflure.
Le Roi ſon pere, au point du jour,
Voulant executer ſon noir & traître tour,
Envoye à mon logis ſes gardes pour me prendre;
Mais ma femme leur fait entendre
Qu'étant indiſpoſé, je prenois mon repos,
Et pour d'autant mieux les ſurprendre,
Elle approche du lit, elle ouvre les rideaux;
Ce foye, & dont encor les eſprits étoient chauds,
Palpitant, animé d'un reſte de nature,
Faiſoit mouvoir la couverture,
Et ces Gardes ſurpris par ce dehors trompeur;
Reſtans ainſi dans cette erreur,
Retournent dire à mon beaupere
Qu'ils n'avoient pas crû devoir faire
Ce qu'il leur avoit commandé,
M'ayant vû de la ſorte au lit incommodé;
Mais ce Prince d'abord qui ſe mit en colere,
Les fait retourner ſur leurs pas,
Leur enjoignant qu'à force on me tire des draps,
Dans quelque état que je puiſſe être.
Ces gens pour obéir à leur inique maître,
Découvrent ſans reſpect mon lit en arrivant,
Ainſi que la ſupercherie;
Et Saül informé de ce tour obligeant,
Entre contre ſa fille auſſi-tôt en furie,
En lui faiſant reproche, & d'un air effaré,
D'avoir fait évader ſon ennemi juré.
Pour ôter à ce Prince une telle penſée,
Elle dit: Si j'ai pris ce ſoin
Et ſi je l'ai ſauvé, j'y fus alors forcée,

Car avant cette fuite il m'avoit menacée,
Que ſi je ne l'aidois dans ce preſſant beſoin;
Il me mettroit à mort ſur l'heure,
Ainſi j'ai cedé, Sire, à la force majeure,
Et je n'ai pû faire autrement.
Son pere deſarmé par ce raiſonnement,
Ne lui dit plus rien davantage:
Quant à moi, Curieux, après que ſans dommage
Je m'étois de la ſorte enfui,
Je fus chez Samuël raconter mon ennui;
Il me dit d'avoir patience,
Et que le Seigneur m'aideroit;
Mais comme on m'informa depuis de bon endroit
Que Saül faiſoit diligence,
Et que de près il me ſuivoit,
Il me fallut mettre en défenſe,
Et je pris avec moi quelques braves ſoldats,
Dont je m'étois ſervi dans differens combats.
Voyant un jour ſa troupe & craignant ſon approche,
Je me ſauvai ſous une roche,
Avec ce que j'avois de gens,
Et ce Prince par avanture,
Sentant quelques beſoins preſſans
Des neceſſitez de nature,
Entra ſeul bruſquement ſous ce même rocher,
Où je me doutois peu qu'on me viendroit chercher;
Un des miens reconnut ce Prince impratiquable,
Et court vîte vers moi pour m'en donner avis;
Il me repreſenta que dans un temps ſemblable,
C'étoit l'occaſion propre & bien favorable,
Pour tuer le plus grand de tous mes ennemis,
Dont j'avois tant ſenti la dure tyrannie,

Mais mon cœur n'avoit pas un ſentiment pareil,
Ni le deſſein de ſuivre un ſi mauvais conſeil,
C'eſt un crime appellé de noire félonie,
De mettre la main ſur ſon Roi;
Quelque inique qu'il ſoit, ou qu'il puiſſe paroître,
Il eſt l'oint du Seigneur, le nôtre & notre maître;
Cette lâche action prévarique à la loi,
Sa perſonne eſt enfin ſacrée & reſpectable.
Rejettant donc ainſi ce conſeil deteſtable,
Je me gliſſe courbé le long de ce caveau,
Et comme il étoit lors en poſture ordinaire
A ceux preſſez de telle affaire,
Je prens fort doucement un coin de ſon manteau,
Sans qu'il s'en apperçoive, & j'en coupe un morceau;
Et dans le même temps qu'il ſort de la caverne,
Je le ſuis & je touſſe exprès d'un ton fort haut:
Ce Prince ſe retourne & me voit auſſi-tôt,
Humblement à ſes pieds d'abord je me proſterne,
Et je lui dis fort bas: Eſt-il juſte, grand Roi,
Qu'ainſi vous ajoutiez créance
A des rapports trompeurs & de mauvaiſe foi,
Et que vous ayez défiance
De ceux dont les intentions
Sont toujours ſoumiſes aux vôtres?
Jugez, Saül, plutôt & des uns & des autres,
Par leur conduite franche & par leurs actions;
Ordinairement les paroles,
Qui ne ſont du devoir que des marques frivoles,
Trompent les plus ſenſez par cet exterieur;
Mais les actions, Sire, en ſont les vrais ſymboles,
Et font voir ce qu'on a dans le profond du cœur:
Les miennes qui ſont ſans reproche

Et ne tendent qu'à votre bien,
Vous ont fait voir aſſez ce que j'ai dans le mien;
Et j'ai l'honneur, de plus, de vous être ſi proche,
Et d'être uni ſi fortement
A l'aimable moitié qui ſort de votre ſang,
Que je ſerois enfin le plus noir des perfides,
Si pour vous je manquois de zele & de reſpect,
Qui de mes actions ſont les fideles guides;
Et cependant, Saül, ces ennemis timides,
Qui trembleroient à mon aſpect,
M'ont rendu près de vous ſi fourbe & ſi ſuſpect,
Qu'ils vous portent toujours à rechercher ma perte,
Et par la trahiſon & par la force ouverte.
Mais puiſqu'après la ſcene arrivée en ce lieu,
Vous devez convenir, de votre propre aveu,
Que cette crainte, & dont votre ame eſt obſedée,
Se trouve à preſent mal fondée,
Vous vous attireriez la colere de Dieu,
Si vous aviez la moindre envie
De chercher à ravir la vie
A votre bon gendre, à celui
Duquel votre trépas dépendoit aujourd'hui;
S'il avoit l'ame baſſe, ennemie & perverſe,
Comme vous le fait croire une partie adverſe,
Qui par un noir motif rempli d'iniquité,
Redouble contre moi votre animoſité
Par ſon impoſture ſubtile,
Car il m'étoit auſſi facile,
J'aurois même moins fait d'effort
De vous mettre à preſent à mort,
En vous perçant de mon épée,
Vous trouvant ainſi ſeul dans ce ſombre réduit,

Qu'il n'en étoit beſoin pour toucher votre habit,
Dont voici la piece coupée.
Mais quelque juſte, conſtamment,
Que ſemble mon reſſentiment,
Il a toujours pour vous un reſpect veritable,
Au lieu qu'à mon égard votre haine eſt blâmable,
Parcequ'elle eſt, Saül, conçûe injuſtement;
Mais aujourd'hui j'en laiſſe à Dieu le jugement,
Il eſt infaillible, équitable,
Il ſçaura diſtinguer l'innocent du coupable,
Et punir le félon d'un juſte châtiment.
Saül dans l'extréme ſurpriſe
D'un péril dont l'image imprimoit la frayeur,
Ne put aſſez, Paſſant, admirer mon grand cœur
Et ma genereuſe franchiſe;
Il jette enſuite un grand ſoupir
Qui me fit verſer quelques larmes:
Et comme ce ſont de grands charmes
Dont l'ame ſe laiſſe attendrir,
Dès que Saül en eut la vûe,
Il en ſentit ſon ame émûe,
Et connoiſſant alors le fond de ma bonté
Comme de ma ſincerité,
Par de ſi ſenſibles indices:
C'eſt à moi, (me dit-il) non à vous, à pleurer,
Car je ne puis trop réparer
Mes déloyales injuſtices;
Après avoir reçû de vous tant de ſervices,
Dont mon Etat reſſent le ſalutaire appui;
Vous avez fait voir aujourd'hui
Dans ces ſolitudes champêtres,
Par votre exemplaire candeur,

Que vous êtes enfin un digne ſucceſſeur
De vos plus vertueux ancêtres,
Quand loin d'ôter la vie à ceux qu'ils pourſuivoient,
Et qui leur avoient fait outrage,
Et que ſous leurs mains ils trouvoient
A leur plus commode avantage,
Ils ſe piquoient d'honneur lors de la leur donner;
Comme auſſi de leur pardonner:
Ainſi je ne fais aucun doute
Que vous ne ſoyez ſur la route
De ces nobles héros par le Ciel ordonnez;
Pour ſe voir un jour couronnez,
Et je prévoi déja votre couronne prête,
Et que dans peu le juſte Ciel
Tranſportera ſur votre tête
Celle qui me fait Roi du peuple d'Iſraël;
Je vous demande donc d'avance
De me promettre avec ſerment
Que nous vivrons alors en bonne intelligence,
Et que ſans conſerver aucun reſſentiment
Des maux que je vous fis & trop injuſtement,
Vous me donnerez part dans votre bien-veillance,
Et qu'au lieu de perdre les miens,
Vous leur partagerez vos graces & vos biens.
Il en obtint de moi, cher Mortel, la promeſſe,
Et d'oublier ſes torts paſſez,
Même après nous être embraſſez
Avec une grande tendreſſe,
On nous vit ſéparer, & dans l'intention
D'obſerver des deux parts cette condition:
Saül retourna ſur ſes terres,
Et je me retirai dans d'autres étrangeres,

Ne me confiant point en ce Prince inégal,
Et qui me regardant ſur le pied d'un rival,
Continueroit toujours ſes perfides manieres,
Pour me faire périr par un coup déloyal.
Sa haine même étoit tellement animée,
Que pour noircir mon nom & me mettre en décri
Auprès du peuple & dans l'armée,
Il me ravit Michol dont j'étois le mari,
Et força cette femme ſage
De contracter enſuite un ſecond mariage,
Avec un nommé Phaltiel,
De la Ville de Jeſraël.
On ne pouvoit me faire un plus ſenſible outrage;
Car nous nous aimions tendrement,
Et cette Dame de merite
Me ſervit ſi fidelement,
(Lorſqu'elle m'aida dans ma fuite,)
Qu'elle me donna lieu de croire fermement;
Par ce vrai zele & ſa conduite,
Que ſon incorruptible cœur
Brûloit pour ſon époux d'une pudique ardeur
Et d'une flamme ſi conſtante.
Menant donc une vie errante,
Sans appui, ſans reſſource & dépouillé de biens;
Je conduiſis un jour mon armée ambulante
Au Pays des Zipheniens,
Et comme en ces lieux ſolitaires
Je me trouvois manquer des vivres neceſſaires,
(Parceque j'avois fait défenſe à tous mes gens
D'en prendre par la force à ceux des habitans,
Dont les terres étoient preſque toutes en friche,)
J'envoyai chez Nabal, particulier fort riche,

Et

Et ſur-tout en nombreux troupeaux
De moutons, de bœufs, de chevaux,
Pour lui demander aſſiſtance
Dans ma très preſſante indigence;
Mais cet homme peu genereux,
Loin de nous ſecourir dans ſa grande opulence,
Dit tout haut : Que j'étois un fugitif, un gueux,
Un rebelle, un ſéditieux,
Et qui fuyoit n'oſant paroître
Devant le Roi Saül mon maître.
Mes gens m'ayant fait ce rapport,
Je fus ſi piqué de colere,
Que je fis un ſerment d'abord,
D'exterminer ce témeraire,
Ainſi que toute ſa maiſon
Que je ferois mettre au pillage,
Et qu'avant qu'il fût nuit, je tirerois raiſon
De ce refus groſſier & d'un pareil outrage.
Je parts avec mes gens en réſolution
De porter chez cet homme & le fer & la flamme.
Mais la belle Abigail ſa femme,
Ayant appris ma marche & mon juſte courroux,
Fait, pour en détourner les coups,
Charger des ânes au plus vîte
De diverſes proviſions
D'agneaux, de chevres, de moutons,
Et devant que j'arrive au gîte,
Elle vient me trouver exprès à mi-chemin,
Et m'abordant, me dit : J'ai beaucoup de chagrin,
Seigneur, qu'on ait pû vous déplaire,
Je n'ai rien ſçû de cette affaire,
La faute en eſt au ſeul Nabal,

Homme d'un naturel autant prompt & brutal
Qu'il eſt groſſier & temeraire,
Et je n'étois pas au logis
Quand il a fait hier ce refus deshonête
A votre civile requête.
Dès qu'on m'en a donné l'avis,
Je ſuis partie en diligence,
Sans même qu'il en ſçache rien,
Pour implorer votre clemence,
Toujours prête à faire du bien.
Votre colere eſt juſte & je le conçois bien,
Mais excuſez Nabal pour l'amour d'une Dame
Qui vous reſpecte dans ſon ame,
Et qui ne trempe aucunement
Dans cet indigne traitement:
Un cœur genereux qui pardonne,
Eſt digne d'un Héros, ſur-tout d'une perſonne
Que l'équitable Ciel fera regner un jour.
Je viens, David, ici pour vous faire ma cour,
Et pour vous préſager une proche Couronne,
Comme pour vous offrir ces rafraîchiſſemens,
Et ce peu que voila de vivres pour vos gens.
Sa bonne grace & ſa maniere
Appaiſérent d'abord ma bouillante colere,
J'acceptai volontiers de ſa main ſes preſens,
Et Je lui dis alors: C'eſt Dieu qui vous amene,
Et veut vous garantir d'une funeſte peine,
Car j'avois fait tantôt ſerment
De mettre chez Nabal tout à feu, tout à ſang,
Et dès cette même journée;
Mais pareille infortune eſt par vous détournée.
Auſſi par ſeul rapport à vous,

Je pardonne, Abigail, à votre injuſte époux,
Et malgré cette grace il n'eſt pas encor quitte
De la punition que ſa faute merite,
Et je le déclare entre nous,
Que vous verrez que dans la ſuite
Il en reſſentira les coups,
Sans que j'en ſois la cauſe ouverte ni tacite.
Abigail me quitta, contente dans ſon cœur
D'avoir détourné ce malheur;
Elle trouve au retour chez elle Nabal yvre,
(Car c'étoit, cher Paſſant, ſa maniere de vivre.)
Mais lorſqu'il eut cuvé ſon vin,
Elle lui dit le lendemain
Le récit en détail de la choſe paſſée,
Comme elle avoit auſſi detourné la penſée
Que j'avois de tirer raiſon
De ſon refus groſſier, en pillant ſa maiſon.
L'ame de ce brutal fut tellement bleſſée
De la vive frayeur de ces dangers courus,
Que ſon eſprit, ſon corps en devinrent perclus,
Et qu'au dixiéme jour de cette maladie,
(Qui rendoit la nature alors abbatardie,)
Il mourut, tous ſecours ſe trouvant ſuperflus.
Dans le moment que je le ſçus,
Je dis qu'il meritoit ce revers legitime;
J'avois pour Abigail une ſi forte eſtime
Qu'attiroit ſon eſprit & ſon honnêteté,
Dont elle m'avoit donné preuve,
Etant d'ailleurs fort jeune & de grande beauté,
Qu'auſſitôt que je la vis veuve,
Je l'eſtimai très digne (après pareille épreuve,)
De toute mon attache & de mes amitiez;

Et quand par un exprès elle en reçut l'annonce,
Elle accepta mon offre & dit pour ſa réponſe :
Je ſuis indigne encor de lui baiſer les pieds ;
Elle vint me trouver avec grand équipage,
Et je la pris en mariage.
Quelques Zipheniens depuis
Donnerent à Saül avis
Qu'aiſément il pouvoit m'attaquer & me prendre ;
(J'étois alors dans leur pays)
Le Roi ſe mit en marche, on me le vint apprendre,
Et je ſçus par mes eſpions
L'aſſiette de ſon Camp & ſes intentions,
Et d'une hardieſſe extréme,
J'entre au fort de la nuit dans ſon Camp, moi troiſiéme,
Je trouve là les ennemis,
Abner leur General & Saül endormis.
Ce Prince, contre mon attente,
Etoit ſeul couché dans ſa tente,
Où je me gliſſe alors ſans bruit ;
Je prens ſon Javelot au chevet de ſon lit :
Un de ceux de ma compagnie,
Rempli pour moi d'ardeur & d'un zelé génie,
Voulut d'un coup d'épée avancer ſon trépas ;
Mais je l'arrêtai par le bras,
Et je lui fis entendre à l'oreille & par ſigne,
Que bien qu'un Roi parût indigne
Du rang majeſtueux qu'il occupe ici bas,
Il ne nous appartenoit pas
D'attenter contre ſa perſonne ;
Que c'étoit de Dieu ſeul qu'il tenoit la Couronne,
Et que c'étoit au Ciel, quand ils étoient méchans,
De les punir après lorſqu'il en ſeroit temps.

Je me contentai donc de la louable gloire
De prendre ainſi ſon arme avec ſon vaſe à boire,
Et dès que je fus hors du camp,
Et même au-delà d'un torrent,
Je monte au haut d'une montagne
De laquelle je découvrois
Le Camp Royal & la campagne,
Où l'on pouvoit encor faire entendre ſa voix.
Pour leur donner de l'épouvante,
Je crie à pleine gorge & fais ſonner en l'air
Si frequemment le nom d'Abner,
Que ce Chef, en ſurſaut, à bas de ſon lit ſaute,
Et me demande qui je ſuis:
Abner, (lui dis-je haut,) c'eſt un de vos amis,
Et ce David que l'on pourchaſſe;
Mais vous qui rempliſſez une ſi haute place,
Et qui du Roi Saül êtes le General,
Vous voulez bien que je vous diſe,
Et dans la derniere franchiſe,
Que vous vous acquittez très mal
De l'honorable emploi que ce Prince vous donne,
Comme du ſoin de ſa perſonne,
Puiſque trois ſeuls de nous, & ſans être apperçus
De garde ni de ſentinelle,
Ont oſé l'approcher juſques dans ſa ruelle;
Voyez ce que ſont devenus
Et ſon Javelot & ſon vaſe.
Abner à ce diſcours demeuroit en extaſe,
Et Saül même à ce grand bruit
Me reconnut & m'entendit,
Et ce Prince admirant ma conduite louable,
Confeſſa devant tous qu'il m'étoit redevable

Du jour & de la vie une ſeconde fois,
En diſant que ſi je voulois
Le rejoindre ſur l'heure en pleine confiance,
J'aurois des ſignes ſûrs de ſa reconnoiſſance ;
Mais je ne voulus pas lui répondre un ſeul mot,
(Etant bien aſſuré qu'il vouloit me ſurprendre,)
Je lui dis ſeulement qu'il envoyât reprendre
Son Goblet que je pris avec ſon Javelot.
Ne ſçachant donc après ou donner de la tête,
Ou trouver encor moins un lieu de ſûreté,
Pour me mettre à couvert de ſa déloyauté,
Le hazard m'en fournit une occaſion prête,
Par le moyen des Philiſtins,
Qui formans contre lui de dangereux deſſeins,
Remirent en campagne une nombreuſe armée,
Sous le commandement d'Achis,
(C'étoit un de leurs Rois auquel je me joignis,)
Voyant cette guerre allumée ;
C'étoit la faire à mon pays,
Mais j'étois en ce temps dans une dure criſe,
Où parti tel qu'il fût étoit pour moi de miſe.
Saül de ſon côté fit les derniers efforts
Pour pouvoir ſe mettre en défenſe,
Et vint camper en leur preſence ;
Par malheur, cependant, les ennemis alors
Se trouvoient en nombre plus forts,
Ce qui lui préſageoit une mauvaiſe chanſe:
Ainſi dans ſa perplexité
Il ſupplia quelques Prophetes
De lui tenir lieu d'Interpretes,
Pour demander au Ciel ſa ſainte volonté,
Et quel ſuccès la guerre auroit de ſon côté,

Mais leurs langues d'abord demeurerent muettes ;
Et Dieu ne leur répondit point.
Se voyant donc réduit dans un ſi mauvais point,
Et ce ſilence exprès lui redoublant ſa crainte,
Il ſe crut, pour le coup, abandonné du Ciel,
Et ſon ame réduite en ſi dure contrainte,
Et dans un deſeſpoir cruel,
Eut recours à l'Aſtrologie,
Et même à la noire magie ;
Mais ayant depuis peu, par le conſeil des ſiens,
Mis hors de ſes Etats les Sorciers, les Devins,
Comme oiſeaux de mauvais augures,
Enchanteurs & Magiciens,
Et gens de pareils arts, qui par leurs impoſtures
Se mêlent de parler ſur les choſes futures ;
Il recommanda qu'on s'enquît,
Si nonobſtant cet interdit,
Il n'étoit pas reſté quelqu'un dans ſon Royaume,
De ceux qui par un charme & par de puiſſans ſorts,
Evoquent les ames des morts,
Et font paroître leur phantôme,
Pour les interroger, pour avoir le plaiſir
D'apprendre par eux l'avenir.

CHANT TROISIEME.

PEndant que Saül rêve à ſa peine cruelle,
Et qu'il eut volontiers donné tout ſon tréſor
Pour rencontrer quelqu'un de la noire ſequelle,
(Je veux dire un devin, & ſoit mâle ou femelle,)
Qui pût à ſon repos donner un libre eſſor,
Un des ſiens lui porta nouvelle,

Qu'il reſtoit une femme encor,
De la profeſſion, dans la Ville d'Endor.
Ce Prince impatient d'en conſulter l'oracle,
Se traveſtit après pour ôter tout obſtacle,
Et pour laiſſer la femme en pleine liberté
De lui dire la verité;
Car dans ſemblable cas, la gênante preſence
D'une Royale Majeſté,
Ou de perſonne enfin de grande autorité,
Met ces ſortes de gens en contrainte, en balance;
Et bien ſouvent par complaiſance,
Ou motif de timidité,
Ils ne diſent alors que des choſes heureuſes,
Qui peuvent flatter leur eſpoir,
Et leur cachent exprès les criſes dangereuſes,
Dont ils éviteroient les atteintes fâcheuſes,
S'ils pouvoient parvenir d'avance à les ſcavoir.
Saül fut donc trouver cette vieille ſorciere,
Et déguiſé d'une maniere
Qu'on ne le prenoit pas pour homme de ſon prix;
Il avoit avec lui ſeulement deux amis,
Il la pria de lui prédire
Ce qui lui devoit arriver,
Si d'un certain péril l'on pouvoit le ſauver,
Et qu'il étoit d'avis, que pour l'en mieux inſtruire,
Elle fît revenir par ſon ſçavoir adroit,
L'ame d'un homme mort & qu'il lui nommeroit.
La femme s'oppoſant d'abord à ſon envie,
Lui dit qu'elle ne le pouvoit,
Sans courir riſque de ſa vie,
Et que ſon Roi Saül, par un ſevere Edit,
Avoit défendu ce commerce.

Mais

Mais ce Prince lui répondit
De ne craindre aucune traverſe,
Et la garantit par ſerment
De tout fâcheux évenement.
Cette femme ainſi raſſurée,
Regarde tour à tour & la terre & le Ciel,
Fait la mine & la ſimagrée,
Les actions, le cerne & l'apprêt ſolemnel
Que demande d'abord cet art ſurnaturel.
Le Roi la voyant préparée,
La pria d'évoquer & de faire l'appel
De l'ame du bon Samuël:
(Il étoit mort alors.) Cette Magicienne
N'avoit jamais connu cet homme de renom,
Ni même oui dire ce nom;
Elle étoit étrangere, elle obéit ſans peine;
Et comme de ſon art elle étoit fort certaine,
En frappant la terre ſoudain
Trois fois d'une baguette, & qu'elle avoit en main,
Un phantôme paroît; ce ſpectacle la trouble,
Et ſon étonnement redouble,
Lorſqu'en ce grand corps d'air & vain,
Elle remarque un port majeſtueux, divin;
Et s'étant auſſi-tôt vers Saül retournée,
Elle lui dit toute étonnée:
N'eſtes-vous pas Saül? (car l'ombre lui diſoit;)
Ce Prince répond qu'il l'étoit.
(La choſe eut lieu de la ſurprendre,)
Il la prie inſtamment de lui vouloir apprendre
L'origine du trouble auquel il la voyoit:
C'eſt que je vois venir, dit-elle, un perſonnage
Ayant un dehors grave & fier,

Et quelque choſe auſſi de celeſte en ſon air ;
Mais (ajoûta Saül,) dites-moi de quel âge
Eſt à vos yeux ce revenant,
Et quel eſt ſon habillement :
Il paroît, (dit la femme,) un vieillard venerable,
D'un port majeſtueux, royal,
Grand & beau de viſage, & d'un abord affable,
Et dans l'habit ſacerdotal.
Par telle reſſemblance aſſez pareille & nette,
Saül ne doute plus qu'il ne fût ce Prophete :
L'aventure auſſi l'étonna,
Et juſqu'à terre alors ce Roi ſe proſterna
Dans une humilité profonde.
L'ombre lui dit enſuite : Roi ;
Que me demandes-tu : Pourquoi
Me fais-tu revenir ainſi de l'autre monde ?
Je m'y trouve contraint par la neceſſité,
(Répondit Saül à cette ombre,)
Car je me vois perſecuté
Par de grands ennemis, ſuperieurs en nombre,
Et dans mon malheureux deſtin
Je ſuis abandonné de tout ſecours divin,
Qui par Prophetes ni par ſonge,
Ne me donne avis ni conſeil.
Me ſentant donc preſſé d'un chagrin ſans pareil,
Qui me déſole & qui me ronge,
Il ne me reſte plus de conſolation
Que dans les bons moyens qu'ici je vous demande ;
J'attends cette faveur de votre affection,
Et dont j'eus, vous vivant, une preuve ſi grande.
L'ombre lui dit : Saül, puiſqu'à preſent tu vois
Que le Tout-puiſſant t'abandonne,

Quand il te refuſe ſa voix,
C'eſt en vain que tu viens dans ces lieux en perſonne,
Pour t'enquerir d'un homme mort,
De la nature de ton ſort;
Mais puiſque ton déſir fatal & temeraire,
En veut avoir par moi l'inſtruction plus claire,
Sçaches que David regnera,
Qu'heureuſement il finira
Le cours de cette longue guerre,
Et que pour ta punition
D'avoir manqué ſouvent à l'execution
Des volontez du Dieu ſuprême,
(Dont tu reçûs jadis les ordres par moi-même,)
L'ennemi t'offrira la bataille demain,
Ton armée y ſera défaite,
Sa déroute ſera complette;
Je ſçai de plus encor par l'organe divin,
Que dans ce combat inhumain,
Tu perdras tes enfans, ta couronne & la vie.
L'ombre après ces mots diſparut,
Et Saül en ſçut plus qu'il n'en avoit envie.
Cette fatale ſcene accrut
Tellement ſes ſoucis, ſes remords, ſa triſteſſe,
Qu'on le vit ſur le point de tomber en foibleſſe;
Voila ce qu'un deſir trop curieux produit,
Il reconnut par là ſa conduite blâmée,
Et que ce qu'il tramoit contre moi dans l'eſprit,
S'en iroit bientôt en fumée.
Ce Prince après repart, marchant toute la nuit
Pour retourner à ſon Armée.
Paſſant, je te fais faire une reflexion
Aſſez digne d'attention,

Et qui peut être utile aux hommes de ce monde,
Sur-tout aux Rois, aux Grands, aux zelez Magiſtrats,
Aux autres élevez dans les plus hauts Etats,
En qui la qualité d'une grande ame abonde,
Pour les exciter d'autant plus
Et de telle maniere à l'amour des vertus,
Qu'il n'eſt point ici bas de travaux qu'ils n'embraſſent,
Point de démarche qu'ils ne faſſent,
Point d'apparens dangers qu'ils ne foulent aux pieds,
Soit ceux prochains de mort ou d'être eſtropiez,
Pour pouvoir acquerir cette gloire immortelle
D'avoir bien ſoutenu le haut point de l'honneur,
(Comme fait un homme de cœur,)
Et ſervi ſa patrie avec conſtance & zele.
C'eſt ce que dans Saül on voit par mon récit;
Car quoique cette ombre prédit
Que dans cette derniere enfin de ſes batailles,
On doit faire les funerailles
De ſes fils & de lui: Ce Prince ſans effroi,
Contre ſon propre ſort ſe roidit & s'obſtine,
Et quoiqu'à cette fin le Seigneur le deſtine,
Plutôt que de rien faire indigne d'un grand Roi,
Il aime mieux perdre la vie
Qu'il auroit conſervée en ne ſe trouvant pas
Au combat avec ſes ſoldats,
Parceque le devoir d'un vrai Roi le convie
De ne pas délaiſſer les ſiens & ſes amis,
Qu'on eût crû qu'il vouloit livrer aux ennemis.
Sans que ſon ame donc fût en rien deferrée,
On la voit intrépide, elle eſt deliberée
A s'expoſer ſans crainte, ainſi que ſes enfans,
A l'infaillible coup d'une mort aſſurée,

Pouſſé par les beaux ſentimens
Que lui ſuggere alors ſon cœur inébranlable,
Qu'ils ſeront plus heureux par une fin ſemblable,
Et périſſant ainſi pour le bien de l'Etat,
Au lit d'honneur dans un combat,
Pour meriter de vivre à jamais dans l'hiſtoire,
Que de ſurvivre à leur malheur,
Et de reſter après ſans rang & ſans honneur,
Etat qui pour les Grands eſt un triſte déboire,
Quand ils y ſont réduits par le manque de cœur.
Quoique ce Prince au fond fût mon grand adverſaire,
Je ne puis, cher Mortel, ſur ſon ſujet me taire,
Ni ſupprimer ici ſon éloge fameux,
Puiſqu'il fut en ce cas & ſage & genereux.
Les gens qui marcheront ſur ſes traces inſignes,
Ou qui tels avant lui, jadis, ſe ſont fait voir,
(En exceptant ſon deſeſpoir,)
Sont toujours au-deſſus de tous éloges, & dignes
De ſervir aux Héros d'exemple & de miroir,
Car quoique ceux qui font la guerre
Dans l'eſpoir d'un retour ſûr & victorieux,
Meritent que la plume écrive & parle d'eux;
Sans vouloir obſcurcir, pourtant, leur gloire entiere,
Ni ſans prétendre l'effacer,
Je trouve que ceux-là doivent toujours paſſer
Pour être arrivez ſeuls au dernier période
De la valeur tant à la mode,
Mais qu'on ne pouſſe pas aſſez juſqu'au vrai point,
Leſquels ſemblables à cet oint,
Preferent leur honneur à la vie, & de ſorte
Que ce noble aiguillon les excite & les porte
A mépriſer ainſi des périls fort certains,

Et qui ſemblent inévitables ;
Rien n'eſt plus ordinaire aux Chefs, aux Souverains,
Que de s'abandonner aux dangers pratiquables
Par leurs événemens douteux,
Et dont, ſi le ſuccès peut devenir propice,
Ils tirent, quoiqu'au fond avec moins de juſtice,
Un grand nom dans le monde & conforme à leurs vœux ;
Mais de n'enviſager rien que de très funeſte,
Etre même aſſuré qu'on jouera de ſon reſte,
Et que dans le combat on finira ſon ſort,
Et néanmoins après, d'un courage intrépide,
Et du vrai point d'honneur avide,
Affronter de ſang froid la mort,
C'eſt ce qu'on peut nommer, pour ſa rare excellence,
Le comble couronné de la haute vaillance.
La bataille enfin ſe donna,
Et le ſuccès en fut tel que Dieu l'ordonna ;
Ses trois fils imitant ſon héroïque audace,
Attaquerent par tout en valeureux lions,
Mais ces louables champions
Demeurerent morts ſur la place.
Saül les ayant vûs expirer à ſes yeux,
Et ſentant une répugnance
A ſe voir tomber lors vivant dans la puiſſance
Des Philiſtins victorieux,
Prie inſtamment Ziphar, ſon Ecuyer fidele,
De prendre ſon épée afin de l'en tuër,
Mais cet homme trouvant l'action trop cruelle,
Ne voulut pas l'effectuer,
Quoique ſon maître encor l'en prioit à main jointe :
Ce Prince prend ſon arme & dreſſe en haut la pointe,
(Car il étoit fâché d'un ſemblable refus,)

Et met ſon eſtomach deſſus ;
Mais Saül étoit ſi debile,
Des coups frais qu'il avoit reçus,
Que ce mortel ſecours lui devint inutile,
Il ne put pas la faire entrer,
Son beſoin le preſſant à s'opiniâtrer
Dans ſon homicide illicite,
Il le fit accomplir par un Amalecite
Qui ſe trouvoit là par hazard,
Et le perça de part en part,
N'ayant pû ſe tuer lui-même.
Quand cet homme eut commis un ſi lâche délit,
Et qu'il vit que Saül avoit rendu l'eſprit,
Il prend ſes braſſelets avec ſon Diadême,
Et pour me les remettre au plus vîte, il s'enfuit ;
Son Ecuyer voyant cette action perverſe,
Prend ſon épée en main dont lui-même il ſe perce.
Je n'étois pas à ce combat,
Dautant que par raiſon d'Etat,
Achis auquel j'avois offert mon aſſiſtance,
Ne crut pas pouvoir mettre alors ſa confiance
Dans le ſecours ſuſpect d'un ancien ennemi,
Qui n'eût fait ſon devoir, peut-être qu'à demi,
Dans une bataille formée.
Quand je vis ſon ame allarmée
De ce ſoupçon, de cette peur,
Et qu'il me ſouffroit même avec quelque froideur,
Je fis lors bande à part & quittai ſon armée,
Et je fus me camper dans un canton nouveau ;
Mais deux jours après, ce bourreau,
Par qui Saül reçut une mort ſi cruelle,
M'en vint apporter la nouvelle,

Et pour confirmer ſon récit,
Il me montre le Diadême
Et les braſſelets qu'il lui prit.
A cette triſte vûe alors je devins blême,
Et ne pouvant ſouffrir plus long-temps à mes yeux
Ce meurtrier officieux,
Je le fis conduire au ſupplice,
Pour reconnoître ainſi ſon infâme ſervice ;
Mon cœur fut ſi touché du funeſte trépas
De Saül & de Jonathas,
Que quoiqu'il m'eût ouvert le chemin libre au trône,
Et que je n'euſſe plus d'ennemi ſur les bras,
Ni de crainte pour ma perſonne,
Quand je voyois Saül à bas,
Que je compoſai par la ſuite
Des Epitaphes & des Vers,
Et d'autres ouvrages divers,
Pour vanter par tout leur merite,
Et l'Egliſe aujourd'hui conſerve avec ferveur
Ces fideles témoins de ma vive douleur.
J'eus des commencemens, Paſſant, fort difficiles,
Pour établir ma Royauté ;
Il ſurvint des guerres civiles,
Et ce droit me fut diſputé
Par un fils de Saül & le dernier reſté.
Il eut, comme ſon pere, une fin très tragique,
Ce fils eut le nom d'Iſboſeth,
Il fut aſſaſſiné, mais ſans que ma pratique
Eût part lors à ce noir forfait,
Car je fis punir les complices,
Comme ils le meritoient, des plus cruels ſupplices,
Ne pouvant avouer les traîtres ni le dol.

Etant

Etant ainſi par tout le maître,
Je repris ma femme Michol,
Et ce retour lui fit connoître
Que mon cœur n'avoit pas perdu
Le juſte ſouvenir du ſervice rendu,
En me faiſant ſauver la nuit par une corde;
Ainſi je me trouvai trois femmes à la fois,
Qui vivoient, par bonheur, enſemble avec concorde;
Car outre Abigail que j'avois,
Achinoan tenoit dans mon lit même place;
Et je la pris au temps que j'étois en diſgrace.
Comme alors je n'avois aucun fixe ſéjour
Pour demeurer avec ma Cour,
Qui groſſiſſoit par ma puiſſance;
Dieu, mon Seigneur, me commanda
D'établir dans Hebron ma ſtable réſidence,
(Ville de la Tribu qu'on appelloit Juda,)
Et d'attaquer auſſi Jeruſalem enſuite,
Qu'occupoient les Jebuſéens
Deſcendus des Chananéens.
J'eus bientôt bonne réuſſite,
Car mon Armée Iſraëlite
Montoit, quand je la mis aux champs,
A trois cens mille combattans;
Sa priſe ainſi me fut facile,
Et j'établis ma Cour dans cette grande Ville;
Que je fis embellir à la ſuite des temps,
Par des murs élevez & d'autres bâtimens.
Les Rois voiſins voyant accroître ma puiſſance,
M'envoyerent après divers Ambaſſadeurs
Pour rechercher mon alliance,
Et pour acquerir mes faveurs,

Me faiſant, à l'envi, des preſens d'importance.
Hyram, dans ce temps, Roi de Tyr,
Sçachant que j'avois le déſir
De faire édifier un Palais magnifique,
Me fit preſent pour ſa fabrique,
De bois de Cedre & d'ouvriers
Les plus ſçavans en tous mêtiers;
Mais les Philiſtins au contraire,
Sans m'avoir declaré la guerre,
Entrerent puiſſamment armez dans mes Etats;
Je les défis dans deux combats,
Et dans Jeruſalem je mis l'Arche ſacrée,
Je lui fis préparer une ſuperbe entrée,
Et je danſois même devant,
Au ſon de ce cette harpe & de mon joyeux chant.
Michol voyant paſſer la marche à ſes fenêtres,
Et m'ayant apperçû danſant parmi les Prêtres,
Se mit à rire par éclats,
Réputant qu'il étoit trop commun & trop bas,
Et ſur-tout pour un puiſſant Prince,
De faire un perſonnage ainſi riſible & mince.
Tous les honneurs pieux pour cette Arche étant faits;
Et retournant d'abord dans mon nouveau Palais,
Michol vient auſſi-tôt en hâte à ma rencontre,
Et me reproche & me remontre,
Qu'il eſt pour un Prince indecent
De ſe commettre ainſi dans de telles cohues,
Et de danſer encor en public dans les rues,
Avec un ſimple habit peu conforme à mon rang;
(Car j'étois lors vêtu de blanc,
Et comme eſt un ſimple Levite,)
Je lui réponds: Michol, le ſujet le merite,

Je ne m'en repentirai pas,
Je ne regrette point ni mes chants ni mes pas;
Puiſqu'un pareil hommage eſt toujours agréable
Et dû même au divin Seigneur,
Qui par une grace ineffable
M'honore ainſi de ſa faveur,
Et me donne la preference
Sur Saül & ſur ceux de notre nation,
Lorſqu'il me met en main la ſuprême puiſſance,
Pour laquelle jamais je n'eus d'ambition:
Et comme de ſa part j'ai certaine aſſurance
Qu'il approuve cette action,
J'honorerai toujours ſon Arche d'alliance.
Dieu me continua ſes graces, ſes bontez,
Et mit même le comble à mes proſperitez;
Je fus ſouvent vainqueur dans les diverſes guerres
Que j'eus à ſoutenir contre les Syriens
Et les Peuples Iduméens,
Ce qui me donna lieu d'étendre mes frontieres
Ainſi que mon renom fameux
Et celui des Iſraelites.
Lorſque j'étois en guerre avec les Ammonites,
(Toujours favoriſé d'un ſuccès fort heureux,)
Je jettai par hazard les yeux
Sur l'agréable Bethſabée;
Mon ame, en la voyant, fut ſi fort abſorbée
Dans la paſſion de l'amour,
Que je la fis venir en ſecret à la Cour,
Pour en avoir la jouiſſance.
Si tu voulois, Mortel, avoir la connoiſſance
De tout ce qui s'en enſuivit,
Cette Dame en ces lieux par ſon ample récit *

* *Bethſabée, tom. 3.*

T'en donnera l'intelligence ;
C'eſt d'elle que j'eus Salomon
En legitime mariage.
Si ſur mes ennemis j'eus toujours l'avantage ;
Mon bonheur n'étoit pas de même en ma maiſon ;
Où ma fille Thamar reçut un noir outrage
De la part de ſon frere & qu'on nommoit Amnon ;
La ſcene en eſt citée au diſcours d'Abſalon, *
Qui t'y dépeint auſſi ſa conduite rebelle,
Malgré l'amitié paternelle
Que je lui témoignois ſur les autres enfans ;
Son récit finiſſant à ſa fin trop cruelle,
Je veux te raconter les déplaiſirs cuiſans
Que j'en ſentis à la nouvelle.
Comme ce fils étoit en armes contre moi ;
Que même ſon parti, compoſé de canaille,
L'avoit déja declaré Roi ;
Il oſa me livrer bataille,
Dans l'injuſte deſſein de m'impoſer la loi ;
(Joab étoit alors mon General d'armée :)
Mon ame étant au fond fole ou plutôt charmée
D'un amour à l'excès pour cet Enfant ingrat,
Je craignois pour ſa vie au jour de ce combat,
Bien plus que pour l'échec qui menaçoit mon Trône ;
Et j'en eus de ſouci le teint défait & jaune.
Pour en ſçavoir enfin plutôt l'événement,
Je fus exprès m'aſſeoir, chagrin & peu tranquille,
Devant la porte de la Ville ;
Dans l'eſpoir que quelqu'un viendroit diligemment
Me dire le ſuccès de la même bataille.
Un Sentinelle alors poſté ſur la muraille,
Me dit en s'écriant fort haut :

* *Abſalon, tom. 3.*

Sire, je voi venir un homme en diligence:
Mon cœur à cette voix reſſentit un treſſaut
Et tomba preſque en défaillance.
Ce meſſage ſi prompt & fait par un Courier,
Me paroiſſant particulier,
Me flatta que mon fils étoit encor en vie,
Et c'étoit mon unique envie.
Le Sentinelle encor recommence à crier,
Et dit: J'en vois un autre & de la même allure,
Ce que je pris auſſi pour un heureux augure:
Le premier étoit Achimas
Propre fils de notre Grand-Prêtre,
Ce qui me fit juger qu'il apportoit peut-être
Quelqu'avis important & dont je ferois cas.
Qu'avez-vous à m'apprendre en quoi je puiſſe croire,
(Dis-je au même Achimas hors d'haleine, en ſueur,)
Ou pour ma perte ou pour ma gloire,
Tirez-moi promptement d'erreur:
Votre armée a (dit-il) remporté la victoire;
Mais ſans en demander d'autre détail plus long,
Ni paroître en cela d'une envie aſſez prompte,
Je dis: Qu'eſt devenu, je vous prie, Abſalon?
A quoi ce Courier me répond:
Je ne puis dans le vrai vous en rendre aucun compte,
Car Joab ayant vû le combat ſur ſa fin,
Et que de la victoire il étoit très certain,
Il m'a dit de voler, grand Prince, à tire d'aîle,
Afin que vous ſçachiez plutôt cette nouvelle;
Et tout ce que je ſçai d'Abſalon votre fils,
Sire, eſt qu'à mon départ on ne l'avoit pas pris,
Et qu'on étoit à ſa pourſuite:
L'autre Courier nommé Chuzay m'arrive enſuite

Et me confirme auſſi le gain de ce combat,
Mais n'en diſant pas davantage,
Je croi que d'Abſalon c'eſt un mauvais préſage ;
Je friſſonne & le cœur me bat ;
Et rompant d'abord ſon ſilence,
J'interroge cet homme avec impatience,
Et d'un ton tremblant je lui dis :
Tu ne parles point de mon fils,
Ton ſilence me cauſe un douloureux martire ;
Qu'eſt-il donc devenu ? Je ſouhaiterois, Sire,
Dit-il, qu'il arrivât à tous vos ennemis
La punition exemplaire
Que vient de reſſentir ce Prince temeraire ;
Et continuant ſon diſcours,
Je ſçûs comment ce fils avoit fini ſes jours.
A cette nouvelle ſi dure,
Je ſens qu'en moi ſouffre nature,
Et je me voi contraint à répandre des pleurs ;
Loin de me réjouir de mes preſens bonheurs,
Dont j'étois redevable à la Bonté divine.
J'arrache mes cheveux, je frappe ma poitrine
Et je meurtris encor mon viſage de coups :
Ah ! mon enfant, mon fils, mon cher Abſalon, dis-je ;
Que votre infortune m'afflige,
Et que ne ſuis-je, hélas, auſſi mort avec vous :
Car outre que j'étois d'un naturel fort tendre,
Je dois, Paſſant, ici t'apprendre,
Que de tous les enfans que j'eus,
C'étoit lui que j'aimois le plus.
Comme après le combat mes troupes, à la file ;
Rentroient avec Joab à mes yeux dans la Ville,
Et que d'avance même ils étoient tous inſtruits

De l'état où la mort d'Abſalon m'avoit mis ;
Ils entrerent enſemble, en deſir de me plaire,
Les yeux baignez de pleurs & baiſſez contre terre ;
Et portant même bas leurs armes, leurs écus,
Comme font les guerriers dans un deuil, ou vaincus,
Et qui d'une bataille ont eſſuyé la perte.
Joab alors voyant ma tête ainſi couverte,
(Car j'avois mis deſſus un pan de mes habits,
Afin qu'on ouît moins mes plaintes & mes cris,
Ma bouche étant collée aux murs de cette porte,)
Me parla, Paſſant, de la ſorte,
Et d'un ton énergique & fort :
Sçavez-vous à preſent, Sire, ce que vous faites,
Quand vous verſez ainſi ces larmes indiſcrettes,
Et même en quel peril vous vous mettez à tort ;
Ne ſembleroit-il pas que par un vrai caprice,
Vous haïſſiez mortellement
Tous ceux qui pour votre ſervice
S'expoſent & verſent leur ſang ?
Et qu'encor d'une haine égale
Vous vous traitiez vous-même, & la Maiſon Royale ;
Puiſque vous déplorez par des cris, par des pleurs,
La mort de qui tramoit vos plus affreux malheurs ;
Car ſi ce fils rebelle eût gagné la victoire,
Et s'il eût affermi ſon prétendu pouvoir,
Penſez bien comme nous, & chacun le peut croire,
Qu'il eût pouſſé plus loin un attentat ſi noir,
Que notre vie alors n'auroit pas été ſûre,
J'entends celle, grand Roi, de tous vos Officiers ;
Et que peut-être auſſi vos enfans les premiers,
Et vous, euſſiez couru même & triſte avanture ;
Et loin de vous avoir pleuré,

(Si vous aviez le ſort que le Seigneur envoye
A cet enfant dénaturé,)
Il eût non-ſeulement fait éclatter ſa joye ;
Mais il eût puni même avec haine & rigueur,
Ceux qu'il auroit connus touchez de ce malheur ;
Ainſi n'avez-vous point, Seigneur, l'ame confuſe,
De vous voir obſedé de cette paſſion
De tendreſſe & d'affection,
Qui vous aveugle & vous abuſe,
A quoi nul d'entre nous ne donne ſon aveu ;
Ceſſez donc de pleurer un fils ingrat, impie,
Et qui le merite ſi peu.
Après un tel forfait que Dieu veut qu'il expie,
Dépouillez-vous d'un foible indécent & trop bas
Pour un ſage & vaillant Monarque,
Et montrez-vous à vos ſoldats :
Témoignez-leur par quelque marque,
Que vous ſçavez à tous bon gré
Du bonheur glorieux qu'ils vous ont procuré,
Aux dépens de leur ſang, au riſque de leur vie ;
Car la reconnoiſſance, au fond, vous y convie.
Que ſi vous ne le faites point,
Et ſi vous négligez tout autre utile ſoin
Pour un deuil ſi déraiſonnable,
Et que chacun trouve blâmable,
Je jure que dès aujourd'hui,
Et ſans attendre davantage,
Nous choiſirons un Roi pour nous ſervir d'appui ;
Puiſque David enfin manque ainſi de courage,
Et qu'il abbat par là le nôtre en même temps ;
C'eſt pour lors que vos pleurs & vos gémiſſemens
Seroient plus d'uſage & de miſe

Que

Que ceux trop prodiguez, (je parle avec franchiſe,)
Pour celui de tous vos enfans
Qui merite qu'on le mépriſe,
Ayant fait contre un pere une telle entrepriſe.
Par un diſcours ſi fort, Joab eut le crédit
De remettre le calme alors dans mon eſprit ;
Et reprenant après mon aſſiette premiere,
Je parus en public à tous mes gens de guerre.
Je la recommençai contre les Philiſtins,
Mais dans une grande bataille
Où je défis à plat ces ennemis malins,
J'y ſerois reſté mort ſans les ſecours divins.
Achmon, l'un d'eux, géant & d'une énorme taille,
Armé d'une jacque de maille,
(Voyant que je ſuivois preſque ſeul les fuyards,
Et que ſa propre troupe ayant fait volte-face,
M'environnoit de toutes parts,)
Vient ſe ruer ſur moi ſoudain & me terraſſe,
Et ſans Abiſaï qui d'une noble audace
Accourut à moi promptement
Et tua d'abord le géant,
Ce Coloſſe extraordinaire
M'auroit de ſon ſeul poids étoufé ſur la terre ;
N'ayant perſonne alors qui pût me dégager.
Les miens effrayez du danger
Où m'avoit trop commis l'ardeur de mon courage ;
(Et ſur-tout avancé comme j'étois en âge,)
Me firent aſſurer par ſerment ſolemnel,
Devant les Principaux du peuple d'Iſraël,
Que ſans qu'on m'imputât d'avoir l'ame poltrone,
On ne me verroit plus aux combats en perſonne.
Mon conſeil, en ce cas, raiſonnoit de bon ſens,

Par rapport aux inconveniens,
Et dont plus d'un Etat porte aujourd'hui la marque:
Par beaucoup de raiſons c'eſt pour un grand Monarque
Une bravoure à contre-temps;
C'eſt une paſſion héroïque, louable,
Et dont (le premier) je conviens;
Mais dans de tels dangers elle eſt trop dommageable
Pour ſa perſonne & pour les ſiens;
Et ſans avoir recours aux exemples anciens,
Nous en voyons en France une preuve notable,
Par des Rois ainſi pris dans ces occaſions,
Qui pour avoir des cœurs de Héros, de lions,
Et pour donner aux leurs, exemple,
Ont voulu ſe trouver à telles actions;
Combien auſſi pour leurs rançons
(Les Hiſtoires en font le récit aſſez ample,)
En couta-t-il d'Etats, d'argent à millions?
Ce ſaint Roi qu'en LOUIS on reſpecte, on contemple,
Par le rapport de nom, de vertus, d'actions,
Eut de bonnes intentions
Dans ces lieux * où jadis j'ordonnai ce beau Temple,
Qui fit l'étonnement de tant de Nations;
Mais dans le combat de Damiette **
Où ce Prince & ſes gens accablez de diſette,
Et du ſcorbut & de la faim,
Firent en cet état mille beaux coups de main;
On le vit (ne pouvant s'en tirer par retraite,)
Le priſonnier du Sarraſin;
Il paya pour rançon des ſommes d'or immenſes,
A charge à ſes pays ainſi qu'à ſes finances.
Le Roi JEAN, depuis lui, fut pris par les Anglois,
Et ſon rachat encor coûta cher aux François.

* *Dans la Terre Sainte ou la Paleſtine.* ** *Dans le Pays d'Egypte.*

François Premier du nom perdit preſque la vie
A la bataille de Pavie.
Quels Pays, quel argent lors n'en couta-t-il pas
Pour ſa rançon, à ſes Etats?
Combien en ont ſouffert ceux de Charles Guſtave, *
Un des grands Rois du temps, pour être ainſi trop brave?
Cette noble vertu convient fort aux Héros,
Mais chaque Roi la doit employer à propos;
Et comme ſa perſonne eſt un précieux gage,
Il eſt dans l'action en bute aux plus grands coups,
On le choiſit ſeul entre tous;
Il faut ainſi qu'il ſe ménage,
Car ſa chute eſt funeſte & fait trop de dommage,
Et met ſouvent ſon Trône à bas:
Le plus fameux Empire en cette conjoncture,
Eſt un vaiſſeau ſur mer ſans pilote, ſans mats,
Une ruche ſans roi, d'où l'on peut donc conclure
Qu'en cas pareil, l'Oint du Seigneur
Doit contenir ſa noble ardeur;
Il faut, comme LOUIS, qu'au paſſage d'un Fleuve **
Que ſon armée à nage eſt prête à traverſer,
Il reſte ſur le bord; ſuffiſant pour paſſer
Que ſa preſence ſeule & l'anime & l'émeuve,
Sans riſquer inutilement
De perir par des coups ou dans cet élement,
Et l'affaire qu'il prémedite
N'en a pas moins de réuſſite,
Car ſes intrépides Sujets
N'étant plus enſuite inquiets
De ce que ſa Perſonne alors eſt devenue,

* *Roi de Suede, qui perdit une grande bataille contre les Moſcovites en 17 , & fut obligé de ſe ſauver en Turquie.*

** *Paſſage du Rhin par Louis XIV. en Hollande en 1672.*

S'efforcent plutôt à ſa vûe
A redoubler leurs coups ainſi que leurs hauts faits.
Telle perte eſt enfin, (ſans qu'en mon ſens j'abonde,)
Irréparable & ſans ſeconde;
Ce ſeroit aux Sujets une inhumanité,
De ſouffrir qu'un bon Roi de telle qualité,
Et le meilleur Prince du monde,
Et qui fait leur felicité,
Par ſa ſage conduite & ſes dons admirables,
S'exposât de la ſorte à des hazards ſemblables,
Quand il n'en vient ſur-tout aucun bien à l'Etat,
Et qu'au contraire encor, les ſuites dommageables
Arrêteroient le cours de ſon brillant éclat.

CHANT QUATRIÉME.

MA gloire étant depuis parvenue à ſon faîte,
Et n'étant traverſé par aucune tempête,
Sans guerres au dehors, dans une pleine paix,
Aimé, craint, bien ſervi de mes zelez Sujets,
Je compoſai de ſaints Cantiques,
Des Hymnes, des Pſeaumes divers,
Et dans les regles méthodiques
De differens genres de vers,
Et ce ſont ceux qu'aux Egliſes anciennes
Chantent avec dévotion
Et ſans falſification,
Tant de milliers d'ames Chrétiennes,
Et les mêmes verſets qu'à mon inſtar LOUIS
Fait entonner comme je fis,
Avec une dépenſe & noble & magnifique,
Par des Muſiciens choiſis,

Et les plus belles voix de differens Pays,
Dont les nombreux chœurs de muſique
Sont ſoutenus encor par de doux inſtrumens,
Qui forment des échos harmonieux, charmans,
Sous les voutes riches & peintes
Des diverſes Chapelles Saintes
Que renferme en ſon ſein celle de ce Château,
Dont elle eſt le plus rare & le plus fin morceau.
J'eus lors, outre les gens d'élite,
Et de ma garde & de ma ſuite,
Un nombre d'Officiers, dont l'ordinaire emploi
Fut d'être nuit & jour en garde auprès de moi;
Partie auſſi d'entre eux dans les jours des batailles,
Alloient tête baiſſée & comme des lions,
Fondre ſur l'ennemi, rompre ſes bataillons;
Dans un ſiege ils montoient les premiers aux murailles
Pour y planter mes étendards;
C'étoient des gens enfin à courir tous hazards,
Et dont le courage intrépide
Les faiſoit redouter ſi fort au premier choc,
Que rien ne réſiſtoit à leur effort rapide;
Un tel brave au combat étoit un mur, un roc;
Etant aſſailli ſeul d'une troupe nombreuſe,
La fuite à ſon égard eût été trop honteuſe;
L'on n'a jamais appris qu'un d'eux eût reculé,
Et dans un tel aſſaut il étoit acculé,
Ainſi qu'eſt un Sanglier qui reprend ſon haleine,
Qui ſemble avoir un mords & paroît le mâcher,
Et qu'aucun homme ou chien n'oſeroit approcher;
Il reprenoit après une vigueur ſoudaine,
Se ruant ſur la troupe avec un tel effort,
Que chaque coup donné par lui, cauſoit la mort;

Et la cohorte ainſi d'effroi, de peur tranſie,
Se voyant d'ailleurs éclaircie,
Fuyoit devant ce fier Héros,
Comme on voit aux champs les perdreaux
Se ſauver par le vol preſſez du chien de chaſſe;
Ces gens pendant la paix me ſervoient de menins,
Même en guerre à rompre la glace,
A frayer par leurs coups aux autres les chemins,
En leur facilitant par un libre paſſage
Le moyen de combattre avec plus d'avantage,
Et tels ſont aujourd'hui les Gardes * de LOUIS,
Qui l'eſcortent le jour & le veillent les nuits,
Et dont l'invincible Phalange
Merite même éloge & pareille louange.
Je fis tomber ſur moi depuis l'ire de Dieu,
Par une faute aſſez legere,
Car je ne croyois pas mal faire:
Un peu d'ambition en alluma le feu,
Et j'eus celle pour lors d'entreprendre une affaire
Sans en demander ſon aveu.
Comme à punir l'orgueil le Seigneur eſt ſevere,
Je reſſentis du mien une peine exemplaire,
Et voici le ſujet qui lors y donna lieu,
Et me cauſa bien des allarmes.
J'ordonnai le dénombrement
Dans les divers Pays de mon Etat puiſſant,
Des hommes qu'on trouvoit d'âge à porter les armes;
Et ſuivant la réviſion,
On les trouva monter à plus d'un million.
Mon ame devint orgueilleuſe
De me voir dans les mains cette force nombreuſe;
Et formant dans mon cœur mille projets divers,

* *Gardes du Roi à cheval, ou Gardes du Corps.*

Je me flattois déja de devenir le Maître
Des autres Rois de l'Univers,
Et qu'aucun devant moi n'auroit osé paroître,
Sans songer dans mon calcul vain,
Qu'on n'a point de succès, si Dieu n'y met la main,
Et j'y dirigeois peu, dans ce temps, ma pensée;
Mais Gad envoyé de sa part,
Vint me remontrer à l'écart,
Que Sa Majesté Sainte en étoit offensée,
Et que pour me punir de ma faute passée,
J'eusse à faire le choix d'un des trois châtimens,
D'une famine de sept ans,
Qui dans tous mes Etats deviendroit generale,
Ou d'une guerre de trois mois,
Et qui me seroit si fatale,
Qu'avec mon million de Soldats à la fois,
Et dont j'estimai tant la force sans égale,
On me verroit vaincu, prêt à subir les Loix
Des voisins ennemis, & réduit aux abois,
Ou du fleau terrible & funeste
D'une maligne & forte peste
Generale, de même, & dont le cruel cours
Dureroit seulement l'espace de trois jours.
Mon ame alors devint tellement interdite,
Que ne sçachant au vrai duquel de ces trois fleaux
Son jugement feroit l'élite,
(Puisque le moindre d'eux entraînoit à sa suite
Tant de dommage & tant de maux.)
Après que le Prophete eut tenu ce propos,
Je restai quelque temps sans lui pouvoir apprendre
Lequel des trois je voulois prendre;
Et le même Gad me pressant

De me réſoudre inceſſamment,
Pour porter ma réponſe au Tribunal ſuprême;
Ecoute le raiſonnement
Que ſur ce choix je fis, & de moi-même:
Si d'entre ces trois fleaux également mauvais,
Ma volonté, penſois-je alors, ſe détermine
Au choix de la triſte famine,
On me reprochera que je l'ai fait exprès
Pour me conſerver ſeul, pendant que mes Sujets,
Qui n'ont pas, comme un Prince, une bonne cuiſine,
Se verront tous réduits à mourir par la faim.
Si je fais le choix de la guerre,
Il paroît viſible & certain
Que je ne m'en ſentirai guere,
Ou moins que mes Peuples ſoumis,
Expoſez aux fureurs, aux coups des ennemis;
Car en me retirant dans des Places très fortes,
Où mes gens garderont & les murs & les portes,
Je ſerai lors en ſûreté,
Et l'on me blâmera de ce choix affecté;
Mais quand je choiſirai la peſte,
C'eſt une preuve manifeſte
Que faiſant gloire d'oublier
Mon interêt particulier,
Je riſquois de me voir dans un péril ſemblable
A celui qu'eſſuyront mes Sujets innocens,
Puiſque la maladie aux petits comme aux grands
Eſt également redoutable.
M'étant ainſi déterminé,
Je declare au Seigneur (contrit & proſterné,)
Que je choiſis la peſte, & que s'il le ſouhaite,
Sa ſainte volonté ſoit faite,

Et

Et qu'il me convient mieux de tomber dans ſes mains,
Que d'être à la merci des hommes inhumains.
Pendant que je priois d'une ferveur touchante,
Dans ma poſture humiliante,
Gad ce Prophete fit au Seigneur ce rapport,
Et revint pour m'inſtruire enſuite de mon ſort
Par cette réponſe ſuccinte,
Que Dieu ſçachant mon choix en demeuroit d'accord;
Mon peuple en reſſentit bientôt la rude atteinte.
Ce fleau fit un ravage, & qui fut general,
Sans qu'on pût rien connoître aux accidens du mal
De cette peſte violente,
Dont l'eſpece étoit differente;
Car ſans même qu'aux uns il parût au dehors
Aucune marque ſur leurs corps,
Ces gens tomboient en défaillance
Et mouroient promptement ſans faire aucuns efforts;
Les autres au contraire attaquez de tranſports,
Dont le venin caché cauſoit la violence,
Rendoient leur foible eſprit au milieu des douleurs;
D'autres dans tel aſſaut ayant des intermedes,
Et qui ralentiſſoient leurs malignes ardeurs,
Mouroient en prenant des remedes,
Entre les charitables mains
Et des leurs & des Medecins.
D'autres à qui l'attaque à peine étoit venue,
Perdans au même temps la vûe,
Etoient ſaiſis & ſuffoquez;
Et d'autres qui s'étoient riſquez
A donner avec zele aux morts la ſépulture,
Trouvoient, en leur rendant un devoir ſi pieux,
La même & funebre avanture,

Et tomboient roides morts dans la foſſe avec eux.
Dans la premiere matinée
Où cet inexorable fleau,
Paſſant, eut commencé ſa mortelle menée,
Il jetta mes Sujets par troupes au tombeau,
Et même on en compta, tant aux champs qu'à la Ville,
Environ ſoixante-dix mille.
Jeruſalem alors l'œil de mes grands Etats,
Ne ſentoit point encor ces funeſtes fracas,
Et dans ſa vaſte enceinte elle étoit pure & ſaine;
Mais un Ange exterminateur,
Envoyé du divin Seigneur
Pour l'affliger de même peine,
Avoit le bras levé pour l'execution:
J'en eus ſeul l'apparition,
Et pour détourner cet eſclandre,
Je me couvre d'un ſac & la tête de cendre,
Et m'étant ſur la terre enſuite proſterné,
Je priai le Seigneur de ralentir ſon ire,
D'épargner les Sujets de mon fertile Empire,
Et d'être ſatisfait du nombre exterminé.
Comme je finiſſois cette Priere ardente,
Je vois dans l'air pur & ſerain,
Le même Ange tenant une épée à la main,
Qui ſembloit nue & flamboyante;
Je crie alors à haute voix:
Ah! je merite ſeul de porter cette croix,
Puiſque je ſuis le vrai coupable
Et que mon Peuple eſt innocent:
Soyez pour moi, Seigneur, ſevere, inexorable;
Mais qu'il n'ait point de part au juſte châtiment
Qu'attire ainſi ſur moi mon projet arrogant:

Vangez-vous ſur David, ſur ma famille entiere.
Dieu penetré de ma priere,
Fit ceſſer ce fleau ſi mortel,
Gad me dit de ſa part de bâtir un Autel
Sur cette montagne élevée,
Où fut autrefois éprouvée
L'obéiſſance d'Abraham,
Lorſque Dieu lui marqua d'immoler ſon enfant.
J'y fis au Ciel mon ſacrifice,
Et comme à mes déſirs il paroiſſoit propice,
Et que ce même Mont plus que tous autres lieux,
Sembloit propre à bâtir ce Temple ſi fameux,
Dont ma Jeruſalem fut autrefois ornée;
Mon ame en ce moment ſe vit déterminée
D'en faire la conſtruction.
Dieu loua mon intention,
Et me fit dire après par ſon même Prophete,
Que ma digne entrepriſe en ſeroit imparfaite,
Et que mon ſucceſſeur aidé du doigt divin,
Executeroit mon deſſein;
J'en préparai pourtant l'ouvrage,
Cher Paſſant, afin que mon fils
Qui devoit après moi jouir de l'avantage
De faire & d'achever ce bâtiment de prix;
Trouva la choſe plus facile,
Par l'amas des materiaux
Et d'une quantité de cedres les plus hauts
Que je fis voiturer dans cette grande Ville.
Je pris des Ouvriers propres pour ces travaux,
Et j'en mis cent quatre-vingt mille
Pour en fondre & polir les curieux morceaux;
J'appellai Salomon enſuite,

Et je lui-tins lors ce diſcours :
Comme j'avance fort, mon fils, dans mes vieux jours,
Ce temps preſſant me ſollicite
A vous dire, à vous ordonner
Avec amour, avec inſtance,
Que lorſque vous aurez la pleine jouiſſance
D'un Royaume auquel Dieu veut bien vous deſtiner,
Vous travailliez, à mon exemple,
A lui bâtir un riche Temple.
J'aurois ardemment ſouhaité
D'en pouvoir achever moi-même l'entrepriſe,
Mais ce n'eſt pas ſa volonté ;
La gloire, Salomon, vous en ſera remiſe,
Car le Seigneur m'a défendu
D'élever de mon temps ce Temple prétendu ;
Mes mains, m'a-t-il fait dire, étant trop prophanées
Par le ſang que j'ai répandu
Dans les guerres que j'ai menées ;
Et qu'il avoit remis cette exécution
A l'un de mes enfans appellé Salomon ;
Et qu'il auroit pour lui l'amitié d'un bon pere ;
Que ſon regne ſeroit & tranquile & proſpere,
Que pendant ſon cours, ſes Sujets
Vivroient riches, heureux, dans une longue paix,
Qui ne ſeroit troublée alors par nulle guerre,
Soit civile, ſoit étrangere.
Ainſi donc, mon cher fils, puiſqu'avant d'être né,
Le Seigneur vous a deſtiné
Pour être un jour Monarque inſigne ;
Travaillez à vous rendre digne
D'un ſi brillant & rare honneur ;
Par votre pieté, par un noble courage,

Par votre droiture de cœur,
Par une conduite très ſage,
Et mettant la juſtice envers tous en uſage ;
Mais obſervez, ſur-tout, religieuſement
Ses ſaints Commandemens donnez par l'entremiſe
De ſon interprete Moïſe,
Et ne ſouffrez aucunement
Que pendant votre regne on mépriſe, on viole
La ſacrée & ſainte parole.
Vous avez au Seigneur grande obligation,
De ce qu'il vous accorde ainſi, mon fils, la grace
Et l'entiere permiſſion
D'édifier un Temple à ſon intention ;
Il faut que votre zele en cela ſe ſurpaſſe,
Qu'il y travaille avec ardeur,
Et ſans jamais que la grandeur
De l'entrepriſe vous étonne,
Puiſque j'amaſſe à cette fin
Pour la perfection de ce pieux deſſein,
Un grand fond en deniers que je vous abandonne ;
J'ai fait ſerrer dans ce tréſor
Déja cent mille talens d'or ; *
Mais outre cette ſomme aſſez conſiderable,
J'y joins un million de talens en argent,
Qui ſuffiront, je croi, pour un travail ſemblable ;
Où vous ne devez pas paroître négligent :
J'ai, de plus, mon cher fils, quantité de matieres
De differente ſorte & les plus neceſſaires
Pour commencer ces bâtimens,
Comme fer, cuivre, plomb, bois de charpente & pierres ;
Et nombre d'Ouvriers ſçavans

* *Trois mille millions de livres, ou 30 fois cent millions ; le million de talens en argent fait la même ſomme.*

En tous arts les plus excellens.
De tout le reſte enfin, ſur vous je me repoſe,
Et s'il vous manquoit quelque choſe,
Salomon, vous y pourvoirez;
Par ce moyen vous deviendrez
Un ſujet au Ciel agréable,
Il ſera votre protecteur,
Et le bras du divin Seigneur
Sera pour vous ſi ſecourable,
Que vous ſerez un jour au faîte du bonheur,
Comme au-deſſus de toute peur,
Qu'il ne puiſſe pas être ſtable.
Je n'avois lors, Paſſant, que ſoixante-dix ans,
Mais comme mes travaux dès ma tendre jeuneſſe,
Avoient toujours été d'une grande rudeſſe,
Mes membres & mes nerfs devenoient chancelans,
Et mon corps ſe trouvoit d'une telle foibleſſe,
Que la naturelle chaleur
Tombant dans le défaut de force & de vigueur,
J'étois au lit plus froid que glace;
Quelqu'amas même & quelque maſſe
De hardes, de couſſins dont on couvrit mon corps,
La chaleur en étant dehors,
Le froid y regnoit en ſa place,
Et l'on riſquoit à m'étouffer,
En voulant par ce poids auſſi me réchauffer.
L'avis des Médecins fut que le ſeul remede
Pour ranimer en moi cette nature tiéde,
Etoit d'avoir pendant la nuit
Une fille fort jeune avec moi dans mon lit,
Qui me réchaufferoit, & comme le pratique
La nourrice à l'égard de ſon enfant éthique,

Et pour le garantir du froid,
Sans lequel ſecours il mourroit.
On en uſa pour moi de même,
Je me trouvois alors dans ce beſoin extrême,
On choiſit Abiſag fille de dix-ſept ans,
Et la plus belle de ce temps.
Afin qu'après ma mort, perſonne
Ne diſputât à Salomon
La jouiſſance de mon trône,
(D'autant qu'Adonias mon fils, comme Abſalon,
Ambitionnoient ma couronne,)
Je le fis nommer Roi par toutes les Tributs,
Et d'avance il en eut les nobles attributs,
Le faiſant promener à travers de la Ville
Sur la mule que je montois,
Et ſuivi d'une longue file
Des Gardes du Corps que j'avois;
Au nombre de deux cens huit mille;
Ils étoient diviſez en douze corps exprès,
Et gardoient tour à tour, & par mois, mon Palais.
Cette précaution fut d'autant plus utile,
Que comme je tenois ma Cour,
Sur-tout alors dans un ſéjour,
Où la populace nombreuſe
Des habitans montant à quatre millions,
Eſt une hydre fort dangereuſe,
Et fort ſouvent ſujette à des rebellions;
Si même un Roi pour ſa défenſe
N'étoit pas en tout temps armé
D'une formidable puiſſance,
Et gardé par un Corps nombreux de confiance;
Il ſeroit en danger de ſe voir opprimé

Juſqu'en ſa Royale demeure,
Par une telle foule ainſi ſuperieure
A toute garde qu'il auroit,
Moindre que celle-là que j'eus dans cét endroit.
Mais ma penſée interieure
M'avertiſſant aſſez que mon temps approchoit
De ſa fatale & derniere heure,
J'entretins Salomon ſeul encor une fois,
Avant d'être aux mortels abois :
Triſtes momens, Paſſant, où l'ame eſt incapable
De pouvoir exprimer un diſcours raiſonnable,
Et toujours on remet à cette extrêmité
A declarer ſa volonté ;
Mais trop tard quand la mort vient couper la parole ;
Effet d'une ame foible, abbatardie & molle,
Qui craint ce doux moment de ſon parfait bonheur ;
Et la grace d'aller dans les bras du Seigneur.
Mon heure vient, lui dis-je, & je la tiens fort ſûre ;
Pour payer le tribut qu'on doit à la nature,
Et me rendre au ſéjour de l'éternelle paix.
C'eſt un chemin qu'il nous faut faire,
C'eſt un voyage neceſſaire,
Et dont nul des mortels ne retourne jamais ;
C'eſt pourquoi, mon cher fils, j'employe
Ce qui me reſte de momens,
Pour vous remettre ſur la voye,
Et pour vous indiquer les ſoins les plus preſſans
Que vous devez avoir & ſans relâche en vûe ;
C'eſt de rendre toujours l'obéiſſance dûe
Aux commandemens du Seigneur,
A qui ſeul vous devrez la royale grandeur ;
Sans que jamais la flatterie,

La

La paſſion ni la faveur,
Ni la vaine forfanterie,
Rallentiſſent, mon fils, votre ſainte ferveur:
Rendez à vos ſujets une integre juſtice
Sur le pied de nos loix, & jamais par caprice.
Si vous vous acquittez auſſi fidelement
De ces devoirs pieux auſquels je vous exhorte,
(Et comme ſans cela le bon ſens vous y porte,)
Le Seigneur infailliblement
Affermira le ſceptre entré dans notre race,
Illuſtre par nos ſaints ayeux,
Et nulle autre jamais ne remplira ſa place
Pour dominer ſur les Hebreux.
Je vous recommande auſſi ceux
Qui m'ont rendu ſervice au temps de ma diſgrace,
Et comme vous les connoiſſez,
Mon fils, c'eſt vous en dire aſſez.
Après avoir parlé d'une telle maniere,
Et par commandement & par inſtruction,
Ainſi que le pratique un bon & ſage pere,
Je donnai triſtement ma benediction
A cet enfant doux & modeſte,
Et mon ame partit pour le ſéjour celeſte.
Je vêcus ſoixante-dix ans,
Après un regne de quarante.
Suivant l'opinion des gens
Qui m'ont pratiqué dans mon temps,
Et ce qu'en dit auſſi mon hiſtoire éclatante,
Je paſſai pour un Prince équitable & pieux,
Ayant les qualitez propres & neceſſaires
Pour conduire un grand peuple & pour le rendre heureux,
Et pour ſe démêler des plus grandes affaires.

J'ai fait des coups de main fort extraordinaires,
Qui me mettront toujours en vogue, & ſur les rangs
Des Rois les plus hardis & des Princes vaillans,
Et puiſqu'à cœur ouvert je fais ici la montre
De mes propres défauts comme de mes hauts faits,
Je dirai qu'en toute rencontre,
Et dans les pas les plus mauvais,
On me vit le premier hazardant ma perſonne,
Pour le bien de mon peuple & pour l'honneur du Trône;
Engageant moins les miens par droit d'autorité
Aux occaſions périlleuſes,
Que par mon propre exemple & mon activité,
Et ſouvent même encor par l'intrépidité
De mes actions valeureuſes,
Qui, quoique dans le fond pleines de verité,
Paroiſſent ſi peu vrai-ſemblables,
Qu'on les mettroit au rang des fables,
Si l'on n'étoit pas ſûr par la pieuſe foi,
Qu'elles venoient de Dieu bien plutôt que de moi;
J'étois ſage au conſeil des choſes importantes,
Des plus prompts & très agiſſant
Dans les occaſions preſentes,
Et pour l'avenir, prévoyant,
Sobre, doux, populaire, exact & fort affable,
Compatiſſant aux maux d'autrui,
Juſte, protecteur & l'appui
De l'opprimé, du miſérable,
Toutes vertus de bon alloi,
Et propres à faire un grand Roi.
Mais foibles mortels que nous ſommes,
Quand nous ſemblons bien faire aux yeux des autres hommes,
Nous nous trouvons ſouvent à ceux de Dieu pécheurs,

Lorſque nous l'offenſons ſans rougir dans nos cœurs.
Cette même foibleſſe humaine
Laiſſa gliſſer au mien une paſſion vaine,
Qui contre la juſtice & contre tous les droits,
Me fit commettre après deux crimes à la fois, *
Et par confeſſion ingénue & certaine,
Je t'aſſure, Paſſant, & de cœur & de voix,
Que c'eſt le ſeul endroit où mon ame peu ſaine,
Abuſa par excès du haut pouvoir des Rois,
Et choqua leur grand Maître & ſes divines Loix.
J'en fis à cette fin ſi grande penitence,
Que mes Pſeaumes qu'on chante avec dévotion,
En portent aujourd'hui le nom,
Et ma publique repentance,
Et ma vive contrition,
M'attirerent du Ciel & grace & plein pardon.
Heureux qui ſe repent & pleure,
Sans attendre à ſa derniere heure.

* *Le meurtre d'Urie, & l'adultere de Bethſabée.*

DAVID
PSALLENS DOMINO,
TABELLA IN MINORE PORTICU
CASTELLI VERSALIENSIS.

TABELLA hæc quam conſpicis, Viator amantiſſime, quæ Prophetam Regem exprimit, ſimilitudine operis ad eam accedit quæ Virginem Cæciliam exhibet; & profecta eſt ab eodem pictore LE DOMINIQUIN. Ductum eumdem facilè advertas in executione, expreſſione & coloribus.

Pictor oculis tuis ſubjicit Monarcham Regiis indutum veſtibus, citharam manu tenentem, & ſollicitantem pollice, canentemque pſalmos in honorem Domini. Motuum animi quem accendit divinus ignis

fidelissimi sunt interpretes oris ipsius habitus, & vultûs lineamenta.

Videtur animus ipsius entheo captus ardore, jucundissimâ expletus voluptate, & etiam extra se raptus, dum canit. In hujusce Tabellæ designatione nobilissimâ, nihil non tenerum est, nihil non movet. Credas David ad sacros cantus ab adstantibus Angelis magis atque magis incitatum.

Pictor etiam arbores optimè dispositas ob oculos ponit, quæ in extremâ Tabellæ parte conspiciuntur; harum dispositione nihil præstantius. Uno verbo in hac Tabellâ, pro tempore quo picta est, ars omnis dici potest exhausta fuisse.

Rex ille Propheta gestit ipse sua tibi facta enarrare, pristinum statum imperii sui augustissimi, varios casus quibus vulgò alternis obnoxia est vita summorum principum. Audi, Viator amantissime, ecce sermonem orditur.

DAVID LOQUITUR.

QUI citharam cujus pulso chordas, regia mea ornamenta, hosce duos Angelos assidentes mihi conspicit; ille primo intuitu judicat, me Prophetam hunc Regem esse qui benedicit & confitetur Domino. Tempus haud possit unquam pius princeps utilius consumere; omnique laude rex dignus qui laudans invocat Dominum.

Quamquam in sacris codicibus legitur historia mea vetustissima; existimo debere me hujus narrationem fusiùs & magis singulatim persequi quàm persecuti sunt, qui nomen meum ad tardos nepotes voluerunt transmittere.

Factum est autem cùm senuisset Samuel qui judicabat Israël, sponte *posuit filios suos judices Israel. Qui non ambulaverunt in viis ejus .... & perverterunt judicium. Congregati ergò universi majores natu Israel, venerunt ad Samuelem .... dixeruntque ei .... constitue nobis Regem, ut judicet nos, sicut & universæ habent nationes.* Magis, inquiebant, jussa supremasque leges regis reverebimur, quàm Aristocraticam dominationem, quæ certè deformis est & ignobilior summo Monarchæ imperio. Regis summam potestatem ordo naturalis exposcit; si quidem, in unâquaque mortalium & apum familiâ, caput unum, rex unus est.

Displicuitque sermo in oculis Samuelis, qui respondit super re tanti momenti consulendum esse Dominum. Post acceptum responsum à Domino, Samuël ad universum Israël dixit, velle Deum Optimum Maximum, ut in regem eligeretur Saül filius Cis è Tribu Benjamin, vir *altior .... universo populo ab humero & sursum*; Vir audax, fortis, & multâ præditus virtute. Sic electus fuit Saül qui primus in Israël imperitavit.

Primum sat se gessit laudabiliter, & populus ipsum diligebat. At subinde divinis jussis cùm non audiens fuisset infelix princeps, vituperio dignus fuit & subditorum suorum odium in se concitavit quod quidem Samuëli displicuit adeo ut postea cum Saüle reversus non fuerit.

At dum lugeret Regem Saül Samuël, dixit ad illum dominus: habe patientiam, erit intra tempus brevissimum, ut ingrati principis, & re-

bellionis rei, viis reprobatis medear. *Imple cornu tuum oleo, & veni, ut mittam te ad Isai Bethleemitem : providi enim in filiis ejus mihi regem, & ego ostendam tibi quid facias ; & unges quemcumque monstravero tibi.*

Fecit ergo Samuel, sicut locutus est ei Dominus. Venitque in Bethleem, & admirati sunt seniores civitatis, occurentes ei, dixeruntque : pacificus-ne est ingressus tuus. Et ait : pacificus ad immolandum Domino veni ; post oblatam victimam, lautissimum parari jussit convivium, ad quod vocavit Isaï & omnes filios ejus.

Venit Isai, secumque natu majorem filium tantum adduxit, juvenem præstantis formæ & staturæ. Samuel, ut vidit ipsum, statim arbitratus est eum esse, quem Regem Deus sibi providerat, & eum esse missionis suæ causam ; verùm non ausus est illum ungere, nisi priùs consulto Domino. *Et dixit Dominus ad Samuelem : Ne respicias vultum ejus, neque altitudinem staturæ ejus : quoniam abjeci eum, nec juxta intuitum hominis ego judico : homo enim videt ea quæ parent, Dominus autem intuetur cor.* Credis scilicet, quod iste juvenis eleganti præstat formâ, ideo solio dignum futurum illum esse ? Disce, me, cùm in regem quempiam eligo, non externa corporis ornamenta intueri, quæ melius feminas decent, & sunt plerumque falsissimorum judiciorum argumenta ; sed præsertim ad dotes animi, nimirum mansuetudinem, obedientiam, justitiam, pietatem, affabilitatem, fortitudinem, rectum judicium atque prudentiam attendere.

Post tale Domini responsum, cui displicuisset Samuël, si juvenem elegisset in Regem ; sanctissimus Propheta jussit Isaï vocare filios suos omnes, morem gessit Isaï & adduxit secum quinque filios, quorum oris & corporis habitus nullo modo fratris natu majoris aut formæ cedebat, aut staturæ. Inde magis sollicitus Samuël cœli regnatorem super eligendo rege consuluit. Jussitque Dominus Samuëlem nullum ex iis ungere.

Rediit ergo Isaï, & dixit illi : *Numquid jam completi sunt filii ? qui respondit : adhuc reliquus est parvulus,* nomine David, *& pascit oves.* Samuël afflante Domino dixit, David cùm esset filius ipsius, ad convivium etiam accersendum esse. Ad vocem illam *David*, Curiose dilectissime, agnoscere me facillimum est, ipsissimus enim ille ego sum qui te nunc adloquor.

Isaï pater accersendum me curavit, & ut oculos in me conjecit Samuel ; illi placui, meamque staturam & formam non contempsit. Eram enim *rufus & pulcher aspectu, decorâque facie* ; & in vultu meo sapientia micabat, ut & virtus bellica & mascula. Divinus ille Propheta patri in aurem dixit, ecce ille est quem in Regem eligi jussit Dominus.

Statim mensæ jussit accumbere me, primumque locum tenere. Tulit cornu plenum oleo, & unxit me, mihique in aurem dixit, me à se, jubente Deo, in regem electum ; mihique, cùm ad hanc dignitatem promotus fuissem, diligendam esse æquitatem, colendum timendumque Deum, mandata ipsius exequenda ; sicque futurum ut mihi Christo suo, meisque nepotibus magna faceret : diu staret imperium meum ; vincerem Philisthæos, & alios meæ gloriæ inimicos ; denique nomen meum nunquam moreretur.

Postquam me sic adlocutus fuisset Samuël *spiritus .... Domini recessit*

à Saül, & directus est .... à die illa in me, & dedit mihi vaticinari: *& exagitabat* Saül *spiritus nequam*, sic ut deliraret, & se se quasi furiosus pessimè cruciaret; & nemo ad ipsum auderet accedere.

Medicos super hocce morbo Saül consulit, qui dixerunt quærendum esse *hominem scientem psallere citharâ, ut, quando* arripuisset Saül *Spiritus Domini malus, psalleret manu suâ*, & regis dolorem leniret.

Dum quæreretur musicus, unus è pueris Saül, ait: *Ecce vidi filium Isai Bethleemitem scientem psallere.* Statim me rex accersi jussit. *Quandocumque Spiritus Domini malus arripiebat Saül*, ego tollebam *citharam*, & sollicitabam *manu* meâ, & *refocillabatur Saül, & levius habebat. Recedebat enim ab eo spiritus malus.* Inveni ergo *gratiam in oculis* ejus, *& factus* sum *ejus armiger*, & *dilexit* me *nimis*; patrique pollicitus est futurum ut mei curam ipse susciperet, meque ad majora promoveret.

Non ita multò post Philisthæi Israelitarum hostes infensissimi numerosa congregaverunt agmina, & venerunt adversus Saül. Erat in ipsorum exercitu gigas fortissimus Goliath nomine, *altitudinis sex cubitorum & palmi.* Corporis moles & robur proceræ, seu potius portentosæ, ipsius staturæ conveniebant. *Loricâ squammatâ induebatur. Porro pondus loricæ ejus, quinque millia siclorum æris erat.* Caput ipsius tantum, quanta est pars quarta modii Francici cassis ærea obtegebat cujus pondus, millia & quingenta siclorum erat. Ocreis ejus æreis perferendis vix homines duo pares esse potuissent. *Hastile autem hastæ ejus* erat quasi *liciatorium texentium, ipsum autem ferrum hastæ ejus sexcentos siclos habebat ferri.* Hastam tamen in pugnâ tàm facilè movebat quàm bacillum.

Egressus est vir spurius de castris Philisthinorum, cum magno suorum numero, *stansque clamabat adversum phalangas Israel*, voce validissimâ: Quid juvat, ignavi canes, adversum me totius exercitûs periculum facere, quem primo congressu fundam ad usque internecionem? *Eligite* potius, *ex vobis virum, & descendat ad singulare certamen, si quiverit pugnare mecum, & percusserit me, erimus vobis servi: si autem ego prævaluero, & percussero eum, vos servi eritis.*

Et si inter Hebræos tunc erant duces & milites fortissimi, nemo tamen ausus est singulare certamen inire cum gigante, cujus aspectus erat terribilis. Per quadraginta dies exprobravit agminibus Israel, nemo tamen è castris obtulit se certamini; non aderam ipse in castris, dum hæc agebantur, meque ad oves pascendas Isaï pater domi retinuerat, *tribus* fratribus *majoribus secutis Saülem.*

Ad castra tamen patris jussu reversus sum, ut alimenta ferrem fratribus, &, quid facerent, patri renunciarem. Cùm advenirem ad exercitum, exprobravit iterum Israelitis Goliath, cumque cum fratribus adhuc colloquerer, immanem hunc gigantem vidi, cujus ad aspectum non modò non fui territus, sed & altâ voce fratribus dixi: Quandoquidem terret vos gigas iste, nec quisquam audet certamen inire cum illo, capitis adibo ipse periculum.

Talia loquentem objurgat me frater natu major, inconsultum & puerum appellat, addit non meum esse admonere alios, præsertim natu majores. Satius esse mihi, tacere, & pauculas oves agere ad pastum. *Audita*

ſunt autem à militibus *verba quæ locutus* fueram, *& annuntiata in conſpectu Saul* : & laudata eſt audacia mea & cupido cum gigante decertandi.

Saül juvenilem ſermonem arbitratus, extemplo me accerſivit, rogavitque, verum ne eſſet me tam audacter locutum fuiſſe ? ſic eſt, retuli, Princeps auguſtiſſime. Veriſſimum eſt nullum mihi timorem incutere Thraſonem hunc & glorioſum oſtentatorem qui videtur adeo terribilis. Annuere ſi placet ; *Non concidat cor cujuſquam in eo : ego ſervus tuus vadam, & pugnabo adverſus Philiſthæum.* Faſtus ſuperbos illum cogam ponere, & neci dabo, & erit mactatus in decus Hebræorum, Philiſthiim in opprobrium. Poterunt enim gloriari milites tui ab uno è ſuis natu minimo proſtratum fuiſſe validum hunc gigantem, qui nomen Iſraelitarum delere, in animo habuerat. Impavidum pectus quamvis miratus Saül, non audebat tamen ſuſcepti executionem mihi committere, è quo gloria ſua pendebat, aut pernicies & ruina.

Verùm cum ex ipſius vultu, ſollicitudinem animi ipſius conjicerem, huic confidens dixi : Bono animo ſis, ô Rex, pro certo teneas, nullum inde fore tibi periculum. Si talem pugnam mihi commiſeris confido futurum ut, deo juvante, victor è certamine diſcedam. Opem mihi Deus ſæpe tulit, & non ſemel brachiorum meorum vires adauxit. Primò quidem cùm perſecutus ſum magnæ molis leonem qui unum *arietem de medio gregis* ſuſtulerat, de ipſius ore hunc erui. Tunc leo furens quod prædam ipſi ſuſtuliſſem iterum in me ſurrexit ; interritus ego caudam ipſius apprehendi, & humi proſtratum ſuffocavi, corpore ſcilicet premens ipſum, ſtringenſque fauces. Urſum etiam ſimiliter interfeci, qui me, cùm ſolus eſſem, aggreſſus fuerat. Non exiſtimo carnivoris hiſce belluis ferociorem eſſe gigantem hunc incircumciſum, quem à me vincendum hodie eo magis ſpero, quod certus ſum illum Deo diſplicere ; ſi quidem impius *autus eſt maledicere exercitui dei viventis.*

Hoc ſermone commotus Saül dixit mihi : *Vade & Dominus tecum ſit, & induit Saül* me *veſtimentis ſuis, & impoſuit galeam æream ſuper caput* meum *& veſtivit* me *loricâ*, & ſuo cinxit gladio. Sic armatus incedere non potui, & dixi ad Saül : *Non poſſum ſic incedere, quia uſum non habeo.* Te decet, ô Rex, talis armatura, non verò mihi ; ſine me liberum pugnare, & ipſius arma depoſui ; tuli tantummodo *baculum* meum, *quem ſemper* habebam *in manibus, &* elegi mihi *quinque limpidiſſimos lapides de torrente, &* miſi *eos in peram paſtoralem .... & fundam manu* tuli, & proceſſi *adverſum Philiſthæum.*

Statim ut vidit me tam levibus armis inſtructum, (quæ tamen vetuſtiſſimis temporibus erant uſui ;) dixit mihi : *Numquid ego canis ſum, quod tu venis ad me cum baculo & lapidibus ?* Ad hæc ego : non canem exiſtimo te, ſed hominem cane pejorem & viliorem. Iratus ob convicia *maledixit Philiſthæus* mihi *in diis ſuis, dixitque* mihi : *Veni ad me, & dabo carnes tuas volatilibus cœli, & beſtiis terræ.* At cùm certò ſcirem irrita hunc verba mittere, dixi ei : Tu *venis ad me cum gladio & haſtâ, & clypeo*, & loricâ ; verùm falſa te ſpes & inanis deludit. *Venio ad te nomine Dei exercituum* quem adoro. Fletus multos luctuſque modo tuis elicient arma mea, nempe brachia, quæ tuos omnes fugabunt. Mox enim *per-*

cutiam te, & auferam caput tuum à te : & dabo cadaver horrendum canibus noſtris.

Hæc cùm audiviſſet Goliath, riſit ſermonem, nec repoſuit, ſed ſatis tardo inceſſu (arma enim ipſius erant prægravia ;) appropiquavit contra me, cùm verò Deus animos & vires intus adderet mihi, miſi *manum* meam *in peram*, tuli *que unum lapidem, & fundâ* jeci, *& circumducens* percuſſi *Philiſthæum in fronte & infixus eſt lapis in fronte ejus : & cecidit in faciem ſuam ſuper terram.* Quod cùm advertiſſem, cucurri, & tuli *gladium ejus*, præcidi *que caput ejus. Videntes autem Philiſtiim* caput hoc cruentum in manibus meis, fugerunt, *& conſurgentes viri Iſrael* è caſtris egreſſi ſunt, & perſecuti ſunt hoſtes, & occiderunt Philiſthæorum triginta millia, & ſexaginta millia ſauciaverunt.

Aſſumpſi deinde caput Philiſthæi, quod obtuli Saül, qui me amplexus eſt, mihique dixit, ſibi compertum eſſe Deum immortalem auſus meos in hac occaſione ſecundaſſe. Poſtea rex intravit Jericho mecum ad dextram ejus caput Gigantis tenente præ manibus. Obviam venit populus hymnos concinens *in tympanis lætitiæ & ſiſtris, & præcinebant mulieres ludentes, atque dicentes : Percuſſit Saül mille, & David decem millia.*

Iratus eſt autem Saül nimis, & diſplicuit in oculis ejus ſermo iſte. Et ex eo nihil non tentavit ut mihi machinaretur exitium. Eo conſilio me præfecit turmæ mille militum, & in aperta pericula quotidie mittebat, è quibus tamen victores milites mei ſemper revertebantur.

Michol filia Saül Princeps juvenis & pulcherrima, ætate nubili, cùm patrem mihi favere videret, meque inſuper egregiis eſſe facinoribus decoratum, dilexit me, *& nunciatum eſt Saül*, qui nedum videretur has nuptias recuſare, apertè dixit ſe ſuam mihi filiam eſſe traditurum. Cogitabat autem tradere me in manus hoſtium ; quod facile judicabis è ſequentibus.

Proponam David, aiebat intra ſe, ſi velit gener meus fieri, neceſſum eſſe ut ipſe cum militibus ſuis in Philiſthæos irruat, & ex iis ſexcentos interficiat, & eorum capita ad me afferat. Ut eſt audax & impavidus, ſermo ille placebit homini ; ut Michol uxorem ducat, legem accipiet : & procul dubio non poterit omnibus periculis eripere ſe, ſicque peribit me inculpato. Miſit igitur ad me qui dicerent mihi, me Michol à rege impetraturum, ſi ſexcenta Philiſthæorum occiſorum capita ad ipſum afferrem.

Tali pretio paciſci conjugium cum Michol, lætiſſimum fuit mihi. Statim turmam eduxi, & capite demiſſo irrui in Philiſthæorum agmen, quos cecidi, quorumque multos in acie trucidavi, abſtuli igitur ab ipſis capita eorum quæ ponenda curavi in ſacculis, quæque Regi obtuli, obteſtans eum ſuppliciter, ut promiſſis ſtaret, Micholque mihi traderet.

Servavit fidem Princeps, celebratæque ſtatim fuerunt nuptiæ, quamvis doleret eſſe me generum ſuum. Verùm non modo affinitas illa me cum ipſo non reduxit in gratiam ; imò in caput meum multo plura moliri aggreſſus eſt. Fecit conſilii ſui participes quoſdam ex amicis, præcipuè filium Jonatham, à quo monitus ex aulâ diſceſſi, ut tutum me præſtarem ; at paucis diebus elapſis, tam multa, tamque bona de me Jonathas

patri

patri dixit, ut Rex in aulam revertendi potestatem mihi fecerit, & affirmaverit nihil ibi futurum esse mihi periculi.

Cùm rediissem in aulam, novum bellum moliti sunt Philisthæi. Adversus eos misit me Saül, & exercitui suo me præfecit. Ibi multa pulchrè gessi. Hostes ad internecionem usque insecutus sum, & fudi, & fugavi, & in aulam victoriâ partâ reversus sum.

Invidebat Saül tam multis meis decoribus, quæ quidem erant totidem simultatis ipsius fomites & odium ipsius in me magis atque magis incitabant. Cùm die quadam *factus* esset *Spiritus Domini malus in Saul*, me statim accersivit, ut musico concentu furiosos lenirem motus, quibus eum spiritus malus obnoxium faciebat. Cùm autem psallerem citharâ, & canerem satis altâ voce, vibravit in me Princeps lanceam quam manu tenebat; actumque fuisset de me, nisi solerter ictum corporis inclinatione vitassem.

Domum ergo citissime properavi, nec egressus sum illa die; at domum meam Saül perdere me juratus à satellibus suis circumcinctam & obsessam tenuit. Michol quæ me deperibat, cùm obsessas ædes videret, ad me protinus accurrit, & lacrymis suffusa, dixit: conjux carissime, *nisi salvaveris te nocte hac, cras morieris:* Fuge David, fuge patris iram, neque diutius hîc remane. Tandem ut cito fugiendi locum mihi faceret, fune suspensum, post multos amplexus, deposuit me *per fenestram*, & solus aufugi, oculosque satellitum excubantium fefelli. Michol etiam, ut patrem falleret, & in opinionem adduceret, me adhuc esse domi & ægrotare, capram jussit occidi, cujus jecur adhuc calidum in lecto meo, sub lodice, posuit cum statuâ.

Primo mane *misit* .... Saül *apparitores*, *qui raperent* me in lecto, *& responsum est* à Michol; me ægrotare, & quiescere. Sipariisque revolutis, capræ jecur adhuc calidum, dans lodici motum quemdam, fecit ut crederent milites ægrotare me, quod nunciaverunt Saül, qui iratus est ipsis & præcepit ut illico reverterentur in ædes meas meque vi ad se *in lecto* afferri ut occiderer. *Cumque venissent nuncii*, & siparia revolvissent fraudem Michol retexerunt.

Hac de re monitus Saül accersivit illam, ipsique fraudem exprobravit; quæ respondit: *Quia ipse locutus est mihi: Dimitte me, alioquin interficiam te.* Sic ipsius cessi violentiæ, nec aliter agere mihi licuit. Hac ratione placatus Saül dimisit illam nec quidquam amplius expostulavit.

Attamen ego certior factus Saül misisse copias quæ me comprehenderent, milites collegi mihi fidissimos, quibus cum eram in armis. Cùm autem quâdam die vidissem propius instare mihi regis inimici copias, abdidi me cum meis in speluncâ sub altissimâ rupe. Saül qui copiis suis præerat, *ut purgaret ventrem*, speluncam solus ingressus est. Unus è meis militibus cùm ipsum agnovisset, citò nunciavit mihi, suasitque ut principis potentissimi, & inter meos inimicos exitiosissimi concluderem animam.

At tam execrandum consilium detestabatur animus siquidem regi suo, iniquo quamvis & improbo, nemini licet insidiari, aut manus intentare, citra sceleris horrendi, fraudisque clientelaris maculam. Rex

Christus Domini est, jus habet in nos, unctum est ipsius caput, & veneratione dignum : nolui igitur tam iniquum sequi consilium, sed surrexi, & repens secundum latus speluncæ obscurissimæ, præcidi *oram chlamydis Saül silenter.* Cumque egrederetur è speluncâ, secutus sum illum, & vehementer tussivi ; vertit ora Princeps meque intuitus est ; statim ad illum accurri, & ad pedes ipsius provolutus, humillimâ voce sic ipsum allocutus sum.

Quare audis verba hominum loquentium : David quærit malum adversum te ; & illis diffidis qui tibi ad nutum obtemperant & obsequuntur ? de utrisque potius è factis judica. Fallunt verba, viroſque prudentissimos decipiunt ; at facta, Princeps Augustissime, sinceritatem & voluntatem facientium exprimunt. Vide & cognosce oram chlamidis tuæ in manu meâ. Inculpata mea facinora è quibus utilitatem sæpe percepisti, animum meum aperuerunt tibi ; præterea tam arcto me tibi nexu devincit Michol filia tua, mea conjux, ut neminem perfidiâ non vincerem, si meum aut obsequium desideraretur, aut te veneratione non prosequerer ; at cùm, quæ modo scena acta est his in locis præsente te, meam tibi fidem abunde notam facere debeat ; Cælum haberes iratum, si perseverares in præconcepto perdendi generi consilio, à quo modo pendebat anima tua, nisi mihi tam ignavia perfidia displicuisset. *Judicet dominus inter me & te*, qui discernit *causam* justi de gente non sanctâ, & pœnas *à viro iniquo & doloso* repetit.

Saül miratus quantum adivisset periculum, animi mei magnitudinem sat magnis laudibus efferre non potuit. Altum duxit suspirium, lacrymas ego tenere non potui ; quod cùm observasset Saül, commota sunt viscera ejus, tamque nobili facinore obstupescens dixit mihi : Meum est flere, non verò tuum, ô David. Nunquam enim perfidam hanc meam iniquitatem satis reparare mihi fas erit. Tu tam multa pro me fecisti, quæ regno meo decus attulerunt & gloriam & utilitatem. Niveus pectoris candor ita hodie emicuit, ut te majoribus tuis dignum succeſſorem esse palam innotescat, qui virtute multâ præditi, inimicis suis ducebant honori parcere. *Jam scio quòd certissimè regnaturus sis, & habiturus in manu tuâ regnum Israël.* Te igitur oro, obtestorque ut cum juramento mihi pollicearis futurum ut in posterum vivamus concorditer, & meæ perfidiæ immemor mecum redeas in gratiam, bonisque tuis, & gratiâ eos tibi devincias, qui partes meas sequuntur, nedum mediteris eorum perniciem.

Pollicitus sum omnia, Viator carissime, æternæque oblivioni omnes ipsius insidias esse me mandaturum. Mutua dedimus & accepimus oscula, amicique ab invicem discessimus, & certi promissis mutuò stare. *Abiit ergo Saül in domum suam*, ego verò ad principes vicinos confugi, non ausus regi me credere, cujus tam inconstans, tamque varia erat indoles, quique mihi semper invidens, meque existimans æmulum maximè incommodum, semper ex eo perfidiam exercuit ut me neci daret.

Tam venenatum erat in me ipsius odium, ut nominis mei apud exercitum & plebem obscurandi causâ, infamiæque mihi inferendæ, Michol uxorem meam mihi eripuerit, & invitam tradiderit viro nomine Phalti

filio Lais, qui erat de Gallim. Non atrociori contumeliâ poterat afficere me, quàm ſic mihi ſponſam eripiendo, cujus ſapientiam & fidelitatem perſpectam mihi fecerat auxilium quod mihi fugienti dederat.

Erravi igitur poſtea cum copiis meis quas duxi apud Ziphæos; cùmque nobis deeſſent alimenta, niſi ad Nabal virum pecoris ditiſſimum rogans ut mihi opitularetur, & carnes militibus meis largiretur. Verùm ille preces meas deſpicatus nihil largiri voluit, imo me egenum, mendicum, fugitivum, rebellem & ſeditioſum appellavit. Quod cùm mihi nunciatum fuiſſet, adeo irâ percitus fui, ut terras ipſius vaſtaturum eſſe me juraverim, & ante noctem hanc injuriam ulturum.

Eâ de causâ milites meos adverſus eum duxi. Verùm uxor ejus pulcherrima mulier Abigail cùm audiviſſet accedere me, & habere juſtam ultionis cauſam, malum à ſe & Nabal voluit avertere, & ſuper aſinos poſuit coctos vervices, agnos, capraſque, & obviam mihi venit, meque cùm propiùs acceſſiſſet, ſic eſt allocuta. Moleſtiſſimum accidit mihi, Domine mi, quod tibi diſplicuerit Nabal: me inſciâ factum eſt illud malum, ſoluſque in culpâ eſt Nabal ſponſus meus: vir ſtultus eſt & hebeti ingenio. Ipsâ aberam cùm tam inurbane petita à te negavit ſe daturum alimenta; nec priùs hoc reſcivi, quàm alacriter profecta ſum, tuam inſcio conjuge imploratura clementiam. Merito quidem iraſceris, at parce Nabal propter me, quæ te, Domine mi, revereor, neque ullo modo in partem veni ipſius inurbanitatis. Pectus nobile, ignoſcere aſſuetum, Heroe dignum eſt quem ad ſolium Deus Juſtus deſtinat. Venio ergo, ô David, ut gratiam tecum ineam, prænunciem tibi mox futurum eſſe te regem, hos cibos, hæc alimenta tibi militibuſque tuis offeram.

Venuſtas ſubmiſſaque mulieris agendi ratio, me coegerunt, Viator cariſſime, iram omnem ponere; acceptiſque donis ipſius dixi: *Benedictus Dominus Deus Iſraël, qui miſit hodie te in occurſum meum*, quique prohibuit ne grande tibi malum eveniret. Juraveram enim, domum tuam agroſque ferro & igne me hodie vaſtaturum eſſe, at tuâ unius causâ, formoſa Abigail, ignoſco ſponſo tuo Nabal viro iniquiſſimo; pœnas tamen dabit intra ſpatium breviſſimum, licet ego non repoſcam.

Evenit uti prædixeram, Viator amantiſſime. Abigail cùm domum rediiſſet, ſponſum invenit tanto comminationum mearum timore correptum, ut phreneticus factus fuiſſet, *cùmque pertranſiſſet decem dies*, mortuus fuerit. Cùm audiſſem mortuum eſſe Nabal, viduæ Abigail notum amorem meum feci, ipſamque uxorem duxi, mulier enim erat & juvenis & facie pulcherrimâ.

Paulo poſt *venerunt Ziphæi* quidam *ad Saül dicentes* me eſſe in ipſorum regione, meque ibi facilè comprehendi poſſe. Saül ſtatim eduxit exercitum, & ex exploratoribus meis cognovi, ubi caſtra metatus fuiſſet; quodque cepiſſet conſilium. Noctu caſtra ejus ingreſſus ſum cum Abiſaï, ubi Saül, Abner militiæ principem & milites jacentes & dormientes inveni. Saül extra morem ſolitum jacebat ſolus in tentorio, quod ingreſſus ſum ſine ſtrepitu; tuli haſtam quæ *erat ad caput* ipſius, cumque gladio transfodere eum voluiſſet Abiſaï, manum ipſius conti-

nui, & in aurem illi dixi, Regem licet videretur odio dignissimus, ut & indignus solio quo potiebatur, à subditis nunquam esse violandum : soli Deo solium, ut & pœnas debere : satis igitur esse mihi duxi, hastam ipsius & scyphum aquæ tollere.

Cùmque transissem *ex adverso*, *&* stetissem *in vertice montis de longe*, *& esset grande intervallum inter nos*, clamavi *ad populum & ad Abner* tam altâ voce & tam sæpe numero ut terrorem illis injicerem, ut Abner repente expergefactus è lecto surrexerit & dixerit : *Quis es tu qui clamas & inquietas Regem ?* sum, retuli, unus ex amicis tuis, & ipsissimus ille David quem Saül insequitur, at pace tuâ dixisse mihi liceat : *Filii mortis estis vos qui non custoditis Dominum vestrum, Christum Domini* ; si quidem ego & alter ingressi sumus tentorium ejus, & usque ad lectum ejus accessimus. *Vide ubi sit hasta Regis, & ubi sit scyphus aquæ, qui erat ad caput ejus.*

Valde commotus est Abner his verbis. *Cognovit autem Saül vocem meam*, crebris clamoribus excitatus è somno, & coram omnibus confessus est, iterum pretiosam mihi fuisse animam suam, dixitque futurum ut extemplo tanti beneficii memorem se præberet, si vellem accedere. Ad hæc ego nihil respondi, dixi tantummodo : *Ecce hasta Regis : transeat unus de pueris Regis, & tollat eam, ut & scyphum.*

Non ita multo post Saül adversus Philisthæos rursum pugnaturus, de belli eventu sollicitus, consulere voluit. Indicata est ipsi mulier artis Magicæ, ut aiebant, peritissima. Vestes mutavit Princeps ne à muliere agnosceretur, & dixit illi, suscitandum esse hominem mortuum quem dixisset, à quo de belli eventu fieret certior. Primò votis ejus obstitit mulier dicens ; *quare ergo insidiaris animæ meæ, ut occidar ?* me mittis in capitis periculum ; *Tu nosti quanta fecerit Saül, & quomodo eraserit Magos & Hariolos de terrâ.* Tu scis me solam hîc silenter remansisse. *Et juravit ei Saül in Domino, dicens : vivit Dominus, quia non eveniet tibi quidquam mali propter hanc rem.* Illa cælum & terram identidem intuetur, varios affectat gestus, & virgâ suâ ingentem describit circuitum.

Huic ita paratæ dixit Saül : *Samuelem mihi suscita.* Cùm autem terram virgâ ter percussisset, ascendit Phantasma cujus conspectu eo magis perculsa est, quod ipsius habitum ad dignitatem appositum observavit, & conversa ad Saül, dixit illi : Tu es Saül ? (nomen enim Regis Samuel mulierem docuerat) dixitque ei Rex : *Ego sum* ; cumque vehementer turbatam Saül ipsam esse videret, causam perturbationis ex ipsâ scisitatus est, quæ respondit : Ascendentem video virum alti gravisque supercilii, cujus in ore cæleste quiddam cernitur. Dixitque ei Saül : *Qualis est forma ejus ?* qualis ætas ? qualis vestitus ? *quæ ait : vir senex ascendit*, venerabilis, augustâ facie, pulcher aspectu, vultu affabili, habitu pontificio.

Et intellexit Saül quòd Samuel esset, & inclinavit se super faciem suam in terrâ, & adoravit. Dixit autem Samuel ad Saül : Quare inquietasti me ut suscitarer ? .... quid interrogas me ? & ait Saül : Coarctor nimis : siquidem Philistiim hostes potentissimi *pugnant adversum me, & Deus recessit à me, & exaudire me noluit neque in manu Prophetarum, neque per som-

nia, vocavi ergo te, ut oſtenderes mihi quid faciam, qui vivus me tam ſalubribus conſiliis juviſti; meque tantâ benevolentiâ fuiſti proſecutus. Dixit illi Samuel: Quandoquidem vides ô Saül Dominum à te receſſiſſe, fruſtra huc ipſe venis, ut audias à mortuo quod te fatum maneat. Verumtamen quoniam ſortis tuæ ſeriem à me diſcendi fatalis tenet te cupiditas. Diſce David regnaturum; huicque tam diuturno bello finem impoſiturum eſſe; tibi cras certamen oblaturos eſſe Philiſthiim, ut pœnas Deo ſolvas pro violatis ipſius mandatis quæ per me olim tibi tradita ſunt; penitus delendum eſſe tuum exercitum; teque & vitâ, & liberis, & ſolio ſpoliandum eſſe.

Poſt hæc verba Samuel evanuit, à quo plura quam voluiſſet Saül didicerat. Profectus eſt Saül & per totam noctem ad exercitum ſuum proceſſit. Quamquam infenſiſſimum hoſtem ſe mihi Rex ille apertè declaraverat; non poſſum, Viator amantiſſime, quin mirer ipſius animi magnitudinem & audax propoſitum, quo perire certus adibat periculum, ratus indecorum ſibi futurum fuiſſe ſi copiis ſuis ipſe non præfuiſſet & hoſtibus non obſtitiſſet.

Commiſſum eſt prælium, occiſi ſunt tres ipſius filii, quos cùm ante ſe mactatos vidiſſet, nolletque vivus in poteſtatem hoſtium venire, *dixit..... ad armigerum ſuum* Ziphar: *Evagina gladium tuum, & percute me & noluit armiger ejus. Arripuit itaque Saul gladium*, & mucrone in pectus directo *irruit ſuper eum*, at cùm præ laſſitudine & defatigatione non potuiſſet ſe transfodere, confecit illum Amalecites qui caſu prope illum tranſiit quique turpi commaculatus facinore, cùm vidiſſet Saül expiraſſe, & armigerum ipſius necem etiam ſibi intuliſſe, tulit *Diadema quod erat in capite* Regis, *& armillam de brachio illius*, & huc ad me diligentiſſimè attulit.

Quamvis partes hoſtium ſecutus fuiſſem, huic pugnæ non interfueram. Achis enim Rex Philiſtæorum mihi diffidens, me juſſerat alia à ſuis mihi caſtra legere. Præterea moleſtiſſimum mihi fuiſſet, ſi cum Iſraëlitis congreſſus fuiſſem. Tandem biduo poſt certamen miles iſte Amalecites nunciavit mihi Saül mortuum eſſe, mihique diadema ipſius & armillam attulit. Quorum aſpectu expallui, dolore correptus & pavore, & miſerum militem ſtatim ad ſupplicium rapi juſſi.

Licèt ad ſolium viam mihi ſterneret mors Saül & Jonathæ filii ejus; Saül hoſtis mihi fuiſſet infenſiſſimus. Epitaphia tamen & verſus & pſalmos in ipſorum honorem conſcripſi quæ etiamnum in eccleſiâ decantantur. Tum inauguratus ſum Rex & ſolio potitus ſum, ſtatimque primam uxorem Michol mecum recepi. Sicque tribus ſimul uxoribus potitus ſum, Michol ſcilicet, Achinoan & Abigail.

Cùm tunc nulla mihi ſedes eſſet, aut civitas in quo remanerem, oraculo Dei juſſus aſcendi in Hebron urbem è Tribu Judâ. Deindeque oppugnavi Solymam quam incolebant Jebuſæi nepotes Chananæorum. Armavi militum trecenta millia, urbem expugnavi, & in eâ ſolium meum fundavi. Reges vicini cùm me viribus & opibus in dies creſcere viderent, in gratiam & amicitiam mecum venire ſtuduerunt; legatoſque miſerunt mihi cum donis & muneribus. Hyram Rex Tyri monitus me

velle ſuperbum ædificare palatium, miſit mihi *ligna cedrina & artifices lignorum, artificeſque lapidum* ad parietes ſtruendos.

Philiſtiim ex eo cùm bellum redintegraſſent, omnino deléti ſunt. Et ex eorum terrâ reduxi arcam fœderis, cujus ad introitum in Jeruſalem omnia magnificentiſſimè apparari juſſi. Et ſaltabam *totis viribus ante dominum* in viis, pſallens citharâ. Quod cum *Michol filia Saül proſpiciens per feneſtram* vidiſſet, *deſpexit* me *in corde ſuo*; cùmque in regiam rediiſſem, dixit mihi: *Quàm glorioſus fuit hodie Rex Iſrael, diſcooperiens ſe ante ancillas ſervorum ſuorum, & nudatus eſt, quaſi ſi nudetur unus de ſcurris!* cui reſpondi: Non levis eſt cauſa, ô Michol, quæ me ad id impulit. Arcam Dei veneror, *& ludam, & vilior fiam plus quam factus ſum.* Incedam indefeſſus, & pſallam & confitebor Domino, cui talis debetur & accepta eſt clientela. Nihil mihi non largitur Deus, ponit *inimicos* meos *ſcabellum pedum* meorum; cùmque certò ſciam probare Deum immortalem hocce venerationis genus, ſemper ipſius arcam ſummis colam honoribus.

Me ſemper ex eo dilexit Dominus, fortunaſque meas cumulavit; verùm cùm adverſus Ammonitas bellarem, turpis mihi fuit conſuetudo cum (*a*) Bethzabee uxore Uriæ armigeri mei. (ipſa tibi ſuam enarrabit hiſtoriam, Viator amantiſſime;) ex eâ in legitimo matrimonio ſuſcepi filium Salomon.

E multis malis domeſticis quæ perpeſſus ſum, acerbiſſimè punxit me vis filiæ Thamar illata à fratre ſuo Ammon; hiſtoriam hanc edocebit te filius meus (*b*) Abſalom. Armatus in me filius iſte mecum manum auſus eſt conſerere. (Joab tunc copiis meis præerat.) Filium hunc, & ſi rebellem & patris inimicum, habebam in oculis, cùmque die quâ pugnatum eſt, angeret me ſors ejus; ſedi in portâ civitatis ut diſcerem; è nunciis qui primi ad me venirent quæ foret ejus conditio. *Speculator verò, qui erat in faſtigio portæ ſuper murum, elevans oculos vidit hominem currentem ſolum, & exclamans indicavit* mihi.

Subſilivit cor meum, Viator amantiſſime, & prope factum eſt ut paterer animi deliquium, exiſtimavi tamen è tam celeri nuncio diſcituram eſſe me, etiamnum inter vivos eſſe filium meum Abſalom. Iterum *vociferans in culmine* ſpeculator *ait: Apparet mihi alter homo currens ſolus.* Dixique: *& iſte bonus eſt nuntius.*

Primus nuncius, cariſſime Viator, erat Achimaas filius Sadoc ſummi Pontificis, advenit anhelus, ſudoreque madidus & reſperſus pulvere. Cui ego: Quid nuntii mihi adportas, nè ſollicitum teneas diutius animum; ſalva res eſt, an afflicta? Vicit, inquit ille, tuus exercitus. Rem, ut geſta fuerat, ſingulatim exponi mihi, neceſſum non eſſe duxi. Quæſivi tantummodo: *Eſt ne pax puero Abſalom?* Non poſſum (inquit ille) quidquam certi eâ de re tibi proferre. Joab enim ſub finem pugnæ, cùm victoriam è manibus eripi ſibi non poſſe cerneret, me juſſit ocyùs proficiſci, qui hæc tibi nuntiarem. Verùm cùm profectus ſum, perſequebantur filium tuum Abſalom, ut ipſum comprehenderent.

Nuntius alter, Curioſe dilectiſſime, Chuſi dictus, nuntiavit etiám

(a) *Vide Bethzabee, tomo 3°.* (b) *Vide Abſalom, tomo 3°.*

mihi, viciſſe meum exercitum, nec plura dixit. Tum tremens ipſum ſic alloquor : taces de filio Abſalom. Quid actum eſt de illo ? angit me tuum ſilentium. Mihi *reſpondens Chuſi, fiant, inquit, ſicut puer, inimici Domini mei regis, & univerſi qui conſurgunt adverſus eum in malum* ; & è ſerie ſermonis ejus intellexi quomodo princeps infelix devixiſſet.

Quantum in me tunc paſſa fuerit natura, vix conjicias ; contremuere viſcera, & pectus obtritum eſt tam acerbo nuntio ; & nedum lætitiam afferret mihi parta victoria ; crines avellens, ſcidi veſtimenta mea, pectuſque & os fœdavi pugnis, & exclamavi : *Fili mi Abſalom, Abſalom fili mi : quis mihi tribuat ut ego moriar pro te ?* Interea Joab advenit qui me conſpiciens operto capite, vultuque ad portæ urbis murum applicito, ſic me gravi ſermone aggreſſus eſt.

Es apud te, ô Rex, qui ſic effundis lacrymas ? cui te objicis periculo ? Num videris confundere *vultus omnium ſervorum tuorum, qui ſalvam fecerunt animam tuam ; & animam filiorum tuorum ; & filiarum tuarum . . . . & verè cognovi modo, quia ſi Abſalom viveret, & omnes nos occubuiſſemus ; tunc placeret tibi.* In filio luges hoſtem regiæ poteſtati infenſiſſimum, qui ſi victor diſceſſiſſet è prælio, & è favore plebis ſibi peperiſſet autoritatem, ſuperbiam & ambitionem ſuam ulterius (haud quidquam tibi ſit dubii) promoturus erat, perdituruſque animam tuam, & animam filiorum tuorum, & virorum à te præpoſitorum.

Nedum ipſe tuum luxiſſet exitum, in lætitiam erupiſſet, imo pœnas ab iis popoſciſſet qui te defleviſſent. Loquere igitur, ô Rex, num te pudet caritatis tuæ, obcæcatæque pietatis nemini non vituperandæ, dum filium luges fletu indignum, quem morti Deus æquiſſimus addixit. Rege dignos concipe ſenſus. *Surge & procede, & alloquens ſatisfac ſervis tuis*, & illis teſtare ipſos de te optimè meritos fuiſſe, cùm ſanguinis & capitis adierunt periculum, ut nomen & decus tibi, ſi jam partum, ſaltem adaugerent. Ni feceris, ingratum eſt tibi pectus : *Juro enim tibi per domi um, quòd ſi non exieris, ne unus quidem remanſurus ſit tecum nocte hac* ; & alium Regem in David locum ſimus electuri, ſiquidem vecors eſt, & ſuâ noſtros imbecillitate frangit animos. Regem ſi mutaverimus, tunc te decebit plorare & gemere, non autem eſt nunc pro filio rebelli qui manum auſus eſt cum patre conſerere.

Tam audacibus tamque emphaticis verbis animo meo pacem reddidit Joab, Viator dilectiſſime, venique in conſpectum plebis & militum. Bellum ex eo cum Philiſthæis iterum renovavi ; verùm in altero prælio in quo funditus deleti ſunt, veni in capitis diſcrimen. Achmon gigas portentoſæ molis & altitudinis, unus è ducibus Philiſtiim, cùm me ſolum videret inſtare fugientibus ; convertit ſe cum agmine, & in me adeo vehementer irruit, ut, niſi ipſum interfeciſſet Abiſaï, me ſolâ corporis mole ſuffocaſſet ; ad ipſum enim ardore animi vehementiſſimo & incredibili cucurreram.

Periculum hoc quod adiveram, ſubditos eò adduxit, ut à me juramentum popoſcerint quo pollicerer, me deinceps ad pugnam non eſſe proceſſurum, habitâ caſuum adverſorum ratione quibus conflictatur regnum, cujus Rex caput aut occiditur aut capitur, quorum nimis, heu ! veteres hiſtorici meminerunt.

Cùm ad faſtigium uſque decus meum creviſſet, tranquillâque pace fruerer, Cantica ſacra, Hymnos & Pſalmos, preceſque modulatus ſum quæ ſolent juſtorum animæ coram Deo in Eccleſiâ decantare. Satellitum etiam ad cuſtodiam corporis numeroſum agmen elegi, qui vulgò fortes & ſtrenui dicebantur. Deinde iram Dei convertit in me culpa quam incogitanter admiſi. Ambitioni & ſuperbiæ paulò nimis induſi, exiſtimans abeſſe ſcelus. At debuiſſem conſilium meum non perficere inconſulto Domino.

Numeravi populum *& inventa ſunt de Iſraël octoginta millia virorum fortium, qui educerent gladium, & de Judâ quingenta millia pugnatorum.* Tantæ vires ſuperbum me fecerunt, & exiſtimabam futurum ut orbem univerſum in ditionem meam redigerem, nec cogitabam à ſolo Deo pendere omnia.

Propheta Gad ad me venit nomine Domini, qui cùm me redarguiſſet, & dixiſſet diſplicuiſſe me Domino, addidit: *Hæc dicit Dominus: Trium tibi datur optio, elige unum quod volueris ex his, ut faciam tibi .... aut ſeptem annis veniet tibi fames in terrâ tuâ; aut tribus menſibus fugies adverſarios tuos, & illi te perſequentur; aut certe tribus diebus erit peſtilentia in terrâ tuâ.*

Elegi peſtilentiam cui principes patent ut & cæteri mortalium, ut in commune cum ſubditis meis periculum venirem. Dum pronus eſſem, preceſque funderem ad Deum ut notam mihi faceret voluntatem ſuam ſuper meâ optione; Gad rediit ad me, & dixit: placuiſſe optionem Domino. Sed heu! talis optionis funeſtos exitus brevi ſenſit plebs mea, & intra triduum non completum, *mortui ſunt ex populo .... ſeptuaginta millia virorum*, tantâ vaſtatione perterritus, operui me ſacco, cinere caput aſperſi, & pronus in terram precatus ſum Dominum ut iram ſuam poneret; cumque precatus fuiſſem, vidi Angelum cædentem populum, ad hoc miſſum à Deo, micantem tenentem gladium. Clamavi tum alta voce: *Ego ſum qui peccavi, ego iniquè egi: iſti qui oves ſunt quid fecerunt? vertatur, obſecro, manus tua contra me, & contra domum patris mei.*

Deus commotus eſt ardentiſſimis meis precibus, & duro huicce flagello finem impoſuit. Præcepitque mihi Gad à Domino, ut altare Deo ſtruerem in eodem monte in quem olim Abraham filium mactaturus aſcenderat. Ibi litavi Domino & cepi conſilium ibidem ædificandi magnificum auguſtumque Templum veteris Solymæ.

Laudavit Deus hoc propoſitum, at mihi per eundem Prophetam dixit ſuſceptum hoc non à me, ſed a filio ſucceſſore meo perficiendum eſſe & abſolvendum. Tantam tumque operoſam laboris molem ut ipſi faciliorem facerem, materiem collegi & ligna cedrina pulcherrima quæ uſque in Jeruſalem vehenda curavi à centum & octoginta millibus operariorum. Deinde ad me vocavi filium Salomonem quem ſic ſum allocutus.

Cùm ætate valde provectus ſim, fili mi, tempus quod inſtat monet me ut amicè tibi & enixè præcipiam, ut ſtatim atque ſolio meo poſt me potitus fueris, indeſinenter labores, & perficias Templum Domini, quod inchoavi. In votis erat mihi ſuſceptionem hanc abſolvere; ſed non

ita

ita visum est Domino. Manus enim meæ (ut ab illo mihi dictum est) nimis maduerunt humano sanguine. Quem quàm multum fuderim in bellis omnibus asperrimis non te fugit. Hujus ædificationis te manet perfectio, quem amabit Dominus ut filium dilectissimum. Pollicitus est Dominus, diuturnum, tranquillum felix & pacificum fore tuum regnum. Itaque, fili mi carissime, si quidem rex esse debes augustissimus ; in id totus incumbe, ut pietate, æquitate, sapientiâ, justitiâ, tali te dignum honore præbeas.

Verùm in primis *observa custodias Domini Dei tui, ut ambules in viis ejus, ut custodias cæremonias ejus, & præcepta ejus, & judicia, & testimonia, sicut scriptum est in Lege Moisi :* Multa debes Domino quod te elegerit ut Templum suum ædifices, & perficias ; ardenter igitur & diligenter adlaborandum est tibi ; nec debes unquam operis illius immensâ mole perturbari, siquidem, ut locum habeas hujusce pii consilii ad optatos exitus perducendi, in ærario meo reperies centum milliones talentorum (*a*) auri, & decies centena millia talentorum argenti. Credo summam hanc satis esse futuram tibi ad hoc absolvendum, cum materie, lignis & lapidibus quæ comparavi, & optimis opificibus cujuscumque generis. Ad id igitur animum intende, & eris acceptus Domino qui proteget te, certamque tibi & diuturnam concedet felicitatem.

Tunc, Viator amantissime, natus eram annos duntaxat septuaginta. Verùm cùm ab annis tenerrimis duros passus fuissem labores ; membra mea & nervi debilitata sunt & cœperunt titubare ; cùmque à me discederet nativus calor, in lecto glacie frigidior jacebam. Consulti Medici suaserunt ut dormiret mecum puella nubilis quæ nativum calorem revocaret. Ad id delecta est pulcherrima Abisag annos nata septemdecim quæ dormivit in sinu meo & me calefecit.

Ne quis de solio cum Salomone filio meo disceptaret, (Adonias enim alter è filiis meis sperabat se regnaturum ;) Salomonem à tribubus omnibus Regem salutari jussi, & incedere per urbem cum magno custodum mei corporis numero qui tunc erant ducenta & octo millia hominum, distributa in agmina duodecim, & alternis ad palatium excubabant. Tam multum habere satellitium cogebat me timor. Timenda enim & exitiosa plebs videbatur si rebellasset & adversùs Regem aliquid fuisset molita. In solâ urbe regni principe Jerusalem numerabantur subditorum meorum quadragesies centena millia.

Verùm cùm natura debilis me mox è vivis excessurum mihi nuntiaret, iterum vocavi Salomonem, cui dixi remotis arbitris : ecce modo fuero, mox revertor ad Dominum in cœlos quò tibi pariter (naturâ vitam reposcente) reverti nitendum est & optandum. Quapropter fili mi dilectissime, quod mihi temporis supereſt, insumam illud edocendo te quid primum curare debeas.

Audiens esto verbis Domini, cui soli debes tuam felicitatem, prosperosque rerum tuarum eventus. Subditis dic jus æquissimum & innixum legibus. Si piis hisce defunctus fueris officiis ad quæ adhortor te, bene-

(a) *Tria millia millionum librarum Francicarum, seu trigesies centum millionum librarum Francicarum ; millio talentorum argenti eandem summam continet.*

dicet tibi Dominus, & regale ſceptrum in domo noſtrâ ſtabiliet quam majores noſtri viri ſancti jam multùm illuſtraverunt & nullus alius, præter nos, Judæis dominabitur.

Eos omnes tibi commendo qui de me bene meriti ſunt, cùm res meæ eſſent afflictæ; cùm hos omnes noveris, de his ſatis. Poſt hæc verba quibus præceperam Salomon, & ipſum edocueram, ut patrem ſapientem decebat, in cælos evolavit anima mea.

Vixi annos ſeptuaginta; regnavi vero quadraginta, (ut omnium eſt opinio) & ut teſtatur factorum meorum hiſtoria. Audivi Princeps æquus & pius, virtutibuſque inſtructus neceſſariis ad regendum populum ingentem, beatumque illum faciendum. E rebus difficillimis explicui me. manu promptus edidi facinora propter quæ Reges inter audaciſſimos & fortiſſimos locus mihi ſemper tribuetur.

Fidem omnem exſuperarent hæc à me pulchrè geſta, niſi in ſacris vetuſtiſſimiſque codicibus relata legerentur, & fide comprobarentur quæ habenda eſt, hæc ab omnipotenti Deo potius quam à me profecta eſſe.

Sed, heu! Mortalis cariſſime, cùm Rex videtur coram hominibus rectè ambulare, ſæpiſſime reus eſt coram Domino. Vana me & effrenata cupiditas in duo (a) ſimul impulit flagitia, at eorum palam omnibus adeò me pœnituit ut horum nomine inſcripti ſint Pſalmi quos conſcripſi, tamque verè contritum fuit & humiliatum cor meum, ut eorum mihi Deus veniam conceſſerit. Felix ille animi quem pœnitet, quique luget ante mortem. Vale curioſe dilectiſſime.

(a) *Intellige eadem Uriæ, & adulterium cum Bethzabee.*

Mignard pinxit

Maria Horthemels Sculpsit

Neptune et la Mer.

Neptunus et Mare.

NEPTUNE ET LA MER,

TABLEAU DANS LA PETITE GALERIE

DU CHASTEAU DE VERSAILLES.

LE ſujet curieux dont je ſuis embelli,
Eſt d'une invention & ſçavante & nouvelle ;
Pour finir tel ouvrage & le rendre accompli,
Il ne falloit pas moins que le riche modele
Des grandeurs de LOUIS & ſa gloire immortelle,
Dont MIGNARD eut l'eſprit rempli,
En formant une idée & ſi haute & ſi belle.
Ce grand Peintre animé de ces nobles tranſports,
Semble avoir fait tous ſes efforts
Pour porter ſa peinture agréable & féconde
Juſqu'aux extremitez du monde,
Afin que par cet art des plus ingénieux,
Il fiſt voir que LOUIS ſur l'onde,
Auſſi-bien que ſur terre, étoit victorieux.
Ces deux Femmes, d'abord, qui paroiſſent très belles ;
Sont des Victoires les modeles,
Et la trompette auſſi qu'à l'une on voit tenir,
Avec la banderolle & de Lis parſemée,
Semble ici faire retentir
L'éclat de ce Monarque & de ſa renommée,
Par tout où l'Univers voit ſes bornes finir.
L'autre dont la beauté n'eſt pas moins engageante,
Eſt dépeinte en habit d'une étoffe changeante,
Et tient un Guidon blanc, qui de l'autre côté
Eſt couvert d'un drap d'or d'une grande beauté

Et d'une couleur éclatante.
Au milieu du Guidon eſt dépeint un Soleil,
(La Deviſe *d'un Roi qui n'a point de pareil ;)
Au-deſſus de la femme on y voit la ſtature
D'un jeune Enfant aîlé, (c'eſt l'Amour qu'il figure,)
Tenant une tige de Lis,
Les uns ſont en boutons & les autres fleuris.
A l'éclat comme au bruit que fait chaque Victoire,
Il ſemble que Neptune avec empreſſement,
Arrive & ſorte exprès de l'humide Element,
Pour ſeconder LOUIS & ſoutenir ſa gloire ;
De Nymphes, de Tritons tu le vois entouré,
Par deux Chevaux marins ſon char paroît tiré ;
Sa matiere eſt de nacre fine ;
Ce Dieu s'y tient debout, il ſemble qu'à ſa mine
Il éleve les bras, les mains & tout ſon corps,
Pour offrir ſa riche couronne,
La place de ſon char & ſa propre perſonne,
Et ſon trident & ſes tréſors,
Au Héros, dont à ſa ſurpriſe,
On fait voler le nom & la juſte Deviſe.
La taille de Neptune eſt de grande hauteur,
Un air majeſtueux brille ſur ſon viſage,
Sa barbe eſt longue & de couleur
Tirant au verd des mers, & comme dans l'uſage
On la repreſente à propos
A ces Divinitez des eaux.
Une Nymphe de ſon eſcorte,
Au-delà de ce char le cottoye en ſuivant ;
Sa main eſt ſur ſon bord, & qu'exprès elle y porte,
Pour ſe ſoulager en nageant ;
Elle porte dans l'autre une riche coquille,

*Le Soleil étoit la Deviſe de Louis XIV.

Qui de perles remplie éclate aux yeux & brille ;
Son corps ne paroît pas entierement aux yeux,
Vû que le char marin ſe rencontre entre deux.
Des Nymphes de beautez exquiſes,
Sont ſur un Loup marin aſſiſes ;
Celle qui le conduit, les rênes dans la main,
Porte une blonde chevelure,
Et des gros fils perlez retrouſſent ſa coëffure.
L'autre Nymphe ayant l'air un peu plus enfantin,
Et beaucoup d'enjouement dans ſa jeune figure,
Se détourne & paroît par ſa vive poſture
Regarder deux Amours montez ſur un Dauphin,
Et qui du Dieu des mers cotoyent la voiture.
Ces trois Nymphes, en agrémens,
Se peuvent dire incomparables,
Et le pinceau mignon pour les dépeindre aimables,
S'eſt ſervi de tous ſes talens ;
Leurs beaux corps ſont touchez avec délicateſſe,
Il y regne par tout certain air de tendreſſe,
Leur teint doux, rehauſſé par la vive couleur,
Paroît nourri de la fraîcheur
Dont jouit la ſeule jeuneſſe,
Lorſque ſon âge eſt dans ſa fleur.
Tous les Poëtes ainſi peignent les Nereides
Aux fêtes qu'on leur fait ſur les plaines humides ;
C'étoit à ces Divinitez,
Que Caſſiope, cette Reine,
Par une ambition trop vaine,
Oſa comparer ſes beautez ;
Cette Princeſſe temeraire,
De la belle Andromede étoit alors la mere,
Et qui fut expoſée à certain monſtre affreux. *

* *Andromede, tome 5,*

C'eſt ici que le Peintre, en tout ingénieux,
Répand ſon ſçavoir faire & le donne à connoître;
Quand par un goût judicieux
Il fait exprès ici paroître
De ſemblables poiſſons, difformes, monſtrueux,
Pour porter les Amours & ces Nymphes marines,
Afin que l'oppoſé de ces groſſiers objets,
Puiſſent par de hideux effets
Donner un nouveau luſtre à ces beautez divines;
Il fait même avancer le devant du tableau,
Où les plus fins coups du pinceau
Figurent la mer agitée,
Qui moderément irritée
Par le mouvement des chevaux,
Du char & de chaque figure,
Semble redoubler ſon murmure,
Elever & groſſir ſes vagues & ſes eaux.
Des Déïtez de mer en nombreux aſſemblage,
Qui devancent le char & les chevaux marins,
Paroiſſent le tirer avec des traits aux mains,
Pour en augmenter l'attelage.
Au-delà du char, à côté,
Eſt un Triton repreſenté,
Et lequel de ſa main humide
Tient de l'un des chevaux, & de force, la bride,
Dans le déſir de l'arrêter,
Et ſon autre main prend la rêne qui le guide,
Et qu'il a peine à ſupporter.
Ce Triton porte en tête une large couronne,
Dont tu peux entrevoir le bizarre travail,
Ce ſont des branches de corail
Avec des feuilles d'eau, dont l'océan foiſonne;

On peint d'une couleur fort rougeâtre ſa chair,
Et de même que l'ont ces habitans de mer:
Son ſimple vêtement eſt une draperie
D'une couleur changeante & d'un vif très foncé,
C'eſt un coup d'art du Peintre & de ſon induſtrie,
Qui des objets voiſins rend l'éclat rehauſſé.
La Nymphe auſſi qui le devance,
En a beaucoup plus d'apparence,
La blancheur de ſon corps, le blond de ſes cheveux,
En éclatent & brillent mieux.
Près de l'autre cheval, au devant de ſa tête,
Eſt encor un Triton nouveau,
A mi-corps enfoncé dans l'eau,
Par les crins, par la bride il le tient & l'arrête,
Semblant vouloir donner à Neptune le temps
De rendre ſon hommage & d'offrir ſes preſens.
L'autre Triton eſt vû de face,
Et MIGNARD en deſſein n'inventant rien de vil;
Pour changer l'attitude avec meilleure grace,
Fait voir ce dernier de profil.
Pluſieurs autres Tritons ſuivent le char derriere,
Ils ſont tous couronnez de la même maniere;
Remarque la coquille & qu'un de ces Dieux tient;
De corail & de perles pleine;
Il paroît hors de l'onde & n'y touche qu'à peine.
Son corps s'éleve & ſe ſoutient
Sur une eſpece de nageoire
Qui lui tient lieu de cuiſſe, & les yeux le font croire;
Il eſt par bas fait en poiſſon,
Ainſi que les dépeint la fabuleuſe hiſtoire,
Son corps finit en queue, & de même façon.
Trois Tritons de pareille eſpece,

Semblent le ſuivre avec viteſſe,
Et le premier des trois qui paroît devant eux,
Porte dans une main un cornet précieux,
Et dans l'autre une conque en beauté très parfaite,
Dont il ſemble ſonner en guiſe de trompette;
L'eau bouillonne autour de ſon corps,
Dont tu ne vois ſortir que la moitié dehors,
Sa chevelure humide & ſans ordre pendante,
Comme ſortant des eaux en paroît degoutante;*
On voit dans ſon viſage un dehors rude, un air
Que les autres n'ont pas, ſi groſſier & ſi fier,
Les membres de ſon corps de même,
Paroiſſent plus nerveux & d'une force extrême,
Il fait, pour avancer, un effort violent,
Et comme dans ſa conque il ſouffle fortement,
Ce travail fait qu'à l'œil ſes muſcles, nerfs & veines,
Paroiſſent plus tendus & celles-ci plus pleines.
Un plus jeune Triton ſuit ce dernier de près,
Par rapport à ſon âge on le dépeint exprès,
Fait & formé d'une autre ſorte,
Et de proportion moins forte.
D'une main on lui voit tenir
Du corail dont la branche eſt fraîchement cueillie;
Et de ſon autre main il paroît ſoutenir
Une conque marine & mignone & jolie,
De croiſſance de mer & de perles remplie.
Le troiſiéme Triton auſſi jeune & diſpos,
Fend d'un air empreſſé les vagues & les flots,
Suivant ſes compagnons qu'il s'efforce d'atteindre,
Et par ces mouvemens, le ſpectateur comprend
Que le Peintre a deſſein de feindre
Que d'autres Dieux marins derriere apparemment,

* *Diſtillante.*

Suivent

Suivent encor ceux-ci dans un nombre plus grand.
La mer d'une vaſte étendue,
Paroît percer au vrai le milieu du tableau,
Et l'on croiroit au point de la perte de vûe,
Qu'au bas de l'horiſon le Ciel ſe joigne à l'eau.
Ce Peintre ingénieux, habile,
Dépeint ſur la côte une Ville,
Qui paroît s'avancer aſſez loin dans la mer,
Sur laquelle il répand un jour ſerain & clair.
A l'oppoſite, au long des côtes,
Il fait voir des montagnes hautes
D'un inégal éloignement;
Et comme le diſcernement,
Par le trop grand lointain n'y peut plus rien connoître,
Le regard voit ces monts imperceptiblement
Se dérober aux yeux, & comme diſparoître.
Auprès de ces monts exhauſſez,
Au milieu de la mer bonnace,
On voit pluſieurs Vaiſſeaux loin à loin diſperſez
En interrompre la ſurface,
Qui ſans leur mouvement paroîtroit une glace.
Avec regle & diſcretion,
Une juſte lumiere eſt par tout répandue,
On voit la dégradation
Dans tous les corps bien entendue,
Et LOUIS au ſujet ayant toute la part,
Le Peintre en voulut faire un chef-d'œuvre de l'art.

NEPTUNUS ET MARE,

TABELLA IN MINORE PORTICU CASTELLI VERSALIENSIS.

AUGUSTUM quod me argumentum adornat, Viator cariſſime, hodie jam primùm inventum eſt; nec quidquam ad hujuſce operis perfectionem deſiderari potuit, niſi nobile LUDOVICI MAGNI virtutum exemplar, quas omnes animo Pictor eximius MIGNARD ebiberat, cùm tam auguſtæ, tam pulchræ conceptionis picturam & ſuſcepit, & effinxit.

Hæ formoſæ mulieres, quarum altera tubam, altera geſtat vexillum, Victoriam exprimunt. Amorem deſignat tenellus puer infra duas mulieres depictus.

Inferius ad ſonum tubarum Victoriæ ſurgere videtur ex alto Neptunus, quem Tritones comitantur & Nymphæ. Curru vehitur quem trahunt Hippopotami. E conchis pretioſiſſimis conſtat iſte currus in quo ſtans Deus exhibetur & tollens brachia. Tridentem, theſauros & coronam Heroi videtur offerre, cujus tubæ victorias annunciant. Statura procera eſt, vultus nobilis, prolixa barba, cæruleumque colorem in itatur.

Natans Nympha curru alterâ manu innixa, geſtat alterâ teſtam margaritis refertam.

Juvenes aliæ Nymphæ lupo marino inſident, quarum quæ frænos illius regit, flavicomum habet corymbium, congeſtiſque gemmis adornatum. Quæ verò Nympha puella feſtiviſſima videtur, caput avertit & teneros duos Amores intuetur Delphini dorſo vectos qui ſecundùm Neptuni currum fluctus ſequitur.

Tribus hiſce Nymphis pulchritudine, veneribus & forma mulierem ullam antecelluiſſe quis auſit profiteri? Nec immeritâ certe laude donatur Pictor eximius qui artem omnem exhauſit, ut quam delicatiſſimo penicillo tam bene formatorum corporum expreſſionem duceret. Nihil non tenerum, non dulce, non vividum; non alſius ipſiſſima juventute cum primo vere floreſcit.

Currum antecedunt & maris Numina, & Hippopotami; ut Dei curſum accelerent Numina, manibus leviores trahunt funes; ſicque domeſtica videntur eſſe Neptuni familia.

Juxta currum Tritonem conſpice enitentem dextrâ frænis alterum ex equis morari, alterâ tenentem habenas, coralli ramis & aquatilibus foliis redimitum, quæ parturit Oceanus.

Tritonis carnem mirare quaſi rubram aut purpuream, quo Dii maritimi colore vulgo pinguntur.

E tam contrario colore magis atque magis enitent Nymphæ corporis candor & flava cæſaries, quæ ante Tritonem procedens, eò fulgidiùs micat & ſplendeſcit.

Ante caput alterius equi Triton alter procedit aquis medii tenus corporis immersus, crinibus equum & fræno cohibens. Posterius permultì Tritones nando sequuntur corallo præcincti, & aquatilibus foliis, è quibus unus corallo testam & gemmis refertam tenet; in piscis caudam iste videtur desinere. Hunc ultimum citissimè sequuntur tres alii Tritones, quorum primus alterâ manu pretiosum cornu gestat, alterâ maritimam concham quæ tubæ loco videtur aëra percutere. Hispida ipsius coma maris aquis madida roransque videtur è quibus modo subsiliit. Hunc Trito junior sequitur alterâ manu coralli ramum tenens, alterâ concham margaritis maritimisque fructibus onustam. Tertius autem Trito juvenili admodum specie depictus alacriter nare videtur, fluctusque nando vincere, ut socios assequatur.

Mare pictum conspicias, & vastum & quasi cœlo continuatum. In oris viciniſſimis urbs sita est, sat, ut videre est, mediis in aquis posita, quàm illustrat splendescens & serena lux. In oris aliis montes altissimos videas, quorum obtutum sensim atque sensim negat oculorum infirmitas.

Hos infrà montes altissimos, multa passim navigia conspice, quorum è numero inordinatoque cursu turbatam maris faciem facilè percipias.

Hujusce tabellæ partes omnes adeò considerate, prudenterque dispositum lumen illustrat, ut huic omninò respondeat corporum singulorum alta, dejectave positio. Mirare opus, Curiose dilectissime, & si quid unquam artis exhaustum fuerit; ibi, quæso, fatere fuisse exhaustum.

TRENTE DES TABLEAUX
DE LA PETITE GALERIE
DU CHASTEAU DE VERSAILLES.

LE CARACHE a dépeint les six Tableaux suivans,
Dont le haut prix le fait revivre;
Ces deux Nativitez, & dont l'une est sur cuivre,
Sont estimez très excellens.
L'Annonciation, cet autre d'un Silence
Duquel les connoisseurs admirent l'ordonnance.
Jesus-Christ sortant du tombeau,
Et ce Payſage si beau.
Ces autres sept Tableaux sont de la main du GUIDE,
Chacun avec plaisir les voit d'un œil avide;

Ces trois Vierges ſont de ſa main.
Ce Jeſus-Chriſt ſur cuivre & qui prie au jardin
Placé ſur le mont des Olives,
Le Chef enſanglanté de ce Seigneur divin,
Et cette Union du deſſein
Et des couleurs ſombres & vives,
Sont de ce Peintre Italien.
Cette derniere Piece a le commun ſuffrage,
Pour la noble élegance & le beau naturel,
Et ce chef-d'œuvre rend ſon renom immortel;
Madelaine ſur cuivre eſt auſſi ſon ouvrage.
C'eſt CORNEILLE l'aîné qui fit ce Payſage
Où ſont Joſeph, Marie & des Anges du Ciel.
Ce Saint George ſur bois, ainſi que Saint Michel,
Qui ſont enſemble voiſinage,
Sont du travail de RAPHAEL,
Et cet autre Tableau de la Famille Sainte,
Et cette Vierge à part dépeinte,
Sont, de même, des mains de ce Peintre excellent.
Cette tête ſur toile & ſur ce bois colée,
Eſt celle, Curieux, d'un ancien Caſtillan,
Que ce RAPHAEL même a fait pareillement.
MIGNARD Peintre, jadis, de la haute volée,
Fit cette Femme en habit verd
Qui repreſente l'Eſperance,
Comme ſes trois enfans en ont la reſſemblance.
La Foi qui tient la Croix avec un livre ouvert,
Et d'un nombre pareil d'enfans accompagnée,
Fut auſſi par MIGNARD tendrement deſſignée.
Paul ravi dans les Cieux eſt du DOMINIQUIN,
Et ſur tous ſes Tableaux il a le rang ſuprême.
L'Aſſomption eſt du POUSSIN,

Et le travail en eſt d'une tendreſſe extrême.
Cet autre eſt le portrait de JULES le Romain,
Et qui fut tiré par lui-même,
Ainſi qu'a fait GAROFOLO,
Habile Peintre de Ferare,
Dont tu vois le viſage en cet autre Tableau.
Ce ſujet tragique & barbare
De ce Chef de Saint Jean repreſenté ſur bois,
Qu'Herodias reçoit avec réjouiſſance
Pour le prix de ſa belle danſe,
Eſt de SOLARIO, natif du Milanois.
Louis CARACHE a peint Omphale,
Qui d'Hercule jadis toucha le noble cœur;
Et PONTORME peignit ce Portrait d'un Graveur.
LE CORREGE a dépeint l'union conjugale
De Sainte Catherine & du divin Sauveur;
Ce Tableau, quoiqu'en bois, eſt de grande valeur.
Jean BELLIN prit plaiſir à faire
Le Portrait de lui-même & celui de ſon frere,
Ce Peintre étoit Venitien.
Cette Vierge, & Jeſus, & Sainte Catherine,
Favoriſée en tout de la grace divine,
Sort du pinceau du TITIEN;
Par un eſpece de caprice,
(Et qu'aux Peintres ſçavans on paſſe avec juſtice,
Et ſur-tout à ceux de ſon rang,)
Il a peint au-deſſous un petit Lapin blanc.
Et cette autre Vierge Marie
Eſt encor de ſon induſtrie.
La Sainte Catherine & deux Anges auſſi,
Dans ce même Tableau, furent peints par VINCY.
ALBANE en dépeignant ſes enfans & ſa femme,

A, comme on croit, ſur cuivre ainſi repreſenté
Cette heureuſe fécondité,
Dont ſa groſſe famille eſt le ſymbole & l'ame.

TRIGINTA TABELLÆ

EX ALIIS SELECTÆ, IN MINORE PORTICU CASTELLI VERSALIENSIS.

CARACHE Pictor celeberrimus, amiciſſime Viator, hîc pinxit duo Chriſti nativitatis argumenta, quorum unum æri commiſit Cyprio; præterea nuntium ad Mariam Virginem, Silentium, Chriſtum reſurgentem. Huncque proſpectum agrorum & arborum mirè diſpoſitum.

Profecta ſunt ab eximio Pictore LE GUIDE opera permulta quæ hîc videas, ſcilicet tres B. M. Viginis effigies; Chriſtus in horto olivarum, expreſſus in ære Cyprio; Chriſti cruentatum caput; deſignationis nativa & elegantiſſima unio, colorumque & luminis apta diſpoſitio; Magdalena pietatis & pœnitentiæ ſenſibus affecta.

CORNEILLE natu major opus ſuum agnoſcit ſylveſtrem illum proſpectum, in quo Mariam, Joſeph, & Angelos intueris.

Fatetur RAPHAEL profectas à ſe tabellas quæ ſequuntur: Ligneam ſcilicet quæ divum Georgium exprimit; Michaelis Archangeli effigiem; Sacræ Familiæ expreſſionem; Divæ Virginis imaginem; & veteris Caſtellani effigiem in tela expreſſam ligno agglutinatam.

Quæ vireſcenti veſtimento induta mulier ſpem adumbrat, quamque comitantur tres pueri; MIGNARD hanc expreſſit, ut & Fidem.

Ad tertium polum raptus Paulus, ductus eſt penicillo pictoris illuſtriſſimi LE DOMINIQUIN, neque aliud ejuſdem pictoris opus ſe ſuperius agnoſcit.

B. M. Virginem aſſumptam in cœlos pinxit LE POUSSIN.

Ipſum ſe expreſſit (*a*) JULES LE ROMAIN quem hîc conſpicis, ut & GAROFOLO Ferrarienſis Pictor non mediocris notæ.

Mediolanenſis SOLARIO caput Joannis Saltatrici oblatum in ligneâ tabellâ exhibuit.

Omphale Herculis amaſia pictorem agnoſcit Ludovicum CARACHE.

Quem in æs conſpicis incidentem; hunc pinxit PONTORME.

Catharinæ conjugium cum Chriſto in ligneâ tabellâ expreſſum optimum judicatur, & profectum eſt à pictore celeberrimo LE CORREGE.

Joannes BELLIN, Venetus hîc etiam cum fratre ſe pinxit.

Pictor eximiæ notæ LE TITIEN tabellam expreſſit, quæ Jeſum,

(*a*) *Julius Romanus.*

B. M. Virginem, & divam Catharinam exhibet, in cujus inferiori parte cuniculus albus conſpicitur. (Indulſerat nempe genio.) Pinxit & alteram hanc B. M. Virginis effigiem.

Diva hæc Catharina cum duobus Angelis pictorem agnoſcit DE VINCY.

Qui Pictor primi nominis ALBANE uxorem & liberos hîc expreſſit; Ubertatem videtur exprimere voluiſſe.

APPARTEMENT DAUPHIN,

AU CHASTEAU DE VERSAILLES.

LE GENIE DE L'APPARTEMENT QUI PARLE.

DEs beautez de ces lieux je ſuis le truchement,
Mais il m'arrive rarement
De bien remplir un tel office,
Le diſcours n'eſt pas ſuffiſant
Pour l'infini détail de cet Appartement,
Il convient aux yeux ſeuls d'en faire l'exercice,
Afin que ton eſprit en juge ſainement,
Mortel, fai donc entrer ici les tiens en lice,
Mes pas pour te rendre ſervice,
Seront leurs guides ſeulement,
Mais tu ſçauras auparavant
Que je ſuis ſur le point, & dans un an * je penſe,
D'avoir un Hôte d'importance,
Arriere Petit-fils ** d'un Roi qui fait grand bruit;
Si ce lieu brille tant par ſa magnificence,
Peut-il être trop beau pour un Dauphin de France,
Qui fait voir à ſix ans le feu de ſon eſprit,
Et pour ſon biſayeul une humble obéiſſance,
Qu'il eſt arbre, en un mot, qui porte fleur & fruit,
Ainſi ce beau ſejour eſt de ſa convenance?

* *Par la raiſon que les Dauphins de France ceſſent d'être gouvernez par les Dames, & qu'à 7 ans ils ſont ſous un Gouverneur, & dans un Appartement deſtiné aux Dauphins.* ** *Louis XV. à preſent regnant, alors Dauphin en 1714.*

DELPHINI ÆDES.

IN CASTELLO VERSALIENSI.

Loquitur Ædium Genius.

INDICO ego noſtras ædes, Viator amantiſſime; verùm raro evenit ut defungar munus meum. Quis enim ſermo valeat exponere magnificentiſſimam harumce ædium ſupellectilem? Intuendo, meditandoque venuſtates meas inquire, quò ſaniùs de iis mens tua ferat judicium. Oculatus es igitur, Mortalis cariſſime; te ſequar & dux & comes. At ſcias velim intra (*a*) anni curriculum ædium mearum incolam fore (*b*) Principem altæ ſpei, Ludovici Magni pronepotem. Quod ſi nimium oculis tuis fulgorem injicit ædium ſplendor, ubi ergo habitabit Galliarum Delphinus, in quo ineunte vix anno ſexto emicant ingenii vis, ſagacitas, atque prudentia?

(a) *Nempe quia ſolent Galliarum Delphini 7° ætatis anno à feminarum inſtitutione & blanditiis amoveri, præceptoribus parere, & proprias ædes incolere.*

(b) *Ludovicum XV. nunc regnantem, ſed Delphinum anno* 1714.

Le Génie de l'Appartement continue à parler.

CHAMBRE DU LIT.

DE L'APPARTEMENT DAUPHIN

DU CHASTEAU DE VERSAILLES.

C'EST ici la Chambre du Lit,
Où la richeſſe & l'art font enſemble un conflit;
Conſidere le meuble & ce qui le décore,
Voi ſur la cheminée un Triomphe de Flore,
Le goût de ce Tableau, ſon deſſein gracieux;
Mais comme il va parler, il te l'apprendra mieux.

AULA

AULA CUBICULARIS
IN ÆDIBUS DELPHINI,
IN CASTELLO VERSALIENSI.

Loqui pergit Ædium Genius.

HIc vides, Curioſe dilectiſſime, cubiculum in quo dormire ſolet Delphinus, quod jucundiſſimè variant ars & congeſtæ divitiæ. Magnificentiſſimam mirare ſupellectilem, tabellamque maximi pretii ſupra caminum poſitam quæ Floræ triumphum exhibet. Eſt hæc tecum modo collocutura; quapropter ſileo.

LE TRIOMPHE DE FLORE.

TABLEAU SUR LA CHEMINE'E

DE LA CHAMBRE DU LIT DE L'APPARTEMENT DAUPHIN,

AU CHASTEAU DE VERSAILLES.

MON tendre ouvrage eſt du POUSSIN,
Il figure à tes yeux le Triomphe de Flore;
Son amant fut Zephir, fils de la belle Aurore,
Mais ce ſeroit former un ennuyeux deſſein,
Si j'allois, cher Paſſant, te repeter encore
Les hiſtoires de leurs amours,
Puiſqu'aux jardins d'ici, cette Flore * elle-même
T'en fera le récit par de galans diſcours,
Dont le ſtile enjoué donne un plaiſir extrême.

* *Flore, tom.* 8.

FLORÆ TRIUMPHUS,

TABELLA SUPRA CAMINUM

AULÆ CUBICULARIS DELPHINI POSITA,

IN CASTELLO VERSALIENSI.

TENERRIMUM hocce meum opus, Viator cariſſime, pictorem agnoſcit LE POUSSIN. Floræ Triumphum exhibuit quam procatus eſt Zephirus. Hîc meos amores ſileo, quos enarrabo tibi (*a*) in hortis, adeo facundè, ut audire te nullo modo pigeat.

(*a*) *Vide Floram, tomo* 8°.

le Poussin pinx.

Maria Horthemels Sculp.

Le Triomphe de Flore.

Tableau haut de 5 pieds 3 pouces $\frac{1}{2}$, large de 7 pieds 11 pouces $\frac{1}{2}$

Florœ Triumphus.

Tabella alta 5 pedibus 3 unciis $\frac{1}{2}$ lata 7 pedibus 11 unciis $\frac{1}{2}$.

LE SALLON
DE L'APPARTEMENT DAUPHIN.

IL faut donner à ce Sallon
De l'oreille & des yeux égale attention,
Car dans le Palais de Verſailles,
Tout eſt parlant, juſqu'aux murailles;
Ce lieu-ci n'en eſt pas le moindre échantillon,
Et les ſiennes enfin ſont ſi bien animées
Par ces Tableaux d'excellent prix,
Qu'à leurs diſcours, à leurs récits,
Tes oreilles d'abord s'en trouveront charmées.

AULA MINOR
ÆDIUM DELPHINI,
IN CASTELLO VERSALIENSI.

CARISSIME VIATOR, & oculos & aures hîc admove. Etenim in hocce Palatio auguſtiſſimo muri etiam ipſi loquuntur, aureſque tuas mirum in modum demulcebunt tabellæ quibus veſtiti ſunt mei parietes.

LE DELUGE DE NOE.

TABLEAU DANS LE SALLON DE L'APPARTEMENT DAUPHIN DU CHASTEAU DE VERSAILLES.

CE Tableau précieux & cher,
De la main de Paul VERONESE,
N'a rien dans ſon détail, dans ſon tout, qui ne plaiſe,
Et dès qu'il n'offre aux yeux que le Ciel & la mer,
Ainſi que le ſpectacle amer
De cette quantité de monde
Qui tâche à ſe ſauver de la fureur de l'onde,
Où ces corps de tout ſexe, en grand étonnement,
Sont dépeints à la nage ici confuſément,
Ton regard, Paſſant, d'abord juge
Qu'il y repreſente un déluge.
Comme on ne voit flotter ſur l'humide Element
Que ce ſeul & gros bâtiment
D'une ſinguliere ſtructure,
On peut bien concevoir que ſous ſa couverture
Il renferme quelques humains
Qui l'ont fabriqué de leurs mains,
De façon qu'il réſiſte au plus cruel orage,
Et pour ſe garantir du menaçant naufrage
Qui paroît ici general,
Et dont le monde entier eſſuya le dommage;
Je fus témoin jadis de ſon effet fatal
Et ſans en reſſentir le mal.
Quoique je ne ſois pas dépeint ſur cette toile,

Mexandre Veronese pinxit

Duflos Sculp.

Le Deluge arrive du temps de Noë.

Ce tableau a un pied 10 pouces ½ de haut Sur 2 pieds ½ de large.

Aquæ Diluvii Super terram adductæ, temporibus Noë.

Tabella alta pedem unum et decem uncias cum dimidia lata vero duos pedes cum dimidio.

Mais bien clos & couvert dans ce vaiſſeau ſans voile,
Je veux te faire le récit
De cette avanture funeſte,
Qui cauſa jadis un grand bruit,
Et plus de maux ici que la guerre ou la peſte;
Puiſque toute la terre en ſon vaſte circuit
Eut ſeulement alors huit perſonnes de reſte.
Mon nom étoit Noé, j'étois en remontant
Le dixiéme homme en ligne & deſcendu d'Adam;
Dont la race nombreuſe & de Dieu mal voulue,
Devint ſi débauchée, impie & diſſolue,
Qu'enfin elle excita la colere du Ciel,
Dont elle reſſentit la fureur & le fiel.
Touché d'une douleur ſenſible
De voir ces gens plongez dans un état horrible,
J'exhortai mes voiſins & mes meilleurs amis
Par de ſalutaires avis
A faire tout l'effort poſſible,
Pour être envers le Ciel plus zelez, plus ſoumis;
Mais je ne gagnai rien, Paſſant, ſur leurs eſprits,
Et cette engeance incorrigible
En fit par la ſuite encor pis:
Et comme j'étois prêt à quitter mon pays
Pour chercher une autre demeure
Où la nation fût meilleure,
Le Seigneur m'apparut un ſoir,
Et voulut bien alors me dire en confidence
Qu'il alloit faire enfin éclater ſa vangeance;
Qu'il ne pouvoit plus la ſurſeoir
Voyant ainſi l'humaine engeance
Parvenue en tous lieux à tel point d'inſolence:
Qu'il avoit réſolu d'inonder ſous les eaux

Ces rebelles humains, & juſqu'aux animaux ;
Mais qu'étant ſatisfait de ma conduite ſage
Et de mes ſentimens pieux,
Il vouloit me ſauver avec tout mon ménage,
De ce prochain déluge, & tellement affreux,
Qu'on ne verroit par tout que les eaux & les Cieux.
Pour me mettre à couvert de ces preſſans dommages,
Il me donna le plan d'un Arche * à quatre étages,
Et de ſix cens pieds en longueur
Sur ſoixante de haut & de cent de largeur,
Et me dit qu'au moment que l'Arche ſeroit faite,
Il falloit m'y mettre en retraite
Avec ma femme & mes trois fils,
Et trois femmes encor dont ils étoient maris,
Et qui ſe trouvant lors avant dans leur groſſeſſe,
Repeupleroient le monde & ſes divers pays ;
Qu'il falloit que de chaque eſpece
De quadrupedes animaux,
De même auſſi que des oiſeaux
Je choisîſſe une couple avec mâle & femelle,
Afin de reproduire une race nouvelle,
Et faire auſſi de grands amas
Des proviſions neceſſaires
Pour tous ces animaux de differens climats
Et de natures ſingulieres.
Juge, Curieux, quel tracas
Et quel incroyable embarras
Me donnerent ces ſoins de diverſes manieres,
Et combien à force de bras
Il me fallut bâtir d'étables, de volieres,
De loges à part, de tannieres,
Et tant d'autres retranchemens

* *Ancien mot qui ſignifie Vaiſſeau ou Bâtiment de mer.*

Pour animaux petits & grands.
Quand cette Arche fut achevée,
Dieu m'exempta de la corvée
De parcourir tout l'Univers,
Pour y faire telle levée
De tous ces animaux divers,
Qu'il m'eût été, ſans doute, impoſſible de faire.
Ils vinrent donc dans l'Arche & d'eux-mêmes par paire,
Y montant ſur un large Pont,
La Lionne & le fier Lion,
La Jument, le Cheval, & l'Aſne avec l'Aſneſſe,
Et la Louve & le Loup, le Tigre & la Tigreſſe,
La Laye & le Sanglier, la Vache & le Taureau,
La Biche avec le Cerf, l'Elephant, le Chameau,
Et la Licorne & le Panthere,
La Renne & le Chagrain, l'Ours & le Dromadaire;
Et mille autres encor venant de divers lieux,
Montoient ce Pont enſemble & ſans bruit deux à deux;
Leur humeur carnaſſiere étoit lors refroidie,
Et les plus cruels animaux
Etoient doux comme des agneaux.
Mes trois brûs, mes trois fils, comme à la Comedie,
Etoient portieres & portiers,
Ayant chacun les clefs des loges differentes,
Et dont ils partageoient enſemble les quartiers,
Les ouvrant à meſure aux bêtes arrivantes
Qu'on reſſerroit à part ou pluſieurs à la fois,
Ainſi que le regloit le choix.
Toute l'eſpece volatile,
(Comme plus remuante & même plus agile,
A qui plus auſſi convient l'air,)
Etoit dans les greniers, dont le vaſte couvert

Formoit preſque en ſa ſymetrie
Une longue voliere, & comme on voit ici
Celle du Grand LOUIS, à ſa Ménagerie.
L'eau comme à celle-là n'y manquoit pas auſſi;
Tous ces oiſeaux s'y venoient rendre,
Sans qu'il fût beſoin de les prendre
Ou de les aller querir loin,
Et le Ciel prévoyant, m'exempta de ce ſoin.
L'Arche étant de la ſorte & peuplée & garnie;
Et de proviſions munie,
Le Seigneur m'ordonna de m'enfermer dedans
Avec ma femme & mes enfans,
Où nous nous trouvions huit alors de compagnie.
M'étant donc auſſi-tôt avec eux embarqué,
Le jour même préfix que Dieu m'avoit marqué;
Il fit tomber du Ciel une eau continuelle
Pour noyer l'eſpece mortelle,
Et cette pluye ainſi dura quarante jours,
Sans qu'un ſeul intervale interrompît ſon cours;
Cette eau non-ſeulement ſubmergea les campagnes;
Mais s'éleva de trente pieds
Au-deſſus du coupeau des plus hautes montagnes:
Auſſi tous les mortels furent expediez,
Comme les animaux qui vivoient ſur la terre.
Ces quarante jours accomplis,
Dieu fit ceſſer la pluye & ferma ſa barriere,
Mais avant que les eaux rentraſſent dans leurs lits;
Et que la terre devînt ferme,
Il s'écoula, Paſſant, un autre plus long terme
De cent cinquante jours complets.
Lorſqu'ils furent finis, le celeſte génie
Fit arrêter notre Arche exprès

Sur

Sur le plus haut ſommet d'un des Monts d'Armenie.
Quand je vis le Vaiſſeau de la ſorte arrêté,
Nous fûmes réjouis de cette nouveauté,
Qui nous fit croire que peut-être
Dieu nous mettoit en ſûreté:
J'ouvris alors une fenêtre,
Et j'apperçus d'abord qu'autour du bâtiment
Il paroiſſoit un peu de terre,
Ce qui nous plut à tous alors extrémement,
Et donnoit une marque claire
Que nous verrions bientôt le terreſtre Element
Reprendre ſa forme premiere.
Je fis trois jours après envôler un Corbeau,
Pour voir s'il trouveroit quelqu'autre endroit ſans eau;
Mais l'animal ruſé, s'appercevant ſans doute
Qu'elle couvroit la terre, & que de toutes parts
Il ne pourroit courir que de triſtes hazards,
Il reprit ſa premiere route,
Craignant de tomber en défaut,
Et rentra dans l'Arche au plutôt.
Je fis encor, Paſſant, une autre tentative,
Par une Colombe craintive,
A qui ſept jours après je donnai même eſſor;
Mais comme l'oiſeau noir elle revint encor,
Portant au bec la branche verte
De l'arbre qu'on nomme Olivier;
Ses pieds étant bourbeux ſembloient ſignifier
Que la terre étoit découverte,
Et le déluge ainſi ceſſé.
Et le ſeptiéme jour après étant paſſé,
Je fis ſortir oiſeaux & bêtes
Hors de leurs communes retraites,

Et je ſortis comme eux de l'Arche en même temps,
Avec ma femme & mes enfans :
Nous offrîmes d'abord au Ciel un ſacrifice,
Où chacun s'acquitta de ſon pieux office,
Prians Dieu tous avec ferveur,
De ne plus regarder la terre
Avec les yeux de ſa colere ;
Et nous traitant avec douceur,
De benir ſa riche ſemence
Et de nous en laiſſer la libre jouiſſance ;
Afin que comme auparavant,
Chacun de nous tranquillement
Pût retirer les fruits de ſes moiſſons fertiles,
Que nous puſſions bâtir des Châteaux & des Villes,
Et demeurer au monde enfin auſſi long-temps
Qu'y vivoient nos premiers parens,
Et ſur-tout affranchis de crainte
D'une même inondation,
Puiſque cette apprehenſion
Nous cauſeroit toujours une amere contrainte,
Qui tiendroit nos eſprits dans la ſuſpenſion,
Et qu'une vie ainſi douteuſe
Seroit gênante & malheureuſe.
Le Ciel, Paſſant, nous entendit,
Et Dieu qui m'apparut, me dit :
Après que j'ai puni cette race maudite,
Dont les crimes avoient irrité mon couroux,
Noë, vous n'avez rien à craindre par la ſuite,
Car j'ai lieu d'eſperer d'être content de vous ;
Ainſi quand il viendra d'en haut quelques tempêtes,
Des orages, des chûtes d'eaux,
N'apprehendez rien pour vos têtes,

Ni d'autres déluges nouveaux :
Demeurez ici bas ſans frayeurs & tranquiles ;
Ainſi que tous vos deſcendans,
Pour cultiver la terre, & conſtruire des villes :
Recueillez les moiſſons & les fruits de vos champs
En repos, en pleine aſſurance
Que j'en benirai l'abondance :
Je ne puis, au ſurplus, ſatisfaire à vos vœux,
Au ſujet de la longue vie
Que j'avois accordée à vos premiers ayeux :
Cette grace dans vous, Noé, ſera ſuivie,
Mais celle de vos deſcendans
Sera bornée à ſix vingt ans,
Et ce terme ſera le plus haut de leurs âges :
N'apprehendez donc plus la pluye & les orages,
Qui ne vous produiront que d'utiles effets ;
Mon Arc * que vous verrez au Ciel dans les nuages ;
Servira de ſignal exprès
Des promeſſes que je vous fais.
Elles furent, Mortel, enſuite effectuées,
Nous ne craignîmes plus orages ni nuées,
Puiſque ces heureux accidens
Multiplioient les biens & les fruits de nos champs,
Et que cet Arc en Ciel fut toujours le vrai ſigne
D'une douce fécondité,
Ainſi qu'aux ſaints Ecrits, Paſſant, il eſt cité ;
Ce fut moi le premier qui tranſplantai la Vigne,
Je trouvai les moyens d'en conſerver le jus.
Comme je n'avois pas encor la connoiſſance
Des effets de ſa violence,
J'en fis, ſans y penſer, un ſcandaleux abus.
Un jour le trouvant bon, j'en bus

* *L'Arc en Ciel.*

Au-delà de ma ſuffiſance,
Mais ma tête & mes ſens ſe trouvant trop imbus
Des ſubtiles vapeurs de ſa chaude ſubſtance,
Je m'endormis, laiſſant à découvert & nus
Les endroits de mon corps qu'on tient par bien-ſéance
Et par pudeur cachez pour n'être jamais vûs.
J'étois couché ſur terre au-devant de ma porte
Où je dormois profondément,
Lorſqu'un de mes trois fils & qui s'appelloit Cham,
Me voyant nud de cette ſorte,
Se met à rire par éclats,
Et va trouver du même pas
Ses autres freres pour leur dire
Qu'il vouloit leur donner ample ſujet de rire.
Ils ſe nommoient Sem & Japhet;
Sem reſpectueux, plus diſcret,
Loin de faire une raillerie
De l'état auquel il me vit,
Deſapprouvant ſon frere & ſa plaiſanterie,
Vint vers moi vîte & me couvrit;
Mais lorſqu'à mon réveil on me conta l'hiſtoire
De telle mocquerie inſolente & ſi noire
De cet irreſpectueux fils,
Dans mon couroux je le maudis,
Ainſi que tous ceux de ſa race,
Qui ſentit les effets d'une telle diſgrace,
Et de ma malédiction,
Car Dieu l'eut en averſion;
Nembrod ſon petit-fils éprouva ma menace,
Quand il eut l'orgueilleuſe audace
De bâtir la Tour de Babel
Qu'il vouloit élever juſqu'aux voûtes du Ciel.

L'insolence de Cham impie & déloyale,
Me donne assez de lieu de faire une morale
Sur le sujet commun de l'usage du vin,
Dont l'excès, pour le corps, est un mortel venin,
Imprimant dans son ame une tache fatale
Qui le porte à l'humeur brutale
Et le dépouille aussi de sentiment humain ;
J'en ai fait le premier l'obscene experience,
A l'égard de l'état hors de la bien-séance
Où je fus, étant yvre, aux yeux de mes trois fils ;
Mais je me gardai bien d'y retourner depuis,
Et j'en sçus observer une exacte abstinence,
Et que tout homme de bon sens
Devroit pratiquer en tout temps.
Je vêcus, cher Mortel, neuf cens cinquante années ;
Mais ceux qui vinrent après moi
Virent les leurs plus bas bornées,
Je t'ai dit cy-dessus pourquoi.

AQUÆ DILUVII

SUPER TERRAM ADDUCTÆ TEMPORIBUS NOE,

TABELLA IN AULA MINORI

ÆDIUM DELPHINI POSITA,

In Castello Versaliensi.

Pretiosa hæc tabella, Viator carissime, profecta est ab eximio pictore Paulo Veronese ; cumque nihil in ipsâ præcipuè conspicias nisi cœlum & mare, fluctuumque furori obnitentes permultos hominesutriusque sexus, quorum triste spectaculum, territæ mentes, corporaque passim natantia & indiscriminatim confusa sunt ; facilè judices hîc à pictore diluvium exhibitum fuisse, & in quantum conjicis homines aliquot in hac vastissimâ arcâ quæ sola molem undarum exsuperat inclusos degere, qui eam ingressi sunt vitandæ inundationis ergò, quæ

nullibi montium cacumina non vincit altitudine ; cui quidem olim interfui, Curioſe dilectiſſime, ſed malorum exſors. Licet hac in tela expreſſum me non videas ; jam jam edocebo te quis fuerit funeſtus ille caſus, quæ fuerit tanta illa mortalium pernicies, ut in terris octo duntaxat mortalium animæ ſuperaverint.

Noë mihi nomen fuit ; decimum inter primogenitos ab Adamo directum ordinem duxi. Porrò numeroſior Adami ſoboles adeò corrupit *viam ſuam*, ut cùm *multa malitia hominum eſſet in terrâ.... tactus dolore cordis intrinſecus* Deus Opt. Max. fuerit, & brevi in impios potenter detonuerit.

Cùm acerbiſſimos mihi doloris ſenſus incuterent, medullarumque intima ſubirent tam deteſtata filiorum hominum vitia, vicinos omnes & familiares hortatus ſum, ut pro virili eniterentur ad melius ſe recipere, & eſſe apud ſe, & coram Deo.

Verùm non mihi fas fuit animos expugnare indociles regi ; *cuncta cogitatio cordis* eorum *intenta* erat *ad malum omni tempore.* Cùmque patriam fugere decreviſſem, & in aliam regionem migrare, cujus juſtiores eſſent incolæ ; quadam die ſub veſperam apparuit mihi Dominus, & dixit : *Finis univerſæ carnis venit coram me :* corrupta enim *& repleta eſt iniquitate à facie eorum, & ego diſperdam eos cum terrâ* ; neque ſcelus eorum inultum erit diutiùs. *Adducam aquas diluvii ſuper terram, ut interficiam omnem carnem..... Univerſa quæ in terrâ ſunt conſumentur.* Tu verò cùm gratiam inveneris coram me ob pietatem & caſtum vitæ genus, ſervaberis, *& filii tui, & uxor tua, & uxores filiorum tuorum,* quos aquis omnes nolo ſubmerſos.

Ut autem inundationi eriperet me Creator omnium rerum Deus, dixit mihi : *Fac tibi arcam de lignis lævigatis.... Trecentorum cubitorum erit longitudo arcæ, quinquaginta cubitorum altitudo illius* ; meque juſſit ſtatim ut ædificata fuiſſet arca, eam ingredi cum uxore, & tribus filiis, & tribus earum uxoribus, quæ cùm tunc eſſent gravidæ, orbem iterum incolis frequentem poterant facere.

Inſuper dixit mihi : *Ex cunctis animantibus univerſæ carnis bina induces in arcam.... maſculini ſexûs & feminini, de volucribus juxta genus ſuum, & de jumentis in genere ſuo.... bina de omnibus ingredientur tecum, ut poſſint vivere. Tolles igitur tecum ex omnibus eſcis, quæ mandi poſſunt, & comportabis apud te : & erunt tam tibi, quàm illis in cibum.*

Hinc conjice, amiciſſime Viator, quàm multis curis atque laboribus oportuerit incumbere me, ut tam urgentibus juſſis obſequerer ; quamque valida brachiorum opera deſiderari potuerit, ut ſtabula, aviaria, ſejunctas caſas, tuguria, manſiunculas, & cænacula pararem in quibus poſſemus degere, & tot animantia diverſa continere.

Arca vix peracta fuit, cùm alitum & quadrupedum omne genus *duo & duo ingreſſa ſunt.... in arcam maſculus & femina* ; in quibus quærendis inſudare me non ſivit Deus Omnipotens, quæque ſponte ad arcam venire nutu ſolo juſſerat. Poſt eam ingreſſus ſum cum omni familiâ, & eramus omnino octo hominum animæ. Cùmque in eâ nos incluſiſſemus quâ die Deus præceperat, per quadraginta dies & noctes totidem imber

continuus, adeoque ſpiſſus in terram decidit ; ut non modò ſubmerſa fuerit facies univerſæ terræ, ſed & ſupra montes altiſſimos ad quindecim cubitorum altitudinem aquæ excreverint. Ita ut deleta ſit omnis ſubſtantia, *quæ erat ſuper terram, ab homine uſque ad pecus.* Poſt hoſce quadraginta dies prohibuit imbrem Dominus, *obtinueruntque aquæ terram centum quinquaginta diebus* ; quibus expletis, decreverunt, terraque paulatim ſiccata eſt.

Totum illud tempus clauſi remanſeramus in arcâ, verùm cùm jubente Deo Opt. Max. *ſuper montes Armeniæ* arcam requieviſſe advertiſſem, aperui feneſtram, & vidi circum arcam tantillum terræ ſolidæ ; affulſitque mihi ſpes brevi exſiccandam eſſe faciem univerſæ terræ, & ſtatui priſtino reſtituendam.

Poſt triduum, corvum dimiſi ex arcâ, ut viderem, utrum alibi exſiccata eſſet terra, verùm avis callida pedem nullibi certa ponere, in arcam reverſa eſt : *Expectatis autem ultra ſeptem diebus aliis*, iterum expertus ſum, & dimiſi *columbam ex arca* quæ ſimiliter reverſa eſt ut corvus ; ſed *portans ramum olivæ virentibus foliis in ore ſuo* ; & è lutoſis ejus pedibus intellexi ceſſaſſe aquas ſuper terram, & expectavi nihilominus ſeptem alios dies, poſt quos egreſſus ſum ex arcâ cum omni familia, *& omnibus animantibus, jumentis, & reptilibus quæ reptant ſuper terram ; ſecundùm genus ſuum.*

Primùm obtulimus holocauſta Domino, precati, ne terræ ultra malediceret *propter homines* ; ſed ſineret nos in eâ tranquillè vivere, & patrum noſtrorum annos æquare ; ibi domos & urbes, ut antea, ædificare ; præſertimque novi diluvii univerſalis terrore & metu liberari.

In vota noſtra venit Deus immortalis, apparuitque mihi, & dixit : Quandoquidem pœnas dedit mihi maledicta hæc & reproba mortalium ſoboles, quorum ſcelera furorem meum & iram concitaverant ; nihil in poſterum timeas ô Noë ; ſpero etenim futurum ut ſemper acceptus ſis mihi ; Itaque ſi quando ingruent imbres & procellæ, ne timeas univerſæ terræ inundationem. Quod verò poſcis me ; ſcilicet ut tu & poſteri tui, patrum tuorum poſitis annos vivere : id uni tibi tribuam Noë ; verùm poſteri tui non videbunt plures quàm viginti (*a*) Soles & centum. Pauciſſimorum ætas procedet ulterius. De cætero ne timeas novum diluvium, *arcum meum ponam in nubibus*, qui ſignum erit fœderis & pacti mei vobiſcum.

Promiſſis Deus ſtetit, Curioſe amantiſſime, arcus enim ille mirabilis ſemper ex eo frugum meſſis uberrimæ fuit indicium.

Dicam tibi præterea, mortalis amiciſſime, me primum plantaſſe vineam, & ex uvis jus exprimendi rationem inveniſſe ; cujus liquoris cùm me virtus lateret, caſu mihi contigit infeliciter, ut quâdam die nimis potus, & inebriatus, nudato corpore obdormirem, (quod quidem minimê decebat.) Supinus jacebam in domûs limine, multâ jam die ; ſomnoque gravatus admodum. Videns Cham alter è filiis meis pudenda patris nudata, riſit, & in cachinnos erupit ; quin ! vocavit & duos alteros fratres, ut eos ad irridendum me concitaret. (Duo fratres ipſius

(*a*) *Annos.*

vocabantur Sem & Japhet.) Sem consideratior & observantior risum fratris Cham improbavit, & comite Japhet accessit ad me retrorsum, verendaque mea pallio operuit. Experrectus cùm didicissem quid rei actum fuisset, maledixi Cham indigno filio in Chanaan & in posteris ejus, & certè Deus audiit vocem meam. Comminationes enim quibus eum devoveram haud irritas fuisse expertus est Nembrod nepos ipsius cùm temere turrim Babel ædificaret, cujus cupiebat ut culmen ad cælos usque pertingeret. Vixi nongentis quinquaginta annis; non item posteri mei. Hujusce rei causam exposui tibi. Vale, Curiose dilectissime.

DOUZE AUTRES TABLEAUX
DU MESME SALLON
DE L'APPARTEMENT DAUPHIN.

CEs six Tableaux, Passant, sont de la main d'ALBANE;
Adonis & Venus & ce Bain de Diane,
Celui des Dieux, sur cuivre, au Ciel representez,
La Déesse Cybele ayant à ses côtez
Bachus avec Cerès; Cypris à sa toilette,
Ayant la mine & l'air d'une franche coquette;
Marie en cuivre encor avec Jesus son Fils,
Et des Anges auprès modestes & bouffis.
La Bohemienne est l'ouvrage
Du fameux Peintre CARAVAGE;
Remarque ce jeune homme & qui lui tend la main
Pour sçavoir sa bonne avanture.
La Bachanale est du POUSSIN;
Venus paroît dormir d'une tendre posture,
Et son fils Cupidon repose sur son sein.
La Charité dépeinte est de BLANCHARD le Pere.
Cette Fuite en Egypte, & sur bois, te doit plaire,
C'est de RUBENS Peintre Allemand,
Qui l'a toucha fort tendrement.
FETI, Romain, qui d'ordinaire

Peignoit

Peignoit des débauches bien mieux
Que des ſujets plus ſérieux,
A dépeint ce Beuveur dont tu vois l'équipage.
PAUL BRILL Flamand, d'Anvers, a peint ce Payſage.
Curieux, nos récits ſont à preſent fort courts,
Mais ils ſeront plus longs ailleurs un de ces jours.

DUODECIM ALIÆ TABELLÆ,

IN AULA MINORI

ÆDIUM DELPHINI POSITÆ.

SEx hæ tabellæ, Viator amantiſſime, profectæ ſunt ab ALBANE pictore non infimi nominis; ſcilicet

Hæc Diana lavans ſe,
Venus & Adonis,
Hi Dii ſuperi in ære Cyprio expreſſi,
Hæc Cybele cui Bacchus & Ceres aſſident,
Venus iſta exornans ſe mundo muliebri,
Maria Virgo cum Chriſto juxta quem poſiti ſunt Angeli, in ære Cyprio expreſſa.

Bohemam cui juvenis porrigit manum ut ſibi felicia prænuncientur exhibuit CARAVAGE.

Bacchanalia pinxit LE POUSSIN. In hac tabellâ Venus videtur dormire, & in ipſius ulnis Cupido quieſcere.

Quæ tabella Charitatem exhibet; ea profecta eſt à BLANCHARD patre.

Fuga hæc Chriſti in Ægyptum in ligno expreſſa, autorem agnoſcit RUBENS pictorem è Germania oriundum.

Potor iſte in tabellâ exhibitus, expreſſus eſt à FETI Pictore Romano, quem maximè commendant profecta ab ipſo comeſſationum argumenta.

Paulus BRILL Belga ſylveſtrem hunc arborum proſpectum exhibuit.

Si brevius hîc, alibi fortaſſe fuſiùs tecum, Curioſe dilectiſſime, colloquemur.

LE CABINET
DE L'APPARTEMENT DAUPHIN
DU CHASTEAU DE VERSAILLES.

TOUS ces objets éblouiſſans
Demandent pour les voir à l'aiſe,
Beaucoup plus de loiſir & plus d'heures de temps
Que nous n'avons ailleurs employé de momens;
Il n'eſt rien qui n'enchante, il n'eſt rien qui ne plaiſe
Dans ce grand Cabinet ſi riche en ornemens,
Car le moindre d'entre eux au poids de l'or ſe peſe;
Voy de quelle fineſſe eſt ſon revêtement,
Le chef-d'œuvre admirable & le plus excellent
Dans l'art de marqueter eſt ce ſubtil ouvrage,
Dont BOULLE eut de tes jours l'induſtrie en partage.
Le tendre pinceau de MIGNARD
Eut au Plafond toute la part,
Et de tous ces Tableaux la Peinture accomplie,
Vient des grands Maîtres d'Italie,
Et des plus anciens dans cet art.
Enfin tes yeux, Mortel, ont de quoi ſe repaître,
Puiſque ce lieu leur fait paroître
Les raretez ici tellement à foiſon,
Qu'il ſemble dans le vrai que ſous notre horiſon
Le Soleil les auroit fait naître.
Hé! qui ne le penſeroit pas,
Conſiderant ce gros amas
D'Agathes, d'Onyxs & d'Opalles,
De tant d'ouvrages, de Bijoux,
Garnis & deſſus & deſſous

De ces Pierres Orientales
Que le gain attira chez nous.
Ces Cabinets, ces Porcelaines,
Dont la fabrique vient des terres Indiennes,
Ces Girandoles de criſtal,
Ces Luſtres ſi peſans faits de pierre de roche,
Ces curieux morceaux d'or, d'argent, de métal,
Sont des pieces, enfin, dont rien ailleurs n'approche,
Qu'on ne livre qu'aux mains d'un Prince libéral
Qui paye & récompenſe avec un cœur royal.
Ma fonction, Paſſant, à ton égard eſt faite,
Tous ces rares Tableaux ſi finement dépeints
Dans leurs doux coloris, dans leurs tendres deſſeins,
Te diront tour à tour de quoi leur ſujet traite.

PRETIOSA CURIOSAQUE SUPELLECTILE ORNATUM CUBICULUM IN ÆDIBUS DELPHINI,

In Castello Versaliensi.

QUÆ præ nimio fulgore tuos perſtringunt oculos ornamenta in quæ conjectus eſt obtutus tuus, Viator amantiſſime; ea quò commodè conſpiciantur, multò plures temporis horas exigunt, quàm alibi momenta conſumpſimus.

In hocce cubiculo ditiſſimo & ornatiſſimo nihil non placet, nihil non adridet, nihil non rapit animum admiratione. Vel minimum enim ipſius ornamentum auro pretioſius. Attende ad exquiſitiſſimum ipſius veſtitum, cujus partes ſectiles adeo delicatè & aptè conjunctæ ſunt, ut in eo peritiſſimus & celebratiſſimus artifex Boulle artem ſuam omnem exhauſerit. Laquearis opus ductum eſt penicillo pictoris eximii Mignard; celeberrimique pictores Itali haſce tabellas expreſſerunt in quas intueris.

Denique, Mortalis cariſſime, paſcere potes oculos aſpectu tot monilium, quæ tam infiniti ſunt pretii, quàm rarò difficulterque reperiuntur, quorumque tanta hîc affulget copia, ut hîc Sol ea procreaſſe videatur.

Et certè quis rem in dubium revocare poſſit, ſi colluſtret oculis congeſtam hîc Achatarum, Onychum, Opalorum, Baccarum, Margaritarum, Gemmarum Orientalium, cæterorumque monilium molem ? Veneria hæc vaſa ab Indis huc tranſvecta, pretioſa hæc armaria ductilia, Lychnuchi cryſtallini, tum baſis ſolidæ, tum penſiles, quos tam multa, tamque pura Cryſtallus obruit. Curioſa hæc omnia vaſa & ſigna ex auro, argento, metalloque confecta, adeò rara ſunt, ut ea nemo, niſi princeps dives & munificus, comparare valeat.

Jam meo erga te defunctum ſum officio, Viator amantiſſime, ab ipſis pulcherrimis tabellis quas hîc intuere, modò, ex ordine, cujuſque diſces argumentum. Vale.

SEPT TABLEAUX
DU CABINET
DU MESME APPARTEMENT DAUPHIN.

CEs deux Portraits qu'on voit enſemble,
De Pontorme & de Raphael,
Et dont chaque tête reſſemble
Si fortement au naturel,
Sont peints par ce dernier d'un renom immortel.
L'autre Portrait ſur bois de Jeanne de Sicile,
Eſt de ce même Peintre habile.
La femme qui ſe coëffe eſt du grand TITIEN,
Et cette Circé, du GUERCHIN,
Sçavant Deſſinateur comme Peintre moderne.
Cette Judith tenant la tête d'Holopherne,
Eſt du Flamand Lambert ZUSTRUS.
La Vierge à qui tu vois entre les bras Jeſus,
Ainſi que cette Paſtorale,
(Qu'aucun autre dans l'art n'égale,)
Furent dépeints jadis par le GIORGION,
Et Peintre Italien en réputation.

SEPTEM TABELLÆ
IN PRETIOSO ÆDIUM DELPHINI CUBICULO.

HAs duas Tabellas in quarum alterâ ſimul exhibentur pictores celèberrimi PONTORME & RAPHAEL, in altera vero exhibetur in ligno JOANNA SICULA, pinxit idem ipſe RAPHAEL pictor eximius. Mulier quæ comam adornat expreſſit LE TITIEN. Tabella hæc, Viator amantiſſime, quæ Circen refert, autorem agnoſcit DU GUERCHIN. Hanc Judith manibus caput Holofernis geſtantem opus ſuum agnoſcit LAMBERTUS ZUSTRUS Belga; GIORGION verò pinxit hancce B. Mariæ effigiem Chriſtum in ulnis gerentis, nec non has choræas quæ à paſtoribus celebrantur.

LE VESTIBULE
SOUS LE CHASTEAU DE VESAILLES;
ENTRE LA PETITE COUR DE MARBRE
ET LES JARDINS.

MOn terrain eſt un long eſpace vuide,
Dont le deſſus voûté ſert d'un appui ſolide,
Pour ſupporter tout le fardeau
De la façade du Château.
J'ai même, comme Atlas, ſur mes épaules larges,
La plus précieuſe des charges,
C'eſt l'appartement de LOUIS,
Et la Chambre du lit où ce Héros repoſe;
Ainſi par tel emploi mon poſte eſt d'un grand prix;
Si l'on me garde à vûe, on en a bonne cauſe,
Mon paſſage le jour ſe rend libre à chacun,
Et la nuit il n'eſt plus commun:
Tu peux donc à preſent, (ſans craindre que ce Garde
Ne t'arrête & ne te retarde,)

Conſiderer à ton loiſir
Ces ſeize Colonnes de Rance,
C'eſt un marbre très fin brillant comme un Saphir
Et d'une Dorique ordonnance.
Du côté des Jardins tu me vois tout à jour,
Et comme de celui de la petite Cour,
Separé des deux parts par cette riche Grille,
A travers ſes barreaux où l'or à tes yeux brille ;
Tu découvres déja de loin comme de près
Un ſpectacle infini de merveilleux objets :
Franchis donc à preſent ma ſuperbe barriere,
Le grand Perron qui ſuit t'offrira ſa carriere ;
Mais un ſujet ſurvient qui veut te retenir,
Ces deux marbres taillez voudroient t'entretenir.

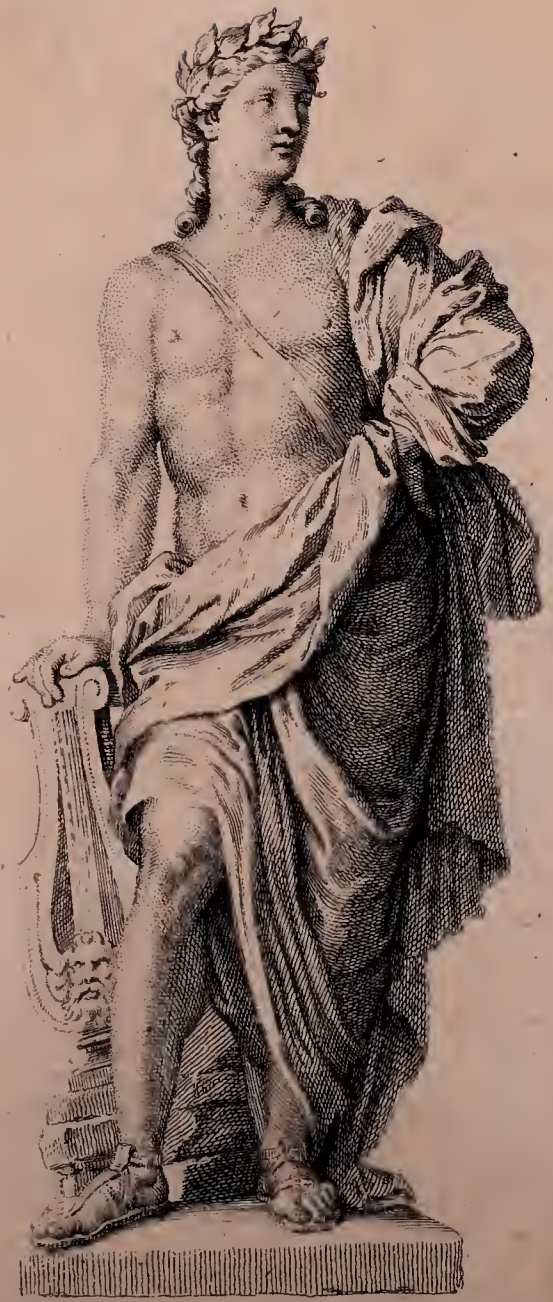
VESTIBULUM

MINIMAM INTER AULAM MARMOREAM

ET HORTOS CASTELLI VERSALIENSIS.

SOLUM meum, Mortalis amiciſſime, longum complectitur ſpatium fornicatum quòd integrum hujuſce Regiæ propylæum ſuffulcit, ut & cubiculum in quo Rex ſolet quieſcere. Aditum præbeo in hortos ex aulâ minimâ marmoreâ. Colluſtra oculis ſexdecim haſce columnas è marmore Leodienſi confectas quibus camera mea ſuper impoſita eſt ordine ſtrictas Dorico, & nitore ſapphiros exæquantes. Ex hortorum parte claudit me ſplendida cancellatio, ut è parte aulæ minimæ. Superbum ergo meum repagulum tranſgredere, ut inviſas podium elegantiſſimum quod horto imminet. Verùm ſiſte gradum ; tecum colloqui geſtiunt hæ duæ ſtatuæ infrà fornicem meum poſitæ.

Tom. 2. fig. 34.



APOLLO | APOLLON

Tom. 2. fig. 28.

DIANA. | DIANE

DEUX STATUES
DU VESTIBULE,
SOUS LE CHASTEAU DE VERSAILLES.

MA Statue à tes yeux repreſente Apollon,
Le marbre en fut taillé par le Sculpteur RAON,
Et quant à moi je ſuis Diane & la Déeſſe
Qu'on nommoit autrefois la grande Chaſſereſſe,
ROGER Pariſien, & Sculpteur de renom,
Tailla mon marbre blanc avec délicateſſe;
Phébus * te doit parler ailleurs plus amplement,
Viens me voir à Marly, car j'en veux faire autant.

* *Apollon & Diane, tome 9.*

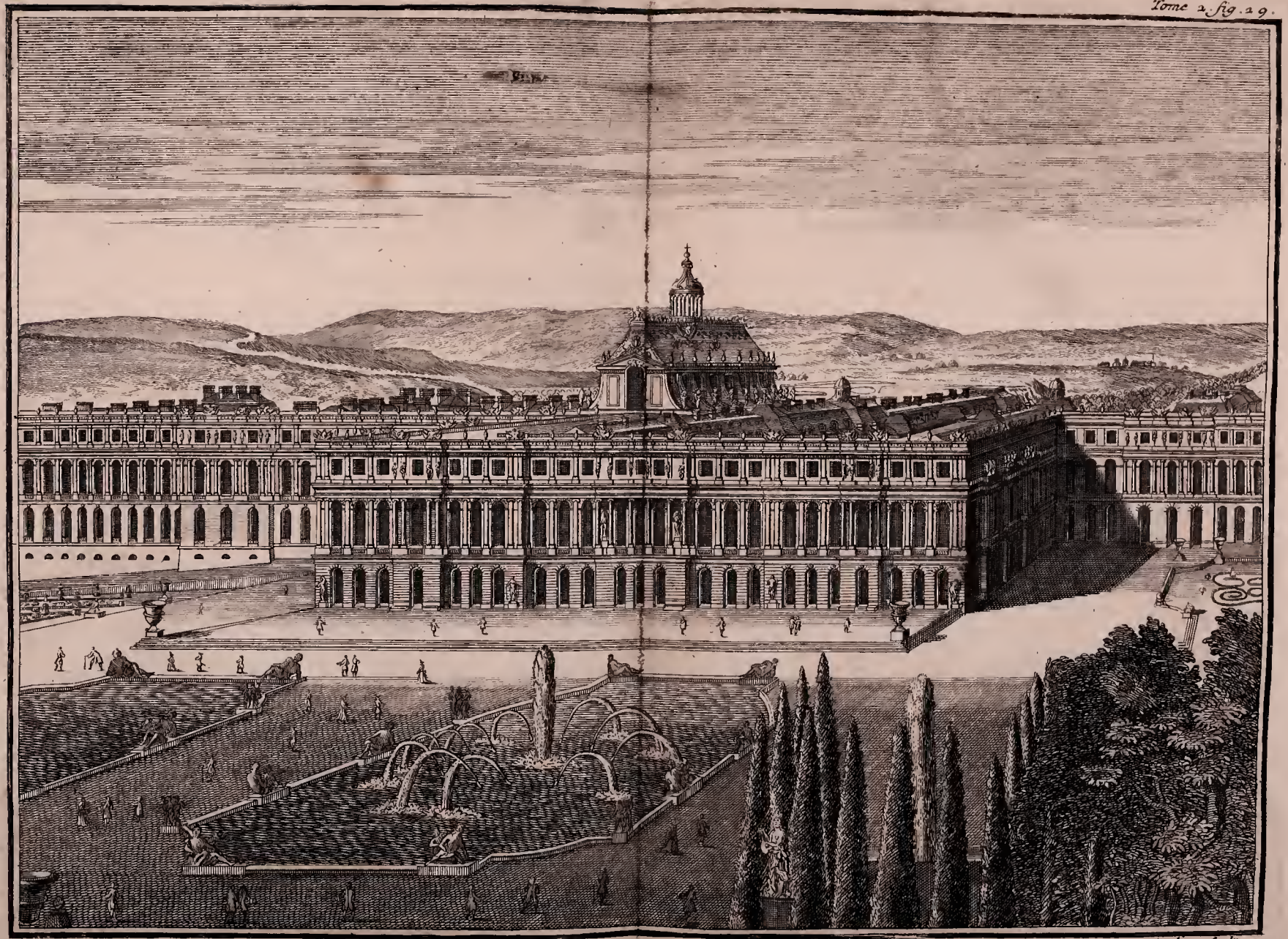
DUÆ STATUÆ
IN VESTIBULO
CASTELLI VERSALIENSIS POSITÆ.

MEA ſtatua, Curioſe dilectiſſime, refert Apollinem & profecta eſt ab eximio ſculptore RAON; alibi tecum colloquar fuſiùs. Meam verò quæ tuos ob oculos Dianam deam venationi præpoſitam exhibet, ſculpſit ROGER Pariſinus. In Caſtellum Marliacum ſi veneris, non erit injucundum tibi meum colloquium.

LE GRAND PERRON
DU CHASTEAU DE VESAILLES;
DU COSTE' DES JARDINS.

PASSANT je voy ton embarras,
Ta marche eſt ſuſpendue, elle eſt lente & rétive;
Tu ne ſçais où tourner tes pas,
Tu n'es pas le premier à qui la choſe arrive,
Car un Mortel frappé des objets pleins d'appas,
De ma brillante perſpective
Se trouve d'abord ſi ſurpris,
Que ſa volonté, ſes eſprits,
Demeurans arrêtez & comme en léthargie,
(Croyant que ce qu'il voit eſt un ſonge ou magie,)
Il faut que les premiers momens
Puiſſent bien convaincre ſes ſens,
Pour porter ce réel au fond de ſon idée,
Où lorſque cette image eſt peinte & bien gardée,
L'eſprit ſe débaraſſe, entre en raiſonnement,
Tient enſuite conſeil avec le jugement,
Sur le meilleur choix qu'il doit faire:
Enfin vers où le corps fera ſon mouvement,
A quoi la volonté, ſa cheville ouvriere,
Donne après ſon conſentement,
Et les membres enſuite agiſſent bruſquement
Pour obéir à la derniere.
Je te rencontre ici dans un pareil état,
Et tu dois m'avouer que ce ſecret combat
Se paſſe de même en ton ame
Au temps que je te parle, & qu'à propos j'entame

Un



Grand Perron du Chateau de Versailles

Podium Maximum Castelli Versaliensis Aveline Sculp.

Victoria ex Otomanis in Hungariâ reportata. | *Victoire remportée sur les Turcs en Hongrie.*

Hyspaniæ præstat Gallia. | *Preseance de la France sur l'Espagne*

SILENUS, Statua ænea. | SILENE, *Statue de bronze.*

ANTINOÜS, Statua ænea. | ANTINOÜS, *Statue de bronze*

APOLLO Statua ænea. | APOLLON *Statue de bronze.*

Un ſimple & familier diſcours,
Et qui ſera pour toi d'un utile ſecours;
Car ces ſuperbes lieux ſont d'une vaſte enceinte,
Où comme dans un labyrinthe
On perd la tramontane, on s'égare en chemin,
Si l'on n'eſt pas guidé par une ſûre main,
Autrement ſans ceſſe on tournoye,
On cherche, on ſe fatigue en vain.
Pour te remettre donc un peu mieux ſur la voye,
Promene-toi dans mon terrain,
La place, d'ornemens n'eſt pas ſi dépourvûe,
Au lieu de t'éblouir & de jetter la vûe
Sur ce charmant Proſpect que tu vois éloigné;
Examine de près la beauté des ouvrages
Dont je me trouve accompagné.
Voy ces Vaſes ſi hauts où ſont les avantages
Que remporta LOUIS LE GRAND
En Hongrie autrefois * ſur l'Empire Othoman,
Et la juſte raiſon qu'il tire de l'offenſe
(De la derniere conſequence,)
Que l'Eſpagnol fit à l'honneur **
Comme au premier rang dû à la noble grandeur
De l'ancien Royaume de France,
Qui ſur cette Couronne a pas & préference,
Ils ſont de marbre blanc comme d'un très haut prix;
C'eſt toi COISEVOX qui les fis;
On tient auſſi beaucoup de compte
Des quatre Figures de fonte,
Dont chacune s'adôſſe aux murs de ce Château
Et preſque avec moi de niveau.
Avance-toi, Paſſant, vers elles,

* *A la Bataille de S. Gothard.* ** *Aux Tableaux du Plafond de la Grande Galerie, tome* I.

Et ne crains point ces ſentinelles
Qui n'empêchent jamais les gens d'en approcher,
Quand on les voit ſans les toucher;
Tu ne peus être inſtruit ici par ces Figures
De leurs diverſes avantures,
Mais tu pourras d'abord en ſçavoir la raiſon,
En apprenant d'elles leur nom.

PODIUM MAXIMUM
CASTELLI VERSALIENSIS,
QUA HORTOS SPECTAT.

MIHI, Viator cariſſime, videris attonitus, greſſu titubans, & incertus quò feras pedem; non tibi primo idem contigit. Quem enim movent objecta varia in loco meo oculatiſſimo & ſplendidiſſimo poſita; ille primo intuitu adeò commovetur, ut mentis impos & animi, & quaſi veterno correptus, ſeu ratus ſomnium videre ſe, ſenſus primùm nitatur confirmare, ut rem ipſam mens percipiat; aut impreſſa rei vitalis imago ſui cognitionem explicet, quò mens ratiocinando judicium aſſequatur & decernat quonam ſe verſura ſit, & greſſus viatoris dirigere, cui poſtea voluntas axis imbolus aſſentitur & jubenti cætera membra ad nutum morem gerunt.

Talis mihi videris, Curioſe dilectiſſime, mihique fateberis in animo tuo tacitum hoc belli genus moveri, eo ipſo quo tecum loquor, & ordior familiare colloquium, è quo percipies utilitatem. Superbiſſimi enim hi loci tam ampli ſunt, tamque vaſti ambitûs; ut in iis velut in labyrintho facilè aberres, niſi fida te manus ducat quæ mæandros noverit.

Rectum igitur ſequamur iter, & deambula in ſolo meo quod auguſtum faciunt plurima, eaque venuſtiſſima ornamenta. Non delectat me tuos oculos jam nunc perſtringere, & in locum huncce remotiſſimum mittere quem intueris; propiùs inſpice opera eximia quæ me illuſtrant, inſpice Vaſa (a) hæc altiſſima ex albo marmore, in quorum altero exhibita eſt Victoria à copiis LUD. Magni ex Otomanis in Hungariâ reportata, in altero verò videtur ut Hiſpania Galliæ gradum cedat & præſtantiam.

Plurimi etiam æſtimantur Figuræ quatuor Æneæ fuſæ, quas muris meis vides applicitas. Jam jam tecum collocuturæ ſunt, ab ipſis audies quorum referant imaginem.

(a) *Hæc ſculpſit Coiſevox.*

Bacchus Statua ænea. | *Bacchus statue de bronze*

QUATRE STATUES DE BRONZE

POSE'ES SUR LE GRAND PERRON DU CHASTEAU DE VERSAILLES, DU COSTE' DES JARDINS.

COMME premier en tête ici de la rangée,
Et de Figure encor de nous la plus âgée,
Et même le plus près du Logement Dauphin,
Je parlerai pour tous : Je ſuis le vieux Silene,
Et Pere nourricier du jeune Dieu du Vin,
Dont je buvois par jour cent coups à taſſe pleine ;
Ce jeune homme après moi ſe nomme Antinoüs,
Et l'autre eſt Apollon & le dernier Bacchus ;
Des deux Suiſſes KELLERS nous ſommes tous l'ouvrage,
Et dans l'art de la fonte ils ſont très renommez ;
Nous te tiendrons ailleurs un plus ample langage,
Tes eſprits en ſeront ſatisfaits & charmez.

STATUÆ QUATUOR ÆNEÆ

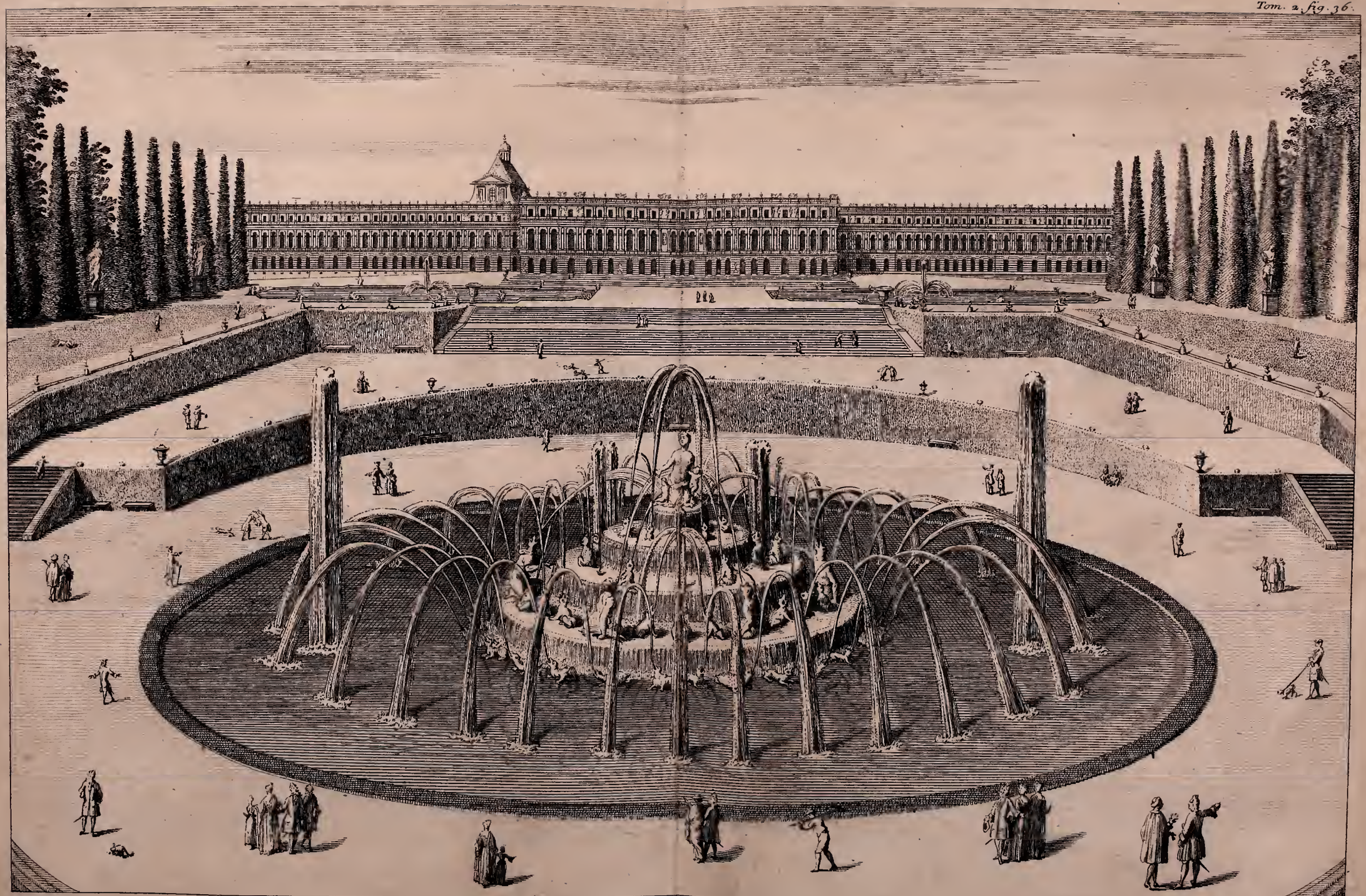
IN PODIO CASTELLI VERSALIENSIS, QUA SPECTAT HORTOS, POSITÆ.

SOCIOS inter ego natu Maximus, aliorum nomine, tecum colloquar, Viator amantiſſime, enarraboque tibi me ſenem illum referre cui Syleno nomen fuit, cujuſque alumnus fuit Deus vino præpoſitus. Antinoüm vocari juvenem juxta me poſitum ; alterum ab illo dici Apollinem, quartum verò Bacchum nuncupari. Fuderunt nos artifices primi nominis dicti LES KELLERS. Speramus futurum ut alibi tecum diutiùs colloquamur, & lepidiſſimis fabulis aures tuas demulceamus.

LA GRANDE FAÇADE DU CHASTEAU DE VERSAILLES, DU COSTE' DES JARDINS.

LE GE'NIE.

TOY ni d'autres jamais n'ont pas vû dans l'hiſtoire
Des nouveaux & des anciens temps,
Qu'il y ſoit fait récit de pareils bâtimens
A ceux qu'ici tu vois & qu'on a peine à croire,
Quand les yeux n'en ſont point les témoins convainquans;
On n'apprend pas non plus par les vieux monumens,
Deſquels on voit encor la ruine & les traces
En differens Pays de ce vaſte Univers,
Que ces grand bâtiſſeurs d'édifices divers
Qui dreſſoient ſur les monts Pyramides, Terraſſes
Et Jardins qu'on eût crû ſuſpendus dans les airs,
Euſſent gens pour bâtir dans cet art bien experts;
Ils ne mettoient ſur pied que des épaiſſes maſſes,
Sans autre arrangement que la confuſion;
Cinq cens mille ouvriers & même un million,
S'y trouvoient employez pendant cinquante années
Que telle entrepriſe duroit;
De ſorte que ſouvent le fondateur mouroit
Sans les avoir vû terminées:
Tous ces grands frais n'aboutiſſoient
Qu'à des Châteaux maſſifs ou Maiſons de plaiſance,
Sans ordre, obſcurs, ſans goût, ſans art, ſans élegance,
Qu'en forme de priſons ces Princes bâtiſſoient.
Ce qu'a conſtruit LOUIS eſt bien d'une autre eſpece;



A. Heriset Sculp.sit

La Grande Façade du Chateau de Versailles sur les Jardins.

Propylæum Castelli Versaliensis ex hortis conspecti.

Tout a le fin de l'art & ſa délicateſſe ;
Tout eſt clair, iſolé, loin même dêtre obſcur,
A peine au dedans l'œil apperçoit-il un mur :
Ceux du côté du jour ſont tous preſque en croiſées
Et les murailles oppoſées,
(Dont le corps ni le nud ne ſont point ſous l'aſpect,)
Sont ordinairement garnies
De meubles précieux ou de glaces unies,
Qui des dehors lointains formans le doux reflet,
Y font croire un jour veritable ;
Ainſi par ce moyen ſuperbe, ingénieux,
Chacun de ces aimables lieux
En paroît plus riant, plus clair, plus agréable.
D'ailleurs les ouvriers qui louerent leur main
Pour élever cet édifice,
Ne donnerent jamais dans ce libre excercice,
La ſueur de leurs corps ni leur travail en vain.
Le payement étoit certain,
Tout en deniers comptans & fait avec juſtice,
Suivant l'ordre du Souverain ;
Mais ces Princes anciens, contre tout droit humain,
Employoient pour cela des nations eſclaves,
Qu'ils nourriſſoient alors & d'ognons & de raves,
Et forçoient au travail, ſans autre payement
Que ces vivres communs qui coûtoient peu d'argent ;
Ainſi ſur ce calcul, à bon droit on peut dire,
Que tel Roi de ce temps, ainſi dans ſon Empire,
Pouvoit bâtir à bon marché,
Et mettre tant d'hommes ſur pied,
Qu'on nourriſſoit comme des bêtes,
Et qui devenoient Cerfs par la loi des conquêtes :
Mais vingt mille ouvriers que LOUIS employoit,

Et qu'en argent il ſoldoyoit,
Lui coutoient de plus groſſes ſommes
Qu'à ces Rois un million d'hommes
Forcez, ſans payement, mal nourris & tous nus,
Au lieu qu'on vit ceux-là leſtes & bien vêtus,
Embraſſer avec joye un œuvre volontaire,
Bien payez de LOUIS & faiſant bonne chere,
Et loin qu'ils fuſſent même un malheureux ramas
De peuples ſubjuguez dans les fers, dans les chaînes,
Et qu'on traîne au travail par des loix inhumaines,
C'étoit l'élite des Soldats
Qui ſervoient ſous leur maître aux Sieges, aux Combats,
Et travaillans ici pleins d'ardeur & de joye,
De même qu'ils alloient au butin, à la proye,
Quand l'ennemi défait, honteux,
Prenoit la fuite devant eux.
Ces travaux-ci, de plus, n'étoient pas de durée,
L'entrepriſe à temps fixe en étoit meſurée,
Au lieu qu'on employoit un demi ſiecle entier
Pour le moindre de ceux de ces anciens Monarques,
Qui ſans en voir la fin, étoient ravis des Parques.
Mon Bâtiment, tout d'un autre air,
Qui paſſe dans le goût & dans le magnifique,
Ces Coloſſes anciens, ſoit de marbre ou de brique,
En moins d'un luſtre fut fini,
(Terme fort court pour un ouvrage immenſe,
Qui ne peut être fait que par une Puiſſance
Dont le tréſor eſt bien garni,
Et qu'on ſert avec zele ainſi qu'en diligence;)
Il eſt même arrivé qu'au plus fort d'un hiver,
Qui n'interrompoit point le cours de mon ouvrage,
(Quoique le froid caſſât & la pierre & le fer,

Et qu'au fond le temps fût peu propre au maſſonnage,)
Le plâtre avec l'eau chaude étoit toujours gâché,
Tant la rigueur du temps étoit alors outrée,
Et tant chacun fut attaché
A ſervir ſous ce Roi contre vent & marée.
Mais il faut ſatisfaire à ton intention
Qui voudroit un détail de ma deſcription;
Faiſons un tour de promenade;
Vit-on jamais une façade
Dont l'air ſoit plus brillant, plus riche, plus égal,
Ni d'édifice enfin d'une vaſte étendue,
Où ſe perd, comme ici, la vûe?
Conſidere de près mon grand corps principal,
N'a-t-il pas certain air majeſtueux, royal,
Avec ſes deux ſuperbes aîles?
Voy ce choix qu'on a fait des pierres les plus belles,
Car le marbre eſt moins propre au tranchant du ciſeau,
Pour tous ces bas reliefs qui parent le Château,
Comme pour façonner le reſte des Sculptures,
Qui ne veulent ni marbre & moins de pierres dures.
Penſerois-tu bien, qu'en longueur,
On donne à ma pompeuſe maſſe
Dix-huit cens pieds complets de face?
Curieux, à coup ſûr j'ai la gloire & l'honneur
Qu'en cela comme en tout, en richeſſe, en ſplendeur,
Mon bâtiment tout autre efface;
Mais entre nous, enfin, j'ai peur
Qu'un récit continu ſi long ne t'embarraſſe,
Il vaudra, je croi, mieux qu'à repriſe il ſe faſſe,
Le grand Corps du Milieu va décrire ſon poids,
Et les Aîles après feront ſonner leur voix;
Et comme j'en ſuis le Génie,
Je vais, ſi tu le veux, t'y tenir compagnie.

PROPYLÆUM MAXIMUM
CASTELLI VERSALIENSIS,
QUA HORTOS SPECTAT.

Loquitur Genius.

IN vetuſtiſſimis hiſtoriis, Curioſe dilectiſſime, nunquam legiſti, memoriæ prodita fuiſſe tam ſuperba tamque magnifica ædificia, quàm ea quæ nunc conſpicis, quorum pulchritudo fidem omnem exſuperat apud eos qui ea non viderunt. Neque etiam è vetuſtis ædificiis, aut innumeris antiquarum Regiarum ruinis colligitur, ſummos illos principes à quibus extructa fuerunt, quique penſiles hortos, pyramides, terreas munitiones, & alia opera exquiſitiſſima ſtruenda curaverunt, tam peritis tamque delicati guſtûs archytectis uſos fuiſſe. Lapideas tollebant moles quas ordo nullus illuſtrabat niſi confuſio. In his ſtruendis perſæpè hi principes hominum exercebant decies centena millia, per quinquaginta annos quorum ſpatium ad tantorum operum perfectionem deſiderabatur. Sæpè etiam vitâ fungebatur princeps redemptor operis, antequam eſſet abſolutum.

Quas verò juſſit ædes Ludovicus extrui, in iis omni ex parte micant Venuſtas, Elegantia, Guſtus eximius, Ars ſingularis & delicatiſſima. Clara ſunt omnia, undequaque ſejuncta; vix interius vel minutiſſimam muri partem videas!

Quâ lumen ſubit, muri omnes ſunt ferè feneſtrales ſcapi in crucem commiſſi. Muros oppoſitos videre nequeas, ſiquidem omnes altiſſimis laminis criſtallinis veſtiti ruris & hortorum extra poſitorum ſpeciem referunt, & adducunt in opinionem eſſe ſe veras feneſtras quæ verò lumini præbeant aditum. Sicque tam ingenioſus, tamque ſplendidus locorum ornatus efficit ut omnia fulgida, amœna & ab omnibus undequaque ſejuncta videantur.

Adde non opifices vi coactos fuiſſe quibus uſus eſt Ludovicus. Operam ſuam ſponte obtulerunt & præſens ipſis multaque numerata eſt pecunia. Reges verò & Principes, de quibus ſupra dixi, in extruendis ædificiis, neminem pecuniâ conducebant, ſed vi cogebant ad laborem Gentes domitas & mancipiorum greges quos rapis alebant, & cepis proindeque facillimum ipſis erat, permultos nullis ſumptibus operarios exercere quos alebant haud ſecus atque belluas.

Concludamus ergo biſdena opificum millia, ſtipendia merentium quibus utebatur Ludovicus, cùm has ædes his in locis extruxit, pluris illi conſtitiſſe quàm his Principibus hominum decies centena millia quos ad laborem vi coactos, malè nutritos, nudoſque, nullâ mercede donabant.

Præterea vix luſtrum elapſum eſt dum hæc Regia extrueretur. Contra

Regum

Regum antiquorum ædificia per ævum integrum sæpè sæpiùs non absolvebantur, nec ea perfecta videbat Rex qui inchoaverat.

Sed, Viator amantissime, deambulemus nunc & singulatim hujusce Palatii venustates intueamur. Quis unquam propylæum vidit splendidum, augustum, vastumque magis, cujusque magis commendari possit symmetria.

Propiùs inspice præcipuam hanc ædium quadratam molem, quàm superbæ hæ duæ Alæ comitantur; Attende ad exquisitissima saxa è quibus confecta sunt odificia, & ad omnia hæc anaglypta quibus Castellum decoratur, & in quibus multò magis emicat sculptura quàm si marmor adhibitum fuisset, ad hæc opera minus apta materies.

Credasne mille & octingentis pedibus longum esse hujus Castelli propylæum? Fidem habe mihi, Curiose dilectissime, splendore & divitiis omnia quæcumque sunt in orbe universo ædificia vincere me jure gloriari possum, & id honori summo ducere. At timeo ne tam diù continuatum, nec interruptum colloquium tibi fastidium pariat. Crebrioribus utemur intervallis; quapropter præcipua hæc quadrata & media ædium moles separatim suas sibi venustates exponet, duæque Alæ propylæi mei postea tecum alternis colloquentur, cùm verò sim omnium harumce ædium Genius, tibi, carissime Viator, comes adero, si tibi videbitur.

LE GROS PAVILLON
DU MILIEU DE LA GRANDE FAÇADE
DU CHASTEAU DE VERSAILLES,
SUR LES JARDINS.

JE suis des Bâtimens d'ici le plus grand corps,
J'occupe le milieu de mes deux vastes Aîles;
Mais vers les Jardins, en dehors,
De près de trois cens pieds je m'avance plus qu'elles;
Cette grande saillie ainsi
Me procure à moi seul trois faces,
Qui sur ces grands Jardins anticipent leurs places
Que je vais te décrire ici.
L'ancien corps du Château par derriere m'adosse,
Sa vûe est au Levant & tire vers Paris;

Mais ſa deſcription ſeroit vaine & trop groſſe,
Ce ſeroit repeter ſes precedens récits.

PRÆCIPUA, QUADRATA ET MEDIA ÆDIUM MOLES,

QUAM COMPLECTITUR PROPYLÆUM CASTELLI VERSALIENSIS,

QUA HORTOS SPECTAT.

PRÆCIPUA moles hujus ædificii quod conſpicis, ego ſum, Viator dilectiſſime, mediumque locum teneo vaſtas inter duas Alas quæ juxta me ex utroque latere poſitæ ſunt. At prominco pluſquàm illæ in hortos ferè 300 pedum ſpatio. Sic ingens illa prominentia ſeu projectura triplicem mihi tribuit faciem quâ hortos ſpecto; Dorſo adverſa ſum & applicata antiquo Caſtello cujus propylæum ad Orientem ſpectat Pariſios. Verùm cùm illud ſeſe tibi videndum expoſuerit, non opus eſſe duco tecum rurſus de ipſo colloqui.

LA FACE PRINCIPALE ET OCCIDENTALE DU CHASTEAU DE VERSAILLES,

DU COSTE' DU PARTERRE D'EAU.

DEPEIGNONS donc d'abord ma face Occidentale,
Et regardée ici comme ma principale;
La Grande Galerie avec les deux Sallons,
Occupent ſeuls la même face;
Je n'ai rien au-deſſus, le comble en tient la place,
On ne l'apperçoit point, & tous ſes environs
Sont parez d'ornemens que nous te décrirons,
Ainſi c'eſt là le haut & tout le ſeul étage.

Pour le logement bas qui remplit le deſſous ;
C'eſt le Veſtibule en ceintrage,
Qui des Jardins aux Cours eſt le commun paſſage,
Il a pourtant à droit, à l'un de ces deux bouts,
Le Logis du Dauphin d'une face en partie ;
A l'autre bout, à gauche, eſt une Aîle bâtie
Du riche Appartement des Bains.
Du côté d'Occident, toujours ſur les Jardins,
(Car de mes trois côtez je n'ai pas d'autre vûe,)
Voyons les ornemens dont elle eſt revêtue.
Trois grands avant-corps à balcons
Egaux dans leurs riches façons,
En rendent l'aſpect magnifique ;
Six Colonnes d'ordre Ionique
Du balcon du milieu ſont le ferme ſoutien,
Les autres en ont quatre, ils portent des Figures
Des plus délicates ſculptures,
Et que d'embas encor on diſtingue aſſez bien,
Pour connoître d'un œil certain
Qu'en leur poſition également ornée
Sont les douze mois de l'année.*
Apollon & ſa ſœur, (La Lune & le Soleil,)
Du Balcon mitoyen groſſiſſent l'appareil ;
Ce qu'on voit au deſſous de ſa large corniche,
Sont la Nature & l'Art, chacune dans ſa niche,
Comme étant dans ces lieux en douce liaiſon.
Sur tous les bas reliefs, au-deſſus des croiſées
Qui fourniſſent les jours à mon gros Pavillon,
Tu vois les marques inciſées
Des Jeux qu'ont ces enfans & dans chaque ſaiſon ;
Ces maſques en ſculpture en forme de viſages,
Chacun de ſexe different,

* *Premier tome, leur récit.*

Dans chacune des clefs dù bas Appartement,
Te repreſentent les images
De tous les divers degrez d'âges,
Depuis douze ans juſques à cent :
L'année, en ſes ſaiſons, étant ainſi complette,
Eſt de la vie humaine une image parfaite ;
Fais la remarque, Ami, que dans ce grand Palais
On voit preſque par tout une juſte harmonie,
Que la ſage Morale avec l'Art eſt unie,
Que tout parle & s'accorde & ſe ſuit de bien près,
Que tous mes ornemens dans cet eſprit ſont faits,
Et par relation au cours de cette vie.
Le plus haut de ce bâtiment
Au-deſſus de l'Attique, a pour riche ornement
Une ſuperbe balluſtrade
Qu'on apperçoit regner le long de ma façade,
Et des autres côtez auſſi pareillement ;
Les deux aîles encor ont la même parade.
Auprès de ce balluſtre on voit des Piédeſtaux
Portant des armes en monceaux, *
Et des Vaſes dont les Figures
Qui s'y mêlent enſemble, y ſervent de parures,
Et de loin & de près, ont des dehors très beaux.
Voila, je croi, Paſſant, tout le détail qu'embraſſe
Cet incomparable morceau
De mon Occidentale face,
Et qui regarde à plein ſur le Parterre d'eau.

* *Des Trophées.*

FRONS PRÆCIPUÆ MOLIS ÆDIUM CASTELLI VERASLIENSIS VERSUS PLANUM AQUARIUM AD OCCIDENTEM.

MOx expositura tibi sum, Curiose amantissime, quæ sit mea frons ad Occidentem. Propylæi mei spatium occupant major Porticus, & Aulæ duæ Belli scilicet & Pacis, nec ulla superiùs est ædium pars nisi culmen aut tectum cujus conspectum oculis negant ornamenta quibus circumcinctum est, quæque tibi modo describam.

Quòd ad ædes attinet positas infra majorem Porticum; Vestibulum fornicatum mirare quod ex aulis in hortos transgredientibus præbet aditum; in extremis ad dextram agnosce ædes Delphini; ad lævam splendidas ædes Balnearias.

Inspicianus, Viator amantissime, ornamenta quibus ad Occidentem frons mea decoratur, versus hortos scilicet; non enim aliò spectat triplex illa mea facies, quàm visu magnificam faciunt tres ille prominentes partes ædificii superioribus ornatæ projecturis, quarum eadem est symmetria.

Projecturam mediam suffulciunt sex columnæ ordine Ionico structæ; Duarum aliarum projecturarum utramque suffulciunt columnæ quatuor. A lateribus has variæ decorant Statuæ in loculamentis positæ,& aliæ Figuræ quibus anni menses(a) duodecim exhibentur.Solem & Lunam referunt signa Apollinis & Dianæ utrique lateri mediæ projecturæ applicita, cujus sub lata coronide videas & alia signa quæ Naturam & Artem referunt, quia scilicet his in locis concordes vivunt & regnant.

Omnia hæc dimidiæ eminentiæ opera, infrà fenestrales scapos mediæ molis ædium, ubi est frons ejus præcipua, puellos exhibent variis ludis se pro variis tempestatibus oblectantes. Hæ larvæ scalpro elaboratæ quas conspicis infrà umbilicos fenestrarum partis inferioris ædium, quæque facies hominum utriusque sexûs exhibent, varios ætatis gradus referunt ab anno duodecimo ad centesimum; Annus enim in varia tempora similiter distinctus vitæ humanæ curriculi perfecta est imago.

Observa, carissime Viator, in singulis hujusce Palatii partibus, harmoniam quamdam & condecentiam regnare quæ quadrant in omnia quæ ibi sunt exhibita. Ars ibi cum Æthicâ cohæret, singulaque ornamenta quibus frons mea decoratur eâ mente facta sunt atque dispositа; eorumque signa ad vitæ humanæ cursum directa sunt. Superior pars ædium supra atticum ornata est cancellis superbissimis quibus frons mea præcipua ut & duæ aliæ circumseptæ sunt. Alæ duæ lateribus meis applicitæ similibus instructæ sunt ornamentis; & propè cancellos dispositа sunt tropæa & vasa quæ cominùs & eminùs oculos mirum in modum de-

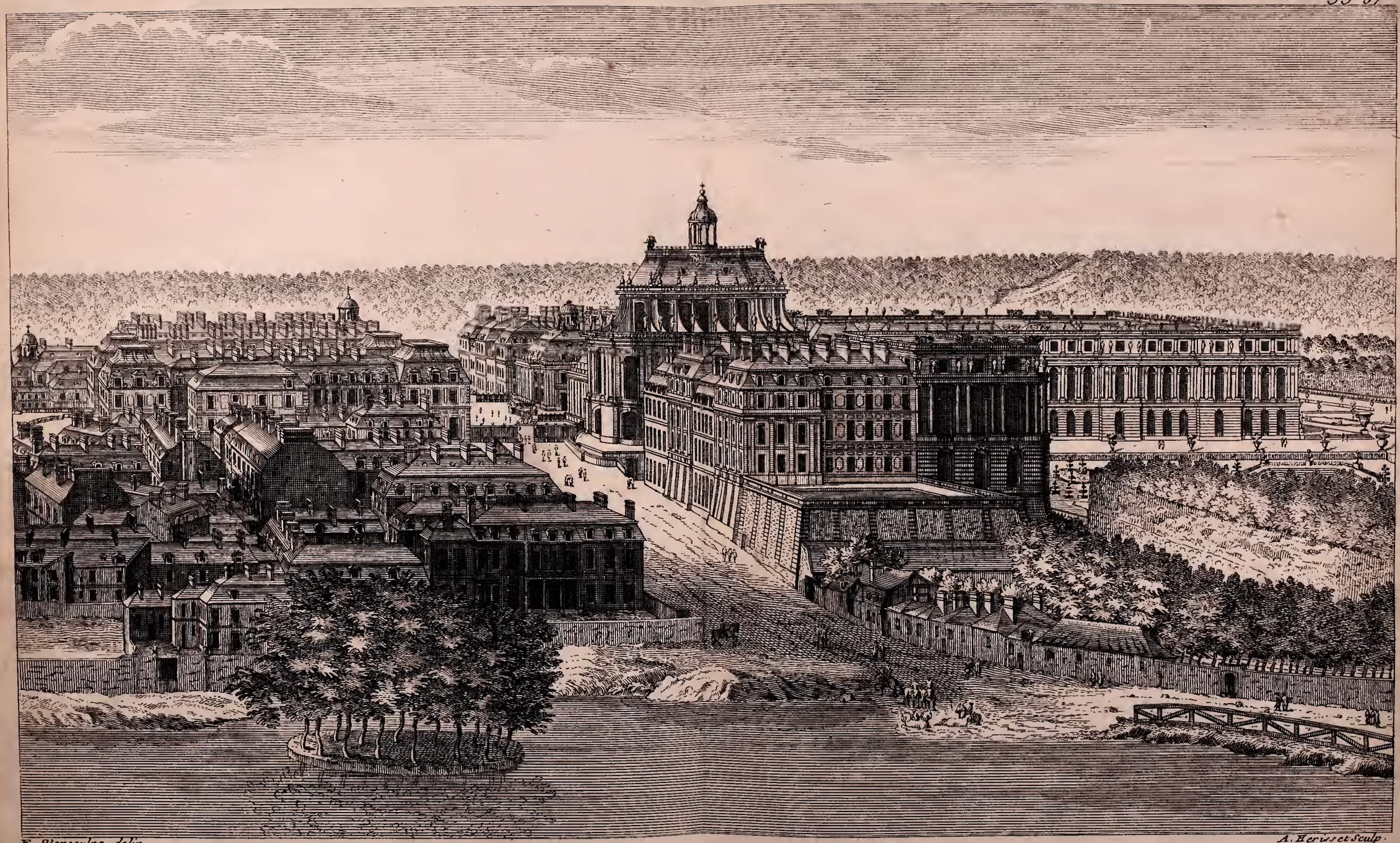
(a) *Vide Mensium colloquia & imagines, tomo 1°.*

lectant. Audiisti, Curioſe dilectiſſime, expoſitionem venuſtatum omnium quæ frontem meam Occidentalem comitantur, quâ plenè ſpectat Podium maximum & Planum aquarium.

LA FACE SEPTENTRIONALE
DU CHASTEAU DE VERSAILLES,
SUR LES JARDINS.

VENONS à ma face ſeconde
Qui ſe trouve au Septentrion.
Les grands Appartemens du plus grand Roi du monde
Occupent tout le haut de cē même canton,
Ils ſuivent de niveau la grande Galerie,
Par un vaſte tournant fait avec induſtrie.
L'autre logis qu'on voit par bas
Eſt l'endroit de ces Bains * où t'ont porté tes pas.
Ma face Septentrionale
A celle d'Occident a ſymmetrie égale,
Avant-corps & Balcons & mêmes ornemens;
Les Figures de pierre y font des changemens,
Elles marquent à part des choſes ſingulieres,
Car ces quatre de rang ſur cet autre Balcon,
(Et le plus près du grand Perron,)
Sont deux Nymphes des Eaux & deux Dieux des Rivieres.
Ces autres Bas-reliefs de diverſes manieres,
Repreſentent par tout des Triomphes marins
De pluſieurs façons & deſſeins;
Ton œil peut auſſi reconnoître
Dans les clefs de chaque fenêtre
Du même Appartement des Bains,
Toutes les têtes differentes

* *Bains, tome* I.



E. Venculpe. delin.

A. Herisset Sculp.

Veue de la Face Septentrionale du Chateau de Versailles.

Prospectus Propylæi Castelli Versaliensis Quâ Spectat ad Septem Triones

Des Divinitez dominantes
Sur le vaſte Empire des eaux ;
Les uns ſont couronnez de joncs & de roſeaux,
Et quelques-autres ont d'humides chevelures.
Le Balcon du milieu porte quatre Figures
Repreſentans Cerès, Bacchus,
Accompagnez du Dieu Comus ;
La quatriéme eſt le Génie,
Qui préſide à la joye, à tous ſes attributs,
Comme à la bonne compagnie.
Les Bas-reliefs ſont des Enfans
Buvans, mangeans, rians & ſe divertiſſans.
Les autres clefs plus bas ſont pleines
De pluſieurs têtes de Silenes,
De plaiſans Satires des bois
Et de Bacchantes bien finies,
Et telles, Paſſant, qu'autrefois
On les voyoit courir à leurs cérémonies.
Dans les deux niches à côté,
On a mis Ganimede avec la Nymphe Hebé.
Le dernier Avant-corps porte quatre Statues,
Narciſſe qui périt épris de ſa beauté,
Echo qui ſur ſon cœur eut d'amoureuſes vûes,
Sans jamais le pouvoir toucher,
Et que le ſort après convertit en rocher ;
Thetis enſuite & Galathée,
Par qui l'onde eſt repreſentée.
Comme en ces Bas-reliefs d'un travail curieux,
Où cette jeuneſſe ſculptée
S'amuſe dans les eaux à ſes differens jeux,
Et chacun ſuivant ſa portée ;
Les clefs plus bas, dans leur travail,

Y figurent divers viſages,
Ornez de rocailles, corail
Et de differens coquillages.
Comme on a mis auſſi la Salle des Feſtins
De ce même côté, dans ces vaſtes Jardins,
Qu'on y voit beaucoup d'eaux, le Baſſin de Neptune
Qui ſert à d'autres eaux de décharge commune,
Des Syrenes & des Tritons;
C'eſt par ces conformes raiſons
Que les ſymboles veritables
Des Feſtins & des bonnes Tables,
Et de l'élement des Poiſſons,
Sont placez ſur mes hauts Balcons.

FRONS PRÆCIPUÆ MOLIS ÆDIUM CASTELLI VERSALIENSIS,

QUA HORTOS SPECTAT AD SEPTEM TRIONES.

NUNC, Viator amantiſſime, colloquamur de alterâ fronte mediæ molis ædium quâ ſpectat ad ſeptem Triones. Majores Regis ædes partis ſuperioris ſpatium occupant, majoriſque Porticûs ſequuntur perpendiculum; juncto ſcilicet & continuato, ſed varias in partes verſo ædificio. Infrà majores ædes Regis ſunt ædes (*a*) Balneariæ quas jam vidiſti. Frons mea ad ſeptem Triones ejuſdem eſt ſymmetriæ atque ad Occidentem, ſeu partes ædium prominentes, ſeu ſpectes ſuperiores projecturas & alia ornamenta: Verùm Statuæ ſimiliter in loculamentis poſitæ ibi quæque ſeparatim varia exhibent argumenta.

Hæ quatuor enim in hac aliâ ſuperiore projecturâ ex ordine poſita propè Podium maximum referunt duas Nymphas aquarum, & duo fluminum numina. Hæc alia Anaglypha omninò diverſa, marinos triumphos exhibent.

Obſerva etiam, Curioſe cariſſime, has omnes facies variaſque larvas ſcalpro elaboratas in fibulis cujuſque feneſtræ ædium Balnearium Numina referre quæ aquis imperant, quorum quædam juncis & arundinibus ſunt præcincta, quædam verò comis donata quas madidas roranteſque judices.

(a) *Vide Ædes Balneares, tome* 1°.

Projectura

Projectura ſuperior, in medio, quatuor ſtatuis ornata eſt, quarum tres Bacchum, Cererem, & Comum referunt, quarta verò Genium qui lætitiæ præſidet, & jucundæ confabulationi, nec non iis omnibus quæ lautas epulas juvant, & oblectamentum.

In Anaglyphis pueros videas qui bibunt, comedunt, rident & relaxant animum; in inferioribus umbicilis, capita Sylenorum, Satyrorum & Bacchantium. In duobus loculamentis ab utroque latere poſita ſunt duo ſigna Ganimedis & Hebe.

In ultima parte ædium prominente quatuor vide ſtatuas quæ Narciſſum referunt & Nympham Echo ipſius amaſiam, Thetidemque & Galatheam. Hæ duæ poſteriores Aquas denotant; cùmque in his anaglyphis quæ intueris, Viator amantiſſime, omnes hi puelli variis ludis ſeſe in aquis exerceant, ideò fibulæ inferiores varias exponunt facies ſaxulis ornatas, corallio, & conchylibus. Cùm etiam aula, conviviorum in hortis hac in parte poſita ſit, & in ea ſint aquarum creberrimi lapſus & ſubſultus, ut & in cratere Neptuni, Syrenum, Tritonum, aliorumque Numinum; idcircò in variis meis ſuperioribus projecturis diſpoſita ſunt conviviorum, lautarum epularum, dapum exquiſitiſſimarum, & aquæ elementi ſymbola.

HEBÉ,

STATUE PLACÉE DANS UNE NICHE sur l'Avant-Corps du milieu de l'Aîle de l'Appartement des Bains du Château de Verſailles, du côté des Jardins.

J'AY du regret pour toi, cher Paſſant curieux,
De ce qu'étant placée ainſi loin de tes yeux,
Tu ne peux voir de près ma brillante figure,
Qui ne cede à nulle autre en attraits dans ces lieux.
Le récit de ma vie eut plus d'une avanture,
Et ma naiſſance étrange a trompé la nature,
Car ſans être le fruit ni d'Himen ni d'Amour,
Et même ſans avoir de pere,
Je reçus autrefois le jour.
Je me nommois Hebé, Junon étoit ma mere,
Et voici dans le vrai comme arriva l'affaire.
Cette Reine du Ciel, dit-on,
Etant dans un feſtin le ſoir chez Apollon,
Mangea tant de laitue, (& qu'on nomme ſauvage,)
Que la Déeſſe, qui depuis ſon mariage
Etoit ſterile apparemment,
Devint groſſe dans le moment,
Et depuis accoucha de ma jeune perſonne.
Ah! ce beau mot de jeune eſt un don nompareil,
Que le Ciel pour toujours me donne:
Avantage qui vaut la plus riche Couronne.
Je brillois en naiſſant comme un nouveau ſoleil,
Ce qui porta Jupin à me faire Déeſſe,
Et qui préſide à la Jeuneſſe:

HEBÉ | HEBE

Mon âge ainſi conſerve un éternel printems,
Et j'aurai toujours l'air d'une fille à quinze ans.
Pour te rachever mon hiſtoire,
Jupiter par bonne amitié
M'avoit commis le ſoin de lui verſer à boire;
Mais le ſervant un jour à ſa table, mon pied
Me fit faire un faux pas, enſuite la culbutte,
Et par un inſigne malheur,
Chacun des Dieux du Ciel vit ce que la pudeur
Veut ſoigneuſement que l'on cache.
Quoi qu'innocente, au fond, d'une pareille tache,
Jupin diminua pour moi
Ses careſſes & ſon attache,
Et me priva de mon emploi :
Ganymede ſon page en eut l'inveſtiture,
(Injuſtice criante & qui me fut bien dure,)
Mais le ſort me dédommagea
De cette ſenſible diſgrace;
Car au nombre des Dieux, Hercule prenant place,
Par le doux nœud d'himen avec moi s'engagea.
En faveur de cette alliance,
(Et ce divin Héros m'en ayant fait inſtance,)
Je rajeunis Iolaüs
Et fils de ſon frere Iphiclus
Déja ſur le bord de ſa foſſe
Par ſa grande caducité.
Cette merveille n'eſt point fauſſe,
Et la Fable amuſante en dit la verité.
Le Peuple me bâtit un beau Temple à Corinthe;
Dont la riche conſtruction
Dans Pauſanias eſt dépeinte;
La Jeuneſſe y venoit avec dévotion,

Et les Dames, ſur-tout, qui s'avançoient en âge,
Imploroient mon divin ſuffrage,
Afin de recouvrer ces rians, ces beaux jours,
Dont le temps, ſans arrêt, précipite le cours;
Mais je fus fort peu liberale
De cette grace ſans égale,
Aimant mieux reſerver à ma divinité
L'éternelle jeuneſſe ainſi que la beauté.

HEBE,

STATUA IN LOCULAMENTO POSITA ſupra partem prominentem & mediam alæ Ædium Balnearium in Caſtello Verſalienſi, quâ hortos ſpectat.

DOLEO, Viator cariſſime, quod cùm ab oculis tuis longè poſita ſit mea ſtatua, ſat propè micantem meam figuram haud poſſis conſpicere.

Viventi mihi multi variique caſus evenerunt. Mirus eſt certè ortus meus & naturam ipſam coegit obſtupeſcere. Nec conjugii, nec amoris fructus, abſque patre nata ſum. Hebe vocor Junonis filia. De ortu meo relatum legitur: Apollinem cùm Junoni convivium domi paraſſet, inter alia lactucas agreſtes ipſi appoſuiſſe, quas tam avidè Juno comedit, ut eo ipſo prægnans effecta fuerit, cùm ſterilis antea per plures annos conjugii fuiſſet, meque juvenem pepererit. Ah, Viator amantiſſime; quantum eſt juventutis donum? Hunc mihi lætum immortalis vitæ vigorem conceſſerunt in æternum Superi, quo quidem honore plus glorior, quàm ſi evecta fuiſſem ad ſolium auguſtiſſimum. Vix nata micabam tamquam ſol novus exoriens, meque Jupiter ob id Deam juventutis dixit. Ætas mea nihil eſt niſi ver perpetuum, neque unquam videbor annos nata plures quàm quindecim.

Amavit me ob elegantiam formæ cælorum regnator, meque poculis ſuis præfecit. Verùm cùm illi cænanti cum convivis compluribus adminiſtrarem pocula; per lubricum, minùs cauta, incedens, cecidi ſupina; revolutiſque veſtibus, obſcœna Superis nudavi. Quamquam inſonti & invitæ mihi talis caſus acciderat; quâ me benevolentiâ Jupiter proſequebatur; hanc imminuit, neque fovit me ſolitis blanditiis, ſed amovit ab officio, meoque loco Ganymedem ſubrogavit qui tunc apud illum erat puer honorarius.

Quàm acerba mihi fuerit hæc pœna vix judices, ſiquidem Superis omnibus diſplicuit iniquum Jovis judicium.

Tantam meam infelicitatem, tamque duram ſortem Fatum brevi miſeratum eſt. Hercules in numerum Deorum relatus me in uxorem legit & duxit ſpectante Superum coronâ. Tam alto loco ab Hercule donata ipſiuſque commota precibus Iolaum fratris Iphicli filium florenti ætati reſtitui, qui jam caducâ ſenectute laborabat, cujuſque brevi natura vitam erat repoſcitura.

Corynthi ſuperbiſſimum mihi templum extruxerunt quod deſcribit Pauſanias Græcus hiſtoricus. Juvenes huc confluebant, meque quàm religioſiſſimè venerabantur & vocabant in vota ſua. Matronæ præſertim colebant me quæ, cùm jam eſſent ætate provectâ, rogabant enixè ut ſe ad juventutem & elegantiam formæ revocarem. Tam ſummum donum pauciſſimis largiebar, certa pulchritudinis, & juventutis perpetuæ honorem pretioſum mihi ſervare.

LA FACE MERIDIONALE
DU GROS PAVILLON
DU CHASTEAU DE VERSAILLES,
SUR LES JARDINS.

FInissons à preſent par ma face troiſiéme,
Elle a vers le Midi le direct horiſon,
Et divers ornemens & figures de même,
Comme aux autres dehors de ce gros Pavillon;
Le riche Appartement deſtiné pour la Reine,
Occupe tout le haut de cette face ſaine,
Et commence où finit le Sallon de la Paix
De cette grande Galerie,
Par un tournant qu'on fit égal à l'autre exprès,
Des grands Appartemens de même ſymmetrie.
Pour les logemens bas, preſque à fleur du jardin,
C'eſt tout le reſte entier de celui du Dauphin.
Sur le premier Balcon eſt la Déeſſe Flore,
Et Zephir ſon amant, qui des yeux la dévore;

Hiacynthe & Clitie ornent le même endroit,
Et tous les bas reliefs d'un ouvrage parfait,
Figurent des Enfans par bandes
Ou des Amours nourris aux ruſtiques labeurs,
Qui dreſſent des jardins, qui cultivent des fleurs
Dont les autres font des guirlandes.
Les fenêtres deſſous ont auſſi dans leurs clefs
Differens viſages taillez
De filles, de garçons dans leur grande jeuneſſe,
Des couronnes de fleurs décorent chaque Piece.
Le Balcon oppoſé que tu vois le plus loin,
En tirant du côté du coin,
Auquel s'unit cette grande Aîle,
Qui du côté du Nord a ſon même modele,
Et dont tes ſens, bientôt, deviendront mieux inſtruits
Par le détail de leurs récits:
Ce même Balcon, dis-je, a Pomone * la belle
Et le Dieu Vertumne auprès d'elle:
Tu vois placée au même rang
Une des Nymphes Heſperides,
Qui feroit de très mauvais ſang,
Si ſa nature étoit de ces filles timides,
A qui tout fait peur, juſqu'au vent;
Car on la voit droite & gaillarde,
Sans qu'elle craigne aucun danger,
Ni ce Dragon placé près de cet Oranger,
Dont nuit & jour il a la garde;
Et la quatriéme qui ſuit,
Figure la Nymphe Amalthée,
Qui fut de Jupiter nourrice ſi vantée,
Ainſi que la Fable le dit:
Sa main porte par contenance

* *Tome 9.*

La riche Corne d'Abondance
Dont ce grand Dieu lui fit preſent.
Les bas reliefs ont pour parure
Des Amours travaillans aux plans, à leur culture,
Qui cueillent de leurs mains avec empreſſement
Les fruits que la ſaiſon leur donne abondamment.
Les têtes dont les clefs au-deſſous ſont ornées,
Paroiſſent de fruits couronnées;
Le vaſte Avant-corps du milieu
A, ſur ſa bordure en ſaillie,
Le gai Momus, il eſt le Dieu
De l'ingénieuſe Folie;
Celle qui le cotoye eſt la Muſe Thalie
Qui régit le Théâtre & préſide à ſon Jeu,
Mais c'eſt la Comédie honnête,
Mortel, que par elle on entend.
Cet autre où ton regard s'arrête
Eſt la figure du Dieu Pan
Auteur de la groteſque danſe.
Terpſicore autre Muſe eſt ſur la même avance,
Elle préſide encor aux Danſes comme aux Jeux,
(Les honnêtes, ſur-tout, & les plus ſérieux.)
Les autres bas reliefs ont tous pour leurs parades
Pluſieurs jeunes Enfans qui font des maſcarades.
Deux niches à côté contiennent des objets
Approchant des mêmes ſujets,
L'un eſt de la douce Muſique
Une figure allegorique;
L'autre Statue en ſon maintien
Repreſente la Danſe, on la reconnoît bien.
Ces têtes dans ces clefs d'un Faune, d'un Satire,
Et tous ces viſages rians,

Ont rapport au Théatre où la Scene fait rire,
Ainſi que les Danſeurs plaiſans.
Si dans tous ces endroits ma face eſt embellie
Des divers attributs de Flore & de Thalie,
Il en eſt pour cela plus de raiſon qu'ailleurs,
Ma face ayant l'aſpect ſur le galant Parterre
Que l'on appelle ici le Parterre des fleurs,
Ainſi que ſur la vaſte Serre
Où l'Oranger toujours fleuri
Eſt mis en hiver à l'abri,
Et qu'elle a dans ſon voiſinage
La Comedie & ſon bagage.
Me voila, je penſe, acquitté
Des devoirs que LOUIS m'impoſe,
Puiſque je n'ai plus autre choſe
Digne de t'être recité.
Quoique chaque grande Aîle, à mon côté voiſine,
Soit jointe à mon grand Corps, & qu'en conſtruction,
Chacune en ſymmetrie également combine
Aux dehors étendus de mon gros Pavillon,
Et ne faſſent qu'un tout par leur relation,
J'ai crû cependant, que pour plaire,
Ainſi que pour ne te pas faire
Un diſcours d'une haleine & peut-être ennuyeux,
Il falloit un peu te diſtraire
En mélangeant ſon entre-deux
De quelque dire auxiliaire,
Et dont le ſujet quadre à celui de ces lieux:
Ainſi ces deux Aîles ſi vaſtes
Qui relevent mon prix par leurs divers contraſtes,
Te raconteront comme moi
Les beautez que chacune a dehors & chez ſoi;

Mais

Mais les Figures differentes
Que j'ai de cet endroit comme de l'autre part,
Me paroiſſent impatientes,
Je croi qu'un dédaigneux regard
Les rendroit de toi mécontentes,
Satisfais donc à leurs attentes,
Chacune a ſon diſcours tout prêt & ſingulier,
Zephir veut parler le premier.

FRONS PRÆCIPUÆ MOLIS ÆDIUM CASTELLI VERSALIENSIS, QUA HORTOS SPECTAT, AD MERIDIEM.

NUNC tandem colloquium abſolvamus, Viator amantiſſime, tertiam meam frontem deſcribendo. Verſus Meridiem ſpectat, totque figuris, ſtatuis & ornamentis decorata eſt, quot utraque quas tibi mox expoſui.

Superiorem meam partem occupant ſplendidiſſimæ ædes Reginæ, & incipiunt ubi deſinit Aula Pacis poſt majorem Porticum, reverſo ſcilicet ædificio, ut dixi loquendo de Aulâ Bellicâ.

Pars inferior, eâdem ferè lineâ quâ horti, complectitur reliquas Delphini ædes.

Ab altero latere primæ projecturæ ſuperioris, ſtatuas vides Floræ & Zephiri ipſius proci. Ab altero ſtatuas Hyacinti & Clitiæ in loculamentis poſitas.

Anaglypta puellos exhibent & teneros Amores qui delineant hortos, quos colunt, ut & flores è quibus alii pueri nectunt corollas.

Fibulæ infrà feneſtras varias facies puerorum & puellarum floribus redimitas exhibent.

Superior projectura remotior ad angulum alæ verſæ ad Aquilonem ornata eſt ſtatuis quatuor, Vertumni & Pomonæ (*a*) & in eodem ordine unius è Nymphis Heſperidibus quæ propè ſe malum habet aurantiam quam ſervat draco; quarta ſtatua refert Nympham Amalthæam Cornu copiæ manu tenentem.

In Anaglyphis mirare plurimos Amores quos exercent pomariorum taleæ, quique fructus legunt quâvis tempeſtate matureſcentes.

Umbilici feneſtrarum fructus coronatos exhibent.

In prominenti parte mediarum ædium poſitus eſt Momus. Statua

(a) *Vide Pomonam, tomo 3°.*

vicina muſam Thaliam refert Deam comœdiæ præpoſitam. Quæ ſtatua ſequitur Pana exhibet ludicræ ſaltationis Deum. Hunc propè poſita eſt Muſa Terpſichore ſeriæ ſaltationi præpoſita.

Cætera Anaglypha complures puellos perſonatos & ambulantes exhibent.

In duobus vicinis loculamentis ſtatuas vides quæ Muſicam denotant & Saltationem.

In feneſtrarum fornicum fibulis ſculpta ſunt Faunorum & Satyrorum capita, ut & facies aliquot feſtivæ & ludicræ quæ ad theatrum referuntur.

Si Frons mea, Viator amantiſſime, omnibus hiſce variis ornamentis decorata fuit, habita eſt ratio florum areæ, loci in quo ſervantur capſæ malis aurantiis refertæ & aulæ comœdiæ, quæ meæ Fronti adjacent. Quamvis vaſtæ duæ alæ quæ maximæ ædium mearum moli conjunctæ ſunt, pari ſtructæ ſint ſymmetriâ, utraque tamen venuſtates ſuas te ſigillatim docebit; Verùm aliquot ſtatuæ in mea fronte ad meridiem poſitæ, quarum nomina te docui, tecum colloqui geſtiunt, ipſis aures præbe, jam loqui Zephirus incipit.

ZEPHIRUS. | ZEPHIR.

ZEPHIR,

STATUE SUR LE PREMIER BALCON de l'Avant-corps de la face Meridionale du gros Pavillon, tirant vers le Parterre d'eau.

JE ſuis très facile à connoître,
Car d'abord qu'on me voit paroître
Avec l'air gracieux & d'un jeune garçon,
Ayant le dos garni d'aîles de Papillon,
Et ſur la tête une couronne
Des differentes fleurs que la nature donne,
Relevant fort ma mine & ma bonne façon;
Ces attributs galans ſuffiſent pour apprendre
Ou ſe remettre en ſouvenir
Que je figure ici l'aimable Dieu Zephir,
Nom que le deſtin m'a fait prendre
Dès la premiere fois que je reçus le jour.
La haute fonction de ma mere m'honore,
Puiſqu'elle eſt la Déeſſe Aurore,
Qui du Soleil levé precede le retour:
Le ſort me fit le Dieu de ce vent agréable,
Qui ſouffle en tout Pays du côté d'Occident,
Et par celui de l'air benin & bienfaiſant
Que j'envoye & qu'on trouve en ſoi ſi delectable,
J'avance dans ces lieux la naiſſance des fleurs,
Et ce n'eſt que par moi que tu les vois écloſes.
Les fruits ont même part à mes douces faveurs,
Et des Plantes auſſi j'anime les chaleurs,
Je donne, enfin, Mortel, la vie à toutes choſes;
Bien plus, ma ſeule haleine engendre certains œufs,

Gros, nourriſſans & ſavoureux,
Et qu'on peut manger à la coque,
Ce ne ſont pas des contes bleus,
Et je parle ſans équivoque,
Puiſque même en certain canton
Ils ſont ſurnommez de mon nom.
Cet œuf croît & ſort de la terre
A peu-près comme un Champignon,
Et ſa groſſeur à l'ordinaire
Excede quatre fois celle d'un œuf d'Oiſon,
Ou pour parler juſte, d'une Oye;
On court avec ardeur à cette rare proye,
Ils viennent par douzaine au pied d'un noiſettier,
Mais ce qu'ils ont de ſingulier,
Eſt que dans ſoi chacun enferme,
(Quand ſa groſſeur eſt à ſon terme,)
Quelque bonne boiſſon ou mets très délicat,
Ou c'eſt une Allouette & tantôt une Caille,
Ou même un poiſſon fait comme une Huitre à l'écaille,
Dont il a l'eau, le goût & le même odorat,
Ou c'eſt un Ortolan, ou tendre Rouge-gorge,
Dont le Pays Meſſin regorge;
Ce ſeront ſouvent deux ou trois petits Pâtez,
Enfin de bons hachis chauds & bien apprêtez,
Et ſaupoudrez de ſel, de poivre & de muſcade;
On y trouve pour boire un verre d'orangeade,
Une taſſe de Chocolat,
Ecumant, chaud, en bon état,
Et toutes les liqueurs potables,
De la meilleure ſéve & des plus agréables;
Ils enferment encor toutes ſortes de fruits,
Glacez, cruds, à mi-ſucre ou cuits,

Ceriſes, Abricots & Prunes par rangées,
Mirabelles, Brugnons, des cornets de Dragées,
Dont le nez ſent le doux parfum,
Des Piſtaches, des Clouds, des Anis de Verdun,
Du Pain d'épice ; ainſi chaque œuf a par nature
De quoi fournir ſuffiſamment
Et pour la friandiſe & pour la nourriture :
Il eſt d'ailleurs ſi tranſparent,
Qu'on diſtingue très aiſément,
S'il le faut ouvrir crud ou bien le faire cuire,
Pour ce qu'on doit manger ou boire chaud ou froid.
Ce n'eſt pas encor tout, Paſſant, il faut te dire
Une hiſtoire arrivée, & dans le même endroit
Où croiſſent ces beaux œufs que mon vent fait produire,
L'aventure en eſt rare & donne lieu de rire.
Dans ce même Pays dont l'eſpace eſt étroit,
(C'eſt un canton en Perſe, aux Cartes on le voit,)
Les peuples avoient fait nouvellement conſtruire
Un Temple magnifique en l'honneur du Soleil,
Qu'ils faiſoient deſſervir par mille jeunes filles,
Qu'on choiſiſſoit exprès des plus nobles familles.
Cet établiſſement étoit preſque pareil
A la fondation des Romaines Veſtales
Pour la garde du feu ; mais pourtant excepté
Qu'outre leur vœu de chaſteté,
Il falloit renoncer aux couches nuptiales,
Dont les autres à Rome, avoient la liberté,
Après certain temps limité.
Pour rendre leur conduite aſſurée & plus pure,
Le Temple étoit muni d'une forte clôture,
De même que leurs grands Jardins,
Entourez doublement d'une épaiſſe muraille,

Dont l'eſcalade étoit impoſſible aux humains,
Avec échelle à croc de la plus grande taille.
On faiſoit toujours choix d'une fille du Roi,
Pour remplir dans ce lieu l'emploi
De premiere ou grande Prêtreſſe,
Tenue à ſuivre même loi
Obſervée à la lettre & même avec rudeſſe.
Il n'entroit dans cette Maiſon
Que des filles d'âge nubile,
Leur ſervice étant plus utile
Par la force du corps & l'âge de raiſon,
Dans cette diſcipline aſſez dure & ſervile.
On avoit prepoſé pour en prendre le ſoin
Une centaine de matrônes
Qui ne les quittoient pas de loin
Et leur faiſoient les ſoirs des ſermous & des prônes,
Pour les admoneſter de ſuivre exactement
Les Statuts ſacrez du Couvent,
Et preſcrits à ces jeunes Nonnes;
On parloit peu dans ces ſermons
Du ſujet de la continence,
Ni de leur faire la défenſe
De voir & frequenter des hommes ou garçons,
Commerces à coup ſûr pour elles impoſſibles,
Puiſqu'elles n'étoient pas viſibles,
Et que meres & ſœurs avoient ſeules le droit
De les voir deux fois l'an dans ce pieux endroit,
Et même à travers d'une grille
Triple, ſerrée & forte, ainſi qu'à la Baſtille.
Quoique ce lieu fût écarté,
Néanmoins le ſéjour en étoit enchanté,
Et toutes ces perſonnes chaſtes

Avoient là des Jardins magnifiques & vaſtes,
Des Bois, des Prez & des Etangs
Faits pour leurs divertiſſemens,
Et preſque tous les jours on alloit par brigade
Dans ces lieux à la promenade.
La grande Prêtreſſe une fois
Eut deſſein de donner en l'honneur de ſon pere
Une fête extraordinaire,
Ce Monarque ayant fait de glorieux exploits
Dans une occaſion de guerre.
Ce ſplendide feſtin ſe fit ſur un haut Mont
Où l'on fit mettre à même table
Les mille filles en un rond,
(Tel diſque en diametre étoit dans ſa façon
D'une taille aſſez raiſonnable.)
La journée étoit agréable,
C'étoit dans la belle ſaiſon;
Comme on n'y craignoit pas les yeux d'un Acteon,
Les jeunes vierges s'étoient miſes,
(Pour être à leur aiſe au feſtin,)
En blanches & fines chemiſes,
Sans autre habillement que ces toiles de lin;
Leurs regles ſuperſtitieuſes
Ne les empêchoient point d'être toujours joyeuſes,
Et tant que dura le repas,
Chacun y prit ſes doux ébas;
Mais ce qui redoubla pour lors leur joye extréme,
C'eſt que par le grand chaud qu'il faiſoit, en mangeant
Il regnoit là ſans ceſſe un air rafraîchiſſant
Qui partoit de ma bouche même;
Et ces vierges exprès, pour me mieux attirer,
Tenoient, en badinant, la leur ouverte & grande,

Et toutes celles de la bande
Prenoient plaiſir à ſoupirer,
Halletant même encor, mais de fort bonne grace,
Comme les épagneuls échauffez de la chaſſe,
Et qui tirent la langue auſſi d'un pied de long ;
Et Madame l'Abeſſe, à l'imitation
De cette folâtre cohorte,
En prit ſa bonne portion,
Ouvrant auſſi ſa bouche & de la même ſorte.
Mais les Gouvernantes alors
Se retenant par bienſéance,
Gardoient de plus graves dehors,
Prenant part néanmoins à la réjouiſſance
Par des ſouris de complaiſace ;
Neuf ou dix d'entre elles pourtant,
Qui n'étoient pas encor au rang
De celles que le plus grand âge
Met hors d'état d'avoir des fruits du mariage,
En firent tout de même autant,
En m'aſpirant de même, & par pur badinage ;
La fête ainſi ſe termina,
Et la joyeuſe troupe après s'en retourna,
Continuant toujours de faire
Son exercice à l'ordinaire.
Les Maitreſſes avoient ſans ceſſe l'œil deſſus,
Ainſi que ſur Io faiſoit jadis Argus ;
Chacune même alors de ces vieilles Concierges
Auroient pû, ſans riſquer, mettre les doigts au feu,
Qu'aucune de ces jeunes vierges
N'avoit rien fait contre ſon vœu,
Et ſur-tout pour ce qui regarde
Le point délicat de l'honneur,

Que

Que ce lieu ſolitaire & clos à la rigueur
Mettoit aſſez en ſauvegarde.
Il eſt bon, entre nous, de te faire ſçavoir
Pour la ſuite de cette hiſtoire,
Que ces filles couchoient dans un même dortoir,
Qui leur étoit commun comme eſt un refectoire,
Et le grande Prêtreſſe avoit auſſi ſon lit
Placé dans le milieu de ce vaſte réduit,
De même que les Gouvernantes,
Et plus de cent au moins encor d'autres ſervantes
Et d'une âge aſſez jeune & de toutes façons,
Qui ſuivoient même regle & les mêmes leçons.
Neuf mois après la grande fête
Qui ſe donna ſur le haut Mont,
Et jour pour jour, juſte, dit-on,
Chaque fille reſſent la nuit un mal de tête,
Et remarque ſon ventre enflé comme un balon;
La Prêtreſſe Royale étoit auſſi de même;
Voilà tout le Dortoir dans l'embarras extrême,
Car chacune de ſon côté,
Surpriſe de la nouveauté,
Appelloit au ſecours ſervantes & maitreſſes,
Pour les aider dans leurs détreſſes:
Les vieilles auſſi-tôt ſautant du lit en-bas,
Ne comprenant rien dans le cas
D'une pareille ſerenade,
Vont d'abord viſiter par rang chaque malade,
Et leur tâtent la tête, & le ventre & le poulx,
Et trouvant que chacune avoit pareille enflure,
La choſe leur parut être contre nature,
Et cacher ſûrement un myſtere deſſous.
Comme on avoit le ſoir mangé de la laitue,

Et que dans leur ſalade on mêla du perſil,
Elles craignirent le péril
Du mélange de la cigue,
Qui leur pouvoit cauſer cette enflure inconnue.
On courut ſans retardement
Au ſecours de l'Orvietan,
On en donne au plus vîte à chacune ſa doſe
Dans une taſſe de vin blanc ;
Mais on voit arriver en ce même moment
Une étrange métamorphoſe
Et qui cauſa bien du tracas :
Chaque malade, au lit, faiſoit de grands hélas,
On n'entendoit ſortir d'autres mots de leur bouche,
Que ces cris : Au ſecours, hé vîte, à moi, j'accouche.
La fille du Sophy de même en ſon canton,
Chantoit lors ſur un pareil ton ;
Et neuf ou dix encor des plus jeunes maitreſſes,
Reſſentoient des aſſauts de pareilles eſpeces,
Ne pouſſant qu'à demi leurs plaintes & leurs cris ;
Tous leurs ſens ſe trouvoient ſurpris
Et d'étonnement & de honte
D'une telle aventure imprévûe & ſi prompte.
Les Gouvernantes du Moutier *
Et vierges de tout temps, comme les jeunes Dames,
Ignorantes d'ailleurs de l'utile métier
Qu'en tel cas font les Sages-femmes,
Ne ſçavoient, au moment, que penſer dans leurs ames
D'un accident ſi ſingulier ;
Ces Dames reſtoient là debout comme des ſouches,
Pendant que dans leurs lits, à l'air & ſans rideaux,
Les Nonnes ſe trouvoient dans ces vifs & grands maux
Que les femmes par tout reſſentent à leurs couches ;

* *Monaſtere.*

Elles n'oſoient en approcher,
Et les laiſſoient ainſi ſans ſecours accoucher,
Tant ces vieilles alors ſe trouvoient étourdies,
Et craignoient de gagner les mêmes maladies,
Quoique l'âge avancé les en mît à couvert.
Mais que leur déplaiſir alors parut amer,
Quand l'apoſtume fut crevée,
Et que leur chaſte oreille ouit des cris d'enfans,
Comme ceux des nouveaux naiſſans :
Ah ! s'écrie une mere, ah, Dieux, quelle couvée!
Et que diront dehors les gens
De notre conduite privée,
Le Roi, ſur-tout, & les parens,
Quand ils apprendront ces fredaines,
Et vous, Meſdames les vilaines,
(S'adreſſant lors aux dix conſœurs
Qui venoient de paſſer par les mêmes douleurs,
Et qu'elles regardoient avec des yeux ſeveres :)
Vous voilà donc à preſent meres,
D'effet doublement & de nom,
Et comment vous laver d'un ſi honteux affront!
Que vous meriteriez d'avoir les étrivieres,
Vous qu'on devroit voir les premieres
A donner bon exemple & ſuivre la leçon
De nos pieuſes devancieres ;
Les infâmes, les garçonnieres,
Quel honneur pour notre Maiſon !
Dites-nous donc comment & par quelles manieres
Vous avez fait entrer dans ce lieu vos galans ?
Il faut bien que ce ſoit par des enchantemens,
Et qu'on nous ait la nuit dans nos lits endormies,
Pour vous donner à l'aiſe & la joye & le temps

De faire en ces lieux ſaints de telles infamies.
Il fallut ceſſer ces gros mots,
Au fond aſſez hors de propos
Dans ces conjonctures preſſantes,
Où maitreſſes alors jeunes, nonnes, ſervantes,
Ayant au même temps eſſuyé les grands maux,
Avoient déja mis bas chacune deux jumeaux,
Dont l'un mâle & l'autre femelle,
Chacun né cependant d'une mere pucelle.
Où vit-on à même heure & dans un même lieu,
Un ſi grand nombre d'accouchées,
Et tant de nouveaux-nez en ſi groſſes nichées?
La double Salle où ſont celles de l'Hôtel-Dieu, *
Ne vit jamais dans un jour ſi beau jeu:
Car les couches dans l'autre étoient d'enfans jonchées,
C'étoit la vraye image auſſi de ces ſabbats
Où l'on entend miauler les chattes & les chats,
Puiſqu'étant plus de mille meres
Qui donnerent le jour chacune à deux enfans,
Leur nombre alloit au moins à deux mille deux cens,
Dont on ne connut point les peres.
La nouvelle en parvint aux oreilles du Roi,
Qui s'en ſentit ſaiſi de colere & d'effroi,
Et ne pouvoit d'abord comprendre
Comment le ſaint Troupeau s'étoit laiſſé ſurprendre,
Si ce n'étoit apparemment
Que des Soldats paſſans de tout un Regiment,
Auroient la nuit forcé l'entrée
Ou même eſcaladé les murs de ce Couvent
Pour faire une telle curée,
Ce qu'il s'imaginoit n'être pas autrement,
Puiſqu'au même jour, à même heure,

* *Hôpital à Paris pour les malades & bleſſez, pauvres, & de tout Pays.*

Les Nonnes & la Superieure
Avoient à la fois pouliné.
Il crut qu'on lui cachoit une telle aventure
D'une ſi bizarre nature,
(Dont le ſecret connu l'auroit trop chagriné.)
Ce Prince néanmoins s'étant determiné
D'en faire au plutôt un exemple,
Et de punir de mort les vierges de ce Temple,
Sans vouloir épargner ſon ſang,
Il fit donc dreſſer promptement
Au milieu du terrain des prochaines campagnes,
Exprès onze cens échafauts,
Pour y faire mourir ſa fille & ſes compagnes,
Ainſi que leurs petits jumeaux.
Il prit même autant de bourreaux
Qu'il ſe trouvoit de criminelles,
Afin qu'au même inſtant, & dans un tour de bras,
On mît tout à la fois à bas
La tête de ces infidelles,
Et qu'il croyoit à grand tort telles,
Et cela par rapport à leur enfantement,
Dont la criſe arriva dans un même moment,
Voulant faire paſſer à la race future
L'éternel ſouvenir de la rare aventure.
Chacune de la ſorte avoit ſon échaffaut,
Et qu'il fit élever très-haut,
Pour les expoſer plus en vûe.
La patiente alors étoit à genoux, nue,
Ayant ſes deux enfans & nuds à ſes côtez,
Et qu'on devoit hacher comme de la chair crue
Qu'on met dans les petits pâtez,
Auſſi-tôt que la mere auroit perdu la tête,

Et pour en regler mieux l'abbatis general,
On devoit donner un ſignal
Auquel chaque bourreau, (dont la main étoit prête
A donner le revers fatal,)
Auroit fait la juſtice prompte
Dans le même moment, dans le même clin d'œil.
La fille du Roi vient, mais habillée en deuil,
A viſage couvert, pour épargner la honte
D'un délit qu'on mettoit bien à faux ſur ſon compte,
Et dont le préjugé l'alloit mettre au cercueil.
Son bourreau la conduit, & la Princeſſe monte
Sur ſon chétif trône de bois,
Lorſqu'elle eût dû remplir le pareil qu'ont les Rois;
On met ſes enfans auprès d'elle,
Leurs cris entrecoupez, leurs gémiſſantes voix
Attendriſſoient alors l'ame la plus cruelle.
Cette Princeſſe enfin s'étant miſe à genoux,
Et les Nonnes auſſi dans la même poſture,
Et les bourreaux tout prêts à décharger leurs coups,
Preparez au ſignal d'une action ſi dure,
Il arrive auſſi-tôt un autre évenement,
Qui de la triſte ſcene en fit une agréable.
On découvrit heureuſement
D'où pouvoit provenir la cauſe veritable
De ce déſordre pardonnable
Arrivé fort innocemment,
Et ſans aucun conſentement
De la Communauté louable.
Un vieux Medecin du Pays
A qui l'on conta cette affaire,
Fit voir au Roi d'anciens écrits
Qui rabaiſſerent ſa colere

Et le coup d'un ſuplicé injuſte & ſanguinaire ;
Ils l'inſtruiſirent que jadis
Il étoit arrivé choſe à peu-près pareille,
Et qu'une ſemblable merveille
Se voyoit en ces lieux ſouvent
Dans des femmes auſſi qui concevoient du vent.
Comme ce Medecin en ſçavoit quelques-unes,
Et vivantes encor, à qui même autrefois
Mon ſouffle avoit cauſé de pareilles fortunes,
Leur témoignage fut de poids ;
Le Prince en fit venir pluſieurs en ſa preſence,
Qui lui donnerent aſſurance
Que cette choſe étoit ainſi.
Le dénouement par là ſe trouvoit éclairci,
Les fureurs de ce Roi ſe virent diſſipées,
Les bourreaux mirent bas leurs tranchantes épées,
On ne condamna plus ces Nonnes à mourir,
Puiſqu'elles ſe trouvoient innocemment trompées,
Incapables auſſi de telles échappées,
Et dans le ſacré Temple on les fit revenir.
De plus, on leur laiſſa leurs enfans à nourrir,
Et cela leur ſervit de jous-jous, de poupées,
Et même pendant tout le temps
Que ces filles furent nourrices,
On les diſpenſa des offices
Et de ces emplois fatiguans
Qu'on impoſe aux jeunes Novices.
Au lieu donc de ces exercices,
On ne leur procura que divertiſſemens,
Tous leurs amis & leurs parens
Qui les ſçavoient chaſtes & pures,
Et leur renom ſans flétriſſures,

Leur envoyerent des bonbons,
Layettes & hochets pour les petits poupons,
Et pour elles des confitures.
Enfin après ce faux malheur,
Dont leur incorruptible honneur
Ne reçut aucunes atteintes,
Elles auroient voulu, mais du profond du cœur,
Devenir quelquefois de cette ſorte enceintes,
Puiſqu'à cette courte douleur
Succedoit plaiſir & douceur,
Et qu'on étoit de plus exempte
De porter neuf grands mois la charge embaraſſante
De deux pareils morceaux de chair,
Et dont la maſſe étoit peſante,
Quoiqu'engendrez ſeulement d'air.
C'eſt donc, Ami, choſe conſtante,
Que le mien cauſe tel effet;
Car lorſque ces Nonnes conçurent,
C'étoit, à coup ſûr, de mon fait,
Et ce jour même qu'elles furent
Sur ce haut Mont faire un banquet,
Où, pour m'attirer mieux, retirant leurs haleines,
Elles devinrent ainſi pleines
Sans le ſçavoir, qu'au bout des neuf mois expirez.
Les Jumens même encor de mon ſeul vent conçoivent;
Divers Pays s'en apperçoivent,
Dont les climats, ſur-tout, ſont ſous certains degrez
D'humide & de chaleur plus ou moins moderez.
A te dire le vrai, la nature eſt avare
De pareilles productions,
Et le moment auſſi de ces conceptions
Eſt à l'ordinaire bien rare:

Si

Si je faiſois ſouvent ces opérations,
On verroit ici bas un plaiſant tintamarre
Par des multiplications
Qui frequemment réiterées
Rendroient l'Univers trop peuplé;
Ainſi tous ſes fruits & ſon blé,
Et ſes nourriſſantes denrées,
Ne ſuffiroient jamais, tout étant raſſemblé,
Pour fournir aux beſoins de telle populace,
Qui n'auroit pas ſur terre un jour aſſez de place;
Et pour pouvoir s'y remuer,
Il faudroit l'un & l'autre, enfin, s'entre-tuer,
Ainſi la ſage Providence.
Pour éviter tel embarras,
Ne prodigue point l'abondance,
Elle ne la répand dans de certains climats
Que par meſure & par compas.
Les beſoins & les temps de pareille influence,
Ne ſont pas, cher Mortel, de votre connoiſſance,
Et ſi mon air cauſoit des effets ſi frequens
Chez d'autres Peuples differens,
Ces prodiges communs deviendroient incommodes.
Par exemple, à Paris, quelle botte d'enfans
Y naîtroient à la fois en de certains inſtans,
Ces filles qu'on confie aux Argus, aux cuſtodes,
Et toutes celles des Couvens,
Eſſuyroient le hazard de tels enfantemens,
Soit dans le monde ou dans le cloître;
Car comment diſtinguer, & moins encor connoître
Si ce nombre d'enfans qu'elles mettroient au jour,
Proviendroient de mon ſouffle ou du crû de l'amour,
Le déſordre en ce cas deviendroit trop licite;

Telle à l'honneur feroit faux bond,
Et dont le ventre ainſi deviendroit plein & rond,
Qui ſans craindre reproche alors en ſeroit quitte
Pour dire en aſſurance, & d'un ton hypocrite :
Ah ! ce n'eſt pas à mon eſcient,
Si je ſuis groſſe enfin, c'eſt un effet du vent,
Car il eſt impoſſible, hélas, que l'on prévoye
Ni qu'on puiſſe parer un pareil accident ;
Et ſur ce pied-là, cher Paſſant,
Dès que ce ſexe auroit cette commode voye
Pour payer de telle monnoye
Les demandes & queſtions
Qu'on lui feroit alors ſur ces conceptions,
Ce ſeroit une couverture
Trop propre à fomenter cette conduite impure.
Une mere, un époux, dans ſemblable incident,
Se verroient obligez, (malgré toute apparence
D'une ſecrette intelligence
Entre la Dame & le Galant,)
De recevoir par indulgence
L'excuſe pour argent comptant ;
Mais revenons à la puiſſance
Que je reçois ainſi de la Divinité.
Pour cette multiplicité
D'animaux de diverſe eſpece
Que je fais ici bas avec tant de viteſſe,
Par la femelle & par les œufs,
En certains temps, en certains lieux,
La raiſon, cher Paſſant, à peu-près s'en devine,
Et c'eſt afin que l'Univers,
Fort ſouvent dépeuplé par peſte, par famine,
Par inondation, par tremblemens divers,

Et par les feux tombez des airs
Deſſus la terreſtre machine,
Ne vienne pas dans le défaut
De votre race humaine ou de celle des bêtes,
Et dès lors qu'un Pays eſſuye un tel aſſaut,
D'abord mes haleines ſont prêtes,
Afin d'en procurer la réparation,
Et ſe mêlant aux airs de la corruption
Que produiſent les corps de chaque eſpece morte,
Le Soleil intervient, il en tire & tranſporte
Et purifie auſſi dans le moindre clin d'œil
La quint-eſſence la plus forte,
Et dans le même inſtant qu'il en fait le recueil,
Il s'y forme auſſi-tôt une eſpece de germe
Que mon ſouffle épand ici bas,
Et qui produit cet œuf qui s'éclôt à ſon terme,
Et d'où naiſſent ainſi des animaux à tas.
Je fais dans la jument, ainſi que dans la femme,
Tel effet multiplicatif;
Car ayant aſpiré mon ſouffle tout de flamme,
Qui n'eſt qu'air inviſible & vif,
Si je ſens dans leurs corps certain diſpoſitif,
Je répands dans leurs flancs un autre corps, une ame,
(C'eſt l'animale que j'entends.)
A l'égard de la raiſonnable,
Qui n'eſt pas à l'autre ſemblable,
C'eſt le pouvoir inexprimable
De la ſeule Eſſence adorable,
Et qui l'influe aux corps de vous autres vivans:
C'eſt d'elle que je tiens cette prérogative,
De produire ſi vîte une machine vive;
Car quand Dieu fit le monde, il créa de rien tout,

Depuis il m'a donné cette puiſſance active,
Et ſi mon ſouffle vient à bout
De former & des corps & l'ame corporelle,
Des innombrables moucherons,
Des atômes vivans, des legers papillons,
(Dont la voltigeante ſequelle
Vient en Eté les ſoirs ſe cuire à la chandelle,)
La pâte que j'en forme eſt faite du levain
Que le celeſte Maître a pétri de ſa main.
Je ne travaille donc à cette œuvre admirable
Que ſur l'ordre établi de ſa voix favorable,
Qui tranſmit aux quatre Elemens
(Alors qu'il les tira du nêant de l'abîme,)
Le don ſurprenant & ſublime
De produire chacun des objets differens,
Tant végétatifs que vivans:
Ainſi ne doute point de ce que je t'avance
Sur ce qu'en Perſe on voit par mon ſouffle formé,
Car l'effet en eſt confirmé
Par une ſûre experience;
Et ſon Ambaſſadeur qui vient exprès en France,*
Pour rendre ſes honneurs à mon Roi renommé,
Dont ce Sophy puiſſant recherche l'alliance,
Pourroit des mêmes faits te donner l'aſſurance.
De ce diſcours j'ai ſupprimé
L'hiſtoire de l'objet que j'ai toujours aimé,
Et qui t'en donnera plus ample connoiſſance;
C'eſt Flore ** dont mon cœur eſt même ſi charmé,
Que j'ai peine à quitter un moment ſa preſence.
Le fameux Trianon eſt notre réſidence,
Je ſouffle rarement ailleurs qu'en ce Pays,
Car j'en regretterois la peine;

* En 1714. ** Tome 8.

J'en fais faire l'emploi par les Zephirs mes fils,
Et je me donne enfin tout entier à LOUIS,
Répandant, à ſon gré, ma gracieuſe haleine
Sur les fruits & les fleurs de ces Jardins exquis,
Et dont j'ai l'intendance à plein & ſouveraine,
Afin que ſous leur horiſon
Il en naiſſe en toute ſaiſon.

ZEPHIRUS,

STATUA IN PRIMA SUPERIORI PROJECTURA frontis ædium molis præcipuæ poſita quâ Caſtellum Verſalienſe planum aquarium ſpectat ad Meridiem.

SAT facile eſt noſcere me, Viator amantiſſime. Quicumque me conſpicit ridentem, formoſum, juvenem, humeros alis papilionis ornatum, floribuſque redimitum caput; facilè is agnoſcit eſſe me Zephirum Auroræ Deæ filium. Juſſit me Fatum eſſe ventum hunc levem & amœniſſimum qui flat in univerſis Occidentis regionibus. Halitus meus his in locis florum, frugumque ortum accelerat. Plantarum calorem foveo, & rebus omnibus do naſci; unuſque halitus meus benignus & ſuavis quædam ova gignit craſſa, ſapida, & nutrientia quæ multis modis edi poſſunt.

Hoc verum eſſe ne, Viator, in dubium revoces, ſi quidem in certâ quâdam orbis regione, ova Zephiri appellantur. E terra ſurgunt hæc ova fere ut fungi, ovaque anſerina mole quater ſuperant. Duodena creſcunt in radicibus arboris avellanæ.

At unum obſerves velim; ſtatim ut hæc ova debitum tumorem & maturitatem adepta ſunt, in iis aliquid eſcæ aut potus reperiri, modò ſcilicet alaudam, modò coturnicem, cenchramum (*a*), eritamum, pullum gallinaceum; atque hæc omnia toſta aut aſſa aut cocta prodire; præterea artocreata minima & alia cruſtula, aut oſtrea cruda maris aquâ referta, hujuſque ſaporem retinentia.

Hæc in iis ſi non erunt, invenientur liquores, potioneſque jucundiſſimæ; verbi gratiâ erit in ovo chocolatum calidum & ſpumoſum, uno verbo, quòd ſorberi poſſit, aut theus, aut aqua cum ordeo cocta, aut jus è limoniis expreſſum, aut vinum Campanum, aut ex Rheno, Hungariâ, Hiſpaniâ, aut aliis è regionibus quæſitum.

Ad hæc invenientur in uno quoque ex ovis iſtis liquores glacie concreti, fructuſque modico ſaccharo conditi; verbi gratiâ, ceraſa, ar-

(*a*) *Hæc avicula frequens eſt in nemoribus prope metas.*

meniaca mala, pruna (*a*) Mirabella qualia Metis manduntur, Brignolia, cuculli papyracei tragematis referti, globuli minimi ſaccharo Sedani conditi, cujuſlibet coloris, Piſtacia, Aniſa ſaccharo Viroduni condita, ſaccharatii clavi, panes aromatarii, & alia id genus cupedia. Sic ovum unum quodque naturâ ſatis eſſe poteſt & fame laborantibus, & appetentibus cupediorum.

Præterea tale ovum adeo pellucidum eſt, ut perſpiciendo dijudices facillimè, cruduſne, an coctus incluſus cibus mandi debeat. Caliduſne an frigidus hauriendus ſit incluſus liquor.

Addam & aliud, Curioſe dilectiſſime, factum ſcilicet feſtivum rarum, lepidumque quod olim contigit eâdem in regione in qua creſcunt ova hæc pulcherrima ſcilicet in regione quadam Perſarum imperatori ſubditâ. In hac non ita pridem incolæ magnificum ſplendidumque templum in Solis honorem ſtruendum curaverant, cujus ſupremo cultui mille clariſſimi generis puellas addixerant.

Non ita multum diſcrepabat illa virginum conſecratio ab inſtitutione Romanarum Veſtalium quæ ſacrum ſervabant ignem; nunquam tamen nubere poterant hæ virgines Perſicæ, nec è templo, aut ædibus ſuis egredi dum vita manebat. Erant enim ædes ipſarum prætaltis validiſque clauſtris præcinctæ, ut & horti duobus muris iiſque prætaltis concluſi, adeò ut eos ſcalis occupare nemo poſſet. Semper eligebatur una è filiis Perſarum Imperatoris, quæ ſumma Sacerdos eſſet in templo, ſeu Virginum communitatis Abbatiſſa, neque minùs Princeps illa tenebatur inſtitutionis legibus ſeveriſſimis quàm cæteræ puellæ.

Non admittebantur niſi virgines nobiles & puberes ut ratione ſimul & robuſtiori corpore præditæ faciliùs poſſent domûs exercitia, duriſſimamque diſciplinam tueri.

Inter clauſtra centum etiam degebant matronæ, ſeu procuratrices & cuſtodes quibus erat commiſſa puellarum inſtitutio. Puellis autem bis duntaxat per annum licebat inviſi à parentibus, matre ſcilicet & ſorore & per crates cum ipſis colloqui.

Quamvis ſat deſertus eſſet locus, erat tamen amœniſſimus & deliciis affluens. In vaſtiſſimis ipſarum hortis erant prata, ſtagna nemora, ambulacraque jucundiſſima.

Evenit ut certâ quâdam die ſumma Sacerdos feſtum diem in domo ſanctiſſima extra ordinem celebrare decreverit, quod inſignem ex hoſtibus victoriam (*b*) Sophi pater ejus reportaverat. In montis faſtigio quem includebant horti templi, lautiſſimum parari juſſit convivium. Juſſæ ſunt mille virgines liberæ menſæ accumbere ut & matronæ cuſtodes.

Serenum erat cælum, æſtivo nempe tempore; cumque nullus eſſet virorum aſpectum timendi locus, nihil virgines induerant niſi lineum induſium quo ſe haberent frigidius. Per auſteras ſeveræ diſciplinæ leges ipſis tamen licebat lætitiam felicemque indolem præſeferre; quapropter quandiu epulatæ ſunt ſeſe ad riſus & oblectamenta provocabant.

Voluptatem ipſarum adaugebat imprimis flatus meus quem ſpirabant

(a) *Prunorum genus optimum frequens Metis.* (b) *Sophi vocabulum derivatur à voce Græca σοφὸς, id eſt, ſapiens.*

omnes, ferveſcebat enim aër ; ut igitur me liberiùs attraherent pulmoneſque faciliùs refrigerarent, puellæ omnes & nonnullæ cuſtodes matronæ os hians aperiebant & anhelabant ut catuli curſu defeſſi. Tyruncularum exemplum ſecuta ſumma Sacerdos cum illis nugabatur, ſimiliterque os diducebat, frigidum lenemque meum halitum ebibitura. Idem faciebant 10 aut 12 è junioribus matronis.

Feſto die ſic celebrato numeroſa virginum cohors valdè delectata in ædes rediit ut ſolita exercitia abſolveret in templo, Solemque debito cultu proſequeretur. Centum cuſtodes matronæ nunquam à virginibus deflexerant oculos, juramentoque potuiſſent affirmare, mille puellas votis adſtrictas, neque vota violaſſe, neque quidquam à pudore alienum egiſſe, quem ſat tutabantur denſi clathri templi, duplexque murus hortorum.

Neceſſum eſt, amiciſſime Viator, ut hujus hiſtoriæ ſeriem intelligas, ipſe tibi dicam tam virgines quàm matronas cuſtodes, & plures quam ancillas centum iiſdem votis adſtrictas in eâdem aulâ cubiculari quieſcere conſueviſſe, in qua recumbebat ſumma Sacerdos.

Novem menſibus elapſis poſt celebratum in montis faſtigio feſtum diem, ipſo, ut aiunt, die præfixo una quæque puellarum per noctem capite ægerrimè laboravit, ventremque ſenſit tumeſcere & follis ad inſtar inflari. Tentata fuit & eodem morbo Abbatiſſa. Idem malum ad omnes pertinet, nulla enim non vocat ad auxilium & matronas & famulas.

Strepitu quo perſonabat aula perterritæ cuſtodes matronæ natu majores è lectis ſurgunt, & ex ordine cujuſvis puellæ lectum adeunt, tentant ventrem & pulſum arteriæ ; eundemque morbum in omnes & ſingulas irruiſſe profitentur. Res contra naturam ipſis eſſe viſa eſt, & tale eventum, myſticum exiſtimaverunt.

Cùm ſerò lactucæ aceto conditæ menſis impoſitæ fuiſſent, nonnihilque permixtum fuiſſet apii, arbitratæ ſunt matronæ forſitan Apii loco lactucis immixtam cicutam appoſitam fuiſſe, & ex eâ tam peſtiferi veneni permixtione, tumidum adeò fieri ventrem virginum potuiſſe. Quærunt Antidotum, & unicuique puellarum in paterâ offerunt albo vino dilutum.

Vix venas ſubiit toxicum cùm major ſtrepitus, trepidatio & tumultus exoritur. Ululant virgines, & gemunt ; nulla non in queſtus erumpit. Heu! (inquiunt) ferte opem cito, accurrite, parturio. Non abſimiles voces mittit & ipſa Imperatoris filia, ut & 10 aut 12 è junioribus matronis iiſdem conflictatæ motibus, quæ clamores tamen, in quantum poſſunt, arctius quàm tyrunculæ continent, pudore ſuffuſæ flagitii quod, celerrime proditum, à ſe admiſſum fuiſſe non poſſunt in animum inducere.

Reliquæ matronæ natu majores eodem morbo non tentatæ, quæque intactum jactabundæ præ ſe pudorem ferebant & obſtetricum ignorabant artem, nihil certi de tali eventu ſtatuere poſſunt, & mediâ in aulâ ſtant immotæ haud ſecus atque ſtipites ; mirantur obſtupefactæ tyrunculas & alias nudas in lectulis quorum erant reducta ſiparia, ſeſe

agitantes & clamantes ut mulieres quæ partûs dolores patiuntur. Accedere ad ipſas non audebant metu ejuſdem contagii quod ab ipſis ætas nimium provecta removebat.

Verùm, Curioſe dilectiſſime, quis fuit earum ſtupor & dolor, cum una quæque ægrotantium onus abſque auxilio depoſuit, & matronarum, aures caſtiſſimæ puerorum modo natorum vagitibus perculſæ ſunt? Proh ſuperi! exclamat una è cuſtodibus natu maxima, proh ſuperi quanta puerorum eruptio! Quis jam de noſtrâ ſapientiâ futurus eſt ſermo in ore aulicorum & plebis, quodnam præſertim futurum eſt Imperatoris judicium, & parentum qui haſce tyrunculas genuerunt, cùm renunciabitur illis tam turpe, tam noxium flagitium. Tum ſermonem convertit ad 10 aut 12 matronas conſorores quæ modo partum emiſerant ut puellæ, & illas ſannâ irridens, & irâ percita dixit.

Quid igitur, ô mulieres infames? noluiſtis igitur matres appellari, ni re eſſetis? qui fieri poteſt ut tam turpem abluatis maculam? quàm eſtis dignæ quæ plagis & verberibus liberaliter excipiamini, ſceleſtæ quarum ad exemplum ſe debuiſſent aliæ componere, quæque primæ ſequi debuiſſetis pias matronas quæ fuerunt ante nos! O infames, ô ſecutuleiæ, ô æternum & indelebile hujuſce domus opprobrium! Dicite igitur nobis ô ſcelera: Quomodo procos veſtros in haſce ſacras ædes admiſiſtis? Magicas ad artes nimirum confugiſtis, ut, nobis ſopitis, per noctem liberiùs, commodiùs, & diutiùs tam infame vobis liceret flagitium admittere.

Intempeſtivis objurgationibus coactæ ſunt matronæ cuſtodes fidem imponere; nempe tempus urgebat, ſiquidem matronarum, puellarum & ancillarum unaquæque modo gemellos infantes partu ediderat quorum alter mas erat, alter puella, uterque tamen è matre virgine nati. Ubinam gentium, Viator cariſſime, eâdem horâ in eodem loco, tantus viſus eſt puerperarum numerus aut infantium recens natorum? Si quidem, cùm eſſent in eâdem aulâ mille pluresque matres, quarum quæque geminam prolem emiſerat, numerus accedebat ſaltem ad bina millia & ducenta capita infantium quorum ignorabatur pater.

Brevi res ad Imperatoris aures venit qui terrore correptus, & ira exſtimulatus, nequibat intelligere quomodo decipi ſic & violari filia ſua potuiſſet, tantuſque ipſius ſociarum numerus. Animum in diverſa verſabat, nec quidquam certò poterat conjicere, niſi aliquod agmen è copiis ſuis iter faciendo per hunc locum fortaſſis templi clauſtra noctu effregiſſe, aut ſcalis domum occupaſſe ut virginum corporibus illuderet. Cùm igitur nullam aliam cauſam ſuſpicaretur, ſiquidem præfixo die, præfixo momento pepererant in eodem loco Abbatiſſa, virgines, cuſtodes matronæ cum ancillis. Princeps deludi ſe exiſtimavit, tamque inſolentis facti cauſam celari. Decrevit tam fœdi exempli terribilem poſteris memoriam prodere, & omnes haſce puellas, ne ſuâ quidem exceptâ filiâ, morti tradere.

Juſſit igitur in planitie vicinâ & vaſtiſſimâ centum & mille tabulata lignea extrui in quibus filia ſua cum ſociis & infantibus recens natis neci darentur. Tot etiam carnifices accerſi juſſit, quot credebat

in

in culpâ virgines, ut eodem instanti, & eâdem brachii rotatione simul caderent damnatarum puellarum capita; ut tam insoliti facinoris apud tardos nepotes præsens semper memoria remaneret. Quævis damnatarum virginum in proprium tabulatum ascendit, quo summâ altitudine structum fuerat ut adstantium oculis magis esset obnoxia.

Erant omnes in hoc theatro positis genibus, nudisque corporibus, & habebant propè se suos infantes nudos, jacentes in ligno, mox trucidandos, & in frusta discerpendos, postquam matrum caput fuisset amputatum. Utque eodem ictu oculi tam multa fieret capitum dejectio, signum carnificibus datum fuerat ut ictum eodem tempore dirigerent, & virginum colla percuterent.

Imperatoris filia pullata venit velo caput obtegens ut ruborem celaret quò suffundebatur ob scelus non admissum. Hanc ducit carnifex, & in thronum ligneum virgo princeps ascendit, quæ in solio regio & augustissimo sedere debuerat. Propè illam disponuntur duo ipsius infantes, quorum clamores, gemitus, singultusque vel duriſſima molliebant pectora.

Cùm Princeps puella genua posuisset, & sociæ similiter feciſſent, stricto gladio, erecto brachio, ictuque directo, percutiendi signum expectarent carnifices; tristis hæc scena ex infausta in lætiorem & feliciorem mutata est. Feliciter enim patuit quænam esset vera partûs causa tam inordinati, sed veniâ tamen digni, cujus in partem hæ virgines neque consilio, neque facto venerant. Antiquus Medicus ex eadem regione, cui casus iste prænunciatus fuerat, ostendit Imperatori vetustos codices, qui Principis iram placaverunt, cruentamque honestarum & pudicarum harumce virginum interfectionem distulerunt.

Medicus Principi narravit in eodem regno similem olim casum eveniſſe, & ibi extitiſſe mulieres & virgines quæ è meo solo flatu conceperant. Cùmque Medicus nonnullas earum etiam tum vivas noscceret, has coram Imperatore venire jussit, qui, testantibus illis, credidit revera puellas pariter concipere potuisse.

Re sic enodatâ principis furor evanescit, gladios in vaginis carnifices recondunt. Rescinditur edictum quo hæ virgines innocuæ, & à flagitio abhorrentes mori jubebantur, reducuntur in templum & in ædes suas. Neque id solum, sed etiam sui ipsis infantes nutriendi crediti sunt; & liberæ factæ sunt à regulis & disciplinâ domûs quamdiu nutrices remanserunt, & etiam immunes exercitiis asperis quibus in cœnobiis virgines tyrunculæ vacare coguntur.

Pro variis igitur & seriis occupationibus, distributa sunt illis varia oblectamentorum genera. Parentes & amici miserunt cupedia, bellaria, calanticas lineas, pannos omne genus & crepitacula ad usum infantium. Denique post hunc casum quo nullomodo pudor ipsarum læsus fuerat, similem alium exoptassent, & quandoque etiam gravitatem, quandoquidem huncce breviſſimum partûs dolorem excipiebat voluptas & immunitas onere, licet per menses novem hos ex aëre susceptos infantes gestarent in visceribus.

Constat igitur, Amice cariſſime, hos pueros flatui meo ortum suum

debuiſſe. Sunt etiam aliæ regiones in quibus è vento meo jumenta concipiunt. In hoc colloquio ſilui hiſtoriam amaſiæ meæ quàm ſemper deperii, quæque poſtea noſtros amores tibi declarabit. Amabilis (a) Floræ procum eſſe me ſcias, & hujus ſpiculis adeo vulneratum eſt pectus meum ut grave mihi ſit, vel per momentum temporis, ipſius conſpectu privari.

Adridens Trianonenſe Palatium, ſolito nos excipit hoſpitio, ibi ſimul degimus. Raro flatum dirigo in aliam quamvis regionem, at mitto juvenes Zephiros liberos meos, ut in aliis orbis univerſi partibus meo defungantur officio. Me integrum huicce Regiæ voveo, & indeſinenter in flores & fructus ſuperbi hujuſce horti cui præſum flatus benigniſſimos immitto, ut, qualibet anni tempeſtate, floribus amœniſſimis, fructibuſque exquiſitiſſimis abundet.

(a) *Vide Floram, tom.* 8.

LA GRANDE FACADE DE L'AISLE DES PRINCES, SUR LES JARDINS DE VERSAILLES.

PASSANT tu vois deux ſœurs jumelles,
Qui du gros Pavillon de ce riche Palais
Sont l'accompagnement & les ſuperbes aîles.
Nous ne pouvons nous voir ni de loin ni de près;
Ce grand Corps entre deux anticipe une avance
Qui nous a fait cette défenſe.
Malgré cette privation,
(Où le ſort m'a réduite, & depuis ma naiſſance,)
Je croi, ſans avoir vû la diſpoſition,
Qu'en ayant excepté la ſituation,
Il ſe trouve entre nous fort peu de difference.
Comme l'aînée, il m'appartient
De te réciter la premiere
Chaque beauté particuliere
Que mon haut bâtiment contient,
Et de quelle ſource me vient

Le grand nom de l'Aîle des Princes,
Qui n'eſt pas, ce me ſemble, un titre des plus minces,
Suivant les communs ſentimens:
La forte raiſon eſt que ma ſuperbe face
Ne contient dans ſes logemens
Que des Princes & des Enfans
Qui ſont de la Royale Race.
Mon cher Dauphin * encor dans ſes plus jeunes ans,
En occupe aujourd'hui ** les beaux Appartemens,
Juſqu'à ce que du ſien, (dont la richeſſe efface
Tous ceux que je contiens ceans,)
Il aille ſeul remplir la place.
Outre que j'ai pour lot l'horiſon bien-faiſant,
Vers le midi comme au couchant;
Quant à la commune étendue
De ma ſœur ainſi que de moi,
Le voiſin du milieu rempliſſant ſon emploi,
Dans ſon récit l'a confondue:
Je m'en tiens au calcul comme à ſa bonne foi.
De pareils ornemens que lui je ſuis pourvûe,
Du côté de tous mes dehors,
Sinon que mes trois avant-corps
Ont des Colonnes redoublées,
Chacun en ayant huit que tu vois accouplées.
A mon extrémité tu verras un retour
Du côté que Phébus eſt le plus haut du jour, ***
Où s'éleve un Balcon ſemblable
A ceux qu'à mon voiſin toujours incomparable.
Sur ces quatre divers Balcons
J'ai trente-deux belles Figures,
Mais la grande hauteur de leurs poſitions,
Dérobant aux regards le ſujet des ſculptures,

* *Louis Dauphin, & depuis Louis XV.* ** *En 1714.* *** *Au Midi.*

Tu n'auras point leur entretien,
Sois donc éclairci par le mien
Que c'eſt une file aſſortie
De Divinitez en partie
Et des differentes Vertus
Avec leurs propres attributs ;
Tu croirois qu'à mon nom peut-être je déroge,
Si je ne dis pas qui je logé,
Je me garderai bien, Paſſant, de l'oublier,
Et des Hôtes, ſur-tout, d'une telle importance.
Vers le bout qui finit mon étage premier,
Où ſa face en retour vers le midi commence,
Eſt l'endroit vaſte & grand où les Enfans de France
Ont leur logement reſervé.
L'air de ce côté-ci toujours pur, élevé,
A d'un double horiſon l'influence benigne,
Et la plus ſalutaire à la race infantine,
Et l'on ne peut la mieux loger,
Pour fuir d'un mauvais air le funeſte danger.
L'autre demeure magnifique
Qui ſuit le même alignement,
Fut l'ordinaire Appartement
Où LOUIS autrefois logeoit un Frere unique,*
Avant qu'il fût ravi par une Parque inique.
Ce Monarque aima tendrement
Ce Frere qui ſuivoit ſes traces,
En gagnant Batailles & Places,
Et qui formant dans ſoi même ſang, même humeur,
Ne fit avec LOUIS qu'une ame, qu'un ſeul cœur ;
Exemple d'union pour les ſuivantes races,
Et qui fait d'un Etat le ſuprême bonheur.
J'ai dans ce même étage & ſur la même ligne,

* *Monſieur, Frere de Louis XIV.*

Tirant vers le gros Pavillon,
Une Hôteſſe celebre & d'un merite inſigne ;
Sortant d'une illuſtre Maiſon ;
D'un Electeur du Rhin elle eſt la fille digne,
Et MADAME eſt dans le monde ſon nom ;
Et quand on eſt comme elle à la Cour reverée ;
Et de plus encor honorée
Du rang de belle-ſœur du Monarque LOUIS,
Qui conſerve toujours des égards infinis
Pour cette Princeſſe admirée,
Il ne faut, pour combler le bonheur du pays ;
Et rendre nos vœux accomplis,
Que de leurs jours voir la longue durée.
Aux autres quartiers attenans,
Qui ſont de ſuite au même étage,
Eſt logé l'heureux aſſemblage
De deux jeunes époux, * ou plutôt deux amans,
Qui de la tige d'Orleans
Relevent l'antique lignage
Par les fruits précieux naiſſans
De leur celebre mariage.
Dans les autres logemens bas,
Directement ſous ceux de l'auguſte jeuneſſe ;
Je loge une brillante Hôteſſe,
Pleine de merite & d'appas,
Qu'on nomme ici tout court, Madame la Ducheſſe. **
Les ouvrages d'eſprit de la même Princeſſe
Sont vifs & d'un bon ſel, enjouez, de bons goûts ;
Et dans ſes grands airs de nobleſſe,
Tout ſon mérite répond fort
Au Sang Royal dont elle ſort,

* *Duc de Chartres, depuis Duc d'Orleans, Regent de France.*

** *Fille de Louis XIV, & veuve depuis de M. le Duc, fils de M. le Prince de Condé.*

Qui déja ſe répand & paſſe
Dans le cœur de ſon jeune Fils, *
Tout prêt à marcher ſur la trace
Des Condez ſes ayeux, dont il connoît le prix.
Cette Muſe enjouée & noble a pour voiſine,
Dans le logis qui ſuit, & ſur le même rang,
Conty, ſage Princeſſe encor d'un ſi beau Sang, **
Et qu'en toutes vertus on peut dire héroïne.
Outre ces rares qualitez,
Le Ciel l'avantagea de parfaites beautez;
Sans aucune reſerve ainſi que ſans meſure,
Sur ſon corps, dans ſes yeux c'eſt la ſeule nature;
Qui ſans autres fards empruntez,
Dans un riche étalage y brille toute pure.
Depuis que dans le cours de ſon printemps fleuri
La Parque lui ravit ſon illuſtre mari,
Cette Princeſſe alors comme une tourterelle,
Reſta jeune veuve & fidele,
Et les délices d'une Cour
Où ſon brillant merite eſt ſans ceſſe au grand jour,
Près de ce logement, au bout de la terraſſe
Où mon aîle par bas touche au gros Pavillon,
C'eſt où la Comédie & ſon théatre ont place,
Et je t'inſtruis par là de ma dimenſion.
Ces bas Appartemens, & le long de ma face,
Sont à fleur & bordez d'une longue terraſſe,
De laquelle on deſcend au Parterre des fleurs,
Dont ce beau voiſinage aſpire les odeurs.
Salut, cher Curieux, voi ma ſœur d'une traite;
On ſçait, quand on me voit, comme elle eſt preſque faite.

* *Depuis nommé M. le Duc, petit fils de M. le Prince.*

** *Fille de Louis XIV veuve du Prince de Conti l'aîné.*

FRONS MAXIMA

ALÆ ÆDIUM PRINCIPUM

QUA SPECTAT HORTOS VERSALIENSES.

VIATOR cariſſime, duas ſorores gemellas conſpicis, alas & comites præcipuæ molis ædium ſuperbi hujuſce Palatii. Utrique mutuo conſpectu frui non licet ; projecta enim & prominens verſus hortos hæc eadem præcipua moles ædium hanc nobis voluptatem adimit. In quantum è peritorum ſermone conjecimus ego & ſoror ferè ſumus ſimiles ſtructurâ & ornamentis. Cùm ſim ego natu major decet ut te prior alloquar & edoceam quâ de causâ dicar ego ala ædium Principum. Unicam ob cauſam hoc mihi nomen inditum eſt, nempè quia frontis meæ ſpatium ſuperius ſolent incolere juvenes Principes utriuſque ſexûs orti e regio ſanguine. Cariſſimus (*a*) Delphinus nunc ætate (*b*) tenerrimâ meas ædes incolit donec habitet in ædibus (*c*) Delphini ad Meridiem ſpecto & Occidentem. Quod attinet ad ſpatium frontis meæ ut & ſororis ; vicina & præcipua moles ædium tecum ſuperiùs colloquendo dimenſiones noſtras, ſuamque permiſcuit.

Non pauciora ſunt mea quàm illius ornamenta. In tribus ædificii mei partibus prominentibus geminorum columnarum ordo cernitur, & in utrâque ſunt octo columnæ copulatæ. In altero ex extremis verſus Meridiem projectura mea ſuperior talis eſt qualis in ædium mole præcipuâ. In quatuor meis ſuperioribus projecturis vide ſtatuas pulcherrimas numero duas & triginta ; verùm cum in celſo loco poſitæ ſeſe tuis ſubripiant oculis, hîc tibi ſuam non enarrabunt hiſtoriam, verùm ego docebo te & dicam in hoc numinum ordine varias virtutes cum ſuis attributis exhiberi.

Ad extremum primæ meæ contignationis quâ vergit ad Meridiem ſunt ædes propriæ Principum è regiâ Gallorum proſapiâ ; cumque duplicem ad horizontem proficiſcatur aër qui è maximâ meâ fronte hauritur ſemper purus eſt & ſublimis, blandèque & ſaluberrimè regiam ſtirpem ædes meos incolentem afficit.

Ædes hæ ſuperbiſſimæ ejuſdem primæ contignationis (*d*) D. D. fratri ſuo unico conceſſæ fuerant à Ludovico decimo quarto antequam devixiſſet. fratrem hunc ſemper in oculis & viſceribus habuit, quod ſcilicet ſuis inſiſtebat veſtigiis, urbes oppugnabat ; victoriam ex hoſtibus reportabat, eodem ortus & ſanguine idem cum Ludovico volebat eâdem indole, cor unum, animam unam eandemque regiam mentem præ ſe ferebat, rarum & utile poſteris conſentionis exemplum & con-

(a) *Ludovicus Delphinus nomine XV^us nunc Rex.* (b) *Anno* 1714. (c) *Eſt quadam pars Verſalicarum ædium Delphini 7 annos nati propria.* (d) DD. Monſieur *ſine attributo nomen eſt fratris Regis.*

cordiæ è quibus regnorum pendet felicitas.

In eâdem contignatione quâ præcipuam ædium molem attingit ſereniſſima celſiſſimaque Princeps habitat, filia celeberrimi Electoris Rhenenſis quæ vocatur (*a*) D. Domina, cumque in Aulâ nullus eam non habeat in honore, & ſit ipſa Glos Ludovici Magni qui meritis hanc obſervantiâ & veneratione proſequitur, multum Galliarum felicitati conducet longæva ipſius vita.

In contiguis ejuſdem contignationis ædibus par conjugum habitat, ſeu potiùs (*b*) Procus & Amaſia qui celeberrimi conjugii crebris fructibus Aurelianenſe nomen illuſtrant.

In aliis inferioribus ædibus ſub ædibus Principum, Principem lectiſſimam hoſpitio excipio ſummâ virtute ornatam & pulchritudine quam vocamus (*c*) D. Dominam Ducem lectiſſimam.

Opera quibus ingenium ſuum commendavit ſagacia ſunt ſalſa, jocoſa nobilitatemque redolent. Virtus ipſius nedum ſit Regum degener, à quibus genus duxit jam diffunditur & tranſmittitur in nati pectus Principis juvenis & lectiſſimi qui jamjam veſtigiis illuſtres & celebres avos eſt inſecuturus ſereniſſimos Principes (*d*) DE CONDE', qui viri magni apud Gallos ſemper habiti ſunt & appellati.

Dux iſta amantiſſima quæ decimum muſas inter locum obtinere poteſt, (adeò feſtiva eſt & jocoſa!) in eâdem contignatione vicinam habet ſapientem & formâ elegantiſſimam Principem DE CONTI, quam meritò dicere poſſis omni virtutum genere cumulatam. Præter enim raras dotes quibus eſt inſtructa, neminis oculos nativâ pulchritudine non perſtringit, namque Deus, optimus, maximus, ipſi cumulatè dona ſua omnia largitus eſt. Micat in ipsâ naturæ decor omnis abſque fuco, abſque aſcititiis artibus, tum in ipſius corpore, tum in oculis: & ex quo magnanimum ipſi conjugem, ipſo ætatis flore, Parcæ livor ſubripuit, cariſſima Princeps vidua remanſit & vixit aulæ deliciæ in quâ nullus ipſam non amat & non veneratur.

Propè lectiſſimæ Principis ædes ad extremum terræ munitionis, quâ præcipuam ædium molem inferiùs attingo. Vide aulam Comediæ; inferior hæc pars ædificii mei ad planam humum, ſecus meam frontem per tres gradus deſcendens, in aream ducit diſtinctam floribus.

Vale, Viator amantiſſime, ſororem audias velim quæ tecum geſtit colloqui.

(a) *DD. Glos Regis apud Gallos vocatur ſimpliciter* Madame *ſine attributo.*

(b) *Sereniſſimus Princeps Dux Carnutenſis, tum Dux Aurelianenſis, nunc Imperii Gallici Regens.*

(c) *DD. Dux* Madame la Ducheſſe, *apud Gallos dicitur conjux Principis* de Condé *vel* de Bourbon *qui pariter vocatur* Monſieur le Duc *ſine attributo.*

(d) *Nunc vocatur* M. le Duc *& eſt nepos Sereniſſimi Principis* de Condé.

LA

LA GRANDE FAÇADE
DE L'AILE NEUVE
DU CHASTEAU DE VERSAILLES
SUR LES JARDINS.

J'AURAI toujours, Paſſant, le nom de l'Aîle neuve;
Quand même mon corps étendu,
De cent Luſtres entiers aura ſubi l'épreuve;
Et ſi ſemblable nom m'eſt dû,
C'eſt que ma ſœur nacquit la premiere en ce monde;
Et je n'y vins que la ſeconde.
Je ſuis de ſon modele égale & ſans défaut,
Du principal étage au comble le plus haut,
Et tout ce qu'on me voit d'elle un peu differente,
C'eſt par mon plus bas logement,
Qui te paroît ici comme un ſoubaſſement,
Par rapport au terrain dont il couvre la pente.
Ma face a le proſpect entier Occidental,
Et mon bout, au retour le Septentrional.
L'autre finiſſement qui termine mon aîle,
Et la joint au gros Pavillon,
Sert de grand Veſtibule à la neuve Chapelle,
Qui de mon édifice eſt une portion.
Je jouis d'un honneur dont je me ſens jalouſe;
Mes logis ſomptueux ſont au Duc de Berry,
Comme à ſa jeune & belle épouſe,
Qui tire d'Orleans ſon ſang noble & fleuri.
Ce Prince, du Dauphin * reçut ſon origine;
C'eſt lui-même à ſon port, à ſon air, à ſa mine,

* *Fils unique de Louis XIV.*

Mais le plus grand bonheur qu'on lui deſire ſeul,
C'eſt de pouvoir un jour imiter ſon ayeul;
Car qui ſuit de LOUIS le renommé modele,
Eſt bien ſûr d'acquerir une gloire immortelle.
Un Prince dont l'emploi fait au monde grand bruit,
Eſt dans l'Appartement qui ſuit,
Il tient de LOUIS ſa naiſſance, *
La bravoure, l'eſprit & la magnificence;
C'eſt lui qui fait lancer contre Forts & Ramparts
Les terribles foudres de Mars,
Dont le Roi s'eſt ſervi pour punir l'arrogance
Des Titans, ennemis de ſa haute puiſſance.
Dans ſon illuſtre ſort, ce Prince eſt ſecondé
Par une épouſe vertueuſe,
Qui ſort de la race fameuſe
Et de l'ancien ſang de Condé.
Dans cet Appartement de ſuite
Je loge une autre Hôteſſe & de même Maiſon,
Louable en ſes vertus, en ſa ſage conduite.
Si ſon défunt époux n'eut pas deſſus ſon front
Certain diadême d'élite,
Il en avoit tout le merite,
Et la Pologne prit ſon plus heureux parti,
Quand pour tenir ſon Sceptre elle nomma Conti. **
Voila, cher Curieux, le logement que donne
La façade en dehors de ce ſuperbe lieu,
A chaque hôte, dont la perſonne
Touche de près LOUIS ou ſa riche Couronne.
Mais moi comme l'autre Aîle & le Corps du Milieu,
Et le Château de brique avec ſa dépendance,
(Dont les vaſtes dedans ſont de grandeur immenſe,)

* *Le Duc du Maine, Grand Maître de l'Artillerie.*

** *Le Prince de Conti cadet avoit été nommé Roi de Pologne.*

Nous logeons aujourd'hui les premiers de la Cour,
Si bien que ce Palais dans ſon ample contour
Contient plus d'habitans qu'une aſſez groſſe Ville;
Et la preuve en calcul n'en eſt pas difficile,
Puiſqu'au grand Commun * ſeul, de la ſorte appellé,
(Etant une maiſon au domeſtique utile,)
Trois mille ames en nombre y couchent ſous la clef.
Ce vaſte logement, ni trop haut ni trop large,
Paroît ainſi conſtruit exprès
Pour le ſuperflu du Palais,
Et pour lui ſervir de décharge.
J'aurois dû te dire d'abord
Que ma face a l'aſpect du Parterre du Nord,
Quoique mon horiſon ſoit où Phébus ſe couche.
Ce Jardin m'eſt voiſin, preſque même il me touche;
Ces Figures de toutes parts,
Et ſur mes Avant-corps placées,
Dans leur détail ici ne ſont point annoncées,
Leur portée eſt trop loin, ce ſont les divers Arts.

* *Le grand Commun, Bâtiment à Verſailles, & ſa grandeur.*

Fin du Second Tome.

FRONS MAXIMA

ALÆ NOVÆ CASTELLI VERSALIENSIS,

QUA HORTOS SPECTAT.

MORTALIS amiciſſime etiam apud poſteros alæ novæ mihi nomen remanebit quod inditum eſt, quod ſoror *alæ Principum* dicta ante me fuit extructa.

A primâ præcipuâque contignatione ad uſque faſtigium hujus ad exemplar exſtructa fui.

Quod inter nos diſcrimen intercedit, illud unum eſt quod ſcilicet

ædium mearum pars inferior veluti basis videtur habitâ soli ratione cujus proclivitatem celat.

Frons mea integra spectat ad Occidentem ; ad septem verò Triones vergit ædium reversio quæ extremo alæ meæ cohærent quâ spectat ad hortos.

Extremum alterum quo clauditur ala mea & ædium moli præcipuæ adhæret vestibulum præbet, seu aditum ad Capellam novam muris meis applicitam. Superbas meas ædes incolunt sereniſſimus Princeps D. Dux Biturigum (*a*) & ætate florens sereniſſima Princeps ipsius uxor quæ genus ducit è stirpe Ducum Aurelianensium.

(*b*) Princeps alter cujus munus summo in honore est, sequentes ædes incolit. A Ludovico Magno genus trahit, magnificentiam, magnitudinem animi necnon ingenium. Uxorem duxit sereniſſimam Principem, virtute summâ præditam ortam ex antiquâ progenie Principum DE CONDE'.

In eâdem continuatâ contignatione hospitium præbeo sereniſſimæ Principi quæ genus ab iisdem ducit Principibus, cujus conjux (*c*) si Diademate non præcinctus, Diademate saltem dignus fuit, & certè suæ felicitati Polonia consuluerat, cùm tam altæ mentis Principem in Regem suum elegerit.

Tandem ego, Curioſe dilectiſſime, ut & aulaalia, præcipua eademque media moles ædium, vetusque Castellum lateritium sereniſſimos Principes aulæque viros primarios hospitio excipimus. Quâ de causâ dici potest vastiſſima hæc regia pluribus gaudere incolis quàm potest Urbs regni celeberrima ; quod quidem facilè comprobatur, cùm ad minimum in solis ædibus quas incolunt satellites, domestici, famulique regii clausa singulis noctibus reperias capitum terna millia.

Frons mea præcipua spectat ad Aquilonem & hortis imminet, quamvis ad Occidentem vergat. Variæ statuæ quæ partibus ædificii mei prominentibus impositæ sunt tecum non loquentur, quod nimis à te distant; varias artes & varia referunt doctrinarum genera. Vale, Viator amantiſſime. Vale.

(a) *Huic pater fuit Ludovicus Delphinus Ludovici Magni filius unicus.*

(b) *Sereniſſimus Princeps Duc* du Maine *tormentorum atque armamentarii Magister apud Gallos.*

(c) *Sereniſſimus Princeps* de Conti *natu minor in Polonia Regem electus.*

Explicit Tomus secundus.

TABLE

DES ESTAMPES, RECITS ET MATIERES

Contenus dans ce ſecond Tome.

APPARTEMENT de la Reine au Château de Verſailles ; la Chambre de la Reine & ſa deſcription. *Pag.* 1, 2, 3.

Les Heures du jour, Tableau du Plafond de la Chambre de la Reine, *dont Eſtampe* ; le récit traite de leur deſcription, de leurs noms, de leur origine & de leurs fonctions. *Page* 5, 6, 7

Rhodopé, Tableau ſur la cheminée de la Chambre de la Reine, *dont Eſtampe* ; le récit traite du ſujet du Tableau, 10 ; du ſujet de ſon hiſtoire depuis ſa naiſſance ; comment elle fut enlevée fort jeune pendant la guerre, *ibid.* & eſclave avec Eſope l'Auteur des Fables, *ibid.* comment elle fit fortune par ſa jeuneſſe, ſa beauté, ſes riches amans, 11 ; comment elle alla s'établir à Naucratis capitale d'Egypte, *ibid.* 12 ; comment lorſqu'elle ſe baignoit, un Aigle emporta ſon ſoulier, 13, de l'avanture du ſoulier, *ibid.* 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20 ; comment elle parvint à être Reine. *ibid.* 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27

Nitocris, Tableau dans la Chambre de la Reine, *dont Eſtampe* ; le récit traite de la deſcription du ſujet du Tableau, & de l'hiſtoire de cette Reine. 33, 34

La Salle de la Reine & ſa deſcription, *dont Eſtampe.* 36

Penelope, Tableau dans la Salle de la Reine, *dont Eſtampe* ; le récit traite de l'inſtruction & de l'éducation du ſexe, 38 ; de la deſcription du ſujet du Tableau, 39 ; de l'hiſtoire de ſa piece de toile. 43, 44

Sapphô, Tableau ſur la cheminée de la Salle de la Reine, *dont Eſtampe* ; le récit traite de la deſcription du ſujet du Tableau, 48 ; de ſes amours, *ibid.* de ſes vers & de ſon mariage, 49 ; de ſon veuvage & des veuves amoureuſes, 50 ; du caractere des Dames ſages, 51 ; de ſa mort deſeſperée. 52

Aſpaſie, Tableau de la Salle de la Reine, *dont Eſtampe* ; le récit traite de la deſcription du ſujet du Tableau, 55 ; de ſes amours de courtiſanne, *ibid.* 56 ; de l'avanture d'un petit maître qui l'aimoit, 57, 58, 59 ; de ſon portrait & de celui de ſa ſœur, 60, 61 ; de leurs habits dont chacun ſuivoit la mode, *ibid.* du caractere d'une fille coquette, 62 ; du détail de ſon premier mariage, 63, 64, 65 ; de ſa capacité dans les hautes ſciences & dans les affaires d'Etat, 66, 67 ; de ſon ſecond mariage avec Pericles, 68 ; de la calomnie de Plutarque contre elle. 71

L'Antichambre de l'Appartement de la Reine & ſa deſcription. 75, 76, 77
Harpalice, Tableau de l'Antichambre de la Reine, *dont Eſtampe*; le récit traite de la deſcription du ſujet du Tableau, 79; de l'ancienne éducation des filles de Lacédémone, *ibid.* 80; de leur forme de mariage extraordinaire, 81, 82; de ce qui ſe paſſoit entre la femme & le mari, 83, 84, 85; d'une nouvelle deſcription du ſujet du Tableau. 86
Clelie, Tableau de l'Antichambre de la Reine, *dont Eſtampe*; le récit traite de la deſcription du ſujet du Tableau, 89; de ſon aventure avec le Roi Porſenna, *ibid.* 90, 91, 92; quelle eſt la Clelie ſur laquelle on a fait des Romans. 93
La premiere Salle de l'Appartement de la Reine & ſa deſcription, diviſée en deux chants; *Chant premier*, 95, *Chant ſecond.* 103
Solon, Tableau dans la premiere Salle de l'Appartement de la Reine, *dont Eſtampe*; le récit traite de la deſcription du ſujet du Tableau & de ſes loix touchant l'abolition des dettes, 116, 117, 118; touchant les hommes impuiſſans, *ibid.* 119; de ſes Sentences curieuſes, 120, 121; de l'avanture fameuſe du Roi Creſus, *ibid.* 122, 123, 124, 125, 126, 127; de l'avanture du trépié d'or que la Reine Helene avoit fait jetter dans la mer, 128; des noms des ſept Sages de la Grece. 129
La petite Galerie de l'Appartement du Roi & ſa deſcription, 134 juſqu'à 140
Le premier Sallon de la petite Galerie & ſa deſcription, *dont Eſtampe*, 143 juſqu'à 147; on voit dans ce récit l'hiſtoire de Promethée.
Seize Tableaux du premier Sallon de la petite Galerie, & leur explication. 149, 150
Second Sallon de la petite Galerie, *dont Eſtampe*, & ſa deſcription, 152 juſques à 161; on voit dans ce récit l'hiſtoire de Pandore.
La Circonciſion, Tableau de la petite Galerie, *dont Eſtampe*; le récit traite de la deſcription du ſujet du Tableau, 163; des raiſons de la Circonſion de J. C. & des Juifs. 164
Jeſus-Chriſt au Jardin des Olives, Tableau dans la petite Galerie, *dont Eſtampe*; le récit traite de la deſcription du ſujet du Tableau, 166; du détail de tout ce qui ſe paſſa dans le jardin avant & après que Jeſus fut pris. 167, 168, 169, 170, 171, 172
Saint Jean au deſert, Tableau dans la petite Galerie, *dont Eſtampe*; le récit traite de la deſcription du ſujet du Tableau, 174; de la maniere dont il prêchoit, *ibid.* 175, 176; de ſon habillement & de ſa maniere de vivre. 177
Le Baptême de J. C. Tableau dans la petite Galerie, *dont Eſtampe*; le récit traite de la deſcription du ſujet du Tableau, 179; des cérémonies du baptême, *ibid.* de l'entretien de S. Jean avec J. C. 180, 181; de la deſcente de la Colombe du Ciel, 182; comment S. Jean va trouver Herode pour lui reprocher ſon crime, ſur ce qu'il a épouſé la femme de ſon frere, *ibid.* comment Herodiade le fait mettre en priſon. *ibid.*
Herodias, Tableau dans la petite Galerie, *dont Eſtampe*; le récit traite

de la deſcription du ſujet du Tableau, 185 ; de la priſon de S. Jean-Baptiſte, 186 ; de la demande qu'elle fit de la tête de S. Jean-Baptiſte, & comment elle l'obtint, *ibid.* 187 ; dans ce récit on voit comment Herode fit couper la tête à S. Jean, & comment elle fut preſentée à Herodias. *Pag.* 188

La Reſurrection de J. C. Tableau dans la petite Galerie, *dont Eſtampe* ; le récit traite de la deſcription du ſujet du Tableau, 190 ; du détail de la réſurrection. 191, 192, 193

Joſeph & la femme de Putiphar, Tableau dans la petite Galerie, *dont Eſtampe* ; le récit traite de la deſcription du ſujet du Tableau, 195, 196, des deux ſonges qu'il fit & qu'il récite à ſes freres & à ſon pere Jacob, 197, 198, 199 ; comment il fut deſcendu dans une citerne par ſes freres, 200 ; comment il fut vendu par eux à des Marchands qui l'emmenerent en Egypte, *ibid.* 201 ; comment il fut vendu à Putiphar, 202 ; comment la femme de Putiphar devint amoureuſe de lui, 203 ; détail curieux de l'amour de cette femme pour Joſeph ; leurs entretiens & diſcours curieux à ce ſujet, *ibid.* juſqu'à 210 ; aventure du manteau de Joſeph, ſujet du Tableau, 211, 212 ; comment Joſeph fut mis en priſon par Putiphar, & ce qui ſe paſſe dans la priſon, 213 ; de deux ſonges de deux priſonniers compagnons de Joſeph qu'il interpreta, 214, 215 ; comment le Roi Pharaon fit ſortir Joſeph de priſon, 216 ; récit du premier ſonge de Pharaon interpreté par Joſeph, 217, 218 ; récit du ſecond ſonge, *ibid.* 219 ; de la faveur de Joſeph auprès du Roi, 220 ; de la ſuite de ſon hiſtoire, 221 ; de l'arrivée de ſes onze freres en Egypte, 222 juſques à 229 ; de la coupe d'or miſe dans le ſac de Benjamin, *ibid.* juſqu'à 235 ; comment il ſe fait connoître à ſes freres, *ibid.* le beau diſcours qu'il leur tient, *ibid.* 236, 237 ; comment il fait venir Jacob ſon pere & toute ſa famille en Egypte. 238, 239

La vertu Héroïque, Tableau dans la petite Galerie & ſa deſcription, *dont Eſtampe.* 247, 248, 249

L'Homme Senſuel, Tableau dans la petite Galerie & ſa deſcription, *dont Eſtampe.* 251, 252, 253

Sainte Cecile, Tableau dans la petite Galerie & ſa deſcription, *dont Eſtampe.* 255

David chantant les louanges de Dieu, Tableau dans la petite Galerie, *dont Eſtampe* ; le récit fait voir la deſcription du ſujet du Tableau, 257, 258, 259 ; comment Saül fut ſacré Roi par Samuël, 260 ; comment Dieu mécontent de Saül, ordonne à Samuël d'aller ſacrer David pour être Roi, 261 ; le voyage de Samuël chez Jeſſé à Bethleem & ce qui s'y paſſa, *ibid.* 262, 263 ; comment Saül devient poſſedé du démon, 264 ; comment David joua de la harpe devant Saül, 265 ; comment David eſt fait Gendarme de Saül, *ibid.* quel étoit le Géant Goliath, ſa taille, ſes armes, ſes diſcours menaçans, 266, 267 ; comment David combat le Géant & lui coupe la tête, 273, 274 ; comment Michol devint amoureuſe de David, 276 ; la condition à laquelle Saül donne Michol à David en mariage, *ibid.* comment Saül

envieux veut tuer David d'un coup de lance, 289 ; comment David s'enfuit dans ſa maiſon, *ibid.* le ſtratagême de Michol pour faire croire David malade au lit, 281 ; comment David ſe retira hors de Cour & courut la campagne avec une petite armée, 283 ; comment Saül pourſuit David avec ſes troupes, *ibid.* l'aventure de la caverne entre Saül & David, *ibid.* diſcours de David ſur la perſonne ſacrée des Rois, à la vie deſquels on ne doit pas attenter, 284 ; l'hiſtoire d'Abigail, & comment David l'épouſe veuve, 288, 289, 290, 291, 292 ; l'aventure de David dans le camp & la tente de Saül où il entra la nuit, *ibid.* 293 ; un ſecond diſcours ſur la perſonne ſacrée des Rois, *ibid.* la relation de la Guerre de Saül contre les Philiſtins, 294 ; comment Saül conſulte une Magicienne ſur le ſuccès de cette guerre, 296, 297 ; comment la Magicienne évoque l'ombre où le phantôme du Prophete Samuël déja mort, *ibid.* le diſcours du phantôme à Saül, 298, comment Saül donne bataille aux Philiſtins, eſt défait & ſe tue lui-même, 302, 303 ; comment David fit l'éloge de Saül, leçon pour les grands Hommes de tous états, 304 ; comment David fut declaré Roi des Juifs, *ibid.* comment il reçut des Ambaſſadeurs des Rois ſes voiſins, 305 ; comme il reprit ſa femme Michol, *ibid.* comme il battit les Philiſtins, 306 ; comme il recouvra l'Arche ſainte qu'il fit entrer dans Jeruſalem en cérémonie, *ibid.* comme il joua de la harpe & danſa devant l'Arche dans les rues, *ibid.* comme Michol qui le voyoit par la fenêtre ſe mocque de lui, & le diſcours de David à Michol ſur cela, *ibid.* 307 ; David touche legerement ſon aventure avec Berhſabée qui en fait le récit ailleurs, *ibid.* le détail de l'affliction de David après la mort de ſon fils Abſalon, qui recite ailleurs ſon hiſtoire, 308, 309, 310, 311, 312 ; le riſque de la vie que court David dans une bataille, 313 ; le ſerment que ſes troupes lui font faire de ne ſe plus expoſer dans la mêlée, *ibid.* un diſcours moral à ce ſujet avec pluſieurs exemples des Rois pris ou tuez dans des batailles, 314, 315 ; David compoſe & chante des Pſeaumes & des Cantiques à la louange de Dieu, ſujet du Tableau, 316 ; la deſcription de ſa garde ordinaire & de ſes hommes appellez forts ou braves qu'il avoit à ſon ſervice, 317 ; la comparaiſon de ces forts ou braves avec les Gardes du Corps du Roi de France, 318 ; comment par vanité David fit faire le dénombrement de tous ſes ſujets propres à porter les armes, *ibid.* comme Dieu le punit de ſon orgueil par trois fleaux, dont il lui donne le choix d'un, 319 ; le choix que David fit de la peſte, & ce qui ſuivit, 320, 321, 322 ; le commencement des préparatifs de David pour le Temple de Jeruſalem, 323 ; comme David prévoit ſa mort prochaine & laiſſe le ſoin de ce bâtiment à Salomon ſon fils, 324 ; la premiere exhortation qu'il fait à Salomon, *ibid.* 325 ; comme on fit coucher avec David Abiſag jeune & belle fille pour le réchauffer, 326, 327 ; comment David declare Salomon pour ſon ſucceſſeur, *ibid.* la derniere exhortation de David à Salomon, 328, 329 ; la mort de David, *ibid.* ſon éloge fait par lui-même. *ibid.* 330

Neptune & la Mer, Tableau dans la petite Galerie & ſa deſcription détaillée

détaillée, *dont Eſtampe.* *pag.* 347 juſques à 354
Trente des Tableaux de la petite Galerie & leur deſcription. 355, 356, 357
Appartement Dauphin ; le Génie de l'Appartement parle, 359 ; la Chambre du lit parle. 360
Le Triomphe de Flore, Tableau ſur la cheminée de l'Appartement Dauphin, *dont Eſtampe.* 362
Le Sallon de l'Appartement Dauphin qui parle. 363
Le Déluge de Noé, Tableau dans le Sallon de l'Appartement Dauphin, *dont Eſtampe* ; le récit traite de la deſcription du ſujet du Tableau, 364 ; de la cauſe du déluge, 365 ; de la deſcription de l'Arche, 366 ; de la marche & entrée des animaux dans l'Arche, 368, du Corbeau & de la Colombe lâchez hors de l'Arche, 369 ; de la ſortie de Noé, de ſa famille & des animaux hors de l'Arche, 370 ; du diſcours que Dieu tint à Noé après ſa ſortie de l'Arche, *ibid.* 371 ; de ce qui arriva à Noé étant yvre, 372 ; de la mort & de l'âge de Noé. 373
Douze Tableaux du Sallon de l'Appartement Dauphin, & leur deſcription. 376, 377
Le Cabinet de l'Appartement Dauphin & ſa deſcription. 378, 379
Sept autres Tableaux du même Cabinet & leur deſcription. 380
Le Veſtibule ſous le Château de Verſailles, entre les Jardins & la petite Cour de marbre, & ſa deſcription. 381, 382
Deux Statues de marbre du même Veſtibule, *dont Eſtampe* ; & leur courte deſcription. 383
Le Grand Perron du Château de Verſailles, *dont Eſtampe* ; & ſa deſcription ; & celle de deux grands Vaſes de marbre, *dont Eſtampe.* 384, 385
Quatre Statues de bronze ſur ce même grand Perron, *dont Eſtampe* ; & leur courte deſcription. 387
La grande Façade du Château de Verſailles ſur les Jardins, *dont Eſtampe* ; le récit traite de la maniere de bâtir des anciens Rois d'Egypte & d'autres Pays, & de celle d'aujourd'hui en France. 388 juſques à 391
Le gros Pavillon du milieu de cette Façade ſur les Jardins, & ſa dimenſion. 393
La Face Occidentale & principale du gros Pavillon ſur le Parterre d'eau, & ſa deſcription. 394, 395, 396
La Face Septentrionale du gros Pavillon, *dont Eſtampe* ; & ſa deſcription. 398, 399, 400
Hebé, Statue dans une niche de la face Septentrionale, *dont Eſtampe* ; ſon récit traite de ſes attributs & de ſes qualitez. 402, 403, 404
La Face Meridionale du gros Pavillon, & ſa deſcription. 405, juſqu'à 408
Zephir, Statue ſur un Balcon de la Face Meridionale du même gros Pavillon ſur les Jardins, *dont Eſtampe* ; ſon récit traite de la deſcription de la Statue & de ſes attributs, 411 ; des œufs extraordinaires que ſon vent produit ſur la terre, 412 ; des viandes, fruits, liqueurs que ces œufs renferment, *ibid.* 413 ; de mille filles vierges qui conçurent de ſon vent, & enfanterent chacune deux enfans jumeaux, *ibid.* juſques à 424 ; des Jumens qui conçurent du même vent, *ibid.* diſcours ſur

le même ſujet, 425, 426, 427; des amours de Zephir & de Flore. 428, 429
La grande Façade de l'Aîle des Princes ſur les Jardins de Verſailles, & ſa deſcription. 434 juſques à 438
La grande Façade de l'Aîle neuve du Château de Verſailles ſur les Jardins, & ſa deſcription. 441, 442, 443
Eſtampe qui repreſente une Coupe de la grande Galerie du Château de Verſailles, que l'Auteur a miſe dans ce volume, pour faire voir plus clairement la vûe de cette Galerie, que la délicateſſe de l'ouvrage ne permettoit point de voir aſſez facilement dans l'Eſtampe du premier volume. 456

INDEX

ARGUMENTORUM, IMAGINUM, ET COLLOQUIORUM

Quæ ſecundus hicce Tomus complectitur.

REGINÆ cubiculum in ædibus Verſalicis, colloquitur de ſuâ deſcriptione. *Fol.* 3 & 4

Horæ diei, Tabella in laqueato Reginæ cubiculi tabulato, in ædibus Verſalicis, *quarum imago.* 5; colloquuntur de ſua deſcriptione & origine, *item*, de ſuis muniis & nominibus. 9

Rhodope Ægypti Regina, Tabella in anteriore camini parte cubiculi Reginæ poſita in ædibus Verſalicis, *cujus imago.* 10; colloquitur de ſua deſcriptione, & Tabellæ argumento, ſigillatimque de his quæ ſibi ab annis tenerrimis evenerunt. Docet ut juvenis rapta & abducta ſit, 28; ut apud herum eundem cum Æſopo fabulatore ſervierit, 29; ut juvenis, formoſa, & à procis divitibus petita, immenſas opes congeſſerit, *ibid.* ut, congeſtis ſummis divitiis, in urbem Ægypti principem ſe contulerit, *ibid.* ut unum è calceis, cùm ſe lavaret in flumine, Aquila ſubripuerit, *ibid.* quis calcei fuerit exitus, *ibid.* 30. quomodo ad ſolium evecta fuerit. *ibid.*

Nitocris Aſſyriæ Regina, Tabella ſupra feneſtras cubiculi Reginæ poſita, in ædibus Verſalicis, *cujus imago.* 33; colloquitur de vitâ ſuâ, & de Tabellæ deſcriptione & argumento. 35

Aula Reginæ in Caſtello Verſalienſi, *cujus laquearis imago.* 36; colloquitur de ſua deſcriptione. 37

Penelope, Tabella in aula Reginæ adversùs feneſtras poſita, *cujus imago.* 38; colloquitur de Tabellæ argumento. 45; admonet matronas & puellas otio deditas, *ibid.* narrat quis fuerit telæ quam texebat exitus. 46 47

Sappho, Tabella in anteriore camini parte poſita in aula Reginæ in ædibus Verſalicis, *cujus imago.* 48; colloquitur de Tabellæ deſcriptione & argumento, 52; de ſuis carminibus, 53; de nuptiis ſuis, *ibid.* de ſuis amoribus, *ibid.* viduam amantem deſcribit, *ibid.* Pudicas matronas laudat, *ibid.* narrat mortem ſuam cui fecerat occaſionem deſperatio. 54

Aſpaſia, Tabella in aulâ Reginæ adversùs caminum poſita, in ædibus Verſalicis, *cujus imago.* 55; colloquendo docet Tabellæ deſcriptionem & argumentum, 72; ut juvenis artem meretriciam ſecuta fuerit, *ibid.* ut Dux militum juvenis ipſam deperierit, 73; ut omnes ma-

tronæ, ſuas & ſororis veſtes imitatæ fuerint, *ibid.* quæ ſit ſolertia & natura puellæ amori addictæ, *ibid.* quomodo ſe geſſerit per prius conjugium, 74; de ſua rei politicæ, & artium optimarum peritiâ loquitur, *ibid.* docet ut nuptias iterum cum Pericle contraxerit, *ibid.*

Conclave ædium Reginæ in Caſtello Verſalienſi, 77 & 78; colloquium docet ipſius deſcriptionem.

Harpalice Tabella in conclavi aulæ Reginæ ſupra feneſtras poſita in ædibus Verſalicis, *cujus imago.* 79; colloquitur de Tabellæ deſcriptione & argumento, 87; de ſua hiſtoria, *ibid.* de antiquâ filiarum Spartanarum inſtitutione, *ibid.* & 88; de nuptiis earumdem virginum extra morem ſolitum, nec non de iis quæ conjuges inter agebantur, *ibid.*

Clœlia Tabella ſupra feneſtras poſita in conclavi ædium Reginæ, in Caſtello Verſalienſi, *cujus imago.* 89; colloquendo docet Tabellæ deſcriptionem & argumentum, 94; de iis quæ ſibi cum Porſenna Rege evenerunt, *ibid.* ſe eandem eſſe Clœliam quæ fabulis nomen fecit. 95

Aula prima ædium Reginæ cùm ingrederis per cubiculum Satellitum in Caſtello Verſalienſi, 114, 115; colloquitur de ſua deſcriptione.

Solon Tabella in aulâ primâ ædium Reginæ poſita in Caſtello Verſalienſi, *cujus imago.* 116; colloquitur de Tabellæ argumento & deſcriptione, 130; de legibus à ſe conditis quarum alterâ delevit æris alieni mutuò ſumpti redditionem, 130; altera mulctavit viros impotentes, 131; de ſuis ſententiis, *ibid.* de Cræſi Regis infortunio, 132; de Tripode aureo juſſu Helenæ in mare conjecto & à piſcatoribus reperto, 133; de nominibus ſeptem Sapientium Græciæ, *ibid.*

Minor Porticus propè Regis ædes in Caſtello Verſalienſi, colloquium eſt de ipſius deſcriptione. 141, 142

Aula prima Minoris Porticûs Caſtelli Verſalienſis propè conclave in quo regia numiſmata ſervantur, *cujus laquearis imago.* 143; colloquium eſt de ipſius deſcriptione. 147, 148

Sexdecim Tabellæ in aulâ primâ Minoris Porticûs Caſtelli Verſalienſis, ipſarumque brevis expoſitio. 151

Aula ſecunda Minoris Porticus in ædibus Verſalicis, *cujus laquearis imago*, 152; colloquium eſt de ipſius deſcriptione, nec non de Pandora quæ in hujus laqueari cernitur. 161

Chriſti Circumciſio, Tabella in Minore Porticu Regiarum ædium in Caſtello Verſalienſi, *cujus imago.* 163; colloquendo docet argumenti deſcriptionem, cauſamque cur olim Jeſus circumciſus fuerit, ut & Judæi. 164, 165

Chriſtus in horto Olivarum, Tabella in Minore Porticu Caſtelli Verſalienſis, *cujus imago.* 166; colloquium complectitur argumenti deſcriptionem, ut & eorum narrationem quæ in horto acta ſunt ante & poſtquam ibi Chriſtus comprehenſus fuiſſet. 172, 173

Divus Joannes in deſerto, Tabella picta in Minore Porticu ædium Verſalienſium, *cujus imago.* 174; colloquitur de argumenti deſcriptione, de concionibus quas apud Judæos habebat in deſerto, de ſuo veſtitu, ſuoque vitæ inſtituto. 178

Christus baptisatus, Tabella in Minore Porticu Versalienſi, *cujus imago.* 178; colloquitur divus Joannes de argumenti descriptione, de Christo à se reluctante baptisato. Docet etiam ut Herodem ipsi facinus indignum exprobraturus adiverit, quod fratris uxorem abductam duxerat; ut suadente Herodiade in vincula conjectus fuerit. 184

Herodias, Tabella in Minore Porticu Castelli Versalienſis, *cujus imago.* 185; colloquendo docet Herodias argumenti Tabellæ descriptionem, ut in carcere divus Joannes detentus fuerit, ut coram Herode saltaverit, & petitum Joannis caput ab impio Rege obtinuerit & decollatum in disco acceperit. 187, 189

Christus resurgens, Tabella in Minore Porticu Castelli Versalienſis, *cujus imago.* 190; colloquitur Tabella de sui argumenti descriptione, docetque per partes ea quæ ad Christi resurrectionem attinent, 193; 194

Joseph & uxor Putipharis, Tabella in Minore Porticu Castelli Versalienſis, *cujus imago.* 195; Joseph colloquitur de argumenti descriptione. 239; de duobus suis somniis quæ patri & fratribus narravit. 240; docet ut in cisternam à fratribus projectus fuerit, *ibid.* ut ab ipsis venditus, in Ægyptum ab emptoribus abductus fuerit, *ibid.* ut ibi Putiphari venditus fuerit, *ibid.* ut uxor Putipharis ipsi vitium obtulerit, *ibid.* hujus mulieris in Joseph amoris per partes expositio & utriusque colloquia. 240, 241, 242; pallium Joseph ereptum quod retinet uxor Putipharis; Tabellæ argumentum. 242; Joseph in carcerem jussu Putipharis detruditur, 243; quid Joseph in carcere contigerit, *ibid.* de duobus somniis, duorum in carcere cum Joseph detentorum ab ipso dissolutis, *ibid.* docet Joseph ut à Rege Pharaone eductus fuerit è carcere, *ibid.* ut ipse duo Regis somnia dissolverit, *ibid.* ut coram Rege gratiam ipse invenerit, *ibid.* ut sese gesserit exponit per partes, *ibid.* de fratrum suorum adventu in Ægyptum loquitur, *ibid.* docet ut scyphum argenteum in ore sacci fratris Benjamin poni ipse jusserit, 244; ut remotis arbitris cognoscendum se præbuerit, 245; oratio Joseph ad fratres laude digniſſima, *ibid.* 246; Joseph patrem Jacob in Ægyptum cum omni familiâ accersit, *ibid.*

Virtus Heroica profligans vitium, Tabella in Minore Porticu Castelli Versalienſis, *cujus imago.* 247; Descriptio vero. 249, 250

Homo voluptuarius, Tabella in Minore Porticu Castelli Versalienſis, *cujus imago.* 251; Descriptio vero. 254

Diva Cæcilia Tabella in Minore Porticu Castelli Versalienſis, *cujus imago.* 255; Descriptio vero. 256

David psallens Domino, Tabella in Minore Porticu Castelli Versalienſis, *cujus imago*, 257; David loquitur de Tabellæ descriptione, 331, 332; docet præterea Saül à Samuële in regem unctum fuisse, *ibid.* Samuël jussum fuisse à Deo, cui Saül displicuerat, se ipsum David ungere, 333; narrat Samuel venisse ad Isai in Bethleem, quæque ibi acta sunt, *ibid.* Saül à spiritu nequam exagitatum fuisse, 334; se ipsum citharam coram Saül manu sollicitasse, *ibid.* docet ut ipse coram Saül gratiam invenerit & factus sit illius armiger, *ibid.* historia particularis Gigantis nomine Goliath, hujus statura, pondus armorum ipsius,

execranda ipſius convicia, *ibid.* David cum Goliath congreditur & ipſius caput amputat, 335, 336; Michol filia Saül deperit David, *ibid.* quâ lege Saül Michol filiam David promiſerit, *ibid.* Saül invidens David vult eum lanceâ transfigere, 337; David domum ſuam fugit, *ibid.* Michol per noctem David deponit per feneſtram, *ibid.* aſtutia Michol ut David ægrotare in lecto in opinionem adduceret, *ibid.* David poſt diſceſſum ex aula, eſt in armis cum paucis militibus, *ibid.* Saül David cum copiis inſequitur, *ibid.* quid Saül contigerit cum David in ſpeluncâ, *ibid.* ſermo David de Regibus quos nemini ſubditorum licet unquam violare, *ibid.* 338; hiſtoria Abigail quam viduam David uxorem ducit, 339; David noctu caſtra Saül & ipſius tentorium ingreditur, *ibid.* David iterum de regibus loquitur quos non licet violare, 340; belli Saül adverſus Philiſtiim narratio, *ibid.* Saül de belli eventu mulierem conſulit artis magicæ peritam, *ibid.* mulier emortui Samuël umbram ſeu phantaſma ſuſcitat, *ibid.* verba phantaſmatis ad Saül, 341; Saül congreditur cum Philiſtiim, funditur ſeque ipſum occidit, *ibid.* David Saül mortuum encomio proſequitur, quo quidem monet ſummos viros cujuſvis conditionis, *ibid.* David Rex Judæorum inauguratur, *ibid.* David Michol uxorem à Saül alteri nuptam recipit, *ibid.* David legationes accipit à regibus finitimis, *ibid.* David fundit fugatque Philiſthæos, 342; David reducit arcam fœderis quam magnificentiſſimè introducit in Jeruſalem, *ibid.* Michol proſpiciens David per feneſtram deſpicit illum, *ibid.* verba David ad Michol, *ibid.* David paucis attingit conſuetudinem ſuam cum Bethzabee, quæ alibi rem narrat fuſiùs, *ibid.* David dolorem ſuum exponit ob mortem filii Abſalom qui ſuam alibi narrat hiſtoriam, *ibid.* 343; David in prælio capitis adit periculum & à ſubditis jurare cogitur ſe nunquam ad pugnam eſſe proceſſurum, *ibid.* David Hymnos & Cantica ſacra modulatur; hoc eſt ipſum Tabellæ argumentum, 344; deſcriptio militum & ſatellitum qui fortes & ſtrenui dicebantur, quibus vulgo David ad corporis cuſtodiam utebatur, *ibid.* David ſuperbiæ indulgens numerari jubet ſubditos omnes qui poſſent educere gladium, *ibid.* David ſuperbiæ pœnas dat Deo qui unum è tribus flagellis jubet ipſum eligere, *ibid.* David peſtem eligit, orat; Deus peſti finem imponit, *ibid.* David incipit parare quæ neceſſaria forent ad ædificandum Templum in Jeruſalem, *ibid.* David ſentiens ſe morti proximum, Salomoni filio curam cedit ædificandi Templi, *ibid.* prima & laudatiſſima David adhortatio ad filium Salomonem, 345; Abiſag juvenis & formoſa annos nata ſeptemdecim dormit in ſinu David & ipſum calefacit, *ibid.* David Salomonem jubet regem ſalutari, *ibid.* ultima, eaque laudatiſſima David ad Salomonem adhortatio, *ibid.* 346; David moritur, *ibid.* Encomium David ab ipſo pronunciatum. *ibid.*

Neptunus & Mare, Tabella in Minore Porticu Caſtelli Verſalienſis, *cujus imago.* 347; colloquium eſt de ipſius deſcriptione per partes. 354, 355

Triginta Tabellæ ex aliis ſelectæ in Minore Porticu Caſtelli Verſalienſis; ipſarumque deſcriptio. 358, 359

Delphini Ædes in Caſtello Verſalienſi ; Genius ædium loquitur. 360
Aula Cubicularis in Ædibus Delphini in Caſtello Verſalienſi ; loqui pergit ædium Genius. 361
Floræ Triumphus, Tabella ſupra caminum Aulæ cubicularis Delphini poſita, in Caſtello Verſalienſi. 362
Aula minor Ædium Delphini, in Caſtello Verſalienſi. 363
Aquæ diluvii ſuper terram adductæ temporibus Noë, Tabella in Aula minori Ædium Delphini poſita, in Caſtello Verſalienſi, *cujus imago*, 364 ; Noë qui loquitur, docet argumenti Tabellæ deſcriptionem, 373, cauſam diluvii, 374 ; Arcæ deſcriptionem, *ibid.* animalium ingreſſum in Arcam, *ibid.* corvum ex arca emiſſum à ſe fuiſſe, & reverſum, item columbam quæ pariter reverſa eſt, 375 ; Noë cum familiâ, & omnibus animantibus egreditur, *ibid.* ſermo Noë ad Deum poſt egreſſum ex Arca, *ibid.* quid congerit Noë inebriato, *ibid.* 376 ; mors Noë, & anni ipſius. 376
Duodecim aliæ Tabellæ in Aulâ minori Ædium Delphini poſita, ipſarumque deſcriptio. 377
Pretioſa curioſaque ſupellectile ornatum cubiculum in Ædibus Delphini in Caſtello Verſalienſi, ipſiuſque deſcriptio. 379 & 380
Septem Tabellæ in pretioſo Ædium Delphini Cubiculo, ipſarumque deſcriptio. 381
Veſtibulum Minimam inter Aulam marmoream & hortos Caſtelli Verſalienſis, ipſiuſque deſcriptio. 382
Duæ Statuæ in Veſtibulo Caſtelli Verſalienſis poſitæ ; ipſarumque brevis deſcriptio, *quarum imagines*. 383
Podium Maximum Caſtelli Verſalienſis, quâ hortos ſpectat, ipſiuſque deſcriptio ut & Vaſorum è marmore in quorum altero exhibita eſt victoria à Lud. Magno è Turcis reportata, in altero Gallia præſtans Hiſpaniæ, *imago Podii*, 384, *Vaſorum imagines*. *ibid.*
Statuæ quatuor æneæ in Podio Caſtelli Verſalienſis quâ ſpectat hortos poſitæ, *quarum imagines*. 387
Propylæum Maximum Caſtelli Verſalienſis, quâ hortos ſpectat, *cujus imago*. 388
Propylæi Genius colloquitur de modo ædificandi ab antiquis Ægypti & aliarum regionum regibus ſervato, deque modo nunc ædificandi apud Gallos. 392, 393
Præcipua, quadrata & media Ædium moles quam complectitur Propylæum Caſtelli Verſalienſis quâ hortos ſpectat, ipſiuſque dimenſio. 394
Frons præcipuæ partis Ædium Caſtelli Verſalienſis verſus Planum aquarium, ad Occidentem ; ipſiuſque deſcriptio. 397
Frons præcipuæ partis Ædium Caſtelli Verſalienſis, quâ hortos ſpectat ad Septem Triones, *cujus imago*, 398 ; ipſiuſque deſcriptio. 400, 401
Hebe, Statua in loculamento poſita ſupra partem prominentem & mediam alæ Ædium Balnearium in Caſtello Verſalienſi, quâ hortos ſpectat, *cujus imago*, 402 ; colloquitur de ſuis attributis & virtutibus. 404, 405
Frons præcipuæ partis Ædium Caſtelli Verſalienſis, quâ hortos ſpectat

ad Meridiem; ipsiusque descriptio. 409, 410
Zephirus Statua in prima superiori projectura prominentis ædium molis frontis præcipuæ posita, quâ Castellum Versalienſe Planum aquarium ad meridiem spectat, *cujus imago*, 411; Deus ille colloquitur de suis attributis, deque Statuæ descriptione, 429; de ovis quæ gignit ipsius halitus, *ibid.* de cibis, fructibus, liquoribus qui in his ovis reperiuntur, *ibid.* historia mille virginum quæ è flatu Zephiri conceperunt & quarum unaquæque gemellos enixa est, 430 usque ad 433; de Jumentis quæ ex eodem flatu Zephiri conceperunt, 434; de Zephiri & Floræ amoribus. *ibid.*
Frons Maxima alæ Ædium Principum, quâ hortos spectat Versaliis; ipsiusque descriptio. 439, 440
Frons Maxima Alæ novæ Castelli Versalienſis, quâ hortos spectat, ipsiusque descriptio. 443, 444
Nota. Subsequentem imaginem locum in hocce tomo non habere nisi quod autor emptoribus notam magis esse voluit Majorem Porticum cujus in primo Tomo minor visus est Prospectus.

J.M. Chevotet delinavit

A. Herisset Sculp.

Coupe de la Grande Gallerie de versailles.

Majoris Porticus Casteli Versaliensis Segmentum.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, la ſuite du manuſcrit intitulé, *Verſailles Immortaliſé, &c.* en Vers libres, ſecond Tome. Fait ce 19 Juin 1718.

MOREAU DE MAUTOUR.

APPROBATIO.

LEGI juſſu Illuſtriſſimi Regiorum ſigillorum Cuſtodis Principis, ſeriem operis manu-ſcripti, cui titulus, *Verſaliarum conſecrata memoria, &c.* metris liberis ſcripti, ſcilicet Tomum ſecundum; & probavi. Datum Pariſiis die 19 menſis Junii, anno verò 1718.

MOREAU DE MAUTOUR.

FAUTES A CORRIGER

dans le François.

Page 3, *ligne* 5, autrefois tant idolâtre, *liſez*, autrefois idolâtre.
Page 22, *ligne* 14, ſe retirent, *liſez*, ſe retirerent.

ERRATA SIC CORRIGITO

in lineis Latinè ſcriptis.

Folio 32, *linea* 1, tricolore, *lege* tricolores. *fol.* 35, *linea* 2, Babylonicorum, *lege* Babyloniorum. *fol.* 46, *linea* 8, Regis, *lege* Regibus. *fol.* 73, *linea* 30, altius, *lege* alſius; *linea* 35, nobilis, *lege* nobis; *linea* 39, ibi, *lege* ſibi. *fol.* 88, *linea* 12, nauſæam, *lege* nauſeam. *fol.* 133, *linea* 36, colloqui, *lege* colloquii. *fol.* 188, *linea* 4, qui puellæ, *lege* quod puellæ. *fol.* 194, *linea* 19, ninil, *lege* nihil. *fol.* 240, *linea* 42, aquieſcerem, *lege* acquieſcerem. *fol.* 241, *linea* 43, vita, *lege* vitæ. *fol.* 243, *linea* 23, emerant, *lege* emerent. *fol.* 244, *linea* 24, inſuperque, *lege* ſuperque. *fol.* 335, *linea* 14, &, *lege* aut. *fol.* 341, *linea* 41, quo, *lege* quâ. *fol.* 342, *linea* 32, diſcituram, *lege* diſciturum. *fol.* 343, *linea* 33, eſt, *lege* ut. *fol.* 344, *linea* 6, induſi, *lege* indulſi. *fol.* 393, *linea* 9, odificia, *lege* ædificia. *fol.* 429, *in annotatione*, metas, *lege* Metas. *fol.* 433, *linea* 4, quo, *lege* quod.

AVIS AU RELIEUR.

LE Relieur eſt averti de placer l'Eſtampe où eſt inſcrit, *Verſailles immortaliſé, &c.* vis-à-vis le Titre François du Livre.

La Figure premiere, entre les pages 4 & 5.

La Fig. 2, entre les p. 10 & 11.

La Fig. 3, entre les p. 32 & 33.

La Fig. 4, entre les p. 36 & 37.

La Fig. 5, entre les p. 38 & 39.

La Fig. 6, entre les p. 48 & 49.

La Fig. 7, entre les p. 54 & 55.

La Fig. 8, entre les p. 78 & 79.

La Fig. 9, entre les p. 88 & 89.

La Fig. 10, entre les p. 116 & 117.

La Fig. 11, entre les p. 142 & 143.

La Fig. 12, entre les p. 152 & 153.

La Fig. 13, entre les p. 162 & 163.

La Fig. 14, entre les p. 166 & 167.

La Fig. où eſt inſcrit, *Saint Jean au Deſert*, entre les p. 174 & 175.

La Fig. 16, entre les p. 178 & 179.

La Fig. 17, vis-à-vis la p. 185.

La Fig. 18, entre les p. 190 & 191.

La Fig. 19, entre les p. 194 & 195.

La Fig. 20, entre les p. 246 & 247.

La Fig. où eſt repreſenté l'*Homme ſenſuel*, entre les p. 250 & 251.

La Fig. 22, entre les p. 254 & 255.

La Fig. 23, entre les p. 256 & 257.

La Fig. 24, entre les p. 346 & 347.

La Fig. 25, entre les p. 362 & 363.

La Fig. 26, entre les p. 364 & 365.

La Fig. qui repreſente Apollon couronné de laurier, chiffrée Fig. 34, vis-à-vis la p. 383.

La Fig. 28, vis-à-vis la p. 383.

La Fig. 29, entre les p. 384 & 385.

Les Fig. 30 & 31, vis-à-vis la p. 385, après la precedente.

Les Fig. 32, 33, & la 34 qui repreſente Apollon ſans couronne, & la Fig. 35, vis-à-vis la p. 387.

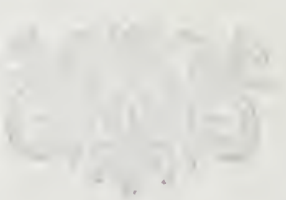
La Fig. 36, entre les p. 388 & 389.

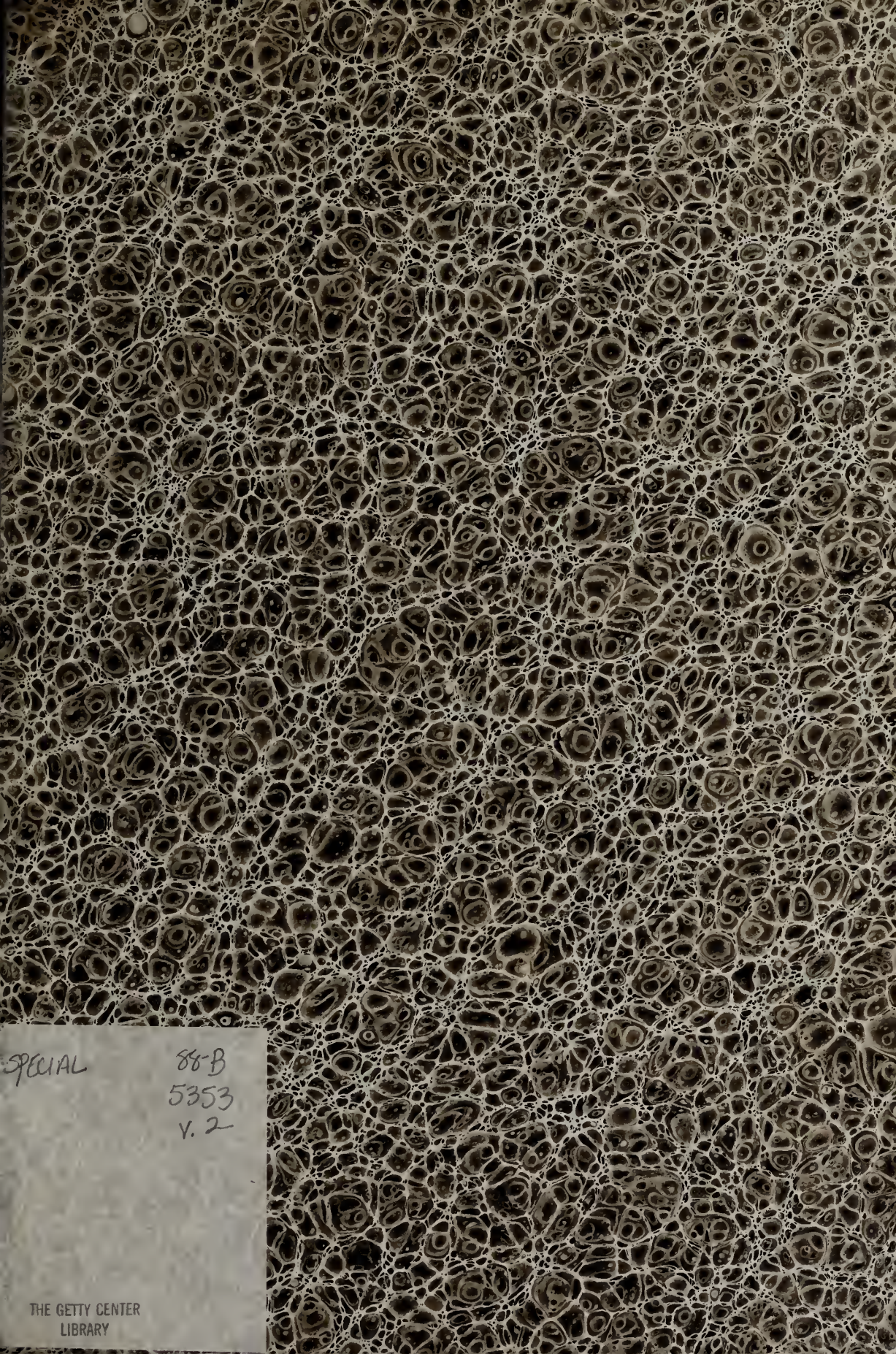
La Fig. 37, entre les p. 398 & 399.

La Fig. 38, vis à vis la p. 402.

La Fig. 39, vis-à-vis la p. 411.

La Fig. derniere, immediatement après la Table Latine.





SPECIAL
88-B
5353
V. 2
THE GETTY CENTER
LIBRARY